UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00997943 6

# ŒUVRES

## DIVERSES

## DE GRECOURT.

TOME PREMIER.

J'appartient à Mr. Delagrange

J.B. JOSEPH WILLART DE GRECOURT.

# ŒUVRES
## *DIVERSES*
# DE GRÉCOURT.

NOUVELLE ÉDITION,

*Soigneusement corrigée, & augmentée d'un grand nombre de Piéces qui n'avoient jamais été imprimées.*

TOME PREMIER.

*Contenant les Epitres & les Fables.*

265686
R. 3. 32

A LUXEMBOURG.

M. DCC. LXVII.

PQ
1987
G2
1767
t.1-2

# PRÉFACE.

LE plus méchant métier de tous, (celui d'Auteur ſeul excepté) c'eſt le triſte métier d'Editeur. Un travail ingrat, ſemé d'ennuis, de dégoûts; & puis de la part des Lecteurs, de froids dédains, ou des mépris, quelquefois même des injures: voilà preſque tout le fruit de nos peines. Il faut pourtant bien qu'il y en ait de ces honnêtes Rapſodiſtes; il faut qu'au moins ceux qui n'oſent pas, ou qui ne peuvent rien produire d'eux-mêmes, tâchent de ſe faire un peu valoir par les productions d'autrui. Et que de gens, ſans le ſçavoir, ou le ſçachant, mais ſans jamais l'avouer, ne ſont toute leur vie qu'Editeurs! On veut tenir un petit coin dans la ſphere immenſe des Lettres. Au défaut de talens propres à nous faire un nom, on cherche quelque nom célebre auquel on ſe lie; on s'aſſocie en quelque ſorte à la fortune d'un Auteur défunt ou vivant; on s'imagine faire avec lui communauté de réputation, on croit preſque marcher ſon égal: & tel Editeur n'eſt ſouvent qu'un Nain qui, pour être ſeulement apperçu, s'eſt élancé ſur les épaules d'un homme un peu avantagé. Il eſt vrai qu'un Ouvrage digne d'être lu, n'eſt toujours que mieux accueilli, lorſqu'il eſt bien préſenté; mais l'Editeur reſte ſans gloire, caché derriere l'Ecrivain dont il veut faire les honneurs, & plus ignoré que le Garçon des *Soſies* qui ſçait débiter ſa marchandiſe.

Il y a peu de Poëtes Modernes qui aient été auſſi ſouvent réimprimés que *Grécourt*, & peu d'Ouvrages ont été ſans doute auſſi défigurés que les ſiens. On en connoît huit ou dix Editions qui ſe ſont ſuivies d'aſſez près, & toutes, ſans exception, plus défectueuſes les unes que les autres. Il ſemble même que les derniers Editeurs aient pris à tâche de renchérir en ce point ſur les premiers. Incorrections de toute eſpece; Vers ſans nombre, ou mutilés de quelque membre, ou entiérement eſtropiés; Pieces totalement informes ou pleines d'omiſſions, de lacunes; barbariſmes inintelligibles ſubſtitués aux leçons les plus naturelles: ces défauts produits par l'ignorance groſſiere, la maladreſſe & le peu de goût de ceux qui ont voulu juſqu'ici nous donner *Grécourt*, infectent tellement ſes Ouvrages, qu'on ne peut preſque plus les lire. Nous comparerions volontiers leurs Editions à un Parterre, où, parmi les fleurs, la négligence & l'impéritie du Jardinier a laiſſé croître à diſcrétion des orties, des ronces, en un mot toutes les mauvaiſes herbes qu'on ne ſouffriroit point dans un champ un peu cultivé. Nous n'exagérons rien, & tous ceux qui liſent avec quelque attention, ont ſurement la même idée de ces Editions différentes, copiées les unes ſur les autres.

Mais l'avidité des Editeurs de *Grécourt* ne s'eſt pas bornée à multiplier, ſans ſoin, ſans travail, l'impreſſion de ſes Ouvrages; il a fallu multiplier auſſi les Volumes. Un vil intérêt leur a fait entaſſer, parmi ſes Poéſies, quantité de Pieces auſſi étrangeres à l'Auteur, que Pavillon l'eſt à la Fontaine, & Deſpréaux à Marot. On a farci les prétendues Œuvres de *Grécourt* d'une infinité de morceaux des Auteurs mêmes les plus connus; & tous les Poëtes, ou contemporains du nôtre, ou à peu près du même âge, ont été mis à contribution.

On ſentoit donc depuis long-tems la néceſſité de donner une Edition plus ſoignée d'un Poëte agréable

qui participe du caractere de Chaulieu, de Chapelle & de Vergier. Mais où trouver un bon manuscrit de ses Œuvres ? Où le trouver complet, correct, épuré de tout alliage bon ou mauvais ? Et au défaut d'un tel manuscrit, comment pouvoir le réimprimer d'après les Editions qui sont si fautives ? Il n'y avoit qu'un parti à prendre, & voici ce que l'on a fait. On a ramassé toutes les Editions de *Grécourt*, on les a comparées ensemble ; on a ensuite consulté ceux qui pouvoient être en état de faire le discernement des véritables productions de l'Auteur, ses amis, sa famille, & toutes les personnes qui ont eu quelque relation avec lui. On a tiré d'eux tout ce qui pouvoit être resté dans leurs Portefeuilles ; & ces recherches ont procuré un assez grand nombre de Pieces qui sont très-certainement de *Grécourt*, & qu'on ne trouvera dans aucune Edition de ses Poésies. Quant aux Ouvrages déjà connus, ils ont été revus, corrigés, limés, épurés, avec la plus soigneuse attention. Mais quelques peines qu'on ait prises pour rendre cette Edition la plus complette de toutes, & pour faire exactement la distinction des Pieces qui appartiennent à *Grécourt*, d'avec celles qu'on lui attribue faussement, on est fort éloigné de prétendre qu'il ne soit échappé aucune production légitime de cet Auteur, & que tout ce qui paroît ici sous son nom, soit purement de lui. Dans le cours de l'impression, on a même reconnu, mais trop tard, plusieurs Pieces qui doivent être retranchées du Catalogue de ses Œuvres. Tels sont, entre autres, dans le premier Vol. p. 52. l'*Epitre d'un Prieur à Mademoiselle de* · * ·, Ouvrage de M. Piron, où l'Imprimeur a mis, on ne sçait pourquoi, au troisieme Vers, *Daphné* pour *Cheré* ou *Liré*, &c : dans le second Vol. pag. 33. *Les Bonnets*, Conte de feu la Chaussée ; *Ib.* p. 112. *Le bout de Tabac* de M. Desforges Maillard. p. 143. *Le Pucelage poursuivi*, du feu Marquis de Saint Aulaire, *&c* : dans le troisieme Tome, p. 13, *les deux Amours*, de M. de Voltaire ; *Ib.*

p. 13. Le *Livre* de M. Desforges Maillard ; *Ib.* p. 40. Les *quatre Ages des Femmes*, de Dufresny, *&c. &c.* L'Auteur d'un Recueil de Lettres publiées l'année derniere sous le titre du *Philosophe malgré lui*, *M. Chamberlan*, dans sa Préface, semble aussi revendiquer plusieurs Pieces imprimées sous le nom de *Grécourt*, mais sans en indiquer aucune.

Cette confusion est bien difficile à éviter dans toute Collection de Poésies que l'Auteur n'a pas pris soin de faire lui-même ; & l'on sçait que l'Abbé de *Grécourt* n'a jamais donné la moindre attention à tout ce qu'on a publié pendant sa vie de ses Ouvrages. Personne n'ignore aussi que le Pere *Pajon*, de l'Oratoire, qui avoit une mémoire prodigieuse, pour avoir recité à Seaux chez Madame la Ducheſſe du Maine une grande partie du Philotanus, dont il avoit eu la lecture, a passé pendant quelque-tems pour être l'Auteur de ce Poëme. Ainsi l'on donne & l'on ôte à la plupart de nos Poëtes, & tout se compense. La meilleure Edition de *Grécourt*, sera celle qui, reduite au plus à deux Tomes, ne présentera que ses véritables Ouvrages, & par-là sera la plus ample, quoique la moins volumineuse ; mais c'est du tems qu'il faut l'attendre. Voici le plan de la nôtre, & l'ordre des Pieces.

Le premier Tome ne contient que les Epitres & les Fables.

Le second comprend les Contes & les Chansons.

On a renfermé dans le troisieme les Epigrammes, les Madrigaux, les Poésies mêlées ; une espece d'Opéra Comique, intitulé les *Rillons-Rillettes ;* le Poëme de *Philotanus*, dont la traduction, en Vers Latins, est mise vis-à-vis du Texte ; la *Bibliotheque des Damnés ;* enfin 19 Pieces qui ont été recouvrées depuis l'impression des deux premiers Tomes, & qui sont très-certainement de *Grécourt.* C'est ici l'endroit d'avertir d'une unique répétition échappée aux Imprimeurs, & qui auroit été réformée, si l'on s'en étoit apperçu plutôt. La *Brieveté*, Madrigal qu'on lit à la

page 34 ; eſt répétée p. 40. Le *Philotanus Latin*, attribué à un Neveu de feu Monſieur Godeau, Curé de Saint Côme, n'eſt pas un Ouvrage excellent, quoiqu'il y ait des morceaux aſſez bien rendus, & quelques bons Vers ; mais on le trouve ici du moins purgé des fautes innombrables dont il eſt rempli dans les deux ou trois Editions qu'on en a données depuis 10 à 12 ans.

La même correction ſe fera ſentir dans le Philotanus François, dans la Bibliotheque des Damnés & dans les Rillons-Rillettes, trois morceaux qui partout fourmillent de fautes.

On a joint à ces trois Volumes, ſous le titre de *Supplément aux Œuvres de Grécourt*, un quatrieme Tome, dans lequel il n'y a pas une ſeule Piece de cet Auteur. C'eſt un Recueil de toutes les Pieces étrangeres qui ont été miſes ſur ſon compte & confondues parmi ſes Ouvrages ; mais Recueil auſſi ſoigné que le reſte, fait avec choix, & enrichi d'un très-grand nombre de bons morceaux qui n'avoient point encore été raſſemblés, & qui ne ſont dans aucune Edition de notre Poëte.

Après ce Tableau ſommaire des *Nouvelles Œuvres de Grécourt*, faiſons connoître ſa perſonne en deux mots.

JEAN-BAPTISTE-JOSEPH WILLART DE GRÉCOURT, naquit à Tours vers l'an 1683. Des Mémoires domeſtiques le font deſcendre du côté Paternel d'une Famille noble d'Ecoſſe. Sa Mere s'appelloit Ourceau ; elle étoit de Tours, & proche Parente de Meſſieurs Rouillé, qui ſont originaires de cette Ville. Madame de Grécourt, demeurée veuve de bonne heure avec pluſieurs enfans, eut la direction des Poſtes de Tours, qui lui fut conſervée juſqu'à ſa mort.

L'Abbé de *Grécourt* étoit le cadet de ſes enfans ; il fut deſtiné dès ſon bas âge à l'état Eccléſiaſtique.

En 1687 il fut pourvu d'un Canonicat dans l'Eglise de Saint Martin de Tours, sur la démission de Monsieur l'Abbé Rouillé, Conseiller au Parlement. Il n'a jamais possédé que ce Bénéfice & une Chapelle dans l'Eglise de Paris.

Il débuta dans le monde par quelques Sermons qui furent applaudis ; mais il ne poursuivit point une carriere dans laquelle il pouvoit s'attendre aux plus grands succès.

Paris, où il avoit fait ses études, avoit pour lui trop de charmes ; il y faisoit de fréquens voyages, & avoit l'heureux don d'y paroître toujours avec les graces de la nouveauté.

Il étoit admis dans les maisons les plus distinguées. L'ancien Maréchal Duc d'Estrées l'honoroit de son amitié, & il le menoit avec lui aux Etats de Bretagne. Le Château de Veret, où il étoit appellé par un Duc aimable, le consoloit du séjour qu'il étoit obligé de faire en Touraine ; c'étoit pour lui, disoit-il, une fontaine de Jouvence qui ne s'épuisoit point.

Il sçavoit plus que nos beaux Esprits ne sçavent communément, & il n'étoit jamais sçavant qu'avec esprit, seule façon de l'être avec bienséance.

Il aimoit beaucoup sa liberté & il recitoit avec plaisir son petit Conte du Solitaire & de la Fortune. Il disoit y avoir peint son caractere, & l'avoir fait pour répondre au fameux *Jean Law*, Contrôleur Général des Finances, qui l'avoit invité à s'attacher à lui. Il mourut à Tours le 2 Avril 1743, & il est inhumé au milieu de la Nef de l'Eglise de Saint Martin.

L'Abbé de *Grécourt*, dont le Portrait orne le Frontispice du premier Tome de cette nouvelle Edition, étoit d'une taille au-dessus de la médiocre & très-proportionnée. Il avoit le teint un peu brun, les yeux noirs, grands, vifs & brillans, le nez long & serré, le menton épais & saillant ; ce qui lui faisoit dire de son ton badin, que faisant marché pour se faire peindre, le Peintre lui avoit dit que, pour les

autres traits de ſon viſage, c'étoit de l'ouvrage ordinaire qu'il entreprendroit en bloc, mais que, pour le menton, c'étoit de l'ouvrage à faire à la toiſe.

A l'égard de ſon caractere, il l'a peint lui-même dans ces Vers qui ſentent un peu l'Epicuriſme, mais que tout le monde n'a pas entendus.

Parmi cette foule innombrable
De chagrinantes fictions,
Mon tempérament favorable
Démêla deux réflexions.
Pour mon eſſai, ſans plus attendre,
Quelques momens je refléchis
Sur un plaiſir que j'allois prendre,
Fort peu ſur un que j'avois pris.

# EXPLICATION

## *DES FIGURES.*

LE premier Volume *a pour frontiſpice le Portrait de l'Abbé de Grécourt, peint à l'âge de* 46 *ar*

*Le frontiſpice du* ſecond Tome *repreſente la Muſ. Erato, qui préſide à la Poéſie galante. Un Amour, tenant un maſque de Satyre, lui montre une Statue de Priape. Le caractere des Contes & des autres Poéſies qui compoſent ce Volume, eſt bien indiqué par cet agréable Sujet*

*Le frontiſpice du* troiſieme Tome *eſt le Sujet de Philotanus qui en eſt le principal Ouvrage. Le moment qu'a choiſi l'Artiſte, eſt celui où l'Auteur, après avoir puiſé dans dans ſa main de l'eau d'un ruiſſeau qu'il a benite, en laiſſe tomber ſur l'Eſprit malin qu'il a ſurpris dormant au pied d'un hêtre.*

*Le Supplément aux Œuvres de Grécourt, qui forme le* quatrieme Tome, *a pour frontiſpice la Muſe Polymnie, diſtribuant diverſes Couronnes aux trois Graces.*

# ÉPITRES

## DE M. L'ABBÉ

# DE GRECOURT.

## A M. L'ABBÉ HOUTTEVILLE.

*La plupart des Expressions sont tirées de son Livre de la* Religion prouvée par les faits.

AVEZ-vous cru, Monsieur, que pour écrire du bon ton, il falloit prendre le ton précieux & guindé, & suivre ce goût d'affectation qui tient naturellement au ridicule ? J'avoue que le style dont vous usez est insidieux : mais en vérité pour peu que l'on veuille s'en déprévenir, ce qui n'est pas inexcusable, on est aisément fermé aux raisons fallacieuses qu'alleguent vos partisans.

En vain l'Académie croit trouver dans votre Ouvrage une grande continuité de sublime : oserai-je le dire ? je n'ai point trouvé, en le lisant, je ne sçai quel sensible touchant qui m'ait persuadé son excellence. J'ai eu beau me replier sur moi même, & chercher, dans les grands noms qui vous défendent, une persuasion réfléchie qui vous fût avantageuse ; il

m'a paru que leur jugement étoit inalliable avec la pratique des bons Ecrivains, qui ont vécu sous le Soleil de nos peres. En effet, si l'on compare votre maniere d'écrire avec la maniere d'écrire de ces grands Hommes que la mort a foudroyés, on verra d'un côté que rien n'est dit avec les ornemens ambitieux & façonnés, qui décelent l'art & l'étude, & que quoiqu'on ne découvre rien à titre de parure, néanmoins tout est orné par une élégante simplicité; de l'autre côté on verra que tout est donné à l'affectation de briller, que par tout on court après le singulier & le rare, & qu'il est inimaginable qu'un homme ait pu écrire avec tant de folle singularité. Dites-moi donc, je vous prie, Monsieur, est-ce que nos Ancêtres n'étoient ni raisonnables, ni conséquens? Avoient-ils plus de fausses idées de la maniere d'écrire, ou leur maniere d'écrire étoit-elle discordante de leurs idées? Assurément la difficulté n'est pas insoluble: elle a été répondue plus de cent fois, elle l'est encore tous les jours par un petit nombre d'hommes qui ne déferent pas à l'autorité, & qui sont bien éloignés de regarder comme leurs instructeurs les esclaves assidus de la fortune, par lesquels vous venez d'être couronné, & dont il est rare que les décisions ne soient pas capitales aux intérêts des Lettres. Déplorable réduction! la trace du bon goût est effacée par ceux mêmes qui devroient la fixer parmi nous, & la venger, par des censures victorieuses, des révoltes de toute imagination indisciplinée. Parcourez, s'il vous plaît, Monsieur, les siecles redoublés; arrêtez-vous aux jours d'Auguste, puis descendez jusques vers les jours de Louis le Grand, où ont fleuri des Noms si vénérables dans la Littérature, vous reconnoîtrez que l'idée ineffaçable du beau est presque effacée aujourd'hui par des notions également fausses & inaccommodables avec les notions qui nous viennent de la main de nos Peres.

Si vous pouviez vous déproprier de vous-même,

& qu'en cet état d'une déſapropriation preſqu'auſſi chimérique que généreuſe, il fut queſtion de vous décider vous-même, je ſuis perſuadé qu'alors on verroit une conviction qui ne ſouffriroit pas l'arbitraire des conjectures : vous conviendriez de bonne foi que votre ſtyle eſt un peu trop ſur le ton précieux, & qu'il a toute la teinture de l'affectation ; défaut moins pardonnable à un Ecrivain, que ne le ſeroient à un Peintre de viſibles négligences de pinceau. Vous direz, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira, que j'avance des principes impoſteurs, des choſes indémonſtrables, & que ma critique eſt inexacte, inéclaircie, & dédaigneuſe des preuves. Je vous dirai que je l'ai dialoguée avec toute la juſteſſe dont je ſuis capable, que mes paroles ſont l'évidence dans ſa pureté, & que le Soleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Que penſez vous de cette réponſe ? N'eſt-elle pas tranchante ?

Au reſte, je puis vous proteſter que mes levres impartiales ne ſont mobiles au gré, ni de la faveur, ni de l'intérêt, & que ſi vous me trouvez déclarateur de vérités rebelles, mon innocence eſt ſans nuages. Seulement je voudrois décréditer le mauvais goût dont nous voyons la renaiſſance, & que ceux qui admirent avec raiſon votre profuſion érudite, ſe déprévinſſent de la beauté de votre ſtyle, qui ſemble avoir pour eux un entraînement invincible, & qui peut-être ſera victorieux de mes raiſons. Je ne veux rien d'ultérieur, ſinon que vous penſiez que mes reſpects marchent à votre ſuite, & non mon admiration.

*A Tours, ce* 1er *Mars* 1733.

## EPITRE

*A un Religieux.*

POurquoi d'une sageſſe auſtere
Ecoutez-vous les triſtes loix ?
Quoiqu'habitant du Monaſtere
Ne pouvez-vous, loin du vulgaire,
Badiner encor quelquefois ?
Dans mon Epitre vagabonde,
Que conduiſoit un ſort errant,
Qui près d'un mois, toujours courant,
A parcouru le quart du Monde,
Avant d'arriver au Couvent,
Ma Muſe badine & légere
Prit quelques inſtans le pinceau :
L'enjouement de ſon caractere
Oſa vous offrir le tableau
Des plaiſirs qu'on goûte à Cythere.
Votre ſageſſe un peu ſévere
A penſé que je m'écartois,
Et que, ſans reſpect du Bréviaire,
En libertin je badinois.
Moi, Prieur, aux droits de l'Egliſe
J'irois follement attenter !
De cette bizarre entrepriſe
Qu'eſpérois je rapporter ?
A la créance de nos Peres
Je ſuis ſoumis aveuglément ;
Des impénétrables myſteres
Par reſpect je ne parle guéres,
Et pour dire mon ſentiment,
Par gout je me tais aſſément.
Mais avec vous, Couſin aimable,
Fléau du pédant & du ſot,
Ennemi du peuple cagot,

Qui rendez le cloître agréable,
Dans une lettre, ainſi qu'à table,
J'ai cru me permettre un bon mot.
Ajoutez encor qu'au Permeſſe
Il faut paſſer de l'enjouement;
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant,
La fiction regne ſans ceſſe,
Et qu'un Rimeur communément,
Qui même penſe avec juſteſſe,
Par la Rime, ſouvent maîtreſſe,
Eſt contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc par quel principe,
Couſin, vous avez rejetté
Ces Vers, enfans de ma gaieté?
De la ſageſſe de Chryſippe
Suivez-vous la ſévérité,
Et blâmez-vous dans Ariſtippe
Ses leçons ſur la volupté?
Au ſein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,
Plongé dans la miſanthropie
D'une noire Philoſophie,
Loin de l'oiſive liberté,
Répandez-vous ſur votre vie
Les ennuis de l'auſtérité?
Ce n'eſt point ſur ce ton ſauvage
Que le goût & le ton du ſage
Sont ſi bizarrement montés:
Sans préjugés, ſans eſclavage,
Votre ami fait un autre uſage
Des inſtans qui lui ſont comptés.
A la morale d'Epicure
Je joins les dogmes de Lucien:
Leur exemple & leur entretien
Me font, au ſein de la nature,
Goûter une volupté pure,
Et jouir du ſouverain bien.
Loin de ces lieux où la miſere

Viens pouſſer des cris ſuperflus ;
Loin du terrible ſanctuaire
Où réſide le dur Plutus,
Pour égayer mon miniſtere,
Je m'envole juſqu'à Cythere
Avec quatre amis, cinq au plus.
Comus vient ordonner les Fêtes,
Et Momus vient y préſider ;
Bacchus vient échauffer nos têtes,
Priape vient tout ſeconder.
C'eſt avec cette troupe aimable,
C'eſt avec l'élite des Dieux,
Que le plaiſir ſe trouve à table,
Et que le bonheur véritable,
Vient habiter avec les jeux.
On proſcrit la troupe aſſoupie
Des complimenteurs ennuyeux :
Sans reſpect, ſans cérémonie,
Exempt de toute hypocriſie,
Chacun dans ces aimables lieux
Penſe, agit à ſa fantaiſie,
Et ſçachant bannir de la vie
Les préjugés contagieux,
Sçait dans les bras de la Folie
Trouver le moyen d'être heureux.

## EPITRE

*De Madame la Maréchale d'Eſtrées à la Reine.*

J'A i rencontré, chemin faiſant
Tout le long des bords de la Loire,
Un petit Noyer fort plaiſant.
Il étoit naturel de croire
Qu'on devoit trouver dans ſon fruit
Ou des cerneaux ou des noix vertes.

Point du tout : de ce qu'il produit
Vos blanches mains ſeront couvertes.
Mais, dira Votre Majeſté,
Un gant ſi mince eſt ridicule ?
Oui, par le froid, mais non l'Eté,
Dans les jours de la Canicule.
Il eſt panaché de rubans
Tous de couleur énigmatique :
Ce ſont couleurs de ſentimens
Par leſquelles mon cœur s'explique.
J'oſe y joindre de petits dés
Aux aiguilles impénétrables,
M'ont dit mes Marchands affidés;
Mais il n'en eſt point de croyables.
Enſuite paſſant par Saumur,
Ville en Chapelets ſi féconde,
Que ſon commerce le plus sûr
Eſt d'en porter au bout du Monde,
J'en ai pris cet aſſortiment
Qu'on a fait toucher à la Vierge,
Devant qui très-dévotement
En votre honneur j'ai mis un cierge.
Enfin pour vous j'ai commandé
Une neuvaine à Notre-Dame.
Les bons Peres m'ont demandé,
Eſt-ce pour les beſoins de l'ame ?
A quelles fins, & pour quel but
Invoquez-vous ſon aſſiſtance ?
Mais je leur ai répondu, chut,
C'eſt un ſecret de conſéquence :
Priez toujours ; Dieu ſçaura bien
Percer l'intention tacite,
Et ſa ſainte Mere n'a rien
Qui ne ſoit à ſa favorite.
C'en eſt trop, & je vous entends,
Vous vous êtes trop avancée,
C'eſt pour la Reine : en même-tems.
La Neuvaine fut commencée

De Nantes où je suis aujourd'hui,
Je vais me joindre à leurs prieres:
Les miennes sont d'un foible appui,
Mais elles sont des plus sinceres.

## EPITRE

*De Madame la Maréchalle d'Estrées au Cardinal de Fleuri.*

LE nouvel an m'invite à faire
Quelque chose extraordinaire,
Car je veux vous écrire en Vers.
Si ma plume va de travers,
Vous excuserez mon envie;
C'est la seule fois de ma vie
Que j'ai tenté d'écrire ainsi.
De peur d'avoir mal réussi,
J'imagine une bonne chose:
C'est d'écrire les Vers en Prose.
Par ce moyen vous choisirez
Prose ou Vers, comme vous voudrez;
Mais il est tems que je commence.
J'assure donc votre Eminence,
Que les premiers de tous mes vœux
Lui souhaitent des jours heureux.
Oui, c'est pour vous que mon cœur s'ouvre,
Prenez garde qu'il ne découvre
Tous ses sentimens à la fois,
Vous en auriez pour lire un mois.
Un tems précieux je ménage,
Et j'entends de loin le tapage
Que feront chez vous plus d'un jour
Tous les vœux de Ville & de Cour!
J'en vois d'ici de toute sorte
S'entre-étouffer à votre porte:
Car les vœux ne finissent point,

Quand au Roi le Royaume eſt joint ;
Quand on eſt l'Ange tutélaire
Du plus floriſſant Miniſtere ;
Quand on n'a de l'autorité
Que pour exercer ſa bonté ;
Quand on ſe montre aſſez habile,
Pour tenir un Etat tranquille,
Et calmer nos jeunes Guerriers
Sur l'avidité des lauriers ;
Quand nos Voiſins de leur épée
Voient l'ardeur toujours trompée ;
Quand on ſçait être égal à tous,
Enfin quand on eſt comme vous.
J'ajoute néanmoins encore
Qu'entre autres qualités j'adore
Une vertu qui vient de Dieu,
C'eſt de tout faire en tems & lieu.
Avec art cette vertu viſe
A donner la paix à l'Egliſe ;
Car il en eſt de trop ardens,
Qui voudroient prévenir les tems
Que la Providence deſtine
Pour mettre à bien l'erreur mutine.
N'eſt-il pas vrai que j'ai raiſon ?
Ancien Ami de ma Maiſon,
Avec vous j'ai plus d'aſſurance
De parler avec confiance.
De cette amitié de longs jours
Daignez continuer le cours :
J'en ai ſouvent des marques neuves,
Et les plus évidentes preuves ;
C'eſt de vous voir accoutumé
De me répondre à jour nommé.
Mais mon cœur dit que je mérite
Que parmi vos Amis d'élite
Je tienne ce rang diſtingué.
En voulez vous être arrangué ?
Non : les complimens je ſupprime,

Et finis mettant votre eſtime
Encore en un bien plus haut prix
Que les Avocats de Paris.

## ASSIGNATION

*De Madame la Maréchale d'Eſtrées à la Reine.*

DIT humblement la Souſſignée,
Que ce n'eſt qu'à l'extrêmité
Qu'aujourd'hui votre Majeſté
Se trouve par elle aſſignée.
Mais il peut vous en ſouvenir,
Que l'année eſt bien révolue
Où d'une promeſſe abſolue
L'effet eſt encore à venir.
Or quelle étoit cette promeſſe?
C'étoit un don très-précieux,
Parce qu'il eût mis ſous ſes yeux
Ce qui dans ſon cœur eſt ſans ceſſe;
D'abord elle vous accorda
Terme juſqu'à la Canicule,
Et pour avoir fait l'incrédule
Votre Majeſté la gronda.
Néanmoins comme elle appréhende
Les loix de la preſcription,
De vous intenter action
L'agrément elle vous demande.
A ces Cauſes, ce requérant
Ladite Dame complaignante,
Je pourvu de charge exploitante,
Et dans Verſailles demeurant,
A la Reine même en perſonne
Ai donné bref ajournement,
Pour comparoître inceſſamment
Devant les Pairs de ſa Couronne,

Aux fins de ſe voir condamner
A tenir la parole expreſſe
Qu'à ladite Demandereſſe
Elle eut la bonté de donner.
Mais attendu ſon rang ſuprême,
Et certain autre empêchement
Qui requiert du ménagement,
Sa Majeſté par Elle-même
Point ne comparoître pourra :
Il ſuffit qu'elle y ſoit preſente,
Bien reconnoiſſable & parlante
En ſon Portrait qu'elle enverra.
Fait le premier jour de Décembre
Mil ſept cent trente-un. Contrôlé.
Pour Copie, à qui j'ai parlé.
Philippe le Hardi de Lambre.

## EPITRE

*Du Prince de Conti.*

TU jouis trop de ta molle indolence.
Plus de repos, Abbé trop ſéducteur,
Et qu'entre nous la diſpute commence,
Du Dieu des vers j'implore la faveur.
J'ai du courage &, malgré ta ſcience,
De t'imiter j'ai la plus noble ardeur.
Mais ne crois pas que toujours ta louange
Soit le ſujet des vers que je t'écris.
Pour l'Hélicon il faut bien du mêlange,
Le changement égaie les eſprits :
Toujours louer deviendroit choſe étrange.
Ah ! cher Abbé, quel triſte événement !
En ce moment une vieille ſorciere
Vient m'interrompre & m'ôter l'enjouement.
Pourquoi tes os ne ſont-ils point pouſſiere ?
Fui loin de moi, va, cours au monument ;

Voilà ta place, exécrable damnée.
Tu me veux faire un fade compliment :
Pour quel sujet . . . ! une fille m'est née !
N'en est-il pas assez pour les Amours ?
Ils font recrue à Paris tous les jours.
Au nom d'amour, ma Muse se ranime :
Déjà je suis dans le sacré vallon,
Déjà je tiens la lyre d'Apollon,
Il me prodigue & le tour & la rime,
Et puis monté sur le divin cheval,
( Car il le faut pour être ton rival : )
Cypris me guide aux rives de Cythere.
Mille beautés s'empressent à me plaire :
Sur un gazon tout parsemé de fleurs,
Je m'abandonne aux plus vives ardeurs.
Mais quel délire en cet instant m'emporte !
Pour l'exciter, je gâte ce papier :
Charmant Abbé, ma veine me transporte,
Accorde moi, j'ose t'en supplier,
De pardonner cette radoterie ;
C'est une Muse humblement qui t'en prie.

---

## EPITRE

### *A M. le Prince de Conti.*

PEgase, alerte : allons de ton manége
Il faut sortir, & porter à Conti
Lettre gentille. Eh ! bien, à qui parlé-je ?
Le voila prêt. Il part, il est parti.
Non, je me trompe, il est rétif en diable ;
A l'éperon, à la verge, a la voix,
Il se rend sourd, & la bête indomptable,
Dans ce moment ne connoît plus mes loix.
Entends tu bien, fier Coursier du Parnasse,
Quel est l'affront que je vais recevoir !
Comment ! il n'est priere ni menace

Qui puisse enfin te mettre à ton devoir !
Ah ! j'entrevois ta ruse, & je soupçonne
Qui t'a séduit : c'est sans doute un complot
Avec ma Muse, avec cette poltronne
Dont je ne puis tirer le moindre mot :
Je vais, parbleu, m'en plaindre à notre Maître.
Comme je suis Sacristain d'Apollon,
Le Dieu du Pinde ordonnera peut-être
Qu'on m'obéisse en son sacré Vallon.
A cet effet, je crie & je tempête,
Pour obtenir un Jugement bruslqué ;
Mais Apollon, au bas de ma Requête,
A mis soudain un *Soit communiqué.*
Or c'étoit dire, attendez-moi sous l'orme ;
Car je voulois tout à l'heure rimer.
Il m'a fallu plaider ma cause en forme,
Et tour à tour Muse & moi s'escrimer.
J'ai commencé : Dieu de la double cime,
Ecoutez-moi. Charmante Epitre en vers,
Où de bontés & de marques d'estime
Sont parsemés témoignages divers,
M'est adressée, & par qui ? par un Prince,
Prince du Sang, & du Sang de Bourbon,
Qui me recherche au fond de ma Province.
A ce début, on m'a répondu : bon,
Continuez. Le Prince me demande
Une réponse : il est même honteux
Que si long-tems Son Altesse l'attende :
Cette réponse est tout ce que je veux.
Pour la tracer, j'implore de ma Muse
Le prompt secours, & du Cheval ailé ;
Depuis huit jours cette ingrate m'amuse,
Et le cheval reste-là tout sellé.
Plus de vingt fois en vain je l'ai sommée
De prendre en main son lyrique instrument ;
A peine en ai-je une prose rimée,
Rimée encor, je ne sçai trop comment.
Ni le devoir, ni la reconnoissance,

Ni l'intérêt, ni cent autres motifs
N'ont pu fléchir sa désobéissance,
Quoique mon ordre ait été des plus vifs.
Pour sa réponse, a repliqué la folle
Qu'elle n'avoit pour se justifier,
Qu'une petite & simple parabole,
Que peu de mots alloient spécifier.
Avec Conti l'on veut que je faufile!
Mes yeux d'honneurs ne sont point éblouis:
Point ne se doit joindre la foible argille
Au pur métal dont se font les Louis.
De Muse à Muse est trop grand l'intervalle,
Au pauvre Abbé je ferois deshonneur;
Sa propre gloire est la cause finale
De mon silence & de ma juste peur.
Sur ce discours, notre Juge équitable
A prononcé: voici son jugement.
Son humble excuse est valide & louable,
Mais je lui passe une fois seulement.
A cet Arrêt la timide est soumise.
Ainsi, grand Prince, il ne tiendra qu'à vous
Qu'une autre Lettre en beaux vers ne soit mise;
Mais que déjà je prévois de jaloux!

## EPITRE

*Sur le Mariage de Monseigneur le Prince de Conti.*

EH! pourquoi non? eh! pourquoi si?
N'oserai je pas, oserai-je?
A ma timidité voici
Qu'il se présente un nouveau piége.
Car enfin, si je suis mon cœur,
Et ma juste reconnoissance,
Pourquoi n'aurois-je pas l'honneur

De me joindre à toute la France,
Pour entonner un bel *Amen*,
Après la très joyeuse Antienne,
De l'auguste & superbe hymen
Que l'on attend chaque semaine ?
Pourquoi, par mes souhaits divers,
Ne point épanouir mon ame,
Et faire retentir les airs
Du plus sonore Epithalame ?
Amis, buvons en ce grand jour,
Où Conti, suivant notre auspice,
Sera grand maître au jeu d'amour,
Avant d'avoir été novice.
Te voila donc au pied du mur,
Dieu querelleur de l'Hymenée ?
Pour ce coup-ci ton frere est sûr
De vivre en paix plus d'une année.
Qui jamais pourra vous troubler
Dans votre bonne intelligence ?
Vous ne ferez que redoubler
Une tendre & douce alliance.
Deux jeunes cœurs faits pour s'aimer,
Qui se disputent l'assemblage
De tout ce qui peut enflammer,
S'unissent dès le premier âge.
Hélas ! point tant de verbiage :
C'est bien à moi, pauvre chétif
Versificateur de Province,
A vouloir faire le tarif
Des rares vertus de mon Prince ;
A dépeindre un assortiment
Aussi parfait qu'il pouvoit l'être,
Et griffonner un compliment
Qui demande des coups de maître.
Le Parnasse Parisien
Crieroit après moi comme un aigle,
Et trouveroit plus d'un moyen
Pour faire mon procès en regle.

Voyez ce plaisant violon,
Diroit-il, voyez son audace,
De contrefaire l'Apollon,
Et d'usurper ici sa place!
C'est à lui seul, ou tout au moins
Aux Arbitres du beau langage,
Qui sont réputés ses Adjoints,
A célébrer ce Mariage.

## EPITRE

*A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.*

IL a plu, mon Prince, au Chapitre,
De m'éloigner de mon pupitre,
Et me députer à Paris.
D'une telle Ambassade épris,
J'ai louangé la Providence,
Qui, lorsque le moins on y pense,
Remplit nos vœux & nos desirs,
Et met le comble à nos plaisirs.
Quels plaisirs donc me proposé-je?
Sera-ce de voir le manége,
Où la fortune & le destin
S'exercent du soir au matin,
Du matin jusqu'à la nuit close?
Non, le plaisir est autre chose
Que de voir, en un même jour,
Pleurer & rire tour à tour,
Monter très-haut, très-bas descendre,
Recevoir, pour aussi-tôt rendre,
Amasser & perdre son bien,
Etre tout, & puis n'être rien.
Quant au plaisir qu'Amour procure,
Onc à Paris je n'en fis cure;
Jamais Belle en cette Cité
Mon herculisme n'a vanté.

Pour

Pour l'Amour, vive la Province ;
C'eſt-là le vrai Pays, mon Prince ;
C'eſt-là qu'à toute heure j'ai vu
La joue & le viſage à nud,
Et que ſe marque en quoi differe
La jeune Fille de ſa Mere ;
C'eſt là que la Beauté, le ſoir,
Ne paſſe point du blanc au noir,
Et qu'en parure négligée
La gorge n'eſt pas plus âgée ;
C'eſt-là qu'on ne ſçait point par cœur
Ce qu'on va dire à ſon Vainqueur,
Et que toujours nouvelle extaſe
Fournit toujours nouvelle phraſe ;
C'eſt-là qu'il n'eſt point en tout tems
Ni d'indiſcrets ni d'inconſtans :
Et comme pour s'aimer on s'aime,
A jamais on s'aime de même ;
Enfin, c'eſt-là qu'on n'eſt fâché
Que d'avoir fait un beau péché,
Et juſqu'à la fin de la vie
Rien n'en fait perdre au moins l'envie.
A ce récit-là, vous penſez
Que nous ſerions des inſenſés,
De quitter l'aimable nature,
Pour chercher la manufacture
Du fard & du déguiſement :
Ainſi ce n'eſt aucunement
Par le beau Sexe de Lutece
Que j'aurai plaiſir & lieſſe.
Je n'aurai pas non plus la ſatisfaction
De trouver dans Paris cette ſoumiſſion
Qui feroit le repos & la paix de l'Egliſe :
Chaque parti la veut ; mais dans cette entrepriſe
Il faut, pour réuſſir, inventer un milieu :
L'un donne trop à l'homme, & l'autre trop à Dieu.
Je reviens toujours à ma theſe :
Quel plaiſir aurai-je ! A mon aiſe,

Dans le cryſtal, verrai-je en plein
Mouſſer le Champagne divin ?
Oui ; mais après double bouteille
Je ſecoue auſſi-tôt l'oreille,
Et je refuſe le labeur.
Jadis j'étois grand potateur :
Je ne vois plus plaiſir ni gloire
A boire uniquement pour boire.
A la fin, je prends mon parti,
Et c'eſt à l'hôtel de Conti
Que s'arrange, apprête & diſpoſe
Le plaiſir que je me propoſe.
Dès le jour que j'arriverai,
Chez mon cher Mécene j'irai
Le ſupplier qu'en diligence
Il me faſſe avoir audience,
Et qu'il vous préſente Caton
Avec ſon prolixe menton ;
Mais ce Caton qui veut vous plaire,
En fera ſon unique affaire,
Et vous pourrez à volonté
Diſpoſer de ſa gravité.
Une Cantate, un Vaudeville,
Un Conte, une Fable gentille,
Mille petits traits ramaſſés
Feront de la matiere aſſez
Pour l'exercice de nos Muſes :
La mienne n'aura plus d'excuſes,
Et vous ſervira de ſon mieux.
Nous ne toucherons point aux Dieux,
Ils ont la peau trop délicate ;
Mais du célebre Cul de jatte
Imitant le ſtyle enjoué,
Sans remords tout ſera joué.
Je me flatte que ma viſite
Vous ſouffrirez un mois de ſuite :
Honneur & plaiſir ; après quoi
Il faudra revenir chez moi,

Ayant pour nouvelle maxime,
Qu'aimable & Prince eſt ſynonyme.
Comme ce n'eſt qu'en quinze jours
Que je compte partir de Tours,
Sans doute votre humeur chagrine
D'une Naiſſance féminine,
Sera très-diſſipée alors.
J'ai lu dans le livre des ſorts :
*Que le pere étonné ne plaigne point ſes peines ;*
*Le ſexe des enfans n'eſt point à notre choix ;*
*Il faut avoir de quoi faire des Reines,*
*Alors qu'on a de quoi faire des Rois.*

---

## EPITRE

### *A M. de Montiers.*

LEs yeux baiſſés, je vous aborde,
Quand triſtement je me recorde
Que, depuis deux mois, j'aurois dû
Vous avoir du moins répondu.
Toute ma faute, hélas ! j'accorde :
Moi-même au col je mets la corde ;
Mon cas, pourtant, bien entendu,
Bien expliqué, bien défendu,
Peut mériter miſéricorde :
Cher Seigneur, voilà mon exorde.
Quoique j'adore le plaiſir,
Qu'y vaquer ſoit mon ſeul deſir,
Et que dans la grande Lutece.
On puiſſe en trouver à choiſir
De tout genre & de toute eſpece,
Rarement ai-je le loiſir
De le chercher & le ſaiſir.
Tandis qu'abſent de mon pupitre
On croit que je me réjouis,
Tantôt je ſuis pris pour arbitre

Entre Jacques, Pierre, ou Louis ;
Tantôt, pour complaire au Chapitre,
Le sombre examen d'un vieux titre
Fatigue mes yeux éblouis.
Suivre des procès inouis,
Chaque jour croquer mainte Epitre,
Et chaque jour mettre en regître
Discours faits & discours ouis,
Renfermé chez moi comme une huître,
De la vie ainsi je jouis.
Ce n'est pas-là tout, mon cher Maître :
Vous vous imaginez peut-être
Que je suis sûr du lendemain ;
Point du tout ; un ordre inhumain
M'envoie en un pays champêtre ;
Il faut que dans un tourne-main,
Pour passer un bail je me guêtre,
Ou, pour nos terres reconnoître,
Toujours par voie & par chemin,
Rarement à Paris paroître.
Est-ce là goûter le bien-être ?
Je le goûterois beaucoup mieux
Dans ce séjour délicieux,
Où le corps & l'esprit à l'aise
Sont éternellement joyeux ;
Où par une heureuse antithese
Tout est gai jusqu'au sérieux ;
Où l'on voit mari gracieux,
Femme qui met à la fournaise
Les cœurs les plus religieux ;
Qui tous deux plus ardens que braise
Ont produit ce qui sous les cieux
Peut faire voir de plus beaux yeux.
Se pourroit-il qu'on ne se plaise
Assis à la table des Dieux ?
Mais laissons-là la parenthese,
Et l'incomparable Therese.
D'où vient qu'au Ciel il n'a pas plu,

Comme je l'avois réſolu,
Que j'allaſſe voir cette année
Un manoir fait pour un Elu :
Mais cet honneur m'eſt dévolu
A ma plus prochaine tournée.
Je maudirai ma deſtinée,
Si, devant Juillet révolu ?
Vous ne voyez Jean le Velu.

## EPITRE

### *A M. le C. d'A...*

SUR le duvet d'une molle indolence
Je repoſois, illuſtre Protecteur,
Sans aucun but, ſans aucune apparence
D'être éveillé par quelqu'eſpoir flatteur.
Tel qu'un câlin, flanqué de ſa câline,
Croit être heureux tant qu'il eſt fainéant,
Et ſe grattant au Soleil, s'imagine
Que l'Univers ne vaut pas ſon néant;
J'étois de même avec ma favorite
Médiocrité, Dame de bon repos;
Que nul ſouci, ſoin, ni deſir n'agite,
Quand votre lettre eſt venue à propos.
Plus de vingt fois je l'ai lue & relue;
Et la liſant, j'ai dit : eſt-ce bien moi ?
Mes yeux éteints n'ont-ils point la berlue ?
Eh ! non vraiment, c'eſt mon nom que je vois.
J'ai dépêché mon lutin domeſtique,
Qui dans une heure, & plutôt, de retour,
Par la vertu de ſon Courſier magique,
M'a rapporté ce qui ſe paſſe en Cour.
J'ai ſçu par lui; car, hélas ! par moi-même
Je ne ſçais rien, ce qui s'appelle rien,
Et du grand monde une ignorance extrême
M'étoit ſur-tout réputée un grand bien :

J'ai donc appris que la paix de l'Eglise
Devoit bientôt réunir les esprits.
Malheur à ceux, qui dans ce tems de crise,
Voudront briller par de nouveaux écrits.
J'ai toujours peur qu'une plume anonyme
Incognito ne me prête ses rats;
Et ma présence à dessein je supprime,
Pour éviter un second embarras.
Depuis six ans qu'en ma sombre taniere
Très-prudemment je suis enséveli,
On me croit mort; la trop grande lumiere
Ne convient point à qui cherche l'oubli.
Que l'on me voie à Paris; Anecdote,
Amphigouris, Vaudeville insultant,
Piquant lardon, brevet de la Calote,
Tout sera mis sur mon compte à l'instant.
Bien plus, au nez on s'en viendroit me rire,
Quand, pour calmer le monde déchaîné,
J'attesterois que je hais la satyre,
Et que paisible & très-doux je suis né.
A ce discours vous répondrez peut-être
Que trop de crainte & de précaution
J'affecte ici de vous faire paroître,
Et m'offrirez puissante caution :
Vous me direz qu'à l'ombre du grand Prince. (a)
Qui me souhaite & demande à me voir,
Plus sûrement encor qu'en ma Province,
J'échapperois à tout malin vouloir.
Oui, j'en conviens; mais mon petit Mercure,
Par le détail me dépeignant celui
Qui, dans le cas de mauvaise aventure,
M'honoreroit de son royal appui,
A si bien fait que son tableau fidele,
Et de sa Cour l'ample description,
Sert à former difficulté nouvelle,
Et me fournit une autre objection.

(a) M. le Prince de Co..ti,

Comme Apollon au milieu du Parnasse,
Il m'a dépeint Conti dans son Palais ;
Auprès de lui, pour avoir bonne place,
Paroît l'Esprit dans ses plus beaux attraits.
C'est-là qu'on voit de la délicatesse,
Du sel Attique, & du noble enjouement,
Il faut qu'en tout le goût & la justesse
Même au badin donnent de l'agrément ;
C'est-là qu'on voit du bon Pere Epicure
L'ombre évoquée, & par belles leçons,
Ce grand Docteur prouver que saine & pure
Sa Morale est, malgré les vieux soupçons ;
C'est-là qu'on voit habiter l'Innocence,
Parmi les Jeux, les Ris & les Desirs ;
Et la Raison tient toujours la balance,
Pour l'équilibre & le poids des plaisirs :
Enfin, c'est-là que la sage Minerve,
Jugeant des dons de l'esprit & du cœur,
Au seul exquis la couronne réserve ;
Or cet exquis, c'est ce qui me fait peur.
Ancien Reclus au fond d'un cloître ignare,
Où les plaisirs n'ont rien de délicat ;
Où de gens sots l'assemblage bizarre
N'a pas l'esprit même de faire un fat ;
Où, sans Regnier, ni mon unique ressource,
Je deviendrois idiot en tout sens,
Si je n'allois quelquefois à la source
Puiser de quoi me ranimer les sens :
Dans un cloître, ou sans lecture ni livre,
Moitié du tems sans encre ni papier,
Sans nul projet qui fasse honneur à suivre,
Je ne vois rien qui puisse m'employer ;
C'est où s'absorbe un reste de jeunesse,
Où mes esprits languissent abattus ;
C'est où, perdant toute ma gentillesse,
Je vis enfin sans vices ni vertus.
Jadis habile en plus de quatre Langues,
J'étois en train de devenir sçavant ;

Je composois des sermons, des harangues,
Et m'en tirois fort bien le plus souvent.
Je n'ai point vu de mémoire plus sûre
Qu'étoit la mienne, & lisant nuit & jour,
J'eusse amusé par ma littérature;
Chaque science amusoit à son tour:
J'avois sans cesse à conter quelque histoire,
Où je créois quelque récit nouveau;
Mais à présent, adieu donc ma mémoire,
Adieu donc tout, je retourne au berceau:
Dans l'entretien je suis un homme à battre;
Mon ânerie est montée à l'excès:
C'est d'Henri trois qu'étoit fils Henri quatre;
Le reste ainsi s'en va tout à peu près.
Au moindre mot, à *quia* je demeure
Comme un benêt: je jure en vérité
Que ce matin je cherchai plus d'une heure
L'accusatif de l'adverbe *ritè*.
A tous momens je fais des soléciſmes,
Et le François je prononce si mal,
Qu'au seul aspect de mes tourangéliſmes,
Je passerois pour un Original.
Dans cet état, si vous conseillez juste,
Je ne crois pas que ce soit votre avis,
Que j'aille en Cour paroître comme un buste.
Ou, si je parle, effrayer mes amis.
Ingénuement à vous je me confesse:
Otez-moi l'ar de rimer promptement,
Art qui toujours fait que trop je me presse:
Je ne suis bon à rien présentement.
Bien malgré moi, Monsieur, je m'humilie;
Car l'amour-propre ensorcelle toujours;
C'est à regret, ma foi, que je supplie
Votre bonté de me laisser à Tours.
Plus notre Prince est charmant, est aimable,
Plus de talens il a sçu ramasser,
Et plus aussi me sentant incapable
D'entrer en lice, il n'y faut point penser.

D'ailleurs,

D'ailleurs, quand même une ardeur imprudente
Subjugueroit ma coquette raison,
Je ne sçais quand ma santé chancelante
Me permettra de quitter la maison.
Ces jours passés un terme taciturne,
De m'éloigner ne m'avertissant pas,
M'a fait au pied la blessure nocturne,
Qui pour du tems arrête ici mes pas.
Triple moyen que j'avance : à ces causes,
Ayez pour moi, Monsieur, la charité
D'expliquer bien au Prince toutes choses,
Peur invincible, ignorance & santé.
N'oubliez pas combien se suis sensible
Au grand honneur qui m'est fait de sa part :
Hélas ! faut-il me voir dans l'impossible
De vous mander aujourd hui mon départ.
A vous, Mécene, en finissant ma lettre,
Remercîment & salut mille fois ;
J'assure aussi, si le voulez permettre,
De mes respects Madame d'Agenois.

## EPITRE

### *A Madame la Princesse de Léon.*

JE me faisois la plus grande des fêtes
De vous fabuliser vos petits animaux ;
Mais, hélas ! parmi mes travaux,
Parmi des procès, des requêtes,
Parmi les sacs de plusieurs beaux,
Peut-être aussi parmi les pots,
J'ai perdu l'une de vos bêtes.
J'ai fait toutes sortes d'enquêtes,
Et j'en perds même le repos,
Ne sçachant si la bête à plumes, poils, arêtes,
Vit sur la terre, en l'air, ou dans les eaux,
Pour le Coq & le Chat de la charmante Dame,

Qui prit soin de vous les choisir ;
J'ai voulu les rimer ; mais chaque fois mon ame
Est transportée ailleurs, où j'ai plus de plaisir.
Comme Averne, Enfer & Tartare
Sont synonimes, il est clair,
Que l'esprit aisément s'égare.
Qu'il quitte son objet pour un autre plus cher ;
Et mentalement me prépare
A mettre le Diable en Enfer.
Mais je serois inexcusable,
Si je n'avois du moins votre Caméléon ;
Et ma mémoire est incapable
De jamais oublier ce qui rime à Léon.
Ce nom si précieux la guide ;
Et pourvu qu'une chose ait le moindre rapport ;
Cela suffit à la perfide
Pour s'en souvenir sans effort.
Ici d'avoir juré j'enrage,
Que je n'écrirois plus en Vers ;
Car ce seroit le lieu d'étaler l'assemblage
De vos vertus, de vos talens divers.
Qu'un Poëte à gogo se donneroit carriere ;
S'il vouloit exercer son art
Sur une si riche matiere,
Où le vrai se peindroit sans fard !
Princesse, vous verriez arriver la dispute
Entre le mérite & le sang,
Et dans l'opiniâtre lutte
Cent belles qualités voudroient le premier rang.
Un Poëte artistement tourneroit une phrase
Du côté de ce cher Epoux,
Et, dans sa poétique extase,
Diroit tout, en disant qu'il est digne de vous.
Bref, avant de finir, vous seriez la Minerve,
Voire toutes les Déités.
Mais le prude seul se réserve
Le droit de publier vos amabilités.
Pour moi qui ne fait autre chose

Que d'introduire bonnement
Un peu de cadence en ma Prose,
Je vous louerois ignoblement;
Ainsi je vais changer de these.
J'ai vu votre illustre Nonain :
Ses yeux sont vifs & pleins de braise;
Elle a la parole à la main.
De ses délicates pensées
J'admirois le rapide cours ;
Quand on en a d'aussi sensées,
On doit écrire ou bien parler toujours.
Ne croyez pas qu'elle ait levé son voile ;
Mais n'importe, ni plus ni moins,
Je voyois au travers comme une double étoile,
Et, malgré deux ou trois témoins,
Mon luminaire apportoit tous ses soins
Pour errer par-tout sous la toile.
Néanmoins je sortis jaloux & mécontent;
Elle dit fiérement qu'il n'est personne au monde
Qui vous aime, applaudisse, estime, honore tant;
Et je sens que mon cœur en gronde.
Si du petit air qui finit
Par *Je n'en veux pas davantage*,
J'avois la note par écrit,
Aussi-tôt seroit fait l'ouvrage.

---

## EPITRE

*De Madame de Montbayen de Tours, à Madame Chanlai de la Rose.*

VOus allez être assurément surprise,
Ma chere Dame, & vous aurez raison :
Quoi ! direz-vous, quelle folle entreprise,
M'écrire en vers ! Voyez un peu l'Oison,
Qui veut au vol égaler l'Aigle même,
Et s'élancer jusqu'au plus haut des airs !

Pardonnez-moi ma hardieſſe extrême ;
Mais, après tout, oui-dà, je fais des vers ;
Depuis deux mois à ce ſtyle occupée,
Soir & matin j'y forme mon eſprit,
Et de grand cœur ma Muſe émancipée
Vous fait le don de ſon premier écrit.
Au fait, Madame, il faut pourtant vous mettre,
Et dévoiler tout le fin de ceci :
Le cher Abbé dont parle votre lettre,
En eſt la cauſe : eh ! comment ? Le voici.
Quand je troquai Paris pour la Touraine,
J'allai vous voir, & je vous dis combien
Je regrettois... Or, qu'il vous en ſouvienne.
Sur qui roula ce dernier entretien ?
Ce fut ſur lui ; vous me dites : ma chere,
Bientôt à Tours vous connoîtrez l'Auteur,
Qui ſur Paſcal oſant mettre l'enchere,
Des Novateurs rabattit la hauteur.
Ah ! quel plaiſir de cultiver cet homme,
Dont la Morale & les purs ſentimens
Font reflеurir la primitive Rome,
Et d'Auguſtin nous rappellent les tems !
Sur ce portrait je me formai l'idée
D'un Janſéniſte au vaſte chapeau plat,
Aux cheveux droits, à la mine guindée,
Au grave abord d'un Conſeiller d'Etat.
Je crus trouver un Directeur auſtere,
Aux yeux de qui tout eſt péché mortel ;
Bref, des vertus le parfait exemplaire ;
Mais s'en faut bien que notre Abbé ſoit tel.
C'eſt un gaillard, s'il en eſt dans le Monde,
Qui du plaiſir fait preſque tout ſon ſoin,
Et qui ſe tient dans une paix profonde,
Pourvu qu'il ait ce dont il a beſoin ;
Garçon de joie & d'un commerce aimable,
Aimant à boire, à rire, à folâtrer ;
D'un eſprit vif, amuſant, agréable,
Ayant toujours quelque choſe à narrer.

Plus, à la longue, épiant ce saint Prêtre,
Je m'apperçus qu'il étoit médisant,
Et que souvent il n'étoit pas le maître
De radoucir le sel le plus cuisant.
Un autre mal, c'est que l'art de médire
Apprend toujours à feindre, à varier,
Et le mensonge, ami de la satyre,
Vient au secours pour mieux historier.
Troisiémement, l'excès du jus bachique,
Auquel, par fois, il se livre un peu trop,
Lâche la bride à son humeur caustique,
Et fait courir sa langue au grand galop.
Ces trois défauts me firent de la peine;
Et je disois : est-ce donc-là celui
Qui démasqua la missive Romaine,
Du grand Quesnel le vengeur & l'appui?
Mon pauvre Abbé, c'est pourtant grand dommage:
A cela près vous seriez tout charmant;
Pourquoi ne pas faire un meilleur usage
De votre esprit & de votre enjouement?
Un jour, après avoir fait connoissance,
Et regardant son mérite en pitié,
Je hasardai, d'un air de confiance,
De lui tenir ce discours d'amitié;
Oui, d'amitié, puisque malgré sa langue,
On ne sçauroit s'empêcher de l'aimer.
Il répondit à ma juste harangue :
Je le sçais bien, & l'on doit me blâmer;
Je suis méchant, je reconnois mon vice,
Le fond est bon, j'ai le cœur excellent;
Je veux vous faire un entier sacrifice
De mon génie & de tout son talent :
Ce sont les Vers qui seuls furent la cause
De ces défauts que vous trouvez en moi,
Et vous verrez prompte métamorphose,
Dès que d'Auteur j'aurai quitté l'emploi :
En déclamant mon gosier se dessèche;
Ce qui m'oblige à trop souvent trinquer.

La Poésie a toujours quelque fleche
Pour percer ceux qu'elle veut attaquer ;
Et le mensonge appuyant la satyre,
Rend le Poëte haïssable, odieux.
Ainsi, de grace, acceptez donc ma lyre ;
Entre vos mains elle sera bien mieux.
Vous êtes douce, & ne cherchez qu'à plaire,
Point médisante, aimant la vérité ;
Pour réparer mon malin caractere,
Il me falloit toute votre bonté.
Ingénument, comme une bonne amie,
J'ai pris sa lyre.... Et c'est par ce moyen,
Que, d'une main encor mal affermie,
J'écris en Vers. Adieu ; de Montbayen.

---

## EPITRE

*De l'Auteur à ses Amis de Paris, à qui il avoit promis d'écrire dès qu'il seroit arrivé à Tours.*

NE condamnons personne sans l'entendre ;
C'est-là mon texte, & cette ancienne loi,
Que je reclame, a le droit de suspendre
Tout jugement prononcé contre moi.
Quoi ! disiez-vous, après tant de caresses,
Dont nous avons obombré cet ingrat,
Qui n'auroit pas compté sur ses promesses ?
Et cependant nous n'avons pris qu'un rat.
Est-il à Tours : adieu reconnoissance,
Adieu bienfaits, adieu groupe d'Amis,
Qui prodiguoient pour lui leur bienveillance ;
Enfin adieu tout ce qu'il a promis :
Et qui plus est, dans une lettre tendre,
Nous l'agaçons par un éloge outré,
Ce vilain-là ne veut pas nous entendre,
Et son silence envers nous est juré.

Qu'en sa Province, en son rustique bouge,
Il reste coi le reste de ses jours ;
A tout jamais l'Estrapade & Mont-rouge
Proscrit son nom de nos joyeux discours.
De notre esprit & de notre mémoire
Faut déclarer cet Apostat banni,
Et le contraindre à passer l'onde noire
De désespoir de se voir si honni.
Je vois d'ici le châtiment énorme
Que de concert vous m'avez infligé ;
Mais votre arrêt est-il en bonne forme ?
Ai-je produit, avant d'être jugé ?
J'en reviens-là ; daignez de mon silence
Vous mettre au fait, & dans votre amitié
Me confiant, j'ai la ferme espérance
Que de mon sort vous aurez tous pitié.
Vous sçaurez donc qu'en campagne on m'envoie
Votre missive, & que j'ai ressenti
Que le chagrin produit de près la joie.
Le lendemain à cheval suis parti,
Pour aller voir ami du voisinage ;
Chemin faisant, un mulet infernal,
Qui par hasard étoit sur mon passage ;
Me fit présent d'un coup de pied brutal.
D'un rude choc ma botte fracassée,
Et le ruisseau de sang qui jaillissoit,
Me fit crier : j'ai la jambe cassée,
Et comme moi mon Page le pensoit.
Je tourne bride, & m'en reviens au gîte :
Jamais mourant n'eut l'air plus déconfit.
La Chirurgie est mandée au plus vîte ;
Quel embarras pour me mettre en mon lit !
Environné des Enfans d'Esculape,
Je les trouvois de différens avis ;
Mais voyant l'os à travers la soupape,
On dit : rien n'est ni cassé ni démis ;
Au demeurant la plaie est d'importance,
La chair hachée & les vaisseaux ouverts ;

Il faut au lit un bon mois de souffrance ;
Pour réparer ces accidens divers.
Dans mon grabat couché depuis quinzaine,
Emmailloté tout à l'entour de l'os,
Un peu de fievre, une grande migraine,
Vous me voyez de chez vous sur le dos.
Or sur le dos ma substance étendue
Aigrit le mal ; simple en est la raison.
De votre lettre à toute heure relue
Le souvenir cause démangeaison ;
Vive pensée & mouvemens physiques,
Qui de mon corps agitent les ressorts,
Par des effets nullement canoniques,
Vont enflammant les blessures du corps.
Sur-tout étoit premiere signature,
Dont j'eusse dû m'abstenir de l'aspect ;
Car va son train malgré nous la nature,
Dans l'esprit seul réside le respect.
C'est votre seing, divine Métropole
Des Jeux, des Ris, des Graces, des Amours,
Des gais propos Attique Rocambole,
Avec qui l'an est un jour des plus courts.
Excusez-moi, prudent Hermilitaire,
Dans mes recits sans doute un peu trop fous ;
Mais pour sa vie on est attrabilaire,
Dès qu'une fois on a soupé chez vous.
Il est encor deux autres soussignées,
Chez qui Vertu loge avec Volupté ;
Belle union qui les tient consignées
Aux doux accords de la société.
Il faut finir par vous, sage Epicure,
Pur élixir de tout bon sentiment,
Qui m'écrivant sous le nom de Mercure,
Avez daigné vous cacher humblement ;
Envoyez-moi, de grace, l'amnistie
Que vous devez à mon triste malheur,
Et n'accusez en aucune partie
Ma gratitude, encor moins mon bon cœur.

Que mes adieux, tant mâles que femelles,
Quelques instans fassent votre entretien.
En soupirant j'attends les hirondelles :
C'est leur retour qui fixera le mien.

## A MADEMOISELLE...

*En lui envoyant la Chercheuse d'Esprit.*

ALain, le sot Alain, par ses soins redoublés,
Trouve enfin de l'esprit auprès de sa Nicette ;
Les mysteres d'Amour là lui sont dévoilés,
Il puise en deux beaux yeux la science parfaite.
Il plaît ; c'est, selon moi, le plus grand des talens ;
Faut-il que ce grand art soit un art que j'ignore ?
Comme lui, dans vos yeux, je vois des traits brillans,
Qui font naître en mon cœur le feu qui le dévore.
J'ose dire encor plus : les charmes & l'esprit
S'apperçoivent chez vous dans un dégré suprême ;
Mais plus Amant qu'Alain, & cent fois mieux instruit,
J'hésite cependant à vous dire que j'aime.
Nous aimons tous les deux ; par quel sort inhumain
Eprouvons-nous l'un l'autre un effet tout contraire ?
Lui, presque sans chercher, rencontre le chemin
Qui conduit à l'esprit, aussi-tôt qu'il veut plaire ;
Moi, malheureux Amant, victime du courroux
D'un Dieu dont le pouvoir me fut toujours funeste,
Quand je veux avec art parler auprès de vous,
Vos yeux font éclipser tout l'esprit qui me reste.

## EPITRE
## *DE MADAME ORRY*
### A M. D'AUBONNE.

*Madame Orry ayant été chargée de faire les honneurs à Tours pour la jeune Intendante, l'Abbé de Grécourt, son Ami, lui prête sa main.*

Avec plaisir j'ai reçu votre Lettre,
Mais un plaisir qui n'est point compliment:
Bien des raisons n'ont pas pu me permettre
De vous répondre aussi fidèlement
Que j'eusse dû D'abord pour domicile,
En arrivant, j'acceptai la maison
De Chanteloup, & ce premier asyle
Avec un Louvre entre en comparaison.
Huit ou dix jours comme un instant passerent
A parcourir sa diverse beauté;
Tous les absens de l'esprit s'éclipserent,
Tant des presens il étoit enchanté.
Ensuite à Tours la belle & leste troupe
Alla gaiement; il fallut recevoir
Le compliment de chaque corps en groupe
Qui harangua. Vous auriez ri de voir
La gravité de la jeune Intendante,
Qui s'entendoit élever jusqu'aux Cieux,
Et qui, malgré la foule renaissante,
Sur son Epoux avoit toujours les yeux.
Complimens faits, voilà tout le beau Sexe
Qui vient en rang faire salamalec,
Et chaque Mere amenoit son Annexe,
Cela veut dire, elle venoit avec
Ou Fille, ou Niece, ou quelqu'autre Parente.
Toutes avoient leur habit nuptial,
Chignon frisé; mais étoit peu contente

De l'air gêné du Cérémonial
Notre enjouée & fretillante Reine,
Qui se trouvoit en Pays inconnu,
Et qu'il falloit que je tinsse à la chaîne,
Pour qu'elle fît à tout nouveau venu
Honnêteté. Pour moi, dès l'instant même
Que je voyois celles qu'on annonçoit,
En leur honneur je composois un thême
Court & poli; si que chacun pensoit
Qu'ailleurs qu'à Tours j'avois vu tout ce monde.
Voici le fort: on devoit régaler
Toute la Ville, & la Brune à la Blonde,
Sans jalousie, il fallut égaler.
Regardez-moi... D'un air adroit & propre
Bras je retrousse; & n'allez pas, glosant,
Dire que c'est l'effet de l'amour-propre,
Car quelquefois vous êtes médisant.
Si par hasard mes mains sont assez blanches,
Je vous réponds que l'on n'y pense pas;
J'ai les bras nuds, peur de gâter mes manches,
Et rien de plus: or voyez l'embarras
Que je me donne, ou du moins une ébauche.
Plats arrangés, de celui du milieu
Je vais servant tant à droite qu'à gauche
Toute la table: en voulez-vous un peu,
Ma chere Dame? Il a fort bonne mine,
Cuit à propos.... Monsieur souhaite-t-il
Cet endroit-ci? Pour sa belle Voisine,
Je lui destine un morceau tout gentil,
Ce petit os avec sa garniture:
Et de la sauce... encore; à ce ragoût
Donnons l'assaut, & faisons l'ouverture
De cette tourte... Oh! qu'elle est de bon goût!
Champignon! truffle! Eh! vîte, que j'en serve;
Poularde au riz, aux oignons! fricandeaux!
Apparemment Madame se réserve
Pour le rôti? Le voilà: qu'ils sont beaux
Ces poulets gras! Est-ce la cuisse ou l'aîle

Que vous voulez ? Ce dindonneau dodu
Vous plairoit-il ? Allons, Mademoiſelle,
De ce lapreau : je le tiens ſuſpendu
Pour vous tenter. A propos, la ſalade :
Qui l'accommode ? Approchez-la de moi...
Mais mange donc, ma fille, es-tu malade ?
Çà, çà, du vin, à la ronde je bois
Sans ceſſe... A vous... Grand merci... Tope, à celle
Que vous ſçavez... A boire, & toujours frais :
Demandez donc biere vieille ou nouvelle,
Si vous l'aimez. Maître d'Hôtel... Laquais...
Servez... Salut au jambon de Mayence.
Quatre ! ſix ! huit ! Quel entremets ! Dix plats !
Faiſons honneur à la magnificence
Du cher Seigneur qui donne ce repas.
Mon Intendant, permettez-vous qu'on choque ?
A vous tout ſeul.... Qui l'aime en faſſe autant.
Mais donnez-nous de ce vin qui provoque
A la gaieté... Meſſieurs, buvons-en tant
Que le ſoleil nous trouve encore à table.
Monſieur l'Abbé, voulez-vous de cela,
Ou de ceci ? Des deux... Qu'il eſt aimable !
Changez d'aſſiette : approchez ; en voilà...
Attendez donc un moment : je me range ;
Mon Officier, placez votre deſſert
Tout à votre aiſe... Ah ! que de fleurs d'orange !
Du jaune & blanc... Du rouge avec du verd...
C'eſt un Printems, le plus beau des Parterres,
Que ce coup d'œil ! Et du fromage auſſi,
De trois façons ! Gens du buffet, des verres,
Des ſceaux, du pain, & décampez d'ici.
La belle voix que celle de Madame !
Je le ſçavois avant que de venir :
Des ſons ſi doux, qui percent juſqu'à l'ame !
D'un petit air daignez vous ſouvenir.
Et vous chantez auſſi, Monſieur : enſemble
Un beau duo. Je m'en vais commencer...
*Pour chanter en duo, quand l'Amour nous aſſemble...*

Le reste à vous : je fais mieux de verser
Du Champenois ; voyez vous comme il mousse
Depuis le fond jusques dessus le bord ?
Cela sans art, sans aucune secousse ?
Le joli vin ! Çà, commençons d'abord
Par la santé d'une aimable personne :
Devinez-la... Je vous vois tous au fait,
Vous l'aimerez, j'en suis sûre : Mignone,
Faites raison, & lampez-moi ce trait :
Puis écoutons ; à chaque Chansonnette,
Nous mêlerons Bacchus avec l'Amour.
Qui de vous sçait la nouvelle Brunette ?
*Il faut aimer, & suivre tour-à-tour...*
Aidez-moi donc... C'est ainsi, cher d'Aubonne,
Que demandant à faire les honneurs,
Plus de tourmens nuit & jour je me donne,
Que dans Cambrai tous les Ambassadeurs.
Excusez donc si réponse tardive
Vous recevez ; j'espere, si je puis,
Avant huit jours suivre cette missive.
Adieu, Monsieur, liesse, joie, & suis, &c.

---

## A MONSIEUR CROIZAT,

*Après sa maladie.*

C'Est Mercredi que je soupai chez vous,
Et que sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt & doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvois donc qu'au manoir ténébreux
J'étois tombée, & que Pluton lui-même
Me faisoit voir ses héros bienheureux.
Dans un séjour d'une beauté suprême,
Par escadrons ils étoient séparés :
L'un après l'autre, il me les fit connoître.
D'abord je vis modestement parés
Les opulens qui méritoient de l'être.

Voilà, dit-il, les généreux Amis :
En petit nombre ils viennent me surprendre ;
Entre leurs mains les biens ne sembloient mis,
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissans efforts,
Crédit immense & sagesse profonde,
Ont soutenu l'Etat par des ressorts
Qui leur ouvroient tous les trésors du Monde.
Un peu plus loin, sur ces rians gazons,
Sont les Héros de l'amoureux délire,
Qui de l'Amour parcourant les Saisons,
Ont toujours fait l'honneur de son Empire.
Ce beau réduit par préférence est fait
Pour ces Vieillards, dont l'humeur gaie & tendre
Paroît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjouement ne sçauroit se comprendre.
D'un seul aspect tu peux voir tout d'un coup,
Le sort des bons, leurs vertus couronnées ;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup,
Aussi je veux redoubler ses années ;
Chaque escadron le revendiqueroit :
La jalousie au repos est funeste,
Venant ici, quel trouble il causeroit !
Il est là-haut très-heureux, qu'il y reste.
Je sçais qui c'est & je vais lui mander.
Je vous l'écris : je serai fort contente
Si son dessein peut ainsi s'accorder
Avec les vœux de votre humble Servante.

---

## EPITRE

### *Sur le déréglement de la Musique.*

CHer Clerambaut, & vous ami Dornel,
Que dans votre art loz vous soit éternel.
Qui mieux que vous, soutiens de Polymnie,
Fait respecter sa divine harmonie ?
Du vrai, du beau, solides défenseurs,

On vous entend crier : ô ſiecle, ô mœurs !
Ce tems n'eſt plus, tems où de la nature
Noble Muſique empruntoit ſa parure,
Où de Lully les ſons harmonieux,
Dignes des Rois, l'étoient auſſi des Dieux.
Ce tems n'eſt plus, vous le faites revivre.
Mais que le ſiecle a de peine a vous ſuivre !
Très-rares ſont les Amateurs du beau,
La nouveauté veut le mettre au tombeau.
Je vais enfin, moi chétif Odiphile,
Faire exhaler ma poétique bile
Contre le goût de tant de Novateurs,
Qui du vrai chant dupent les Amateurs.
Tout va gémir ſous la loi tyrannique
Des durs eſſais du ſyſtême harmonique ;
Par ce ſyſtême artiſtement guindé,
Il faut ſe voir ſervilement bridé,
Et renoncer à ces ſimples merveilles,
Qui ſéduiſoient le cœur & les oreilles.
Tout eſt changé : l'aimable violon,
Qui doit ſa gloire au ſçavant Apollon,
En préludant d'une maniere folle,
Reſſemble au bruit des verroux d'une geole ;
Et de l'oreille effrayant le timpan,
Fait déteſter la note & ſon tyran.
La tendre flûte, eſſuyant ces diſgraces,
Pour moi n'eſt plus un inſtrument des Graces ;
Que Pan jadis, joignant des chalumeaux,
Sçut inventer pour adoucir nos maux.
Ses ſons aigus, vrais ſons de cornemuſe,
Vrais ſifflemens des ſerpens de Meduſe,
Ne m'offrent plus ces ſources de plaiſirs,
Charmes parfaits de mes plus chers loiſirs.
La voix n'a plus cette juſte cadence,
Qui de ſon art marquoit l'indépendance ;
Elle chevrotte, & ſes ſons déréglés,
De nos Chanteurs, ſont des écervelés.
Du *Concerto* le goût épidémique,

Contre l'usage, est de toute musique ;
Et l'Orgue même, ô honte de nos jours !
Cherche à briller par mille mauvais tours.
Scandale affreux des oreilles Chrétiennes !
Ce ne sont plus de pieuses Antiennes,
Mais Tambourins, Musettes ou Rondeaux.
Quel attentat sur l'ame des dévots !
De cent lambeaux nos Temples retentissent,
D'un goût pervers nos oreilles pâtissent,
Et de Marchand les traits harmonieux
Seroient sans vous ignorés dans ces lieux.
D'autres encor, modèles de science,
Sçavent garder l'exacte bienséance :
Daquin, & vous, ô naturel Forcroy ;
Et vous aussi, célebre M** oy !
O toi, Dornel, à qui, dans ma colere,
J'ose me plaindre, ainsi qu'à ton Confrere,
Si tu ne peux corriger tant d'abus,
Sçache-moi gré de les avoir connus.

## A LUCINE,

*Pour les Couches de Madame Hérault.*

LUcine, à qui les Immortelles
Pendant leurs Couches ont recours ;
De l'Amour emprunte les aîles,
Pour apporter un prompt secours
Au nouveau né, comme à sa mere.
Si tu dis que ton ministere
N'est employé que pour les Cieux,
Je réponds qu'au siecle où nous sommes
Les Intendans ne sont plus hommes,
Ils sont au moins des demi-Dieux.

## COMPLIMENT

*Des Filles Orphelines de Madame la Maréchalle d'Eſtrées à M. le Cardinal de Rohan.*

CHacun le dit bien, Monſeigneur :
Nous ſommes dans un tems d'erreur ;
Car on nous appelle Orphelines,
On le croiroit même à nos mines ;
Et néanmoins
Il n'eſt rien moins.
Nous ſommes des Enfans, & cette illuſtre Mere
Nous reconnoît tous pour les ſiens :
Sa protection nous eſt chere,
Elle fait notre eſpoir, notre vie & nos biens.
Les charités en abondance,
Que nous donne votre Eminence,
Dont nous lui diſons grand merci,
Vous ont fait notre Pere auſſi.
Ces Chapelets ſi reſpectables
Sont encor vos dons charitables,
Qui nous font dire à qui mieux mieux :
Notre Pere ſur terre, & notre Pere aux Cieux.

## REQUESTE

*D'un Garde du Corps, à Monſeigneur le Maréchal de Noailles.*

JE ſuis né dans une contrée
Où les infortunés Cadets,
Munis de la cape & l'épée,
S'embarquent avec leurs bidets.
Nous trouvons la gloire ſi belle,

Que nous sacrifions pour elle
Nos prés, nos vignes & nos champs;
Mais pour des Divinités folles
Sacrifier deux cens pistoles,
C'est trop cher de deux mille francs.
Issu d'un sang fort économe,
Je ne puis en si peu de tems
Compter une si grosse somme.
Quoi! Monseigneur, deux mille francs!
Un Garde du Corps de Gascogne
N'auroit pas trop de deux mille ans
Pour une pareille besogne.
A quoi donc taxer les Exempts,
Les Majors, les Chefs de Brigades?
Et si l'on monte aux plus hauts grades,
Les frais seront exorbitans.
Le fait mérite qu'on y pense,
Il est en tout point important;
Tout ce qui tire à conséquence
Veut être pesé mûrement.
Pour vos ordres rempli de zèle,
C'est faute d'argent que j'appelle
De vos premiers arrangemens:
Que ne dépend-il de Bellone
Que le Pactole & la Garone
Soient des Fleuves moins différens.

## EPITRE

### *A M. Déon C.*

AUx chagrins d'une double mort
A succédé, depuis huitaine,
Un de ces flux desquels on sort
Sans gras de jambe & sans bedaine;
Le minois plus pâle qu'un œuf,
Les yeux creux & baignés de bile,

Je vais demander le Pont-neuf
A ma main luisante & débile.
Esprit, reprends ta belle humeur.
Quoi ! faut-il que le mal t'en prive ?
Il n'est rien sorti de mon cœur,
Quand mon corps a fait sa lessive ;
Mais je me sollicite en vain,
Entre mes doigts ma plume tremble :
Déon, à qui mon teint ressemble,
L'écrira mieux, quoique moins sain.
Ecrivez donc, mon cher grand Maître ;
Et tâchons de rappeller tout ;
Si c'étoit Vers d'amour, peut-être
Que j'en viendrois encore à bout.

## LETTRE

*Ecrite à M*** au premier jour de l'an . . . .*

PAr l'accointance, & le fréquent commerce
Avec l'Abbé, sans m'en appercevoir,
Je fais des Vers ; faut qu'Apollon me berce ;
Car en dormant je les fais, sans sçavoir
Regles, ni tours, liaisons ni cadence.
Il m'a promis que dans un mois d'ici
Je les ferois avec bien plus d'aisance,
Et moins mauvais que ne le sont ceux-ci.
Le cœur me dit, & le devoir encore,
Que c'est à vous qu'ils doivent être offerts :
Recevez donc, cher oncle que j'adore,
Ce coup d'essai qui ressemble à des vers ;
Mais chaque jour je déclare à mon Maître
Que je ne veux apprendre jà de lui
Le noir talent qui me rendroit peut-être
Le Chroniqueur des vices d'aujourd'hui.
Deux choses sont, que j'attends qu'il m'apprenne
Uniquement ; l'une, qu'au mois de Mai

Je puisse, en Vers, célébrer ma Climene;
Et lui conter l'amour qu'elle a formé.
L'autre leçon, comme la plus pressée,
Je suis après; si je la sçavois bien,
Piece de goût vous seroit adressée
Au nouvel an, où je n'oublierois rien
De ce qu'amour, respect, reconnoissance,
Ont de plus tendre, & de plus relevé.
Un jour viendra que ma Muse hors d'enfance
Fera pour vous un chef-d'œuvre achevé.

---

## A MONSIEUR D.....

*Sur un Pâté de Périgueux.*

QUe l'amitié noblement vous inspire,
Seigneur D....! Nous vous admirons tous.
Pour ranimer un commerce aussi doux,
Que l'absence auroit pu détruire,
Le beau secret qu'un excellent Pâté!
Vous avez affaire, beau sire,
A certaine societé,
Que pour vous de tout tems un tendre zèle anime;
Mais qui depuis vous en estime
Mille fois plus en vérité.

Pour vous en raconter l'histoire;
Dieu sçait comment le Pâté fut goûté!
Bientôt le Pâté nous fit boire:
Le vin amena la gaité;
On but à vous, à ceux que vous ferez éclore,
A ceux qui de ceux-là pourront venir encore.
Ainsi, beau sire, en sûreté
Continuez postérité.
A tous chagrins faites la guerre,
Pour plus d'un siecle à coups de verre
Nous vous avons acquis santé.

Nos discours n'étoient point de fine politique ;
Pas un petit mot de critique :
En faveur des Perdrix nous fîmes grace à tout,
Pour y louer votre bon goût :
Non, celui-là que vous faites paroître
Pour les amis du Dieu qui préside au laurier ;
Mais ce goût qui vous fit connoître,
Le bon petit Villerenier. (*a*)

Ce jour même, à certaine fille
Je racontois merveilles du Pâté ;
Je lui vantois la truffle & la morille,
Quand Amour par malignité,
Nous mena, de fil en aiguille,
A certain point non médité.
Je ne sçais dans tout ce mystere
Comme Amour conduisit l'affaire ;
Mais la friponne répétoit,
Ah ! le bon Pâté que c'étoit !

Mais à la fin nos Perdrix ont cessé ;
Notre gaieté de regrets fut suivie :
Nous nous disions, que de maux dans la vie !
Le plaisir fuit trop vîte, & dès qu'il est passé,
Cause un chagrin qui nous dévore.
Quelqu'un de très-bon sens nous reprit là-dessus ;
Oui, Messieurs, le Pâté n'est plus,
Mais le Pâtissier vit encore.

(*a*) Patissier.

## A MONSIEUR DE G....

*Sur un Bonnet brodé.*

PErmettez, Monsieur, qu'une Fille,
A ce qu'on dit, assez gentille,
Et de laquelle les parens
Sont, à coup sûr, d'honnêtes gens ;

Daignez, vous dis-je, me permettre
De vous adreſſer cette lettre,
Pour vous prier de vouloir bien
Accepter ce préſent de rien :
Ce petit Bonnet que moi-même,
Mais avec un plaiſir extrême,
Et ſans que ma Mere l'ait ſçu,
J'ai commencé, brodé, tiſſu,
D'une main qui n'eſt pas trop noire ;
Le tout à votre honneur & gloire.
Diantre ! dites-vous, qu'eſt ceci ?
Que vous importe ? le voici.
Ne vous donnez point la torture,
Pour deviner cette écriture ;
Car je ſerois au déſeſpoir,
Si vous veniez à la ſçavoir.
Depuis cinq ans qu'à la campagne,
Où j'étois avec ma compagne,
Je paſſai huit jours avec vous,
A chanter des *tretins tretous* ;
Depuis cette aimable ſemaine,
Où mon pauvre cœur prit la peine
De s'émouvoir pour vos appas,
Je n'ai pas rencontré vos pas.
Par fois ma viſiere vous guette,
Ou fait ſemblant, à la logette
Que vous avez à l'Opera,
Et c'eſt tout mon *& cætera.*
Mais ni plus ni moins dans mon ame,
Je couve une certaine flamme
A qui n'oſes donner le jour ;
Car cette flamme c'eſt l'amour.
Quoique cachée elle demeure,
Si faut-il, avant que je meure,
Que quelque nuit entre vos bras,
Je prenne avec vous les ébats
Que prend une tendre Maîtreſſe,
Lorſqu'un tendre Amant la careſſe.

Mon cher Monſieur, jugez un peu,
Si faiſant un pareil aveu,
Je ne ſerois pas imprudente
De vous nommer votre ſervante.
Sçavez-vous quand j'ai réſolu
De vous dire : vous m'avez plu ?
Je veux vous en donner des preuves
Que je vous garde toutes neuves.
Malgré tous mes empreſſemens,
Je vous donne encore trois ans ;
Vous n'en aurez pas davantage,
Employez-les dans le ménage :
Je les accorde volontiers
En faveur de deux héritiers,
Dont l'un mâle, & l'autre femelle,
Que l'hymen, à vos vœux rebelle,
Vous refuſe juſqu'à préſent.
Ce délai même eſt un préſent
Que je veux faire à votre Epouſe
Qui, ſans doute, ſeroit jalouſe,
Si je lui dérobois un cœur,
Avant qu'elle eût de ſon ardeur
Tiré de la progéniture.
Donnez-lui donc bonne meſure ;
Et qu'un gros garçon ſoit formé,
Avant la fin du mois de Mai.
Je l'eſtime ſans la connoître ;
Mais ſûrement elle doit être,
Si l'on m'a dit la vérité,
Un morceau de nuit enchanté.
Elle eſt amuſante, elle eſt vive ;
Elle a l'œillade tentative ;
Elle eſt d'un honnête embonpoint,
L'eſprit accompli de tout point ;
Elle eſt gracieuſe au poſſible,
Et bref, toute concupiſcible.
C'eſt à cauſe de tant d'attraits,
Qu'en gré je prends tous les regrets

Que j'ai de différer encore
A vous nommer qui vous adore.
Ce terme vous paroîtra fort ;
Mais il eſt l'effet d'un tranſport
Qui dans ce moment-ci m'agite.
Revenons à votre mérite ,
A mille bonnes qualités ,
Que les moins traitables Beautés
Aimeroient juſqu'à la folie ,
Si la mode étoit établie
De dire ; Monſieur , baiſez-moi :
Et vous n'ignorez pas pourquoi.
Je finis , car je ſuis trop folle ;
Après tout , ce qui me conſole
C'eſt de rimer *incognito* ,
Tout ce que je penſe *in petto*.
A propos de rimer , beau ſire ,
Depuis quelques jours il tranſpire ;
( A ce que m'a dit un Abbé )
Une Chaconne de Thisbé :
C'eſt votre veine qui manœuvre
Ces Vers qui paſſent pour chef-d'œuvre ;
Vous êtes donc Poëte auſſi ?
A l'Amour j'en dis grand merci ;
Car aimant les Vers à la rage ,
Je vous en aime davantage.
Adieu celui que j'aime tant.
Ah ! ſi je tenois un inſtant
Tout ce que fournit mon idée ;
Que je ſerois dévergondée !
Plus amoureuſe qu'un matou ,
Je vous baiſerois tout mon ſaoû ;
Je vous ..... Mais , hélas ! j'extaſie :
Pardonnez cette frénéſie ;
Je vais m'évanouir tout net.
Ah ! ..... malheureux petit Bonnet !

## EPITRE

### *A M. M.....*

MOn féal ami Mauléon,
Que mieux cent fois j'aime & j'eſtime ;
Que le plus joli mot en on,
Dont le flâcon ſeroit la rime ;
Gracieux, charmant Mauléon,
A qui les plus fieres Déeſſes
Aimeroient mieux montrer leurs feſſes ;
Que de te rendre un Actéon :
Après avoir fait banqueroute
A l'aimable Société,
Qui boit ſans ceſſe à ta ſanté,
Qu'es-tu devenu dans ta route ?
Au lieu d'aller comme un éclair,
N'as-tu pas fait quelque intermede ?
J'ai cru voir un Aigle dans l'air ;
Ne ſeroit-ce point Jupiter
Qui cherche un nouveau Ganimede ?
Mon pauvre garçon ſi c'eſt toi
Qu'il ait enlevé dans l'Olympe,
Ne ſouffre jamais qu'il te grimpe,
Et s'il te demande pourquoi,
Dis lui : notre ſouverain Pere,
Je ſuis du Régiment du Roi,
Et non de celui de ſon frere.
S'il te répondoit, qu'autrefois
Ecolier, Mouſquetaire, ou Page,
On lui faiſoit tourner la page
Auſſi fréquemment qu'à l'Anglois,
Tu lui repliquerois : beau Sire,
Vraiment, cela vous plaît à dire ;
Mais ſans chercher tant de détours,
Pour montrer que vous voulez rire,

Une parole doit ſuffire :
On renonce à telles Amours ;
Quand on voit les Dames de Tours.
Ah ! ſi je pouvois vous décrire
Leurs charmes, leurs traits, leurs atours ;
Que bientôt du céleſte Empire
Vous abandonneriez les cours !
Et l'on verroit dans peu de jours
Jupin Touranjeau qui ſoupire,
Et met en œuvre tous les tours
Dont il ſçait les Belles ſéduire,
Mais, Mauléon, mon cher ami,
Je rêve comme un endormi,
Lorſque, ſuivant cette chimere,
Pareils diſcours je te fais faire.
Laiſſons-là Jupin & les Cieux,
Que le Diable emporte les Dieux,
Ou les jette en l'eau comme Icare ;
Ils ſont cauſe que je m'égare,
Et je ne ſçais preſque où j'en ſuis :
Ratrapons le fil, ſi je puis.
M'y voilà, je vais m'y remettre :
Je voulois donc en cette lettre,
Entaſſer ſouhaits ſur ſouhaits
Et pour la guerre & pour la paix ;
Te déſirer dans cette année
Belle femme & doux hyménée,
Un ſiecle de proſpérité,
Eternel ſigne de ſanté,
Honneurs & richeſſes ſans bornes.
Mais je ne penſois point, hélas !
Que les Poëtes ne font pas
Marcher l'abondance ſans cornes.
Ainſi prends femme ſi tu veux ;
Car le cas eſt ſi périlleux,
Que ne ſçachant quels vœux te faire ;
Sur cet article on doit ſe taire.
Je ne t'écrirai pas non plus

Combien de souhaits superflus
T'ont fait trois aimables femelles :
Pourquoi souhaiter des plaisirs,
Puisque je crois qu'en tes desirs
L'accomplissement dépend d'elles ?
Notre Abbé n'a jamais voulu
Te mettre en Vers la moindre chose ;
Gravement il m'a répondu :
Sans divine métamorphose,
Je ne sçaurois rimer en bien.
Dans Mauléon je ne vois rien
Qui mérite que je le glose ;
S'il ne vient pas ce Carnaval,
Je promets d'en dire du mal.
Depuis au moins une huitaine
Messieurs Orceaux, (*a*) le Roux, du Breuil,
Portant, avec raison, le deuil
De ton absence trop soudaine,
Ont tant bu, rebu, tasse pleine,
Qu'ils ont souvent la larme à l'œil ;
Mais telle qu'en versoit Silene.
Ma chere tante, qui pis est,
Margré l'irrévocable arrêt
D'un Epoux plus dur que Cerbere,
Vint hier à la Moriniere
Pour boire à son absent Neveu,
Qu'elle avoue aimer plus qu'un peu.
Dans cette partie agréable,
On ne s'est pas mal réjoui :
Mon cher Mauléon diroit qu'oui,
S'il fût venu nous voir à table.
J'avois résolu ce dîné
Avec notre joyeuse bande,
De crainte d'être assassiné
Par ces complimens de commande,
Dont chaque bon jour est orné.

(*a*) *Alias*, Oreau,

Chacun de nous t'y fit offrande
D'un baiſé de bon cœur donné :
On te porta mainte guirlande
De vin gris, de vœux couronné ;
Dès que cela fut ordonné,
Perſonne ne paya l'amende.
Le matin on fut interdit,
Lorſque dès huit heures l'on vit
Entrer la Déeſſe Pareſſe
Qui cherchoit aux Carmes la Meſſe.
Le monde ſe diſoit tout bas :
Mais c'eſt Madame O..... ; non pas.
Ne croyez pas que cette Belle
Sorte avant midi de ſes draps ?
Oh ! regardez donc bien, c'eſt elle.
Sa taille, ſes yeux, ſa dentelle,
Et ſes indifférens appas,
Sont une caution fidelle
Qui doit terminer l'embarras.
On l'alloit ſuivre pas à pas,
Pour ſçavoir ce qu'elle alloit faire ;
Mais arriva la groſſe mere,
Tenant la tante ſous le bras,
Qui découvrit tout le myſtere.
C'eſt ainſi qu'heureux comme un Roi ;
Je bois tous les jours avec elles ;
J'oublierois, étant avec toi,
Que j'ai tort d'aimer ces cruelles.
Adieu, juſqu'à la fin du mois ;
Je ſuis ton ſerviteur l'Anglois.

---

## EPITRE

*d'un Prieur, à Mademoiſelle de...*

O Bel objet déſiré
Du plus amoureux des hommes !

O mon aimable Daphné !
Que n'êtes-vous où nous ſommes !
Jamais plus juſte deſir
N'anima mon cœur ſincere :
Les Belles faites pour plaire
Sont faites pour le plaiſir.
C'eſt ici le pur aſyle
De ces plaiſirs tant aimés ;
La paix les a renfermés
Dans ce Prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein,
J'en vois naître aujourd'hui mille ;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y reſſens qu'un chagrin ;
C'eſt que le tems ſoit mobile,
Et que ſon ſable inhumain
Marque déjà le chemin
Qui nous conduit à la Ville.
Décrirai-je ces plaiſirs
Que ramene chaque Aurore,
Plus rians que les Zéphirs,
Quand ils vont careſſer Flore ?
Pourquoi les décrire ? hélas !
Un ſeul mot les rend croyables,
Et vante aſſez leurs appas ;
Ils m'ont paru ſupportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre,
Pour occuper mon loiſir.
Y puiſſé-je réuſſir
De maniere à vous contraindre
De venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y deſira !
Des plaiſirs en ce cas-là
Parfait ſeroit l'aſſemblage ;
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux perſonnages

Que nous nous trouvons ici,
Deux ſont fols & deux ſont ſages ;
Providence en tout ceci ;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balotte,
Et nous promene à grands pas
Du Compas à la Marotte,
De la Marotte au Compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de notre eſpece,
En voyant courir ſans ceſſe
La Sageſſe après les rats,
Les rats après la Sageſſe :
Tantôt ſes regles en jeu,
Et tantôt de purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu,
Voici quant à ſes délices.
Sçachez que premiérement
Le Prieural hermitage
Conſiſte en un bâtiment,
Bien entendu pour l'uſage ;
Tout s'y reſſerre ou s'étend
Selon ſon juſte mérite :
C'eſt pour cela, dit l'Hermite,
Que le Réfectoire eſt grand,
Et la Chapelle petite.
Auſſi l'heureux paraſite,
De la cour au galetas,
Voit cette ſentence écrite :
*Courte Meſſe & long Repas.*
Rien ne manque aux délicats :
Cuiſine en ragoûts féconde,
Cave où tout nectar abonde,
Et la glaciere à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde ;
Plume entre bons matelas ;
Doux ſommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'aproche ;

Jamais le moindre fracas
De caroſſe ni de cloche ;
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, ſans anicroche.
L'horloge à la vérité,
( Qui voudra nous le reproche ! )
Rarement eſt remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après *Benedicité*,
C'eſt de voir, par la fenêtre
De notre ſalle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraiſe qui vient de naître ;
C'eſt quand la petite faux
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaus ?
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon,
Qui, tout à l'heure, en ſalade,
Vont piquer, près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même,
Liſe qui, ſur des clayons,
Nous apporte de la crême
Blanche un peu plus que ſa main,
Mais moins blanche que ſon ſein ;
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Où ne torcherent jamais
Caperon ni Carmeline.
C'eſt elle auſſi qui le ſoir,
En cent poſtures gentilles,
Où je voudrois bien vous voir,
Dreſſe & redreſſe nos quilles,
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguiſer nos dents,

Quand la faim nous abandonne ;
Nous nous amusons céans,
Avant que le soupé sonne.
Le quillier est dans un bois
Qui touche à la maisonnette ;
Bois d'une beauté complette,
Triste & charmant à la fois ;
Bois semblable aux lieux terribles ;
Où, loin des profanes yeux,
Les Druïdes & les Dieux
Se rendirent accessibles
A nos crédules Ayeux ;
Bois où l'Amour a des armes
A qui l'austere pudeur
Se soumettroit sans allarmes ;
Bois où même avec ardeur,
Dans le plus cruel malheur,
L'Amour verseroit des larmes ;
Où tout, jusqu'a la langueur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
La, dans le sein du repos,
L'ame se perd & s'oublie ;
La douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'y fait qu'un seul enclos
De Cythere & d'Idalie,
D'Amathonte & de Paphos.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage.
Qu'il y seroit amusé !
Car, je le sçais par usage,
C'est un enfant avisé ;
Dans un quinconge il est sage ;
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez, lieux superbes,

Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie;
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symmétrie,
Et de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté;
Sublime & toujours nouvelle;
Sous l'œil elle s'embellit;
Sa variété recéle
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit:
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!
Son chef d'œuvre se décrit;
Mais sa beauté naturelle
Est au-dessus du récit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont épargné,
Le tems, la hache & l'orage,
Je me retrace l'image
De l'engageante Daphné.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect seroit charmant!
Les beaux lieux! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seroient tendres & fréquens!
Mais où s'égare mon ame?
O bel objet desiré.

Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Daphné,
Que n'êtes-vous où nous sommes!

## *A M. LE PRINCE CHARLES.*

PReux Chevalier qui va entrer en lice,
Non du Dieu Mars, mais en lice d'amour,
Bien qu'en tel cas ne passes pour novice,
Si te faut-il quelque avis en ce jour.
Amour te fait embrasser rude affaire,
Tu dois forcer un camp bien retranché;
Jà n'est besoin de valeur ordinaire,
N'en sortiras sans voir sang épanché.
Il faut donner & d'estoc & de taille,
Tel qu'un lion de carnage affamé;
Te préparer à plus d'une bataille,
Et pénétrer par le sentier fermé,
Pour arriver où t'attend la victoire:
Là trouveras obstacle à tes desirs.
Plus on a peine en courant à la gloire;
Plus la conquête assure de plaisirs.
Non sans travaux t'ouvriras le passage:
Divinité, peu commune à notre âge,
Défend l'entrée au plus brave assaillant;
Plus que César eusses-tu de courage,
En vain l'Amour te rendroit plus vaillant
Qu'on ne vit onc les Hectors, les Achilles,
En vain ses feux te viendroient animer;
Amour ici ne rend choses faciles,
Un Dieu plus fort a droit de le primer.
Au nom d'Hymen doit s'ouvrir la barriere.
Au premier coup, quels cris pour t'effrayer,
Et te forcer de tourner en arriere!
Mais c'est en vain on aura beau crier;
A de tels cris sois plus sourd qu'une pierre;
C'est le malin qui veut te fourvoyer:

Pousse ta pointe, acheve ta carriere,
Et sois toujours ferme sur l'étrier.
Aurois encor mainte chose à te dire,
Mais dois les taire, & pour cause, beau sire;
Certain respect m'en impose la loi.
Rien n'y perdras, & tu peux bien m'en croire;
Le Dieu d'Amour est jaloux de sa gloire,
Et ce Docteur t'instruira mieux que moi.

## EPITRE

*A Madame la Présidente de Drouillet, à Toulouse.*

C'Est grand honneur que votre souvenir;
Mais beaucoup mieux eussiez fait de venir.
De ce délai rien nous dédommage,
Pas même un fils, quoiqu'il ait en partage
Les dons divins de l'esprit & du corps.
Dames d'ici furent bien aises, lors
Qu'il arriva: pour moi, qui suis sincere:
Bel homme est-il; mais qu'en pourrois-je faire?
Vous répondrez: qu'eussiez-vous fait de moi?
Je suis dans l'âge où l'Amour se tient coi.
Non dà, vraiment vos yeux ont bien encore
Leurs dents de lait, & la naissante Aurore,
Qui nous surprend dans tout son appareil,
N'a point le teint si blanc ni si vermeil.
Et puis d'ailleurs ce n'est point simagrée,
Fille à quinze ans n'est pas bonne denrée:
Je m'y connois. Je ne me trouve bien,
Que quand chacun y met autant du sien;
Et si l'on dit que la verte Jeunesse
Est tout amour, c'est amour, mais simplesse
Qui joint toujours à la légéreté
Ou l'ignorance ou la timidité.
Vive une femme au milieu de sa course;
Esprit, discours & cœur, tout fait ressource

Contre l'ennui, dont la plupart du tems
Sont assaillis les trop jeunes Amans.
Un peu d'usage, un peu d'expérience,
Fait que l'on s'aime avec plus de science.
Femme autrement, dans l'amour le plus vif,
Ne sçait donner qu'un sentiment passif:
Ou si par fois, livrée à la tendresse,
Elle s'échappe, alors c'est pure ivresse.
Aimons l'Amour & ses soins caressans,
Mais évitons le délire des sens.
Ma Muse, holà; ta verve te transporte:
Plus de respect; je le sçais, mais n'importe:
Par devers moi, j'ai toujours le plaisir
De vous avoir crayonné mon desir.
N'en grondez pas: si j'eusse Ecrit en prose,
Ç'auroit été, ma foi, bien autre chose.
Pardon, sur-tout. Je suis de tout mon cœur
Votre très-humble & petit Serviteur.

---

## EPITRE

*A Madame de....*

C'Est pour mon salut que les Dieux,
Qui ne m'ont donné cœur de roche,
M'ont fait fuir ces champêtres lieux,
Où mon ame eût reçu taloche.
Quand d'un minois si gracieux
Trop imprudemment on s'approche,
Maint atome victorieux
En rejaillit & vous accroche.
Pour résister à ces beaux yeux,
Faudroit avoir la Grace en poche.

## EPITRE

### *A Madame L.*

AH ! je les vois qui s'allongent mes bras ;
De lieue en lieue ils percent tout obſtacle.
Ah ! .... Mais, Madame, eſt-ce que j'ai des rats ?
Non, c'eſt l'Amour qui fait ce grand miracle.
Juſqu'à Paris je les ſens parvenus,
Toujours tout droit ils ſont allés bien vîte ;
Ouvrez la porte à ces nouveaux venus,
Que votre col ſoit leur unique gîte :
En l'embraſſant, ils embraſſent leur tout.
Serrez-la bien, la Maman : bon, encore...
Et tournez tant que moi, qui ſuis au bout,
Je puiſſe atteindre à celle que j'adore.
M'y voilà donc : à force de replis
Le gros de l'arbre a ſuivi les deux branches.
Quelle forêt de roſes & de lis !
Mais commençons par ces belles mains blanches.
Confiez-les à ce pauvre garçon :
Oui, je les tiens, ma bouche les careſſe,
Pour m'empêcher d'y marquer un ſuçon,
Profond reſpect, j'implore ta ſageſſe.
Retirez-vous, mes levres, promptement :
L'endroit eſt beau ; mais il en eſt quelque autre...
Madame ! .... Hola ! .... dites-moi donc comment
Cela s'eſt fait ? Ma joue eſt ſur la vôtre :
Que j'y ſuis bien ? & ſi bien qu'à jamais
J'y veux reſter. Regardez l'éloquence
De mes deux yeux, ils diſent beaucoup ; mais
Ma langue en dit plus qu'eux dans ſon ſilence.
En ce moment, plus fortuné qu'un Roi,
Dans le plaiſir je me jette & me plonge.
Bientôt, hélas ! je vais pleurer. Pourquoi ?
C'eſt de chagrin de n'avoir eu qu'un ſonge.

*Autre à la même.*

JE ſçavois bien que ma premiere lettre
Etoit trop folle, & mon profond reſpect
Style pareil ne voulant point permettre,
Plus d'une fois rougir à ſon aſpect.
Oui, ce fut donc, Madame, par malice
Que je donnai l'eſſor à mon eſprit;
Il inventa ce petit artifice,
Pour voir comment vous grondiez par écrit.
Grondez toujours; la plus belle louange
Ne me ſçauroit faire un ſi grand plaiſir:
En vérité vous grondez comme un Ange.
Mais, alte-là, j'ai rempli mon deſir.
Avec quel art, quelle délicateſſe,
Quelle douceur & quel air de bonté,
J'ai penſé dire, avec quelle tendreſſe
Me grondez-vous de ma témérité!
Hélas! faut-il que mon obéiſſance
A ſuivre en tout vos adorables loix,
Dans ce moment me raie une licence
Qui m'auroit fait gronder une autre fois.
Mais j'aime mieux ſouffrir un long martyre;
Qu'en écrivant jamais vous offenſer.
Heureux encor, qu'en défendant d'écrire,
Vous n'ayez point défendu de penſer!

## EPITRE

*A Madame Orry.*

AH! je les vois qui s'allongent mes bras
Tous les matins, au lever de l'aurore;
Qu'embraſſent-ils? Belle Maman, hélas!
Je crois tenir.... Courage... bon.... encore....
Cruel moment pour votre cher Hibou,

Que le respect après coup vient contraindre,
Et qui ne sçait en vérité par où
Son amour doit commencer à vous peindre !
Alte-là... Chut ; c'est toujours le refrain
De ce maudit & gênant Pédagogue.
Sans ce respect, ma plume iroit grand train ;
Mais il l'arrête au bord de son prologue,
Par conséquent, si vous voulez sçavoir
Le tout au juste, envoyez-moi dispense.
Ah ! dame, alors certe il fera beau voir
Comment j'écris, quand j'en ai la licence.
Cent vers au moins partiroient tout d'un coup
Sur le poignet où pend cette main blanche.
Ainsi jugez si j'en ferois beaucoup
En parcourant l'arbre de branche en branche.
Dans un endroit je resterois un an,
Afin de mieux le voir & le décrire :
Séjour des Dieux ! Devinez-le, Maman ;
Devinez donc, ou je vais vous le dire.
C'est un Palais où toujours frétillant
Se tient recluse une sçavante Reine ;
Mais double garde en habit de Feuillant ;
Fait qu'on ne peut la découvrir qu'à peine.
De s'y glisser ce seroit le grand point.
Au Dieu d'Amour la clef en est donnée,
Il la tient seul, & même souvent point
Il ne la prête au Dieu de l'Hyménée.
Quoi ! derechef je me sens arrêté ;
Et mon Pédant me tire par la manche ;
Donnez-moi donc plus ample liberté,
Et contre lui je prendrai ma revanche.
Depuis un mois je me consume en frais
De volonté, de cœur & de pensée.
Belle Maman, puisque les voilà faits,
Permettez-m'en une peinture aisée.
Il restera du respect encor trop,
Dès que l'Amant ne sera qu'un Apelle.
A ce prix-là demain, au grand galop,
Très-volontiers je pars pour la Chapelle.

## EPITRE

*En courant la poſte.*

JE voudrois bien vous tracer une Epitre ;
Je vous la dois, Seigneur, à plus d'un titre ;
Mais ſi par fois je galope en rimant,
Onc je ne pus rimer en galopant.
A dire vrai, nulle chevaucherie
N'eſt propre aux gens de notre Confrairie ;
Nulle, je dis : car ſoit femme ou cheval,
Aux beaux eſprits l'un & l'autre eſt fatal.
Ont-ils grimpé quelque genre mignone,
Crac, auſſi-tôt elle les déſarçonne ;
Autant en fait le plus foible courſier ;
Femme & cheval ſont trop forts du feſſier
Pour gens lettrés ; la bête féminine
Surpaſſe même en ce la chevaline ;
Car il lui faut toujours un Ecuyer
Plus fort de reins qu'il n'en faut au mallier ;
Lequel par fois redoutant la houſſine,
Prend tout en gré, laiſſe ſon Cavalier
Jouir de lui, va, galope, trotine,
Sans voir s'il eſt fort ou foible d'échine ;
Mais tant y a de ces deux animaux,
Un chacun nuit aux vertueux travaux.
D'un bon Auteur ce n'eſt-là le pupitre,
Ni de qui veut l'être un jour à bon titre.
Je le ſçais bien, moi qui voulant rimer,
Ores ne puis, juché ſur ma mazette,
Saiſir à point pas la moindre rimette,
Sans ſur le champ être prêt d'abymer.
Quand crois tenir celle que je mugnette,
Mon pacolet, grand faiſeur de courbette,
Vous la ſalue, & moi tout ébaudi
De mon bonheur je ne tiens la gourmette ;

Lors

Lors n'eſt raiſon qu'ainſi je pirouette ;
Pouf, m'y voilà, je tombe en étourdi :
Ce que je dis eſt au pied de la lettre.
Or donc, Seigneur, voilà mon embarras ;
M'eſt-il permis de vous écrire en metre ?
Voyez, jugez vous-même de ce cas.
Je ne dis rien ici de mes fractures ;
Montrer je n'oſe à nud mes écorchures ;
Nombrer les maux que mes chevauchemens
M'ont déjà faits ; il n'eſt point de tourmens
Pareils à ceux qu'à chaque inſtant j'endure
Sur mes courſiers. Si ſur l'autre monture,
Sçavoir l'humaine, on en ſouffroit autant,
Ce ſeroit fait de la race future ;
A quoi je ſçais que travaillent pourtant
Force mortels, & nombre de mortelles,
Qui, malgré ce, font encor les pucelles.
Tout veut avoir place dans l'attelier.
Seroit-ce point le travail journalier
Qui fut donné jadis au premier homme ?
Suivons ce point, il paroît ſingulier :
Peut-être, ami, mon ſtyle épiſtolier,
Sans ce, pourroit vous procurer le ſomme.
Quelle en effet pouvoit être la pomme
Qu'Adam goba ? Rien autre, à mon avis,
Qu'un fruit. Mais quoi ! ſeroit-ce une ceriſe ?
Oui, peu s'en faut : mais d'une part incife
Par la chaleur interne des eſprits.
Une grenade ? Oui-dà, qui ſe diviſe
Par le milieu, montrant en ſon pourpris
Un vermillon qui l'apétit aiguiſe ;
Un petit rien que fille bien appriſe
Cache avec ſoin, & ne veut être pris ;
Mais qu'Eve alors, qui n'uſoit de chemiſe ;
Montroit par-tout. De ce tems c'étoit l'us,
Cet heureux tems ne reviendra-t-il plus !
Car remarquez qu'il n'eſt point d'innocence ;
Depuis qu'on croit qu'il eſt de la décence

D'envelopper ce joli petit rien.
Quoiqu'il en soit, Adam le vit si bien;
Que le jugeant un morceau d'importance,
Il vous le gobe, en lui faisant gober
Un autre rien qu'il sentoit s'enflamber,
Mais dont il vit bientôt la vraie usance.
Tous deux enfin se gobent de droit fil;
Cela pourtant, entrepris sans licence,
N'étoit bien fait, aussi le paya-t-il;
Car Dieu survint, & lui dit: prou vous fasse,
Monsieur Adam, vous aimez le déduit,
A ce qu'il semble? Eh! bien, sans tant de bruit,
Je vous condamne, & vous & votre race,
A ce travail; ainsi le jour, la nuit
Tant le ferez, tant le feront les vôtres,
Que vous suerez plus d'une bonne fois
En le faisant; car voilà votre croix.
Cela vaut bien toutes les Parenôtres
Dont j'aurois pu châtier vos exploits.
Adieu vous dis: ce n'est qu'une fadaise;
Mais je suis bon, faites tout à votre aise.
Ainsi par où notre Pere pécha,
Le Créateur par-là se revancha.
C'est du depuis sa façon ordinaire
Dans tous les cas. Qui peut donc se soustraire
Au châtiment dont je viens de parler?
Nul ne devroit cesser de travailler.
Celui-là n'est de l'humaine brigade,
Qui fait façon de mordre à la grenade.
De l'Eternel c'est là le grand décret:
Faut louer Dieu de tout ce qu'il a fait.
Oh! ce discours est sujet à riposte:
Je le sçais bien; mais en courant la poste,
Je vous l'ai dit, Seigneur, je ne sçaurois
Vous rien mander du ton que je voudrois.

## REPONSE

*Aux trois Objections que forme une Dame pour autoriser sa retraite prochaine.*

I.

Songer à son salut est bon ;
Qui peut vous dire le contraire ?
Mais, dans la derniere saison,
On avance plus cette affaire
Dans un quart-d'heure d'oraison,
Qu'en un an vous ne pourriez faire.
Pour tomber en dévotion,
Par le grand âge a du se taire
Tout ce qu'on nomme passion.
Il faut n'avoir plus d'action,
Ni rien qui puisse nous distraire
De notre méditation.
Il faut qu'un monde entier ne puisse plus nous plaire ;
Ni par ses attraits nous soustraire
A la sainte occupation
Dont on attend le prompt salaire.

II.

Cessez de vous mettre en courroux
Contre un monde qui vous chagrine ;
Les trois quarts des hommes sont fous ;
Presque tous en ont bien la mine ;
Mais faut hurler avec les loups.
Tant que vous sentirez en vous
L'humeur enjouée & badine,
Le cœur excellent, l'esprit doux,
La parole brillante & fine,
Vous vous devrez encore à nous.

Vous portez sans cesse des coups
Et votre œillade est plus mutine
Qu'à l'âge des premiers joujoux.
Malgré le Duc qui vous ruine,
Versez-nous de mousseux gloux-gloux:
Vendez d'inutiles bijoux,
Pour consolider la cuisine.
On peut, sans avoir des Peroux,
Faire une chere libertine,
Où la joie exquise rafine
Sur les plus excellens ragoûts.
Ne dites donc plus : je décline;
Je sens que je déplais à tous,
C'est un discours qui m'assassine.
Si quelque choix vous détermine,
Vous ferez plus de cent jaloux,
Ou que le diable m'extermine.

## III.

JE sçais ce que c'est qu'un Ami;
Et l'on ne perd point à demi,
Lorsque la mort le plonge en la nuit éternelle :
Il faut alors imiter la Fourmi.
Aussi-tôt qu'une main cruelle
A détruit l'ouvrage affermi
Par tant de soins & tant de zele;
Son courage est-il endormi ?
Elle refait bientôt une maison nouvelle.
Ainsi choisissez donc, parmi
Un grand nombre sûr & fidele
D'amis, qui se font un plaisir
D'amuser votre loisir,
Quelqu'un, qui gaiement renouvelle
Celui que la Parque rebelle
Au plus ardent regret, au plus amer soupir,
A sçu pour jamais vous ravir.
Dans une longue Kyrielle,

Quoique vous ayez à choisir,
Suivez plutôt votre desir :
Je ferai l'ami mâle, & Margot la femelle.

## EPITRE.

J'Ai voulu souvent vous écrire,
Mais le Diable s'en est mêlé :
J'entends, la masse est en délire ;
Notre homme a le cerveau troublé.
Or le Diable que je veux dire
N'est pas un de ces Diablotins
Députés dans les corps humains,
Qui par Lucifer, notre Sire,
Font faire sauts de baladins,
Miracles sifflés des Tencins,
Et qu'à Saint Medard on admire.
Le mien n'est pas si convulsif ;
Mais il est tellement rétif,
Que le plus dévot Exorciste,
Soit Janséniste, soit Papiste,
Que les Xaviers ni les Paris,
Que tous les Saints du Paradis,
M'en eussent-ils donné parole,
Ne feroient déguerpir le drôle.
Plus têtu, s'il se peut encor,
Que ne le fut onc Belphégor ;
Tous les autres, par déférence,
Lui cédent la prééminence.
Ce Diable compte pour sujets,
Princes, Monarques, Républiques ;
Il entre dans les cabinets
Des plus habiles Politiques.
Les Ministres les plus secrets,
Par lui deviennent indiscrets.
Il se mêle de leurs intrigues ;
Il fait la guerre, il fait les brigues ;

Il juge même les Procès.
C'eſt un Diable à qui rien n'échappe.
On dit qu'il a fait plus d'un Pape.
Il n'eſt Province, ni Pays,
Où les Grands, comme les Petits,
Ne revérent ſa Diablerie.
Il a fondé la Confrairie
Où l'on enrôle les maris.
De tous les tems la gent Chrétienne
La Muſulmane & la Payenne,
De ce Diable ont porté les fers.
Il a pour le temple l'Univers.
L'hiſtoire du monde eſt la ſienne.
C'eſt le Diable de tous états,
Des Guerriers & des Magiſtrats,
Des Moines, comme des Prélats.
Il tente les plus ſaintes ames;
C'eſt ſur-tout le Diable des femmes.
Qui ne fait-il pas enrager?
Encore un trait, pour bien juger
Si c'eſt un Diable deſpotique:
De l'eſprit le plus poétique,
Il chaſſe le Démon des Vers,
Ou le fait rimer de travers;
Car ne croyez, quoiqu'on l'implore
Plus que les neuf ſœurs d'Apollon,
Qu'à tous il donne le crayon
Du tendre favori de Laure, (*a*)
Ou de l'Amante de Phaon! (*b*)
Que de méchantes rapſodies!
Que d'inſipides Madrigaux!
Que de Sonnets & d'Elégies,
Sans en excepter les Rondeaux!
Ce n'eſt là tout: pour faire nique
Aux cœurs qu'il lui plaît d'enflammer,
Il prend ſouvent pour les charmer

(*a*) Petrarque.
(*b*) Sapho.

Forme vraiment diabolique ;
Et, qui pis eſt, la fait aimer,
Autant que minois ſéraphique.
Quant à ce point, je ne me plains
Du Diable dont les traits malins
Cauſent ſouvent ma frénéſie.
Ce Diable, pour me conquérir,
A pris figure ſi jolie,
Que juſqu'au terme de ma vie
Dieu me préſerve de guérir
D'une pareille diablerie ;
J'aimerois mieux cent fois mourir.
Voilà l'hiſtoire véritable
De votre ami ſilencieux.
J'adore un Diable plus aimable
Que le plus bel Ange des Cieux,
Et vous êtes, après ce Diable,
Ce que mon cœur aime le mieux.

## EPITRE

A Madame la Préſidente de Lille.

*On fait parler une femme.*

JE ſuis bien attrappée, oui-dà !
J'allois faire belle ſottiſe,
Sans mon cher petit Agenda,
Pour une ingrate j'étois priſe.
Maman Préſidente auroit dit :
Voyez un peu la groſſe bête,
Qui n'a pas ſeulement l'eſprit
De ſçavoir le jour de ma Fête.
Par bonheur j'ai mis l'œil deſſus,
C'eſt demain que Sainte Anne arrive.
Que de baiſers ſeront reçus !
Or ma joie eſt la moins tardive,
Et mes bras les moins pareſſeux,

Pour vous embraſſer dès la veille ;
Et faire claquer, deux à deux,
Les voiſines de votre oreille.
Ce n'eſt pas tout, il faut des Fleurs ;
Eh ! bien, Madame, j'en apporte,
En voilà de toutes couleurs,
Ou du moins de plus d'une ſorte.
Le rouge eſt le flambeau d'Amour.
Le verd dénote l'eſpérance
Que j'ai d'être chérie un jour
De vous plus que perſonne en France.
Le blanc témoigne la candeur
De l'amitié qui nous raſſemble.
En un mot, toutes de mon cœur
Joignent les attributs enſemble.
Mais les fleurs paſſent promptement ;
Ainſi c'eſt un mauvais ſymbole
D'un feu qui dans moi conſtamment,
Pour vous, de veine en veine vole.
Pour entretenir ce beau feu,
Voici, chere ame, un flacon d'huile.
Chaque jour buvez-en un peu ;
Par ce véhicule facile,
Je gliſſerai dans votre ſein,
Et je parcourrai tout votre être,
Tant que je me trouve à la fin
Plus dans vous que dans moi peut-être.
Cette huile eſt l'huile de Vénus,
Et c'eſt auſſi comme on la nomme :
Elle a mille belles vertus ;
Que ne peut-elle me faire homme ?
Mais, hélas ! il s'en faut beaucoup ;
Et ceci n'eſt que faribole.
Que je vous baiſe encore un coup ;
Je m'en vais, car je ſuis trop folle.

## EPITRE
### *A un Conseiller.*

CEci te doit être remis
Par un Abbé de mes amis,
Homme de bien, quoique d'Eglise,
Plein d'esprit, d'honneur, de franchise :
En lui les Dieux n'ont rien omis
Pour en faire un Abbé de mise.
Phébus même le favorise :
Mais dans son cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardise.
Or, c'est un point qui scandalise
Son Curé, plus gaillard que lui,
Qui dès long-tems le tyrannise,
Et nouvellement aujourd'hui
Dans un placard le tympanise.
Sur cela mon Abbé prend feu,
Lui fait un bon Procès de Dieu,
Le gagne. Appel ; & c'est dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire.
Très puissant est notre adversaire,
Le terrasser n'est pas un jeu.
Tu dois m'entendre, & moi me taire ;
Car c'est trop long-tems tutoyer
Du Parlement un Conseiller.
Ma Muse un peu trop familiere
Pourroit à la fin l'ennuyer,
Peut-être même lui déplaire.
Qu'il sçache pourtant qu'à Cythere
L'Amitié, l'Amour & sa Mere,
Parlent toujours sans compliment :
Qu'avec Hortense, ma tendresse
N'en use jamais autrement ;
Et j'estime autant ma Maîtresse
Qu'un Conseiller au Parlement.

## EPITRE

### *A Mademoiſelle D. S. V.*

A Nos dépens allez-vous ſi-tôt rire?
Belle Princeſſe, avec vous dans Paris
Vient d'arriver l'attelage qui tire
Le char des Jeux, des Graces & des Ris.
C'eſt à vous ſeule, adorable Econome,
Qu'Amour commet le ſoin de ſon printems:
Tous ſes Menins, comme à la Majordome,
Vont vous fournir des plaiſirs innocens;
Mais gardez-vous de ſuivre à l'aveuglette
Leurs fins vouloirs, & leur moindre ſouhait;
Car Cupidon les ſuit, qui toujours guette
L'heureux moment de vous lancer ſon trait.
Amour ruſé, je te vois qui t'approches
Tout bellement, en vrai Berger Colin.
N'eſt-il point-là quelque anguille ſous roche?
Tu m'as, mon drôle, un certain air malin.
C'eſt un gazon, & de fleurs une gerbe,
Faits pour s'aſſeoir, dit le petit ſournois:
C'eſt fort bien fait; mais le ſerpent ſous l'herbe
Aſſez ſouvent ſe gliſſe en tapinois.
Amour danſeur, c'eſt toi qui favoriſe
Les tendres nœuds de l'âge adoleſcent:
Eſt-il beſoin qu'ici je te le diſe?
Ne ſçais-tu pas qu'on s'en prend en danſant?
Amour buveur, c'eſt par belle malice
Qu'à mon Iris tu verſes ta liqueur.
Tu mets ton art pour qu'elle rafraîchiſſe,
Dans le deſſein d'échauffer mieux mon cœur.
Amour joueur, qui brilles au Quadrille,
Lorſque tes tours j'examine de près,
Par fois *gratis* je vois donner Codille,
Et l'amorcer d'un *Gâno* fait exprès.

Qui dit Amour, en un mot, dit un traître,
Un séducteur, un petit libertin.
Il est pourtant fort bon de le connoître;
Mais avec lui faut jouer au plus fin.
Oui, bien ainsi sçaurez-vous vous défendre
De Cupidon & des Cupidonneaux;
Prenez-les tous, sans qu'ils puissent vous prendre;
N'avez-vous pas une cage aux moineaux?
Pour un bon cœur, une constante estime,
Des sentimens de sensibilité,
Un esprit vif qui tendrement s'exprime,
Un naturel ami de la gaieté,
Conservez-les pendant toute la vie:
Delà dépend le bonheur de vos jours.
La liberté n'est que trop tôt ravie,
Sans l'enterrer sous le joug des Amours.
Peut-être un jour, sur un ton tout contraire,
Vous écrira ce pauvre relégué.
En deux façons il sçait son thême faire;
Mais à present, ah! je ne suis pas gai.
Le noir chagrin triste morale engendre,
Et, Dieu merci, j'en possede mon saou.
Mon enjouement où pourrai-je reprendre,
Où ma Divine, où, ma chere Amie, où?

## EPITRE.

MOn cher Abbé, demain lundi
Vous vous souviendrez qu'à midi,
Pour boire ensemble, je vous prie
D'amener votre Seigneurie.
Mon frere, l'un des six Cadets,
Dans la rue des Marmouzets,
Avec vous fera la dinette;
Item le Curé d'Olivette,
Un Chapelain de chez le Roi,

Et le féal Abbé le Roi,
Comme vous ſçavez, galant homme ;
Et là nous raconterons comme
On fait ceci, l'on fait cela ;
Comme par haſard nous voilà
Raſſemblés dans la bonne Ville ;
Comme l'on fait danſer ſon Gille ;
Comme ſe trémouſſe Fanchon,
Lorſqu'un grand, jeune, & beau garçon
Met vivement dans ſa ſoupape
L'uſtenſile qui fait un Pape ;
Comme fillette d'Opéra
Fait ſauter ſa marmote en vie ;
Comme enfin, quand on tient ſa mie,
On dit, on fait & *cætera* :
Et tout ceci ſe paſſera
Au lieu nommé la Magdelene,
Où de venir prendrez la peine.
De papier je demeure court :
Serviteur, l'Abbé de GRÉCOURT.

## AUTRE.

VOus ſçaurez donc, Ami Brunet,
Qu'une bonne demi-douzaine
Ce jour dîne à la Magdelene,
Tous plus éveillés que Danchet.
Voici les Acteurs de la ſcene :
Le Funebrier qui prêchoit
Preſque quaſi l'autre ſemaine
Dans notre Métropolitaine ;
Le grand Héros de Ravechet,
Deux Curés jurans ſous l'archet
D'une procédure inhumaine,
Qui, pour la Bulle ultramontaine,
Les a pris comme au trébuchet :

*Item*, mon frere qui cherchoit
Icelle occaſion prochaine
D'en faire connoiſſance pleine.
Un Aumônier portant Rochet,
Se contentera d'un Brochet;
Tandis que pour notre bedaine,
Chapon ſortira du crochet;
La chair nous en paroît plus ſaine,
Nous y trouvons moins de déchet.
Après quoi, ſi le cas échet,
De quelque jeune Célimene
Nous irons baiſer le bréchet,
Mêmement jouer du hochet.
Daignez répondre à mon Antienne.
Sans ſigner cette lettre mienne,
Vous connoîtrez bien mon cachet.

## BILLET

*A M. le Marquis de....*

MArquis, je vous écris en bref,
Pour vous avertir derechef
Que chez le Grieux, c'eſt tout dire,
A l'image de ſaint Joſeph,
Ce ſoir on doit chanter & rire.
Nous vous nommons pour notre chef;
Mais ſi vous nous manquez, beau ſire,
Serez un Jean avec une F.

## EPITRE.

ADieu Paris, adieu la Seine;
Je pars pour aller en Touraine
Sur mes vieux ans planter des choux,

Ainſi je prends congé de vous.
Comme je ſuis dans l'heureux âge
Où, ſuivant l'ordinaire cours,
Je puis faire un plus long voyage,
Je vous dis adieu pour toujours.
J'emporte, en ſortant de la Ville,
Tout le fonds qu'un homme de bien
Peut proprement appeller ſien,
Un cœur droit, un eſprit tranquille,
Un courage que rien n'abat,
Qui s'accommode à ſon état,
Et qui regardant d'un œil ferme
Les divers accidens du ſort,
Enviſage ſon dernier terme
Comme un aſyle ou comme un port.
J'emporte de la voix publique
L'honneur que j'en ai mérité;
C'eſt le témoignage authentique
D'être homme aimant la vérité,
D'être ami ſûr, tendre & fidele,
Et d'être ſi rempli de zele
Pour ma Patrie & pour mon Roi,
Que les Provinces de la Flandre
Seroient encor ſous notre loi,
Si ceux qui les ont laiſſé prendre,
Avoient tous penſé comme moi.
Enfin, graces à la Nature,
Qui m'a fait d'une argile dure
Et propre à long-tems réſiſter,
J'emporte une ſainte vieilleſſe,
Fruit précieux d'une jeuneſſe,
Qui ſçut de bonne heure éviter
Que la Pharmacie & l'ivreſſe,
Poiſons de différente eſpece,
Puſſent ſur moi rien attenter.
Auſſi puis-je bien me vanter
De ne rien devoir qu'au ſeul Maître
A qui tout le monde doit l'être,

Avec qui chacun doit compter.
Je ſçais qu'à moins qu'il ne remette
La meilleure part de ma dette,
J'ai grand ſujet d'être allarmé ;
Mais s'il ne vouloit rien remettre,
Quel mortel pourroit ſe promettre
De ne pas ſe voir abymé ?

## EPITRE
## *DE LA MOULINIERE*
## A BABIOLE.

LE bien qu'en mille lieux il ſe répand de vous,
O gracieuſe Babiole,
A rendu vos égaux, ſi chagrins, ſi jaloux,
Que chacun d'eux ſur vous lâche quelque parole.
En vaſſale attentive à remplir ſon devoir,
J'ai pris votre défenſe, ainſi qu'il me l'ordonne....
Mais le mieux eſt, je crois, de vous faire ſçavoir
Et réplique & diſcours, ſans déſigner perſonne.
Bon, dit l'un, c'eſt un trou pas plus grand que la main;
Un réduit de crapauds, ajoute auſſi-tôt l'autre;
De tout le Hurepoix l'endroit le plus mal-ſain,
Avance celui-là : le célebre le Nautre,
Lâche un mauvais plaiſant, fit jadis ſon plaiſir
D'aligner de ſes bois les ſalles enchantées,
Rencontrant un terrein au gré de ſon deſir,
Pour montrer de ſon art les merveilles vantées :
Point de vue..... alte-là, criai-je en cet endroit
A la médiſante cohorte ;
Et ce pont qu'on enfile droit ;
Eſt-il ſur ce coup d'œil quelque autre qui l'emporte?
Allez, allez rougir, ſatyriques eſprits,
De mal parler ainſi d'une de vos compagnes ;
Babiole, au-deſſus de vos jaloux mépris,
Eſt faite pour orner nos brillantes campagnes.

Si ſes dehors ne ſont pas prévenans,
Si ſon jardin n'eſt ni peigné ni vaſte,
Le commode de ſes dedans
Vaut bien l'inutile du faſte.
Mais vous qui nous parlez ainſi,
Ignoble & petite chaumiere,
Qu'eſt-ce donc qui vous met tant pour elle en ſouci?...
La vérité qu'en tout je place la premiere,
Repris-je; car c'étoit à moi
Que s'adreſſoit cette algarade,
Faite par un manoir d'aſſez mauvais aloi,
Malgré ſes vieux Auteurs toujours mis en parade.
Eh! bien, puiſque du vrai vous vous piquez ſi fort,
Enti'elle & nous ſoyez arbitre,
Dit un autre Château: pour moi j'en ſuis d'accord,
Si mes aſſociés vous déférent ce titre.
J'y conſens, répéta chacun tout d'une voix,
Et ſi, par finale ſentence,
Examen fait avec juſtice & poids,
Notre Juge toujours s'en tient à ce qu'il penſe,
Loin de continuer de ſemblables propos,
Nous nous en dédirons, prônant par tout le Monde,
Que Babiole eſt un des plus rians Châteaux
Que l'Orge arroſe de ſon onde.
Ainſi me voilà, par ce pact,
Nommé Juge entre vous & vos jaloux Confreres;
Mais comme en pareil cas rien n'eſt de trop exact,
Il faut que je vous voie, & c'eſt bien des affaires;
Car vous n'êtes que trop témoin
Que je n'ai pas la taille aſſez avantageuſe
Pour vous examiner de loin.
Me déplacer auſſi, c'eſt choſe dangereuſe.
Faites-moi donc avoir un bon conſentement
Pour m'élever de quelque toiſe,
Et vous ſçaurez bientôt comment,
Même en toute équité, finira cette noiſe.
Le cas dont il eſt queſtion
Non-ſeulement très-fort vous intéreſſe;

Mais si l'on veut y faire attention,
Il touche tout autant votre aimable Maîtresse.
N'êtes-vous pas l'ouvrage de ses mains?
Ne vous a-t-elle pas nommée?
Donc elle doit vous mettre à couvert des dédains
De l'envieuse troupe à vous nuire animée.
Faites-lui donc le tout incessamment sçavoir,
Pour que son ordre arrive en diligence;
Car sans l'exhaussement je ne sçaurois vous voir;
Sans vous voir, je ne puis prononcer de Sentence.

## *ENVOI.*

A la Marquise jeune & belle,
Que depuis peu Babiole on appelle,
Salut, honneur, gloire & respect
De la part d'un cœur peu suspect,
Puisque c'est de sa lige femme,
Qui la Mouliniere se clame.
La honte & le dépit combleront tous mes maux,
Si le quinze du mois je ne vois point paroître
Ecrits de votre main ces favorables mots:
Permis à la Mouliere de croître.

Votre humble servante & *filiole*,
Honte ou gloire attendant, la triste Babiole.

---

## EPITRE

### *A Madame de B...*

### Sur la Mort de l'Auteur.

L'Interprete de la Nature,
L'organe du vrai sentiment,
Le sectateur d'une volupté pure,
Cet esprit délicat, ce Poëte charmant,
Grécourt enfin vient de quitter ce Monde.
Pour moi dans ma douleur profonde,

Trop accablé pour le chanter,
Trop intéreſſé pour me taire,
Sur un tombeau que je révére,
Je me borne à le conſulter.
Seroit-ce ſur ma foible plume
Que ſa mémoire auroit compté ?
Mieux que moi maint & maint volume
Lui promet l'immortalité.
C'eſt en vain qu'un froid Satyrique,
Dans la fange de l'Hélicon,
Prétendroit obſcurcir ſon nom,
Pour quelque fadaiſe lubrique.
En vain on voit des Sots divers,
Parce qu'il ne peut ſe défendre,
Sur l'urne qui contient ſa cendre,
Graver de trop ſtupides Vers.
Quoique plein d'horreur pour le crime,
On peut n'être pas ſcrupuleux,
Madame, & ſi GRÉCOURT n'eût été vertueux,
Eut-il mérité votre eſtime ?
Comme on ne craint plus ſon courroux,
A preſent on le dit coupable ;
Mais un petit trait de la Fable,
Dut le faire attendre à ces coups.
C'eſt à ſa mort que la ſatyre
A réſervé ſon noir poiſon ;
L'Aſne ne frappe le Lion,
Que dans le moment qu'il expire.
Mettons ſur ſa tombe en deux mots,
Cette loi que dicte l'uſage :
» Paſſant, c'eſt la perte du Sage
» Qui fait le triomphe des Sots.

## *ENVOI.*

Madame, quel ſeroit mon bonheur aujourd'hui,
Si, devenu ſon légataire,
Je pouvois jouir, après lui,
Du talent flatteur de vous plaire !

## *VOYAGE.*

Qu'eſt-ce, diras-tu que ceci,
En retirant ton noir ſourcil ?
C'eſt le Voyage en racourci
De ce Conteur de faribole,
De ce Gars qui vit ſans ſouci,
Et qui t'invite à vivre ainſi.
Tu ne trouveras donc ici
Ni ſentence ni parabole ;
Mais d'une Attique rocambole
Cet ouvrage ſera farci.
Abbé, je ne l'ai point groſſi
De faits qui ſentent l'hyperbole,
Et ma foi, tout ce que voici,
Eſt auſſi vrai que le ſymbole.
Or je l'envoye à la merci
De ton jugement radouci ;
Ma proſe vaut moins qu'une obole,
Mes vers ſeront couſſi, couſſi :
Si je te plais, j'ai réuſſi.

Mille pardons, mon cher ami, ſi je n'ai pas plutôt acquitté ma promeſſe ; une complication d'affaires domeſtiques & étrangeres m'a aſſailli l'eſprit. A mon arrivée, j'ai employé les premiers jours à les terminer. Il a fallu payer les arrérages de ſix ſemaines, & donner nouvelle proviſion d'alimens : en un mot, j'ai voulu être libre afin de vous écrire plus joyeuſement... eh ! bien, je le ſuis : cauſons enſemble une bonne demi-heure, & pour la remplir, fondons notre premiere phraſe avec le dernier adieu que je vous fis quand je vous quittai.

J'étois entouré d'un homme ivre
Qui pouvoit à peine me ſuivre,
Et, faiſant l'ivrogne en commun,
De tous les deux ne faiſoit qu'un.

C'eſt-à-dire qu'en allant je parlois & me répondois comme ſi j'euſſe encore été en compagnie ; de mes jours je ne me ſuis ſi bien conditionné. J'arrive au carroſſe, &, dans une place du fond, je mets préciſément une urne Bacchique, qui renfermoit la meilleure partie du bon vin que j'avois pris le jour précédent, & des bouteilles de toutes les liqueurs que j'avois bues la nuit. Ici je voudrois être Poëte, pour décrire avec énergie l'impreſſion merveilleuſe que fit ſur moi une gerbe de pavots, dont Morphée daigna me favoriſer. Malgré l'intempérie d'un vent froid & violent, malgré les cris de terreur Panique que la crainte d'une chute prochaine faiſoit faire à mes Covoyageurs, je dormis ſans alinea depuis Paris juſqu'à Eſtampes, & je n'ai point la moindre idée d'avoir fait la premiere couchée à Chartres. Nous arrivons le lendemain d'aſſez bonne heure, & ſans une roue qui caſſa, ce devoit être notre dîner. J'allai ſeul me promener dans le jardin de notre Auberge, & là, tirant *ma lyre de fer blanc piqué*, en rapant du tabac, je me mis a chanter ſoudain :

Quoi donc ! ſur la double cime
Aurois-je dormi deux jours !
Eſt-ce Apollon qui m'anime ?
Non j'ignore ſon ſecours.
Je ne ſuis point au Permeſſe
Redevable de l'ivreſſe
Qui me donne un feu divin.
Muſe, apprends ce qui l'allume ;
C'eſt la pétillante écume
De cent raſades de vin.

Dévelopez-vous, penſées
Dont l'amas eſt trop confus :
Je vous ſens embarraſſées
Dans les vapeurs de ce jus.
L'une après l'autre, à la nage,

Sauvez-vous de l'eſclavage
Où la liqueur vous retient.
Sortez nombreuſes & vives.
C'eſt fait ; de tous les Convives
Le ſouvenir me revient.

Je vois un Orfèvre habile
Qui, pour faire un beau vaiſſeau,
Rend l'or & l'argent docile
Sous les coups de ſon ciſeau.
Devant lui, quand il travaille,
Il fait tomber la limaille,
De ſa matiere envieux.
A ſon profit il ménage
Tout ce qui ſort de l'ouvrage
D'un métal ſi précieux.

Me trompé-je en ma peinture ?
Tel eſt ce joyeux Barbon,
Découpant d'une main ſûre
Son magnifique jambon.
Ce Bacchique Patriarche
Met à meſure en ſon arche
Les gros & petits fragmens ;
Et ſa panſe rebondie,
De chaque tranche arrondie,
Fait ſes premiers fondemens.

Mais prends garde, Majordome,
Que le nombre eſt excédé ;
Il faut doubler l'épitome
De ton repas commandé.
Poulets, Pigeons, Accollades,
Devenez les camarades
De ceux qu'on doit apporter ;
Doublons auſſi nos bouteilles,
Et qu'elles ſoient bien pareilles
Au vin qu'on vient de goûter.

Venez, que le ſort rapide,
Par le chiffre qu'on aura,
En dernier reſſort décide
De la place où l'on ſera.
Qu'avez-vous ? Trois. Moi de même.
Mon cher, ma joie eſt extrême.
Mon cher, & la mienne auſſi.
Malgré le divers mélange,
Le ſort ne prend point le change.
Tout le monde parle ainſi.

Loin de nous ces repas ſombres
Où, juſques à l'entremets,
Comme de lugubres ombres
Les Convives ſont muets.
Dans le nôtre, dès la ſoupe,
La voluptueuſe Troupe
S'égaie par de bons mots.
Oh ! la fête gracieuſe,
Quand la joie ingénieuſe
N'attend pas le fond des pots !

Amis, faiſons longue table,
Et que, durant ce beau jour,
La ſeule affaire traitable
Soit ou Bacchus ou l'Amour.
Mettons toute notre gloire
A célébrer la mémoire
De ces deux noms ſi chéris.
Pour vivre, aimons pere & mere :
L'un de la joie eſt le pere ;
Venus eſt mere des ris.

Que la Sorbonne aſſemblée,
Pour ſapper tout fondement,
Forme ſon appel d'emplée,
Et s'arme contre Clément :
Que les Princes légitimes
Faſſent valoir nos maximes,

Pour ſauver l'honneur des lys :
Peu touchés de ces querelles,
Laiſſons-la ces bagatelles ;
Parlons de boire & d'Iris.

Sois-en témoin, vieux Silene ;
Dans mon vaſte & large flanc,
Je veux mettre d'une haleine
Deux bouteilles de vin blanc.
Vîte, mon cher Ganimede,
Verſe-moi ſans intermede.
A vos ſantés, mes amis.
Je vais boire à tout le monde,
Et recommencer ma ronde,
De peur d'en avoir omis.

Il eſt parti cet Hercule ;
Mais, quoique concitadin,
Sa lyre l'immatricule
Dans le tableau du jardin.
L'eſprit l'y mene ſans ceſſe :
Cette idée enchantereſſe
Diſſipe un peu ſon ennui.
Dans votre premiere agape,
Souvenez-vous de Priape ;
Vous vous ſouviendrez de lui.

Je chantai deux fois plus long ; mais il ne me ſouvient à préſent que de cette échapée. Pendant ma promenade, le ſouper alloit ſon train, & depuis le tems qu'on m'avoit perdu de vue, on ne comptoit non plus ſur moi alors qu'on n'avoit fait la veille.

L'eſprit plein de vers déclamés,
J'entre avec de grands yeux pâmés,
Et de longs boyaux affamés.
Je mangeai ſix plats entamés.

Il n'y avoit alors que deux Officiers dans la voiture & un Marchand. Comme je les vis des gens d'une

certaine joie, & que je n'avois plus envie de dormir; je passai la nuit à boire avec eux; mais le troisieme jour j'eus bien d'autres noisettes à éplucher. Une Beauté vint nous joindre : or, écoutez l'aventure,

De Mademoiselle Vignon,
Petite niece & l'héritiere
De la Vignon, que Lesdiguiere
Prit pour sa femme en Avignon.
Son pere, quoique Bourguignon,
Avoit une Gentilhommiere,
Et ses biens au bord du Lignon,
Tout le long de notre riviere.
Sa fille alliée à Matignon,
Possede terre & maint pignon,
Et vient tous les ans en litiere
Faire payer mainte Fermiere.
Satin couvroit sa chambriere,
Et son laquais bon drap Paignon.
Malgré cela, notre ouvriere
Avoit l'air d'une aventuriere;
Ce n'est plus un jeune trognon,
C'est une friande tripiere.
Comme Babet la Bouquetiere,
De l'épaule elle a le moignon,
Le tour de gorge, le chignon
Blanc comme Flamande Laitiere,
Le teint vermeil comme un brugnon.
Sous l'arc de sa grande paupiere,
Son œil avoit un lumignon,
Qui me donnoit dans la visiere,
Et je vis bien, à sa maniere,
Quelle n'étoit pas coutumiere
De voyager sans compagnon.
Soit fait, dis-je, comme on *requiere* :
Pourvu que notre chaircuitiere
Ne sente, auprès de la croupiere,
Que tant soit peu le cafignon,

Et n'ait pas une frondriere,
Cadet va se donner carriere.
En effet, comme un champignon,
L'Amour vint ; une tabatiere
Me tint lieu de toute priere,
Et me servit de maquignon.
C'est à bon marché que *j'acquiere*
Toujours indulgence pléniere.
Dès le dîner, la familiere
Me froissoit de sa genouillere ;
De sa blanche dent macheliere
Mordoit à même mon grignon,
Et se servoit de ma *cuilliere ;*
Moi, d'une main particuliere,
Je la tâtonnois en arriere,
Et bien avant. Sur la frontiere,
Je tenois déjà la criniere :
Lors sans faire la tracassiere,
Allons, dit-elle, là-derriere,
Faisons l'école buissonniere.
J'y vais, & de jus de roignon
Je la servis à pleine aiguiere.
Elle avoit une fourmilliere
Sous la fesse, &, quoique grossiere
Remuoit très-bien la charniere.
Mon drôle, de sa tête altiere,
Et presque sans quitter l'orniere,
Quatre fois pleura sans oignon.
Ce n'est pas avoir du guignon :
Mais ma surprise fut entiere,
Lorsqu'après avoir fait litiere,
Avoir égouté la baissiere,
Et resserré ma gibeciere,
Ainsi parla la Vivandiere.

Ce matin, dans notre glaciere,
Je t'écoutois de ma portiere.
Tu jasois de toute matiere

D'une façon très-réguliere.
Chez toi, dès l'enfance premiere,
La ſcience étoit printaniere.
Que de talens, que de lumiere!
Des beaux Arts quelle pépiniere!
Comment t'appelles-tu, mignon?
Pardonne ſi je m'en *enquiere.*
Tu prêchas la fête derniere;
Devant toi vont Croix & Banniere;
Tu rimes comme Deshouliere;
Tu parles comme la Bruiere;
Tu plaides comme Lamoignon;
Tu vois tous les jours Varignon.
Une Parente Chanceliere,
Une perruque féculiere,
Une conduite cavaliere,
Un anchois à la Cordeliere,
Grands traits laſcifs & mine fiere;
Ah! n'es-tu point l'Abbé....?

Je peſte encore de bon cœur, quand je penſe qu'au moment qu'elle alloit prononcer le nom qu'elle ſoupçonnoit, le Cocher, qui me connoît depuis dix ans, m'appella bruſquement dans la cour, criant qu'il falloit partir. Sa curioſité fut ſatisfaite, & je n'ai pu ſçavoir d'elle ſa conjecture; tout ce qui pourroit ſervir à la découvrir, c'eſt qu'en voulant prononcer le mot, je remarquai qu'elle appuya les levres l'une ſur l'autre. Ainſi il faut qu'il commence par une de ces lettres dont l'énonciation ne ſe fait point ſans fermer la bouche, comme, par exemple, un B..... Si c'eſt celui que je penſe, elle avoit grand tort, car il n'eſt pas un homme à voyager ſi bourgeoiſement. N'en parlons plus. J'arrive à Orléans, où une Dame de mes amies vint me prendre à la deſcente du carroſſe pour m'emmener chez elle; j'y reſtai deux jours à me réjouir. Il ne m'y arriva rien de nouveau, ſinon que voulant lui faire goûter d'un caffé que le brave Poin-

celet m'avoit vendu comme une des meilleures choſes du monde, je trouvai, en ouvrant le ſac, de petites fèves ratatinées de fort mauvaiſe mine & très-mal-propres. Nous épluchâmes, brulâmes, broyâmes, & trouvâmes enfin que le goût ſympathiſoit avec la phyſionomie; je m'écriai :

Abominable Poincelet,
Ton café ne vaut rien qui vaille :
Il eſt à l'eau tout comme au lait,
Abominable Poincelet;
Mal crud, mal cuit, *malè olet*,
Ce n'eſt que poudre, pierre & paille.
Abominable Poincelet,
Ton café ne vaut rien qui vaille.

On m'en montra de 35 ſols la livre qui valoit incomparablement mieux, & le mien m'en coûte 60. Je ſongeai alors à tout ce que j'aurois pu faire ou acheter, ſi j'avois mieux employé mes douze francs, & je dis :

Quatre livres pour quatre écus !
Ah ! voleur, le prix eſt extrême :
Pour ce ferois quatre Cocus.
Quatre livres pour quatre écus !
J'irois quatre fois chez Darlus,
Quatre fois à l'Hôtel de Trême.
Quatre livres pour quatre écus !
Ah ! voleur, le prix eſt extrême.

Pourſuivons notre route promptement; mes femmes m'attendent avec trop d'impatience. Il me ſemble voir le joyeux *Machi*, qui m'a dit ſouvent : voyez un peu l'Original, il prononce auſſi hardiment, mes femmes, que le Grand Seigneur. Ce ſont vraiement de plaiſantes femmes ! Lorſque dans une bicoque où l'on fait rout, on peut en entretenir pluſieurs ſans querelle ni jalouſie, qu'il apprenne de moi comment cela ſe fait.

Dans une Ville de Province,
Où mille écus font vivre en Prince,
J'avois établi mon séjour;
L'Amour,
Compagnon de tous mes voyages,
Femmes me presenta de tous rangs, de tous âges
A choisir;
J'en pris une faite à plaisir.
Dons de corps & d'esprit, beauté, douceur, science,
Chose très-rare, étoient d'intelligence,
Pour captiver le plus volage cœur,
Et j'aurois fait tout mon bonheur
De n'aimer uniquement qu'elle.
Mais de laquais une sequelle,
Mais des enfans, mais un époux
Jaloux
Faisoient, ce lui sembloit, toujours la sentinelle;
C'étoit le coup d'essai de ma chere Isabelle.
Avant de résoudre la Belle,
Il falloit les écarter tous,
Puis fermer trente-six verroux,
Ensuite éteindre la chandelle;
Enfin tremblant nous glissons-nous
Dans la ruelle,
Où quelque épouvante nouvelle
Troubloit encor les momens les plus doux.
Diable! ce n'est pas avoir femme,
Quand on ne la tient qu'une fois
En un mois.
J'enrageois de toute mon ame,
Et Cadet étoit aux abois
D'éteindre lui-même sa flamme.
Je fis rencontre alors d'une grosse Maman,
Vermeille, appétissante, & d'une œillade avide,
Qui me parut entendre le trantran.
Ou moins gênée, ou moins timide,
Je me fis bientôt son ami.

Je ne l'estimois point, c'étoit une coquette,
Et je ne l'aimois qu'à demi;
Mais une liberté parfaite,
Un mari toujours endormi,
Et mon affaire toujours faite,
Entretenoient cette amourette.
Toutes les deux m'aimoient éperdûment,
Et se visitoient fréquemment,
Sans avoir dans la fantaisie
Le moindre grain de jalousie;
Tantôt se faisoient amitié,
Et tantôt, d'un œil de pitié,
S'entrevoyoient faire la courtoisie.
Or écoutez le dénouement.
Je ne pouvois cacher à la seconde
Mes premiers feux connus de tout le monde.
Elle auroit vu d'ailleurs que sans quelque raison,
Sans cesse on ne va point dans la même maison.
Un beau jour je fondis la cloche.
Pour éviter, lui dis-je, tout reproche,
Pour prévenir votre courroux,
Et vous tranquilliser au sujet d'une telle,
J'avoue ingénûment que je sentois pour elle
La même passion que je ressens pour vous;
Même je ne crois pas qu'on eût été cruelle;
Mais la pauvre affligée, à notre grand regret,
(Au moins ceci sous le secret,)
Sensible à mes soupirs, à mes soins, à mes larmes,
Au moment que je crus qu'elle rendoit les armes,
S'écria, malheureux,
Que je te plains d'être amoureux!
Vois, puisque tu veux voir, ce qu'a fait une couche.
Suis-je en état que l'on me touche?
Défais ces ligamens, & demande à tes yeux
S'il est objet plus odieux.
Pour m'assurer du fait, en posture de Singe,
Je coupe les cordons du linge,
Lorsqu'à ma vue un grand je ne sçais quoi....

Hélas ! Madame, épargnez-moi
L'horreur d'un récit si funeste :
Vous devinez assez le reste.
Qu'entends-je ! reprit-elle, & que me dis-tu-là ?
Oh ! pour le coup, je conviens que cela
Amortit pour jamais la flamme la plus vive.
Adieu dessein & tentative ;
L'Amour a bientôt dit holà,
Devant pareille perspective.
Je te permets présentement,
De l'aller voir assidûment ;
Il ne faut pas que ce malheur la prive
De son ancien Amant.
Voyez un peu quel désastre il arrive
Par un fatal accouchement !
Voilà donc celle-ci qui gobe la cassade.
Reste d'en dire autant à la fausse malade.
Sans faire, un soir, semblant de rien,
Je lui raconte un entretien
Que je feignis avec un certain homme.
Vous sçavez bien, lui dis-je, comme
Il aimoit Madame..... J'entends.
Il n'y va plus depuis long-tems.
J'ai sçu tantôt en confidence,
Le sujet du dégoût ; & le fou, sans prudence,
M'a déclaré des choses qui jamais
N'auroient dû sortir de sa bouche.
Peut-on sçavoir ? oh ! de tout mon cœur ; mais
N'en dites mot. Depuis sa couche,
Tous les meubles de son bijou
Lui pendillent jusqu'au genou.
Ah ! Dieu ! je n'en veux point entendre davantage ;
Ciel ! que me dites-vous ?
Fi la vilaine, & fi de l'équipage
Qu'elle a dessous !
C'est, ajoutai-je, grand dommage ;
Car à la jouissance près,
Cette Dame est pleine d'attraits.

On n'en voit point de plus aimable,
Douce, honnête, enjouée, affable,
Et qui reçoit très-bien les gens.
Tant mieux pour elle, j'y consens;
Aussi-bien tout le jour on ne peut être ensemble:
Allez, c'est-là que se rassemble
Le joli monde; on y passe son tems
A vingt sortes d'amusemens.
C'est ainsi que l'on fait avaler la pilule.
Eh! bien, mon cher Machi, tu vois
Qu'on a tranquillement deux femmes à la fois.
Je te l'apprends; ne sois plus incrédule.

Attendu que le reste du chemin ne m'a rien fourni de joyeux, je suis d'avis de finir cette Epitre par ce Conte prosaïque: aussi-bien la tête me fend d'écrire si long-tems sans quitter la plume. Ne montrez pas ces badineries à Monsieur de la Mothe, il se moqueroit de moi, & crieroit haro sur mon espece d'Ode. Je vous prie de dire à Monsieur Masson que j'avois grande envie de lui adresser ces jours-ci une missive, pour le faire souvenir d'un convoi de Tabac qu'il m'a promis; mais, quand il s'agit de demander, je n'écris rien qui vaille. Cela va bien mieux, quand il s'agit de.....

# FABLES
## DE MONSIEUR
# DE GRECOURT.

## LE CHESNE & L'ORMEAU,
*Fable, au Roi.*

UN jeune Chêne au bord d'un champ planté,
Servoit de borne ; & de l'autre côté,
Tout vis-à-vis, un Ormeau de même âge,
De son Seigneur terminoit l'héritage.
Ces deux Rivaux à Maîtres différens
Appartenoient, & dès leurs premiers ans
On s'apperçut que la bonne culture
Met en valeur les dons de la Nature.
Au pied du Chêne un fossé fait exprès,
En l'isolant, le tenoit toujours frais.
Par le soleil la terre desséchée,
Etoit autour exactement bêchée ;
Du haut en bas à des perches lié,
Les vents soufloient sans qu'il en fût plié ;
Et son Tuteur laborieux, habile,
Ne souffroit point de mousse à son Pupille.
Tout au contraire, à lui-même laissé,
L'ormeau n'avoit ni perches ni fossé.
Croissant au gré d'un naturel volage,
Sa liberté fit son libertinage.

Les

Les rejettons que le pied lui donnoit,
Buvoient le ſuc dont la tige jeûnoit.
Bas & tortu, ſans grace & ſans figure,
C'étoit pitié que de voir la ſtructure
De ce pauvre Arbre, & le ſot néanmoins,
Railloit un jour le Chêne ſur les ſoins
Qu'on avoit pris de lui dans ſa jeuneſſe.
Qui t'a donc mis dans une fortereſſe,
Te garottant d'un ſi rude lien?
La liberté, crois-moi, c'eſt le ſeul bien,
Qui fait goûter les plaiſirs de la vie.
Pourquoi ſouffrir qu'elle te ſoit ravie
Par des Tuteurs qui te font enrager?
A ces Meſſieurs tout paroît un danger.
Fi des façons & de l'humeur brutale
De ces gens-là! Tandis que ſa morale
Il débitoit, tout-à-coup un grand vent
S'éleve en l'air, & mal-honnêtement
Prend notre Ormeau, le briſe comme un verre,
Le met en deux, & le jette par terre.
T'y voilà donc, dit le Chêne à ſon tour;
Va, mon voiſin, ce ſont marques d'amour
Que les liens du petit eſclavage
Qui, près de toi, m'ont ſauvé de l'orage.
Vive la main qui m'y ſçut attacher.
Adieu, l'Ormeau, va-t-en dans le bucher,
Et puis au feu; tu n'es bon qu'au chauffage.
Pour moi bientôt je veux ſous mon ombrage
Voir attrouper les bergers de ces lieux,
Et de ma tête atteindre juſqu'aux Cieux.

## L'ÉPÉE ET LA BALANCE,

*Fable, au Cardinal de Fleuri*

LAiſſe-moi remplir ma vengeance
Contre des ennemis jaloux,
Diſoit l'Epée à la Balance;

Je vais frapper les derniers coups.
Par toi ma valeur animée,
A la victoire accoutumée,
Rejette un indigne repos.
Eh ! ne m'aurois-tu reclamée
Que pour ſuſpendre mes travaux ?
Arrête, lui dit la Balance,
Je dois mettre un terme aux exploits.
Le glaive n'eſt que la défenſe,
Non le renverſement des loix.
Le Rhin & le Pô, tout eſt libre ;
Les droits injuſtes ſont détruits ;
Tu m'as rendu mon équilibre ;
Laiſſe les Nations en recueillir les fruits.
C'eſt aux mains de Fleuri maintenant que nous ſommes.
Il n'eſt plus de Thémis pour nous ;
Fleuri, le plus ſage des hommes,
Va faire à l'Univers le deſtin le plus doux.
Nous ne ſortirons plus de ſes mains équitables,
Source du bonheur des mortels ;
Et là, plus que jamais, juſtes & redoutables,
Nous mériterons mieux leurs vœux & leurs Autels.

## LE MOINEAU & LE LÉOPARD.

*Fable allégorique.*

UN franc Moineau, (*a*) jeune, à la gorge noire,
Paſſoit ſon tems à remplir ſes deſirs ;
Cependant l'amour de la gloire,
L'emportoit ſur tous ſes plaiſirs.
Le Léopard, (*b*) des animaux le Prince,
Lui dit un jour : je ſuis content de toi :
Va gouverner ma plus belle Province ;
A ton eſprit je donne cet emploi.

(*a*) M. d'Argenſon nommé à l'Intendance de Tours.
(*b*) M. le Régent.

Mais afin que la gloire en ces lieux te retienne,
Je veux bien partager mes Sujets avec toi.
Range une moitié sous ma loi,
Et l'autre moitié sous la tienne.

## LE TEMS,

*Fable, pour Madame la Duchesse de Gesvres.*

LE Tems, sa faulx tranchante en main,
Du Monde se disoit le maître :
Il n'est sur terre aucun humain,
Aucune substance, aucun être,
Qui ne soit soumis à ma loi.
Est-il un mortel qui ne tremble,
Dès le moment qu'il pense à moi ?
Que tous mes sujets l'on rassemble,
Je verrai si quelqu'étourdi
Niera mes droits & ma puissance ;
Et bientôt, s'il est si hardi,
Il en fera l'expérience.
Sous son despotisme absolu,
Chacun plia son humble tête ;
Seul, en sujet plus résolu,
Hardiment je leve la crête :
O tems, de tout victorieux,
En vain tu te plais à détruire ;
Tant que je verrai certains yeux,
Sur mon cœur tu n'as point d'empire.

## LE CHEVRE-FEUILLE & L'ŒILLET,

*Fable allégorique,*

A Monsieur & à Madame Hérault.

UNe Nymphe jeune & charmante,
Autour d'elle voyant s'empresser tous les Dieux,

Usa d'une ruse innocente,
Pour dérober ses traits aux Habitans des Cieux.
En vertu du pouvoir suprême
D'un brevet d'immortalité,
En Chevre-feuille elle change elle-même
Tous ses appas & sa beauté.
Sous cette figure étrangere,
La Nymphe transformée étoit en sûreté,
Comptant sur sa forme ordinaire,
Quand ce seroit sa volonté.
Mais le Surintendant des Jardins de l'Olympe,
Voyant cet aimable Arbrisseau,
Qui plus haut que les autres grimpe,
Veut qu'il serve lui seul à construire un berceau.
Alors de Jupiter exécutoit les ordres
Un redoutable demi-Dieu;
Tantôt, bien malgré lui, punissant les désordres,
Qui par malheur se trouvent en tout lieu,
Et plus souvent aussi, mais avec complaisance,
Ouvrant sa libérale main
Pour dispenser aux bons la juste récompense
Prescrite par le Souverain.
Accablé par la multitude,
Et chargé de soins importans,
Il cherchoit pour quelques momens,
Une petite solitude,
Qui pût le soustraire aux Cliens.
En Œillet à son tour il se métamorphose,
Et le voilà qui *subitò*,
De crainte du soleil, bonnement se transpose
Sous la tonnelle *incognitò*,
S'imaginant que c'est-là qu'on repose.
Or comme c'est son art de sçavoir toute chose,
Du Chevre-feuille il découvrit *prestò*
La plaisante Métempsycose,
La Nymphe de l'Œillet sçut de même la cause,
Et d'amour tous deux *in petto*
Aussi-tôt prirent bonne dose.

De part & d'autre on attaque, on défend,
Après les longs ſermens de tendreſſe éternelle,
La Belle
Se rend.
Rendue, elle eſt charmée & ne veut de ſa vie
Rien aimer que ſon cher vainqueur;
Mais à chaque moment à Jupin prend envie
De parler, d'ordonner à ce digne Cenſeur.
Des Supplians de toute eſpece
Venant d'ailleurs lui préſenter ſans ceſſe
Et leurs requêtes & leurs vœux,
Même au ſein du bonheur, le rendent malheureux.
N'eſt-ce donc pas un déplaiſir extrême
De pouvoir à peine en un jour
Au vif objet de ſon amour,
Dire, comme un éclair, une fois: je vous aime?
L'Œillet amérement touché,
D'être, par ſon devoir, ſi ſouvent détaché
D'auprès de celle qu'il adore,
En ſoupiroit très-tendrement;
Lorſque le Chevre-feuille, auſſi brillant que Flore,
En ces termes touchans le calme & le reſtaure
Conſole-toi, mon cher Amant,
Je ſçais tes ſentimens, j'aurois tort de me plaindre;
Tu ne me dis qu'un mot, mais j'en ſens la douceur.
Ce mot, dit en courant, vient du fond de ton cœur;
Car tu n'as pas le tems de feindre.

## LE OUI & LE NON,

*A Madame Sanſon.*

SUr deux mots tu voudrois que je fiſſe une Fable,
Et tu ne daignes pas m'indiquer aucun nom.
Si tu me diſois *Oui*, tu ſerois adorable:
Mais hélas! je prévois que tu me diras *Non*.
Comment de ces deux mots ferai-je un bon uſage?
Puiſſant Dieu de Paphos, viens vîte à mon ſecours.

Allons, je le veux bien : Oui ſera mon partage ;
Et du côté du Non tu te tiendras toujours.
Ainſi, quand je dirai, du ton de l'Amour même :
Oui, charmante Philis, de tout mon cœur je t'aime ;
Sans en vouloir démordre. Auſſi-tôt réponds-moi :
Non, je ne veux jamais aimer d'autre que toi.

## LA LINOTTE & LE CORBEAU,

*Fable allégorique.*

UNe jeune & belle Linotte
Faiſoit les honneurs du Printems :
Les goſiers les plus éclatans
Venoient d'elle apprendre la note.
De mille agrémens raſſemblés
Elle étoit la dépoſitaire ;
Auſſi mille Oiſeaux de Cythere,
D'amour ſe ſentirent troublés.
Elle étoit douce, elle étoit bonne ;
Ce qui fit qu'un vilain Corbeau
Se mit à l'aimer bien & beau.
Le voilà donc qui s'abandonne
A toute l'ardeur de ſes feux :
Il parle, il preſſe, il importune ;
Mais bien loin de faire fortune,
Elle chaſſe l'Amant hideux.
Aucunement ne ſe rebute
L'Animal hautement exclus,
Et ſa Maîtreſſe encore plus
Fatigue-t-il & perſécute.
Apprenez qu'un Aigle jaloux,
Diſoit-il à l'Oiſeau timide,
Dans le fond de la Thébaïde
Ira bientôt jouir de vous.
Je crains encor, Belle inſenſible,
Que ma trop grande pauvreté

N'effarouche votre bonté,
Et ne vous rende moins flexible.
Mais de beaux talens j'ai plus d'un
Que m'a départis la Nature ;
Sur-tout, dans la Magistrature,
Vous me verrez hors du commun.
D'ailleurs, un rabat, une robe
Font un Magistrat bien paré :
L'emphase du bonnet carré
Toute laideur aux yeux dérobe.
Bref, si vous voulez dire *Amen*,
Ma Reine, mon cœur, ma charmante,
A jamais vous serez contente
De la suite de notre hymen.
Plus qu'à demi persuadée
Fut la pauvrette : on alloit voir
Naître par-tout le désespoir,
Quand aux Rivaux vint cette idée.
Vers Jupiter on députa,
Et cet hymen illégitime,
Devant lui, fut traité de crime ;
Mille raisons on apporta
Pour empêcher cette alliance.
Le sage Jupin s'y rendit ;
Aux Députés il répondit,
Et prononça cette sentence :
A l'immonde il est défendu
De prétendre à cette victoire.
Qu'il aille chez la Troupe Noire
Exercer son art prétendu.
Mais en compagnie honorable
On voit les Ris & les Amours ;
Qu'il en soit banni pour toujours,
Comme animal insociable.
Qu'à ma Fable prenne intérêt
Quiconque en soi trop se confie,
De peur qu'on ne lui signifie
Un Duplicata de l'Arrêt.

## LE MOINEAU & L'HIRONDELLE,

*A Mademoiselle.....*

Fable allégorique.

Dans son nid expiroit une jeune Hirondelle.
Fondant en pleurs, cherchant à soulager ses maux,
Un Moineau, qui l'aimoit, ne bougeoit d'auprès d'elle,
Ni jour ni nuit ne prenoit de repos,
Pour prouver, par ses soins, sa tendresse & son zèle.
Attendri par ses feux constans,
Le Destin la rend à ses larmes,
Et la malade en peu de tems
Reprit ses forces & ses charmes.
Ah! dit-elle au Moineau, je ne puis t'exprimer
Ce qu'à mon tour pour toi je voudrois faire.....
Je souhaite, pour tout salaire,
Que vous puissiez un jour m'aimer
Avec la même ardeur que je cherche à vous plaire.
Par un tendre retour calmez tous mes ennuis;
Ne cesserez-vous point de m'être si cruelle?
Hélas! répond l'insensible Hirondelle,
Tout m'en presse, & je ne le puis.
Crois-tu qu'il soit en ma puissance,
En fait d'amour, d'écouter la raison?
On s'enflamme aisément par inclination,
Et jamais par reconnoissance.

## L'AMOUR & LA RAISON.

Du tems que la Raison étoit dans son enfance,
C'étoit nouveau jeu chaque jour:
La Raison partageoit alors avec l'Amour
Mille plaisirs où régnoit l'innocence.

Un jour d'été, dans un bois, à l'écart,
Ils goûtoient à loisir le charme de l'ombrage,
Ecoutant des oiseaux le gracieux ramage,
Quand du jeu de Colin-maillard
L'Amour donna l'invention premiere.
Tirons au sort, dit le Dieu de Cythere,
Pour voir à qui de nous il écheoira
D'être bandé. Sur le champ on tira :
La courte paille en fit l'affaire.
L'Amour perdit, il se mit en colere.
Quand il fut appaisé, la Raison le banda;
Puis, sans faire de bruit, la Belle s'évada.
L'Amour tâta, chercha, courut de plaine en plaine;
Afin d'obliger la Raison
De tirer ses yeux de prison;
Mais hélas ! sa peine fut vaine.
Le Dieu des cœurs depuis n'a point vu la clarté,
Et la Raison l'a toujours évité.

## L'AMOUR & LA FOLIE.

UN jour le grand Maître des Cieux,
Content d'un amoureux mystere,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire,
Voulut régaler tous les Dieux.
Il fit préparer l'ambroisie
Et les mets les plus délicats;
Et lui-même de ce repas
Ordonna la cérémonie.
Par son ordre, de tous côtés,
Mercure porta la nouvelle
De cette Fête solemnelle
A toutes les Divinités.
Chacun fit d'abord sa partie,
Pour y paroître des premiers.
Les Dieux qui vinrent les derniers,

Furent l'Amour & la Folie.
Pour la Fête de ce beau jour,
Leur preſence étoit importante ;
Car toute Fête eſt languiſſante
Sans la Folie & ſans l'Amour.
Dans une bonne intelligence
On les voyoit vivre tous deux,
Et même on remarquoit entr'eux
Une aſſez juſte reſſemblance.
Mais il arriva par malheur
Qu'à la porte ils ſe rencontrerent,
Et que tous deux ſe querellerent,
Et mirent le Ciel en rumeur.
Le point d'honneur en fut la cauſe.
L'Amour voulut prendre le pas ?
Mais l'autre n'y conſentit pas,
Et prétendit la même choſe.
Tu n'entreras pas devant moi,
Dit l'Amour d'un ton de colere :
Le grand Jupiter eſt mon pere,
Et tous les Dieux ſuivent ma loi.
Et moi, repartit la Folie,
Moi que tu viens chercher toujours ;
Que ferois-tu ſans mon ſecours,
Si je n'étois de la partie ?
De la Folie & de l'Amour
Telle fut alors la querelle :
Mais ce dernier en eut dans l'aîle,
L'autre lui fit un vilain tour.
Comme il vouloit dans ſa furie
La frapper avec ſon carquois,
Elle à l'inſtant avec ſes doigts
Lui creve les yeux. Il s'écrie,
Et de toute part on entend,
*A l'aide, au meurtre, on m'aſſaſſine*,
Si fort que la troupe Divine
Accourut à cet accident.
Jupiter même en diligence

Y vint, laiſſant-là le régal.
L'Amour lui fit voir tout ſon mal,
Et le preſſa pour la vengeance,
Mais la Folie auſſi, de ſon côté,
Dit ſes raiſons pour ſe défendre.
A peine voulut-on l'entendre,
A voir l'Amour ſi maltraité.
Alors vint certaine Déeſſe,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mettre un bandeau,
Lui marquant toute ſa tendreſſe.
Cependant, malgré ſa douleur,
Il avoit un parti contraire;
Car il n'eſt ſi mauvaiſe affaire
Qui ne trouve ſon défenſeur.
Je veux dire qu'en ce rencontre,
Comme en tous autres différends,
On ſe partagea ſur les rangs;
L'un étoit pour, l'autre étoit contre.
Beaucoup ſoutinrent que l'Amour
Devoit précéder ſa partie:
D'autres tenant pour la Folie,
Condamnoient l'Amour à ſon tour.
Enfin Jupiter, en bon pere,
Pour accorder ce démêlé,
Dit au pauvre Amour déſolé
Ces mots qui finirent l'affaire:
*Puiſqu'il faut qu'à vivre ſans yeux*
*La Folie enfin te réduiſe,*
*Je veux qu'en tous tems, en tous lieux,*
*Ce ſoit elle qui te conduiſe.*
Ainſi dit, ainſi fait, & c'eſt depuis ce jour
Que toujours la Folie accompagne l'Amour.

## L'AMOUR & L'INTÉRÊT.

LE Dieu de l'Intérêt & le Dieu de l'Amour
Chez certain Partisan se trouverent un jour.
L'aventure étoit rare : un même domicile
Par eux n'étoit guére habité.
Chacun alloit de son côté,
L'un au plaisir, l'autre à l'utile.
Voici, dit l'Intérêt, un Enfant bien nippé :
Beaux traits dorés, carquois d'ébene ?
La dupe paroît bonne, & je suis bien trompé,
Si je n'en tire quelque aubaine.
Veux-tu jouer, fils de Cypris ?
J'ai des bijoux à ton usage ;
Pour quelque argent prêté je les reçus en gage ;
Brasselets de cheveux entourés de rubis,
Bagues de sentiment qui couvrent un mystere :
C'est autant de trésors. A qui le dites-vous ?
Je connois, dit l'Amour, le prix de ces bijoux,
Le tarif en est à Cythere.
Çà, jouons : masse, un trait ; paroli ; masse trois ;
Va le reste de mon Carquois.
Facilement l'Amour se pique :
L'Intérêt, habile narquois,
A bientôt raflé la boutique.
L'Enfant dévalisé s'envole au fond des bois,
Cacher sa défaite & ses larmes.
Son Empire est soumis à de nouvelles Loix.
L'Intérêt regne seul, & dispose des armes
Dont l'Amour usoit autrefois.

## L'AMOUR & LE RESPECT.

L'Amour rencontrant le Respect,
Et rebroussant à son aspect,
Lui dit : que fais-tu-là, beau sire ?

Que cherches-tu dans mon Empire,
Où tous les Amans ſont heureux ?
Lorſqu'une fois une Maîtreſſe tendre
Aux ſermens les plus vifs a bien voulu ſe rendre,
Le Reſpect auſſi-tôt doit s'enfuir tout honteux.
Oui, répond le Reſpect: il en eſt d'une ſorte
Qu'on doit laiſſer, comme on dit, à la porte.
Dès qu'on en vient à ce deſiré jour,
Tout eſt permis au famélique Amour.
Mais il en eſt d'une autre eſpece,
Fruit ſavoureux de la délicateſſe,
Qui fait à l'œil, comme à la main,
Réſerver pour le lendemain
Quelque friandiſe nouvelle.
L'Amant gagne toujours beaucoup
A ne pas s'enivrer de plaiſir tout d'un coup.
Il fait par ce moyen bonne chere éternelle.
Je t'entends, dit l'Amour: l'exquiſe volupté
Ne veut pas que l'on ait, auprès de ſon amie,
Un reſpect de timidité,
Mais un reſpect d'économie.

## LE SOLITAIRE & LA FORTUNE.

UN Solitaire ennemi de la gêne,
Et ſectateur de toute volupté
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remord ni la ſatiété,
Vivoit content ſans embarras, ni crainte,
Avec un livre, un verre & ſon Aminte.
Avint un ſoir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage, & tout le train qui ſuit
Dame Fortune. Elle-même en perſonne
Frappe à ſa porte, en lui criant: c'eſt moi.
C'eſt vous; qui, vous? Ouvrez, je vous l'ordonne:

Il n'en fit rien. Comment ! dit-elle, quoi !
Vous n'ouvrez pas ? vous refusez un gîte
A la Fortune, & n'accourez pas vîte
La recevoir ? Je ne vous connois pas,
Répondit-il. Elle crie, elle gronde ;
Le tout en vain. Allez frapper plus bas,
Je n'aurois pas où loger tant de monde.
Ah ! logez-en seulement la moitié.
Vous êtes sourd ? De grace, ayez pitié,
Mon cher ami, de la Magnificence,
Qui se morfond : la Grandeur, l'Opulence,
La Dignité, la Gloire sont ici
Réduits, hélas ! à vous crier merci.
J'en suis fâché, mais je ne sçais qu'y faire.
Vous logerez tout au moins le Desir.
Je ne sçaurois, répond le Solitaire :
Je n'ai qu'un lit, que je garde au Plaisir.

## L'HIRONDELLE

*Ou consolation de la Vieillesse.*

AVant le jour, je commençois ma route
Le long d'un bois : j'entends parler, j'écoute ;
Et côtoyant, je suis de point en point
Deux Voyageurs que je ne voyois point.
L'un demandoit : des plaisirs de la vie,
Quel est celui dont l'ame est plus ravie ?
J'estime, moi, que c'est celui d'aimer.
Aimer ! si donc. Il est, pour s'enflammer,
Un certain tems que la sage Nature
A fait exprès : tant que ce beau tems dure,
Faut l'employer ; mais aussi la raison
Veut qu'approchant de l'arriere-saison,
Tout doucement, sans craindre qu'on nous fronde,
On se dispose à voir un nouveau Monde.
Du moins avant qu'on ait les feux glacés,

Il faut tout bas dire : Amour, c'eſt aſſez ;
J'ai bien uſé de mon adoleſcence ;
J'ai des enfans d'une haute eſpérance ;
Inceſſamment rien de tous ces bas lieux
Ne touchera ni mon cœur ni mes yeux.
Que ſi le Ciel, par ſa puiſſance extrême,
Me redonnoit quelque jour à moi-même,
Vous me verriez, le plus chaud des Amans,
Briller encor comme dans mon printems.
En attendant, ma foi, plus d'amourette :
Adieu, bon ſoir, ſongeons à la retraite.
Voilà, me dis-je, un homme très-prudent ;
C'eſt un mari qui n'a plus qu'une dent,
Et qui fâché d'être au rang des ancêtres,
Au premier jour ſonge à tirer ſes guêtres.
Mais à cela j'entends l'autre à ſon tour,
Qui lui répond : Tu connois mal l'Amour,
Mon pauvre ami, ſi tu crois que les forces
Pour s'entr'aimer ſont les ſeules amorces.
Tant que le cœur peut goûter des plaiſirs,
On ſent bientôt naître nouveaux deſirs.
Eſt-on aveugle ou manchot, dès que l'âge
D'un petit rien nous interdit l'uſage ?
Et ne peut-on voir terminer ſes jours,
Sans être ſourd à de tendres amours ?
Pour deux Amans, & juſques dans l'abſence,
Tout eſt ſenſible, & tout eſt jouiſſance.
L'ingénieux Amour de tout ſe ſert,
Pour retrouver le printems dans l'hiver.
Enchériſſant ſur l'amitié commune,
Il ſçait anter cent careſſes ſur une.
Enfin la mort les prendroit à cent ans,
Sans rien changer entre ces deux Amans.
Certes j'étois dans une joie extrême
De ce langage. Oh ! oh ! mais c'eſt moi-même.
Sur mes vieux jours je mets tout mon eſpoir
Dans le plaiſir de toucher & de voir.
Heureux projet, reſſource que j'implore !

Parois Soleil, leve-toi vîte, Aurore;
Que je connoiſſe & baiſe de grand cœur
D'un tel diſcours le pathétique Auteur.
Le jour parut, ô ſurpriſe nouvelle !
Hélas ! c'étoit la conſtante Hirondelle.

## LES BONS SERVITEURS ET LE MAITRE INGRAT.

DEux Domeſtiques affidés
Qui jamais ne quittoient leur Maître,
S'étoient un jour perſuadés
Qu'il étoit un ingrat, un traître.
Quoi donc ! ſe diſoient-ils, ſans nous
Que feroit-il dans ce bas Monde ?
Parmi les plaiſirs les plus doux,
C'eſt pourtant ſur nous qu'il ſe fonde.
Ailleurs il auroit beau chercher
De quoi fournir à ſa dépenſe;
Et ſouvent, ſans lui reprocher,
Notre bourſe eſt en décadence.
Elle lui donne de l'eſprit,
Le bon air & la bonne grace.
Ce n'eſt plus qu'un lâche, un proſcrit,
Dès que notre zèle ſe laſſe.
Malgré tout cela néanmoins
Il n'a nulle reconnoiſſance;
Un fier mépris, pour tant de ſoins,
Eſt notre unique récompenſe.
En compagnie eſt-il entré ?
Zeſte, il nous défend de le ſuivre.
Seul à la joie eſt-il livré ?
Il n'en ſort point qu'il n'en ſoit ivre;
Tandis qu'expoſés à tout vent,
A la pluie & même aux gourmades,
A la porte honteuſement

Nous

Nous essuyons mille bravades.
Ce métier est trop ennuyeux,
Nous ne devons plus nous contraindre;
Et tout-à-l'heure au Roi des Dieux
Allons ensemble nous en plaindre.
Jupiter la plainte entendit,
Et vouloit leur rendre justice;
Mais, tout considéré, leur dit:
Continuez votre service,
Et retournez-vous en tous deux,
Je mets néant à la Requête.
J'en sçais trop d'aussi malheureux,
Qui me viendroient rompre la tête.

## LES PHILOSOPHES.

BUvons, aimons, gardons la bienséance,
Mais sur tout le reste silence.
Deux Philosophes pensant bien,
Sur les choses de ce bas Monde
Réfléchissant, n'y trouvoient rien
Qui donnât une paix profonde.
Ils voyoient tout dans un aspect
Qui ne présentoit que la crainte,
La défiance, le respect,
La discrétion, la contrainte.
A table, un jour de tout cela
Bonnement, entre quatre oreilles,
Ils raisonnoient, lorsque voilà
Qu'on leur apporte trois bouteilles.
Sur la premiere étoit écrit,
Dans la langue qu'on parle à Rome,
*Elixir*, *Quinte-essence*, *Esprit*
De toutes les erreurs de l'homme.
On ouvre, on sent: c'est, dirent-ils,

L'extrait de différents ſyſtémes.
Ces ſucs paroiſſent trop ſubtils ;
Mon cher, gouvernons-nous nous-mêmes.
Hors de nous en vain nous cherchons
La droite route qu'il faut ſuivre ;
Tout ſyſtême éblouit, ennivre ;
Bouchons.
Sur l'autre étoit étiqueté,
*Auvilliers, ſept cent trente-quatre.*
La Philoſophique fierté
Commença bientôt à s'ébattre.
Verſons donc vîte, dépêchons :
Comme il ſaute, comme il trémouſſe !
Camarades, ſauvons la mouſſe :
Bouchons.
Enfin dans la derniere étoit
Un ſpécifique à toute épreuve.
Toutes les fois qu'on en goûtoit,
On ſentoit une force neuve.
Vivent les Iris, les Fanchons ;
Ce ſirop rend ſain & robuſte.
Amis, rendons-nous, il eſt juſte :
Bouchons.

## LA MARGUERITE

### *ET LA PENSÉE.*

DAns un parterre, au beau milieu,
La Marguerite étoit placée.
Par haſard dans le même lieu
Se trouva la jeune Penſée,
A qui l'autre orgueilleuſement,
De ſa fleur ſimple & mépriſable,
Reprocha l'aviliſſement.
Je ne ſuis pas ſi mépriſable,
Lui répond avec fermeté

La petite fleurette éclose.
Vois-tu ce joli velouté,
Ce beau blanc, ce couleur de rose?
Bon! ce n'est-là que du commun:
Respecte en moi la métaphore;
Marguerite & Perle n'est qu'un,
Et je suis la Perle de Flore.
S'il faut sur les noms disputer,
Cela seul contre toi décide,
Et je dois ici l'emporter;
Car la Pensée à tout préside.
C'est par elle que sur ton cœur,
Belle Thémire, je domine;
Et malgré toi, je suis vainqueur
De tout ce que je m'imagine.

## LE FAUCON & LES PIGEONS.

Maître Faucon, fier comme un Ecossois,
Alloit en quête; en sortant de son bois;
Il voit de loin une jeune Colombe,
A tire d'aîle avance, plane, tombe
Sur la pauvrette, & se met en devoir
De la croquer. Quoi donc! votre pouvoir
Est votre loi, cria l'oiseau timide?
On est vainqueur, quand le combat décide;
Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur
De triompher de moi qui meurs de peur?
Allez forcer le Milan à se rendre,
Ou l'Epervier; ils pourront se défendre.
Notre Faucon lui répond d'un ton sec:
Défendez-vous, vous avez votre bec.
Hélas! mon bec n'a de force & d'adresse
Que pour donner quelques coups de tendresse
A mon ami. Quel est ce bel ami?
C'est un Pigeon sur ce toît endormi.
Faut l'éveiller, & qu'il vienne à votre aide,

Non, s'il vous plaît ; de grace, le remede
Seroit encor pire que n'eſt le mal.
Comme ils parloient, le petit animal,
Se réveillant, vint ſe perdre lui-même,
Et bec à bec il ſe fait égorger.
L'Amour prudent avoit vu le danger ;
L'Armour ardent ne voit que ce qu'il aime.

## LE ROSSIGNOL & LA PIE.

*A Madame* ***

UN Roſſignol, dans les bois de Cythere,
Donnoit ſans ceſſe un petit opera,
Et tour à tour chantoit l'année entiere,
Airs ſérieux, gai, tendre & cætera.
Plus à la voix il joignoit la maniere ;
Et, vous direz tout ce qu'il vous plaira,
C'eſt la façon qui donne l'art de plaire.
Ne croyez pas que ce fût ſon ſeul chant
Qui le faiſoit nommer l'Incomparable.
Tout ſon maintien inſpiroit du penchant
Pour la tendreſſe, & le rendoit aimable.
Un ſeul défaut pouvoit-on reprocher
A cet Oiſeau, c'étoit ſon injuſtice ;
Car tous les cœurs ſe plaiſoit à toucher,
Et point n'aimoit, ou c'étoit par caprice :
Pour moi, n'ai pu jamais en approcher.
En même lieu, ma commere la Pie
Chanturluroit toujours de belle humeur ;
Soir & matin elle avoit la pépie,
Et ſçavoit bien attrapper du meilleur.
Quoiqu'elle fût d'une peau plus que brune,
Comme elle avoit le corps aſſez bien fait,
Au jeu d'amour elle auroit fait fortune,
Sans ſon babil & ſon peu de ſecret :
Mais on craignoit ſa langue dangereuſe.

Sa langue, hélas! après avoir servi
A faire aimer ses talens à l'envi,
Bientôt après la rendoit malheureuse.
Mais, dites-vous, quel est donc votre but
Dans cette Fable? Écoutez, Belle, chut:
Sexe changé de la Pie; & de l'autre
C'est mon portrait, ou plutôt c'est le nôtre.

## L'OURSE & LA TOURTERELLE.

RAre exemple d'un cœur fidèle,
O toi qui consacres tes jours
Au culte du Dieu des Amours,
De la tendresse vrai modèle,
A tes bons avis j'ai recours,
Dit une Ourse à la Tourterelle.
Un douloureux des plus charmans
Jure qu'il m'aime à la folie;
Mais quand on est si peu jolie,
Peut-on compter sur les sermens,
Et dois-je espérer des Amans
Qui m'aimeront toute leur vie?
La Tourterelle répondit:
Ma chere, on a l'expérience
Qu'une Belle trop s'applaudit,
Et n'a ni soins ni complaisance.
Par son orgueilleuse indolence
La vive ardeur se refroidit,
Et bientôt la Persévérance
De ses promesses se dédit.
Une moins belle est attentive
A réparer à tous momens
Ce qui lui manque d'agrémens.
Careſſante, enjouée, active,
Sa brillante imaginative
Invente mille amusemens.
D'ailleurs on veut en faire accroire,

Et pour justifier son choix,
Un ami vieillit sous ses loix
Par amour, ou par vaine gloire.

## LE MASTIN & LA LEVRETTE.

UN gros Mâtin d'une énorme carrure,
Grondant sans cesse entre ses dents,
Par son collier, par sa figure,
Epouvantoit tous les passans.
Tous les roquets du voisinage
S'en éloignoient avec plaisir,
Et les Dogues soumis venoient lui rendre hommage;
Comme Pachas au grand Visir.
Si vous me demandez quel étoit son mérite,
Ce n'étoit que fureur, orgueil, brutalité.
Tel qu'on redoute ou qu'on évite,
N'est souvent qu'un franc hypocrite,
Qui sous un front hardi marque sa lâcheté,
Et foule aux pieds les droits de la société.
Un jour une jeune Levrette,
S'approchant du réduit de ce fier Animal,
Vint par cent haut-le-corps, & sans songer à mal,
Bondir au pied de sa retraite.
L'étrangler eût été le premier mouvement
De l'impitoyable Cerbere;
Mais l'Amour tout-à-coup désarmant sa colere,
Il crut pouvoir en un moment,
Par un mauffade compliment,
Soumettre à ses desirs cette Beauté légere.
Le brutal ignoroit d'un langage flatteur
Le charme adroit & séducteur;
D'une patte assommante il caressoit la Belle,
Et des coups redoublés exprimoient son ardeur;
Ardeur qui rarement fléchit une cruelle.
Pour trouver le chemin du cœur,

Il faut joindre aux transports une aimable douceur.
A force de refus, la timide Levrette
Triompha des assauts de l'affligeant Mâtin,
Qui, furieux de sa retraite,
En pleine basse-cour pestoit d'un air hautain,
Contre l'Amour & le Destin.
Une vieille Barbette, insultant à sa peine,
Lui tint, mais un peu tard, cet utile discours :
Quand la conquête est incertaine,
Que l'adresse vienne au secours.
Amans, il faut fléchir, non vaincre une inhumaine;
A qui veut exiger on refuse toujours,
Et le cœur n'est jamais le tribut de la gêne.
La Volupté, par cent détours,
Jalouse de ses droits, veut être Souveraine :
La contrainte engendre la haine,
Et la liberté seule enchaîne les Amours.

## LA TOURTERELLE & LE MOINEAU

UN Moineau s'étoit enflammé
Pour une jeune Tourterelle;
Il n'aimoit que pour être aimé,
Et pressoit vivement sa Belle.
Mais elle, d'un air de courroux,
En repoussant le téméraire,
Lui dit : mon cher ami, tout doux,
Nous ne ferons jamais affaire.
Je hais tous ces emportemens
Qui viennent d'une aveugle flamme;
Je n'aime que les sentimens,
Ce sont les délices de l'ame.
Des sentimens ! expliquez-moi
Ce que ce grand mot représente.
Peut-être en aurois-je; & pourquoi

Etre d'abord si mépriſante ?
Ecoutez bien : je ſuis conſtant ;
Je paſſerai toute ma vie
A ne vous careſſer qu'autant
Que je vous en verrai l'envie.
Je ſuis délicat, attentif,
Moderé, quand il le faut être,
Quelquefois auſſi plus actif,
Et ſur-tout de moi toujours maître.
Un rien, une œillade, un ſouris
Me tient lieu de la jouiſſance,
Et d'eſpérance je nourris
L'Amour affamé par l'abſence.
Pour l'exacte diſcrétion,
Je ſçais la pouſſer à l'extrême ;
La moindre petite action,
Je la cache juſqu'à moi-même.
Sans m'autoriſer du paſſé,
Par de nouveaux ſoins je mérite
Que de mon bonheur commencé
On daigne m'accorder la ſuite.
Enfin, ce que j'aime eſt mon tout,
Mon bien, mon unique fortune :
Ce ſont deux ames bout à bout,
Ou plutôt deux qui n'en font qu'une.
Voilà, ma mignonne, voilà
Des ſentimens, ou je m'abuſe :
S'il en eſt d'autres que ceux-là,
La Nature me les refuſe .....
Ces témoignages entaſſés
Qu'à ton amour tu viens de rendre,
C'eſt beaucoup ; mais non pas aſſez,
Pour m'engager & me ſurprendre.
Certain charmant je ne ſçais quoi,
Qui je ne ſçais comment s'explique,
Ah ! ſi je le voyois en toi !
Mais à préſent nul ne s'en pique.
Des ſentimens, des ſentimens !

Hélas !

Hélas ! jamais n'en trouverai-je ?
Seuls amenez-moi des Amans,
Seuls vous avez ce privilége.
Je comprends : je ne vous plais point,
Ou quelqu'autre eſt votre conquête :
Des ſentimens ! voici le point,
Ce n'eſt rien qu'un refus honnête.
Adieu donc, lui dit le Moineau ;
Mais d'un ton ſi vif & ſi tendre,
Qu'elle lui repliqua : tout beau,
Il faut un peu ſçavoir attendre.
Eh ! malheureux petit brutal,
Faut-il ?.... Auſſi-tôt l'inhumaine
Fit ſemblant de ſe trouver mal,
C'étoit donner liberté pleine.
Le drôle ſçut ſe régaler
Aux dépens de notre cruelle.
Il faut bruſquement s'en aller,
Si l'on veut que l'on nous rappelle.

## L'HIRONDELLE.

UNe Hirondelle inquiette,
Voyant approcher l'hiver,
Pour n'être priſe ſans verd,
Voulut faire ſa retraite.
Elle avertit ſes petits
De s'apprêter au voyage ;
Mais ils n'en ſont pas d'avis.
Pourquoi ce remue-ménage,
Ma Mere ? Quel vertigo
De changer de domicile !
Nous avons tout à gogo ;
Les plaiſirs ſont notre aſyle ;
Dans les champs & dans la ville,
Eſt-il un climat plus doux ?

Le ſoleil, dont la lumiere
Doit être commune à tous,
Ne luit ici que pour nous :
Tout nous rit, tout nous proſpere ;
Ma Mere, à quoi penſez-vous ?
Ah ! Jeuneſſe ſans cervelle,
Née ici de ce printems,
Vous n'avez point vu, dit-elle,
D'autres lieux, ni d'autres tems.
Ce n'eſt pas toujours de même ;
Bientôt l'hiver au teint blême,
Va rendre l'air ſans chaleur,
La campagne ſans verdure.
Où trouver dans la rigueur,
Abri contre la froidure,
Ver ou mouche pour pâture ?
Prévenons-en le danger,
Avant que l'air de la France,
Si ſujet à l'inconſtance ;
Ait eu le tems de changer.
Son ſéjour en vain nous flatte ;
L'eſpece dont on nous voit
Eſt un peu trop délicate
Pour attendre le grand froid.
Faut-il qu'on vous réitere
Que le climat qui vous plaît
Pour les Hirondelles n'eſt
Qu'une terre paſſagere.
Des Pays chauds habitans,
Nous en ſortons au printems,
Pour venir ſur le rivage,
A la faveur du beau tems,
Etablir notre menage.
Mon deſſein eſt accompli,
J'ai pris mon tems de maniere
Que tout m'a bien réuſſi.
Graces à Dieu, vous voici
Auſſi drus que Pere & Mere.

Que ne me reste-t il à faire,
Si-non de mettre à couvert,
Dans une terre éloignée,
Des insultes de l'hiver,
Et moi-même & ma lignée ?

## L'HIRONDELLE ET LES FOURMIS.

UNe Hirondelle, habile aventuriere,
Un jour entra dans une fourmilliere,
Et tout d'un coup ne songea qu'aux moyens
D'avoir le bien des petits citoyens.
Mes chers enfans, il est un nouveau Monde,
Leur cria-t-elle, où la terre féconde
Incessamment, par mon ordre & mes soins,
Raportera dix centuples au moins.
Quelqu'un veut-il entrer dans la dépense,
Et me donner ce qu'il voudra d'avance ?
Je prendrai tout, & même jusqu'au grain
Dont la bonté n'est pas un fait certain ;
Et pour le prêt qu'on daignera me faire,
De grands trésors seront le prompt salaire.
De grands trésors répondent les Fourmis !
Comment cela ? Un de nos bons amis,
De ce pays revenu cette automne,
Dit que la mort n'y conserve personne ;
Point de maisons, ni pierres pour bâtir,
Peu d'alimens, rien de quoi se vêtir ;
Que le terrein, quoique neuf & fertile,
A cultiver sera très-difficile ;
Et que des bois, qu'habitent les Castors,
Sont de ces lieux les uniques trésors.
Il ne falloit de sens commun qu'une once
Pour suggérer une telle réponse ;
Et cependant, sur de simples billets,
Quelques fourmis lâcherent leurs effets.

On les paya ; mais l'étrangere habile
En payoit un pour en redonner mille.
Payoit ! que dis je ? Un profit inoui
Rendit chacun interdit, ébloui.
Heureuſement revenant à ſoi-même,
Du gain flatteur on vit le ſtratagême ;
Et reconnoiſſant l'impoſſibilité,
On ſçut ſe taire, & n'être plus tenté.
Lorſqu'on nous fait des promeſſes trop amples,
Défions-nous d'un funeſte retour :
Il doit paroître auſſi clair que le jour,
Quand on propoſe un profit ſans exemples.

## LE PERROQUET & LA PERRUCHE.

UN petit-maître Perroquet
Prenoit plaiſir à faire entendre,
Par ſes façons & ſon caquet,
Que pour lui Perruche étoit tendre.
Chaque oiſeau préſent murmuroit
De ſes ſottes minauderies ;
Perruche elle-même ſouffroit
De ſes fades cajoleries.
Néanmoins elle n'oſa point
Sur le champ lui faire querelle ;
Mais il fut tancé de tout point
Si-tôt qu'il fut ſeul avec elle.
Honteux, confus, tout interdit,
Il eſſuya la réprimande ;
Puis, d'un air docile, il lui dit :
Inſtruiſez-moi ſur ma demande.
Chez la Belle qui m'a charmé
Comment devois-je donc paroître ?
N'y paroiſſez jamais aimé,
Mais ſeulement digne de l'être.

## LA ROSE.

VOus voulez me cueillir, disoit la Rose en pleurs
Au jeune Corylas, qui l'avoit cultivée ;
Hélas ! m'avez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs ?
Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs?
Par ces mots la Rose vermeille
Croyoit convaincre Corylas ;
Corylas détournant l'oreille,
Feignoit de ne l'entendre pas.
Cent fois, poursuivoit-elle encore,
Vous avez prévenu l'aurore,
Pour me voir & pour m'arroser.
Vous n'osiez même me baiser,
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Arrêtez, chez Berger ; cruel que faites-vous ?
Arrêtez un moment : quand vous m'aurez cueillie ;
Quelques instans après vous me verrez flétrie ;
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.
Ainsi parloit la Rose en larmes,
Mais ses cris furent superflus.
Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes ;
Et Corylas ne l'aima plus.
Amans, dans les plus dures chaînes,
Contraignez vos brûlans desirs.
Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.

## LE LYS & LA VIOLETTE.

AUprès d'un Lys très-humblement
La Violette étoit couchée ;
Des graces de son fier Amant

Elle étoit vivement touchée :
Mais n'oſant pas lui déclarer
Le feu ſecret qui la dévore,
Elle ſe contentoit d'errer.
Au pied de celui qu'elle adore.
Le Lys, du haut de ſa grandeur,
La lorgne dans ſon bas étage.
A l'aſpect d'un ſi grand Seigneur,
Elle rampe encor d'avantage.
A cauſe de la nouveauté
D'une Belle qui s'humilie,
L'orgueilleux Lys en fut tenté,
Et bientôt l'intrigue ſe lie.
J'euſſe vu du premier coup d'œil
La Violette & ſon manége :
L'humble beauté n'eſt qu'un orgueil
Qui doucement veut tendre un piége.

## LE PAON & LE PHÉNIX.

UN jeune Paon de ſa queue étalée
Préconiſoit la ſuperbe beauté.
Il s'attendoit d'aller ſaiſir d'emblée
Les cœurs friands de toute la Cité.
Vint un Phenix, qui, malgré ſon plumage,
Moins ſéduiſant, put ſeul en approcher.
Pourquoi ſur l'autre eut-il tant d'avantage?
C'eſt qu'il renaît ſans ſortir du bucher.

## LES PIGEONS & LE MOINEAU.

LE long d'un mur étoient juchés
Deux Pigeons conſtans & fideles,
Les yeux l'un ſur l'autre attachés,

Et déployant un peu leurs aîles.
Un Moineau plein d'activité
Insultoit à leur quiétude,
Traitant cette tranquillité
D'indolence, d'ingratitude,
De dégoût, de caducité.
Pensez mieux de notre tendresse,
Dit la Colombe avec douceur :
L'amour est moins une courte caresse,
Qu'un long épanchement du cœur.

## LE SANSONNET & LA COLOMBE.

Dieux ! que j'aime Margot la Pie !
Jamais n'en pourrai-je être aimé ?
Disoit un Sansonnet charmé
A la Colombe son amie.
Quoi ! pour un si volage oiseau
Tu peux soupirer, lui dit-elle !
C'est dommage qu'un feu si beau
Te brûle pour une infidelle.
De cette Margot parlez mieux,
Dit le Sansonnet en colere.
Dépeins-nous donc son caractere,
Répond la Colombe aux doux yeux.
C'est bonté de cœur admirable,
Une éloquence sans caquet,
Une humeur toujours agréable,
De beaux yeux, l'air un peu coquet.....
( Mais sur ce point je suis discret,
Ce mal devient inévitable. )
Enfin des talens, des appas ;
Et si vous vouliez que j'en cause,
Je dirois qu'elle a quelque chose
De plus rare, qu'on ne voit pas.
De lui plaire fais ton étude,

Répondit l'oiseau de Cypris ;
Mainte Colombe sage & prude
Voudroit être Pie à ce prix.

## L'AIGLE & LA MOUCHE.

JE suis un Oiseau sans pareil,
A la Mouche disoit une Aigle ;
Je m'éleve jusqu'au Soleil,
Et sur son cours mon vol se regle.
C'est, dit l'autre, de grands honneurs ;
Que d'approcher du Dieu de la lumiere.
Je ne vante point mes grandeurs,
Mais je touche à tout la premiere.

## LE PINSON FUGITIF.

UN Pinson tendrement aimé
Pour la douceur de son ramage,
Songeoit à s'évader de la petite cage,
Où depuis plus d'un an il étoit enfermé.
Un jour son Maître étant charmé
De l'ouir fredonner avec tant de justesse,
Le tire de prison, le baise, le caresse,
Et le fait percher sur son doigt.
Mais, loin que son ingrat réponde à sa tendresse,
Il part, sans lui rien dire, & vole vers le toît.
Son Maître met tout en pratique
Pour l'obliger à revenir.
Sois assuré qu'à l'avenir
Tu seras mieux chez moi que n'est mon fils unique ;
Je te promets, lui disoit-il,
Qu'à la place des grains de mil,
Ta mangeoire sera pleine de cassonade ;

Je prétends que la limonade
Soit ton ordinaire boisson.
Mais néant ; notre ingrat Pinson
Lui dit en secouant les aîles :
Toutes ces promesses sont belles ;
Jadis elles m'auroient tenté.
Mais maintenant je trouve en elles
Moins de douceur que dans la liberté.

## LE PAPILLON & LES TOURTERELLES.

UN Papillon, sur son retour,
Racontoit à deux Tourterelles,
Combien, dans l'âge de l'amour,
Il avoit caressé de Belles.
Aussi-tôt aimé qu'amoureux,
Disoit-il, ô l'aimable chose,
Lorsque, brûlant de nouveaux feux,
Je voltigeois de rose en rose !
Maintenant on me fuit par-tout,
Et par-tout aussi je m'ennuie.
Ne verrai-je jamais le bout
D'une si languissante vie ?
Les Tourterelles, sans regret,
Répondirent : dans la vieillesse,
Nous avons trouvé le secret
De conserver notre tendresse.
A vivre ensemble nuit & jour
Nous goûtons un plaisir extrême.
L'amitié qui vient de l'amour
Vaut encor mieux que l'amour même.

## LA VÉRONIQUE & L'AUBE-ÉPINE.

LA Véronique à l'Aube-Épine
Vantoit ſes attributs parfaits.
Je vaux toute la Médecine.
Qui ne connoît pas mes effets ?
Il n'eſt point de mal indomptable
A ma ſpécifique vertu ;
Il n'eſt point de plaie incurable....
Point d'incurable ! Y penſes-tu ?
Tes vertus ne ſont pas ſi ſûres.
Ma Fleur dit qu'un mois va venir,
Où le cœur reçoit des bleſſures
Que tu ne pourras pas guérir.

## LE HÉRISSON & LA TAUPE.

MAudit ſoit le ſiecle où nous ſommes
Diſoit un joli Heriſſon.
Sçais-tu bien que ces vilains hommes
Ont ſur moi fait une Chanſon ?
Me voilà devenu ſottiſe.
D'où vient équivoquer ainſi ?
J'en fus également ſurpriſe,
Me voyant ſottiſer auſſi,
Lui répond la Taupe fâchée.
Par la perverſité du tems,
Une équivoque eſt attachée
A tout ce qui frappe les ſens.
Sur les mots ſans ceſſe on badine ;
Cela produit un ſot effet ;
Car delà vient, je m'imagine,
Que plus on dit, & moins on fait.

## LE CHIEN GASCON.

JE ſuis de la fidélité,
Diſoit un Chien, le vrai Symbole.
Combien de tréſors ont été
Sous ma tutelle en ſûreté,
Sans que j'en ôtaſſe une obole !
Eſt-il d'animal comme moi,
En ſoupleſſe qui me ſurpaſſe,
Lorſque, devant le jeune Roi,
Je fais des tours de paſſe-paſſe ?
Je vous détaillerois mon art
Et pour la chaſſe, & pour la pêche
Où je nage comme un Canard ;
Mais ma modeſtie en empêche.
Sçavez-vous ce que répondit
Une jeune Eperlan femelle :
Que n'ai-je au moins une parcelle
De tous les talens qu'il décrit !
Voici ma vie, écoutez, Belle,
On m'enfile, & puis on me frit.

## LE DINDON & LA FRAISE.

SUr une Fraiſe appetiſſante
Un gros Dindon jettant les yeux,
Vers cette Belle qui le tente,
Porta ſon bec audacieux.
Sans égard, ſans délicateſſe,
Il la gobe en maître abſolu.
Eſt-ce donc ainſi qu'on ſe preſſe,
Dit-elle à ce vilain goulu ?
Grand merci, vorace bedaine,
De vouloir tout d'un coup finir ;

Vous m'allez épargner la peine
De vous procurer du plaisir.

## LA FLUTE & L'OREILLE.

ARrête, Pan, écoute, adore;
Je suis la Flûte de Blavet;
N'ose pas en jouer encore,
Sans lui demander un brevet.
Tu voudrois bien avoir la bouche
Qui produit ces sons gracieux,
Et sans qu'il semble qu'elle y touche,
Transporte l'ame dans les Cieux.
Oui bien, sa bouche est sans pareille,
Dit Pan avec sincérité;
Mais je place dans son Oreille
Le centre de la volupté.

## L'ARC-EN-CIEL & LES RATS.

DU haut Empire de la Lune
On bannit un jour tous les Rats;
Qui, cherchant meilleure fortune,
Voulurent descendre ici bas.
Le long d'un Arc-en-ciel immense
Dégringolent les bonnes gens.
La Troupe, par reconnoissance,
Avec lui contracte alliance;
Et c'est, dit-on, depuis ce tems
Qu'à cause du service extrême
Que l'Arc-en-ciel rendit aux leurs,
On remarque dans l'homme même
Des Rats de toutes les couleurs.

## LA CHENILLE & LA FEMME.

CHenille, vilain animal,
Qui dans ces bois nous importune,
Qu'à nos arbres tu fais de mal !
Ah ! Dieux ! je crois en sentir une.
La Chenille ayant entendu
Ce qu'une femme disoit d'elle,
Sans se fâcher, a répondu :
Ma laideur n'est pas éternelle.
Bientôt changée en Papillon,
J'aurai des couleurs admirables
Du bleu, du blanc, du vermillon,
Et je serai des plus aimables.
Plus d'une Femme, à ce qu'on dit,
Est de moi l'image parfaite,
Chenille au sortir de son lit,
Papillon après sa toilette.

## PARODIE DE LA FABLE

Précédente.

CHenille, charmant animal,
Ouvrage exquis de la Nature,
Si tu nous fais un peu de mal,
Rien n'est si beau que ta parure.
La Chenille ayant entendu
Ce que la Femme disoit d'elle,
En soupirant, a répondu :
Ma beauté n'est pas éternelle.
Bientôt, changée en Papillon,
Malgré ce mélange admirable
De bleu, de blanc, de vermillon,
Je ne paroîtrai plus aimable.

De la volage, à ce qu'on dit;
Je ferai l'image parfaite.
Déjà j'entends que l'on maudit
Le Papillon & la Coquette.

## LA BERGERONNETTE & LA PIE.

*Fable allégorique.*

UNe jeune Bergeronnette,
Et qui cachoit dans ſes yeux fins,
Une humeur gentille & follette,
Crut, pour parvenir à ſes fins,
C'eſt-à-dire à ſon mariage,
Qu'il falloit bien choiſir un cœur;
Attendu que d'un bon ménage
Dépend le ſouverain bonheur.
Prends pour conſeil & pour amie,
Lui dit un beau matin l'Amour,
Cette belle & ſçavante Pie;
Tu t'en trouveras bien un jour.
Fi donc, la Pie! Elle eſt larrone.
Tant mieux, répond l'enfant aîlé;
Je lui dirai qu'elle te donne
Tous les cœurs qu'elle aura volé.
Par cet ordre déſabuſée,
Elle prit Cupidon au mot,
Et depuis ce tems la ruſée
Aime éperduement ſa Margot.

## LE CHIEN & LE MOINEAU.

OUi, je vis heureux comme un Roi;
Pour le plaiſir je ſemble vivre;
Je me fais moi-même la loi,
Et ma loi c'eſt de n'en point ſuivre.

En amour je suis un Lutin :
Avec les Belles du bocage,
Si ne m'y prenois du matin,
Au soir resteroit trop d'ouvrage ;
Et d'ailleurs quelle liberté !
Le Moineau parloit de la sorte
Au petit Chien de qualité,
Que toujours sa Maîtresse porte.
Mais ce bien-aimé, fier des soins,
Des attentions assidues
A prévenir tous ses besoins,
Et de cent caresses rendues,
Qu'on lui prodigue chaque jour
Pour les délices de la vie,
Voulut l'emporter à son tour.
La mienne, dit-il, est suivie
De tous les différens bonheurs ;
Et même, lorsqu'on me gourmande,
Ma Maîtresse, par ses rigueurs,
Me marque une amitié plus grande.
Quoi ! vous fuyez votre Maman !
Vous ne m'aimez point, me dit-elle !
Je ne vous ai pas vu d'un an ;
Oh ! nous aurons tous deux querelle.
Mais à peine ai-je été grondé,
A peine chagrin j'en demeure,
Qu'aussi-tôt un baiser dardé
Me parcourt pendant plus d'une heure.
Le Moineau répondit ; Es-tu donc assez sot
De t'attribuer sa tendresse ?
Ce n'est pas toi, pauvre idiot,
C'est son Amant qu'elle caresse.

## LES DEUX CHIENS.

UN petit Chien appellé Friolet,
Jeune, joli, caressant & douillet,

Sembloit tout seul occuper sa Maîtresse.
Enorgueilli des marques de tendresse
Qu'il recevoit & le jour & la nuit,
Un beau matin, il disoit ce qui suit
A Soliman, qui venoit de la chasse :
Gros animal, que les Chiens de ta race
Sont malheureux ! Un morceau de pain noir
Est ton salaire & ton unique espoir.
Quand fatigué, battu, patte meurtrie,
On te rattache au fond d'une écurie,
Moi, sur Madame incessamment couché,
Je suis nourri de biscuit tout mâché.
Je dors faut voir. Jamais on ne réveille,
Que pour manger, Friolet qui sommeille ;
Ou pour baiser son museau si chéri.
Elle est en pleurs au moindre petit cri.
Qu'as-tu, mon fils, mon roi ? Viens à ta mere,
Viens, mon amour, & c'est chere sur chere
Qu'elle me fait. Cent sortes de discours,
Que l'on m'adresse, & qui partent toujours
Du fond du cœur, témoignent bien qu'on m'aime
Plus que son bien, son mari, que soi-même.
Te parle-t-on à toi si tendrement ?
Non, repliqua Soliman brusquement ;
Mais, quand aussi mon Maître prend ma patte,
Quand quelquefois il me baise, il me flatte,
C'est seulement moi seul qu'il a dessein
De caresser. Tu ne sçais pas le fin
De cet accueil qu'en dupe tu nous vantes.
A ta Maîtresse un Tel tu représentes.
Ce n'est pas toi, va, ne t'y trompe pas,
C'est son Amant, qu'elle tient dans ses bras.

## LE RHINOCEROS & LA GUENUCHE.

UN Rhinoceros lourd, pesant,
Et d'une forme Eléphantine,

Se sentit un amour pressant
Pour une Guenuche enfantine.
Ciel ! quelle disproportion,
Et pour l'esprit & pour la taille !
S'il arrivoit telle union,
Les choses n'iroient rien qui vaille.
Le Rhinoceros entêté,
Dit : je m'en rapporte à l'Oracle ;
Et le Grand-Prêtre consulté
Répond, je n'y vois point d'obstacle.
L'Amour est le tyran des cœurs ;
S'il falloit qu'il prît la balance,
Pour mettre au niveau ses faveurs,
Où seroit sa toute-puissance ?

## L'ABEILLE & LE HIBOU.

IL étoit une Abeille allerte, vigilante,
Tout le jour occupée au soin de sa maison ;
Adroite, ingénieuse, & sans cesse agissante,
Pleine d'esprit & de raison.
Ce n'est pas tout, brillante & belle,
Elle ravissoit tous les cœurs ;
Un air frais, de vives couleurs,
Et par-tout beauté naturelle.
Par hasard un vilain Hibou,
La rencontrant, eut l'imprudence
D'en devenir amoureux fou.
Vous me direz : quelle insolence !
Vous avez raison. Néanmoins
On ne rebuta pas ses soins ;
Tout en plut, jusqu'à son silence.
Son minois sombre & triste, & sa lugubre humeur
Furent pris pour respect, pour secrette langueur ;
Sa retraite & sa solitude,
Pour crainte & pour inquiétude.

Bref, l'affaire alloit si grand train ;
Que plus d'un bel oiseau chagrin
S'en plaignit ; on fit une ligue,
Pour rompre la nouvelle intrigue.
Le Papillon étoit le plus jaloux ;
Joint aux autres rivaux, ils s'en allerent tous
Porter au Dieu d'Amour leur plainte légitime.
N'est-ce pas, dirent-ils un crime
Que notre Abeille aime un Hibou ?
Quel rapport, quelle ressemblance !
Que l'on nous montre donc par où
Peut venir cette bienveillance.
Un Hibou ! Ciel ! Que peut-on voir
De plus hideux & de plus noir ?
La plus aimable volatile
Aimeroit le monstre des bois !
L'une est vive, enjouée, agile ;
L'autre pesant, morne, fournois.
A-t-on jamais vu d'alliance
Plus mal assortie en tout point ?
Nous attendrons votre Sentence,
Et jusques-là nous ne le croyons point.
Cupidon écouta la jalouse cohorte
Et, son trait à la main, répondit de la sorte :
J'adjuge à ce laid animal
Sur le cœur de l'Abeille une entiere victoire.
Si, pour s'aimer, tout devoit être égal,
Où seroit donc ma puissance & ma gloire ?

## LA FOURMI & LE CHAT.

UNe Fourmi vigilante, empressée
A voiturer la moisson ramassée
Pour son hiver, passoit & repassoit
Devant un Chat, & souvent l'agaçoit,
En lui disant : Petites que nous sommes,
Ne laissons pas d'apprendre à vivre aux hommes ;

Et Salomon renvoie à la Fourmi
Le Fainéant pendant l'Août endormi.
Il a raison : mon agissante adresse
Réveilleroit la plus froide paresse.
Toi, que fais-tu, que puisse un spectateur
Mettre à profit ? Il est vrai, grand docteur
A Souris prendre, on voit ta patte habile
Dans la maison n'être pas inutile.
Mais, pour mieux faire, il faudroit, aussi-tôt
Que la rusée est à toi d'un plein saut,
Me la croquer, & vîte en sentinelle
Te préparer à capture nouvelle.
S'en faut beaucoup que l'on en use ainsi
Chez tes pareils. Est-elle à ta merci,
La friponniere : en vrai Polichinelle,
De cent façons tu te mets avec elle
A badiner, & prête à t'échapper,
Au même instant tu cours la ratraper ;
Si que, cent fois tournée & retournée,
Elle est ton jeu le long de la journée.
Tu ne finis tes folâtres ébats,
Que quand ta patte & tes yeux sont bien las ;
Même on croiroit que tout ce badinage
Te plairoit plus que le but de l'ouvrage.
Il faut agir plus sérieusement,
Et ne pas perdre un seul petit moment.
A toi permis ; le premier je t'en loue,
Répond le Chat : mais tandis que je joue
Si follement, sçache qu'à ma façon
Je fais à l'homme une belle leçon.
C'est à longs traits qu'on doit goûter la joie ;
Et le vainqueur à même de sa proie,
Qui ne sçait pas allonger son plaisir,
Reste bientôt sans force & sans desir.
La volupté met tous ses artifices
A reculer la fin de ses délices.
Adieu, Mignonne : instruis l'oisiveté ;
J'instruirai, moi, l'amour précipité.

## LE PINSON & LA TOURTERELLE.

UN Pinſon ſe mouroit d'ennui,
Voyant ſa petite maîtreſſe
Ne plus paroître avoir pour lui
Ni ménagement, ni tendreſſe.
Fâché de ſes nouveaux mépris,
Il s'en plaint à la Tourterelle.
Voulez-vous renouer, dit-elle?
Oui bien; dans le bois de Cypris
Il n'eſt point d'amant ſi fidele.
Son cœur vous aviez donc conquis?...
A mille faveurs j'en appelle.
Comment obtîntes-vous ce prix?...
Par beaucoup de ſoins, & d'allarmes.
Cher Pinſon, reprenez vos armes;
On garde un cœur comme on l'a pris.

## LE CHEVAL & LE CHIEN.

UN beau Cheval qu'avoit Dame Nature
Fait à plaiſir, vantoit ſon encolure,
Tête, poitrail, croupe & jambes ſurtout:
Il ſe louoit enfin de bout en bout,
Sans oublier ſon admirable adreſſe
Dans le manége, encor moins ſa viteſſe;
Puis dit au Chien: Petit, regarde-moi,
Des animaux ne ſuis-je pas le Roi?
Quel air! quel port! Je ſuis le vrai modele
D'un noble orgueil. Pour moi, je ſuis fidele,
Répond le Chien, & je me borne-là....
C'eſt fort bien fait, mais c'eſt peu que cela;
De tes talens la liſte n'eſt pas ample...

Je le ſçais bien, mais on voit maint exemple,
Chez les humains, de ta grande fierté ;
On n'en voit point de ma fidélité.

## LA POULE & LE RENARD.

UNe Poule alerte & joyeuſe
Vivoit ſans ſoins & ſans ſouci.
Elle avoit tout à ſa merci,
Et tout ſembloit la rendre heureuſe.
Dans ſon nid le grain abondoit,
Pour ſes bons œufs qu'elle pondoit.
Elle étoit jeune, elle étoit belle,
Et ſon Coq ne careſſoit qu'elle.
Un vieux Renard lui dit un jour :
Comment te vantes-tu, m'amour,
Que rien au monde n'eſt capable
De te troubler dans ton bonheur ?
Eh ! de moi tu n'as donc pas peur ?
Si jamais j'entre dans l'étable,
Nous verrons... Et que verrons-nous ?
J'attends tranquillement vos coups :
Mais du premier, je vous en prie,
De vivre faites-moi ceſſer.
Le dernier plaiſir de la vie
Eſt de mourir ſans y penſer.

## LA SOLE & LE POULET.

UNe Sole étoit amoureuſe
D'un beau, jeune & petit Poulet ;
Qui, pour la rareté du fait,
Rendoit ſouvent ſa Belle heureuſe.
Quelle rareté, dira-t-on ?

C'eſt qu'il ne craint point que la Soſe
En jaſe la moindre parole,
Et divulgue leur paſſion.
Quoi donc ! Eſt-ce que jamais Dame
Publia ſes tendres délits ?
Bon ! l'Homme ſe vantoit jadis :
Mais, pour le préſent, c'eſt la Femme.

## LES TOURTEREAUX & LA FAUVETTE.

QU'on eſt malheureux, quand on aime !
S'entrediſoient deux Tourtereaux !
Tantôt une frayeur extrême
Vient des jaloux, ou des rivaux.
Tantôt les rigueurs de l'abſence
Nous font couler les jours en pleurs ;
Quelquefois même la préſence
Expoſe à de vives douleurs.
Un importun nous incommode,
Un babillard nous fait rougir,
Ou quelque ridicule mode
Gloſe notre façon d'agir.
Allons conſulter à Cythere
Les Oiſeaux de ce pays-là.
Vers cette région ſi chere
Le beau couple auſſi-tôt vola.
La Fauvette expérimentée
Conſola nos pauvres Amans,
Et leur tendreſſe rebutée
Reçut ces éclairciſſemens.
*Souvent les amoureux deſirs*
*Dans de grands chagrins nous engagent ;*
*Mais les chagrins ſont des plaiſirs,*
*Lorſqu'entre deux ils ſe partagent.*

## LE HIBOU & LA TOURTERELLE.

POur sa Maîtresse un vieux Hibou
Avoit pris une Tourterelle,
S'imaginant, le vilain fou,
Qu'il pourroit se faire aimer d'elle.
Mais n'essuyant que des mépris,
Et des rebuffades très-vives,
Aux dépens du fils de Cypris,
Il s'évapore en invectives.
Au Diable soit l'enfant maudit,
Et sa puissance souveraine,
Qui n'a ni vertu ni crédit
Sur le cœur de mon Inhumaine!
N'espere point d'heureux retour,
Hibou; ton erreur est extrême.
On accuse souvent l'Amour,
Au lieu de s'accuser soi-même.

## LE PAPILLON.

UN jeune Papillon, éleve du Printems,
Beau, brillant, bien doré, mais léger & volage:
En d'autres ce défaut déplairoit, j'y consens;
Dans notre Papillon c'étoit un avantage:
Ce nouveau fils du blond Phébus,
Ce mignon de Dame Nature,
Par la beauté de sa parure,
Sembloit de tous les cœurs exiger les tributs.
Déjà Flore en paroît éprise,
Déjà Zéphyre en est jaloux,
Et dans son cœur se formalise
De ce qu'on lui fait les yeux doux.

Mais, telle enfin est la méthode ;
Un bel & magnifique habit,
Certains petits airs à la mode,
Des jeunes gens font le débit.
Avec de pareils avantages,
Jugez si notre Papillon
Sçut attirer tous les suffrages.
Pour lui d'abord soupira, ce dit-on ;
Une foule de fleurs nouvelles,
Qui toutes avoient des appas ;
Mais vainement soupiroient-elles ;
Car Papillon ne les écoutoit pas.
Il courtisa la Rose & puis la Tubereuse,
Puis l'Anemone, puis l'Oeillet.
Nulle pourtant ne fut assez heureuse
Pour fixer ce petit Coquet.
Tout enivré de ses conquêtes,
Le galant se croyoit au rang des Paladins ;
Mais souvent les plus belles fêtes
Finissent par de grands chagrins.
Sur le soir de cette journée,
Je pense, un Démon séducteur,
Peut-être aussi sa destinée,
Lui fit appercevoir une sombre lueur.
Dès-lors adieu fleurs & parterre,
Adieu les Roses & les Lys ;
Vous tâchez en vain de lui plaire,
La flamme est la Beauté dont son cœur est épris.
Il étoit sans expérience,
Ainsi qu'un Papillon d'un jour,
Et méritoit quelque indulgence,
Si les Destins n'étoient pas sans retour.
Il vole où son malheur l'appelle.
D'abord l'instinct fut le plus fort,
Et l'obligea, malgré son zele,
A calmer le premier transport.
Mais Jeunesse est présomptueuse ;
Et ne veut jamais foiblement ;

A son

A ſon humeur impérieuſe
Tout doit céder dans le moment.
Tant s'approcha de ces flammes mortelles
L'inconſidéré Papillon,
Qu'il y laiſſa ſa parure & ſes aîles,
Et demeura rôti comme un Grillon.
Cependant encor il reſpire;
Mais triſte, morne & languiſſant,
Oſant à peine ſe produire,
Le cœur toujours hautain, quoiqu'à terre rampant.
Cet infortuné volatille
Voudroit encore être Chenille;
Mais le cruel Deſtin en ordonne autrement.

## LE PHILOSOPHE & L'AVOCAT.

UN Philoſophe ſonge-creux,
Qui ne ſçavoit qu'en théorie
Ce que c'eſt que d'être amoureux,
Diſoit un jour: Je vous en prie,
Expliquez-moi, jeune Avocat,
D'où vient que l'Amant ſe propoſe
Un plaiſir vif & délicat,
En répétant la même choſe.
C'eſt un abus, en vérité,
D'appeller un bonheur ſuprême
Une choſe ſans nouveauté,
Dont l'effet eſt toujours le même.
Monſieur le raiſonneur profond,
Permettez que l'on vous informe
Qu'un même plaiſir quant au fond,
Eſt différent quant à la forme.

## LE CHIEN & LE MOINEAU.

UN Chien fameux par ſes proueſſes,
Et le plus galant des Moineaux,
Parloient de leurs tendres careſſes,
Et calculoient leurs faits nouveaux.
Pauvres pécores que nous ſommes,
Dirent-ils enſuite en courroux,
De ne pas nous moquer des hommes,
Qui veulent l'emporter ſur nous!
Je voudrois un peu leur apprendre
A ces Meſſieurs les fanfarons,
Qu'au ſeul printems je ſuis plus tendre
Qu'eux pendant les quatre ſaiſons....
Chien, toi qui te dis ſi fidele,
Et dont le nez eſt ſi vanté,
Ne te donne point pour modele
De la tendre fidélité.
Moineau, la volupté ſuprême,
N'eſt point le plaiſir que tu prends;
C'eſt du plaiſir toujours le même
Faire cent plaiſirs différens.

## LES MOINEAUX & LES TOURTERELLES.

DEux Moineaux, & deux Tourterelles,
Sçavoir, deux mâles, deux femelles,
Se diſputoient entr'eux le prix
Du beau petit jeu de Cypris.
Le Moineau vantant ſa proueſſe
Diſoit: Voyez quelle eſt mon amitié!
J'aborde à peine ma Moitié,

Quelle eſt ſûre de ma tendreſſe.
Auſſi-tôt envolé qu'auſſi-tôt de retour,
Auſſi-tôt de retour qu'auſſi-tôt je m'envole,
L'expreſſion de mon amour
Va plus vîte que la parole.
La Tourterelle, ſans regret,
Et ſans murmure,
Lui répliqua : l'admirable ſecret,
Pourvu qu'il dure !
Mais, pauvre Ecolier mal inſtruit,
Que tu ſçais peu ce que c'eſt que careſſe !
Ce qui précede & ce qui ſuit,
Du jeu d'amour eſt la délicateſſe.
Ce n'eſt point ce plaiſir que vous trouvez ſi grand,
Qui fait la volupté ſuprême.
Elle eſt dans ce plaiſir, qui toujours eſt le même,
Et qui toujours eſt différent.

## LE ROSSIGNOL & LA FAUVETTE.

BOn jour, mon aimable Fauvette :
Un Roſſignol fort amoureux
S'adreſſe a vous, pour faire emplette
Des moyens de ſe rendre heureux.
Je fais tous mes efforts pour plaire ;
Je ſuis jeune, tendre & conſtant.
Hélas ! j'ai beau dire & beau faire,
Je ne ſçaurois être content.
Tout me refuſe : hier encore,
A la plus Belle de nos bois
Je n'eus pas dit, je vous adore
Et je veux vivre ſous vos loix,
Qu'à l'inſtant même très-fâchée,
En me lançant un fier regard,
Elle s'envole effarouchée,
Et s'en va chanter à l'écart.

Cependant avec éloquence
Je lui confeſſois mon amour.
Tant pis ; on doit avec prudence
Mettre ſes ſentimens au jour.
Avant d'épanouir ſon ame,
Il faut ſouvent attendre un peu.
Ne déclarez point votre flamme,
Qu'on ne s'attende à votre aveu.

## LE ROSSIGNOL, LE MERLE ET LA ROSSIGNOLETTE.

UN jeune Roſſignol & ſa Roſſignolette,
Par mainte & mainte chanſonnette,
Naïvement s'entre-contoient
Ce que l'un pour l'autre ils ſentoient,
Ni plus, ni moins, ſelon la Gauloiſe méthode.
Roſſignols, comme nous, ne changent pas de mode ;
Toujours même plumage, & toujours même amour,
Ils chantoient jour & nuit ; les échos d'alentour
Retentiſſoient du ſon de leur vive cadence.
Près d'un buiſſon voiſin faiſoit ſa réſidence
Un vieux Merle, grand radoteur,
Noir & bourru comme un Docteur.
Le chant des Roſſignols lui donnoient la migraine.
Que n'ont-ils comme moi l'aſthme & la courte haleine,
Diſoit le caduc animal !
Au diable l'amour muſical ;
Morbleu, je les ferai bien taire.
Il raiſonnoit ſur cette affaire
Comme un fin Merle qu'il étoit.
C'eſt ainſi qu'il argumentoit :
Roſſignol ſans amour eſt bientôt ſans ramage :
L'amour ne peut durer que juſqu'au mariage,
Oh ! marions-les donc. Le grand nœud les noua.
Dès la premiere nuit Roſſignol s'enroua.

De la femelle le courage
Se maintint un peu davantage :
Mais tous deux eurent le bec clos,
En voyant leurs petits éclos.
C'eſt ainſi parmi nous que le cours d'une année
Finit la tendreſſe & les chants
De nos plus folâtres Amans.
On voit même ſouvent naître dans l'hymenée
Les chagrins avant les enfans.

## LE POT DE CHAMBRE ET LE TROPHÉE.

AU faîte d'un Palais antique,
Un vieux Trophée immenſe étoit,
Qui par vétuſté paroiſſoit
Comme une montre de boutique.
Sa décadence l'affligeoit,
Jugeant que le tems détruiroit,
Quoique ſa matiere fût dure,
Les triomphes qu'il figuroit,
Et qu'enfin rien n'en paſſeroit
Juſques à la race future.
Tandis qu'aux pleurs il ſe livroit,
D'une héroïque & triſte mine,
Un Pot de Chambre l'écoutoit
Sur une fenêtre voiſine.
Il l'apperçoit & lui dit en fureur :
Vaſe infect & paîtri d'argile,
Où croupit une liqueur vile,
Propre à faire bondir le cœur,
Que fais-tu-là, vaiſſeau fragile,
Près du monument d'un Vainqueur ?
Le Pot de Chambre, ſans colere,
Lui répond : Pour quelle raiſon
Me parles-tu de la façon ?

Tu ferois bien mieux de te taire.
Si je regarde tes faiſceaux,
Ces dards, ces haches, ces drapeaux,
Quel mal cela te peut-il faire ?
Mais quand je ſuis à t'écouter,
Et qu'il te plaît de te vanter
D'être l'enfant de la Victoire,
Je ris de te voir exalter
Ce qui produit ta vaine gloire.
Que montrent tes faiſceaux ? qu'on a bien ravagé,
Brûlé, renverſé, ſaccagé.
Le beau coup d'œil d'Architecture
Que la deſtruction de toute la Nature !
Moi cependant toute la nuit,
Meuble utile ſous chaque lit,
Quand la femme au mari ſe prête ſans murmure,
Ou que quelque tendron, en ſecret, ſans meſure,
Se livre à l'amoureux délit,
Ne ſuis-je pas témoin, & témoin oculaire
Des réparations des torts que fait la guerre ?
Compare ici, Trophée, & ton ſort & le mien :
Conviens pour mon honneur, ſans offenſer le tien,
Qu'il vaut mieux regarder le tendre Amour conſtruire,
Que de voir le Dieu Mars dans ſa fureur détruire.
Concluons, pour l'Humanité,
Qu'un Trophée eſt une chimere
Par la fauſſe gloire inventé,
Et que le Pot de Chambre eſt un bien néceſſaire.

## LE PINSON & LA FAUVETTE.

GEntil Pinſon, dans un certain bocage,
Leſte, galant, né pour l'amour,
A pluſieurs Oiſeaux d'alentour,
Contoit fleurette en ſon ramage.
Jamais les Héros des Romans

Ne ſçurent mieux que lui tourner leurs complimens.
Le franc coquet enflammoit mainte Belle.
Charmé d'aſſujétir un cœur,
Il ſe piquoit peu de l'honneur
D'être Amant conſtant & fidele.
Mais à force de prendre, on eſt quelquefois pris :
C'eſt ce qu'à leurs dépens mille gens ont appris.
Sur un ormeau, Pinſon rencontre une Fauvette :
Séduiſante Vénus, elle avoit tes attraits ;
Dans l'art de tendre des filets,
Fut-il plus habile coquette ?
Notre galant lui fait auſſi-tôt les doux yeux,
Lui dit qu'il n'eſt rien ſous les Cieux
Qui lui puiſſe être comparable.
La Fauvette répond au diſcours gracieux :
Fauvette en tel jargon ſeroit intariſſable.
Elle emploie ſi bien ſes talens enchanteurs,
Que notre Oiſeau, tyran des cœurs,
Sent embraſer le ſien d'une ſubtile flamme.
L'Amour ſur le Pinſon ſemble épuiſer ſes traits.
Aucun preux Chevalier jamais
Ne fut autant que lui tranſporté pour ſa Dame.
Du récit de ſa peine il frappe les échos ;
Pour les hôtes des bois, il n'eſt plus de repos.
On parle enfin de mariage.
La fauvette, pour engager
Son Amant, ſujet à changer,
Affecte humble maintien & doucereux langage,
Réſolue à changer de ton dans ſon ménage.
Cet hymen fait grand bruit dans le canton ;
Amis & parens du Pinſon
Accourent à cette nouvelle,
Lui déclarant tout ſéchement,
Que, pour entrer dans cet engagement,
Il faut qu'il perde la cervelle.
Cependant notre amoureux fou,
Les laiſſe jaſer tout leur ſaou,
S'évade & va former une éternelle chaîne.

Si-tôt qu'il eſt dans ce nouveau lien ;
Qu'il prend pour le ſuprême bien ,
Il eſt en proie aux ennuis , à la peine ,
Seigneur Pinſon , véritable Etourneau ,
N'eſt plus cet enjoué , ce charmant damoiſeau.
La Fauvette inſolente , altiere , aigre & bizarre
N'a que mépris pour ſon époux.
De ſes chagrins , de ſes ſoupçons jaloux ,
Elle goûte un plaiſir barbare.
Le Pinſon ne voit plus que jours infortunés.
Jeuneſſe imprudente , apprenez
D'un Pinſon à tête legere ,
Qu'il ne faut badiner avec le Dieu d'Amour ;
Pour punir les badins , que ce traître ſçait faire
De ſon métier bien plus d'un tour.
Quant au fait de l'hymen , eſt ſage qui préfére
Aux vains charmes de la beauté ,
A quelque enjouement affecté ,
La vertu , le bon caractere.

## LA COLOMBE & LE CORBEAU.

ON raconte que par le monde
Eſt un pays , où des Corbeaux
L'engeance cruelle & féconde ,
Inſulte impunément au reſte des Oiſeaux ;
Que dans les accès de leur haine ,
L'Aigle même , leur ſouveraine ,
Se voit par fois en bute aux traits
De ces redoutables ſujets.
C'eſt dans cette contrée indigne
Qu'une jeune Colombe , auſſi blanche qu'un Cygne ,
D'un de ces Oiſeaux dangereux ,
Fort âgé , mais plus cauteleux ,
Devint la proie infortunée.
A ſes avis trompeurs s'étant abandonnée ,

Et de ſes jeunes ans oubliant la candeur,
Bientôt du vil Oiſeau prit toute la noirceur.
La blancheur de votre plumage,
Ma fille, diſoit-il, eſt un ſigne certain
Que la faveur du Ciel dans votre premier âge
Vous prépare un heureux deſtin.
Les rares qualités dont vous êtes comblée
Font voir à quel bonheur vous êtes appellée.
Voulez-vous cultiver ces beaux commencemens?
Ayez ſoin de répondre à mes empreſſemens.
Une Colombe jeune & belle
A beſoin d'un ami fidele,
Qui toujours l'encourage & borne ſes deſirs
Au ſoin de modérer ſes timides ſoupirs.
Gardez-vous d'écouter le uneſte ramage
Des hôtes ſéduiſans de ce prochain bocage;
Leurs accens dangereux dans votre jeune cœur
Jetteroient ſûrement le poiſon & l'erreur.
Libre de tout ſouci, tranquille & ſolitaire,
Ecoutez ſeulement la voix de votre pere:
A ſa tendre amitié, ma fille, livrez-vous.
Vous l'aimez, il vous aime, eſt-il rien de plus doux?
La Colombe, à ces mots, ſimple autant que ſoumiſe,
De ce vieux Papelard ignorant l'entrepriſe,
Sans contrainte à ſes yeux découvre ſes attraits;
Elle s'expoſe à tous ſes traits.
Mais bientôt connoiſſant le mal qui la poſſede,
La Colombe en gémit, en cherche le remede,
Tandis que ce trompeur rit de ſes vains efforts,
Et chaſſe adroitement ſa honte & ſes remords.
Cependant un Ramier, ami de la Colombe,
Qui voit bien qu'à regret la pauvrette ſuccombe,
L'anime, l'encourage à quitter le ſéjour,
Où le Corbeau ruſé la traitoit en Vautour.
Quelle fut ſa douleur! quand rendue à ſoi-même,
Rappellant du Corbeau le cruel ſtratagême,
Ses noirs empreſſemens, ſes ſoins inſidieux,
Sur ſon illuſion elle jette les yeux;

Qu'elle vit que de ſon plumage
La beauté, la blancheur, n'étoient plus le partage.
Sa plainte aigriſſant ſes ſoupirs,
Vainement elle veut cacher ſes déplaiſirs,
Les bois voiſins en retentiſſent,
Les fideles échos à leur tour en gémiſſent.
La Renommée inſtruit de ces forfaits nouveaux
L'Aréopage des Oiſeaux.
A l'inſtant leur zele s'anime,
Et des Dieux outragés demandent la victime.
La Colombe n'a pour appui
Que ſes larmes & ſon ennui.
Le Corbeau plus ruſé fait agir ſes Confreres,
De la foible vertu terribles adverſaires.
Le crédit, la faveur marchent devant leurs pas.
La Colombe ſe plaint, on ne l'écoute pas.
Les Oiſeaux aſſemblés l'accuſent de folie;
Sa plainte n'eſt que calomnie;
Et Thémis ſur ſes yeux, appuyant ſon bandeau,
Voit noire la Colombe, & tout blanc le Corbeau.
Je parle à vous, Sexe débile,
Qui cherchez les ſentiers que montrent l'Evangile;
Au choix d'un Conducteur réfléchiſſez beaucoup.
Sous la peau de l'agneau ſouvent ſe trouve un loup.

## LE CHAT & LA LAMPROIE.

UN Chat diſoit à la Lamproie:
Tu ſeras à moi quelque jour.
Vous n'aurez jamais cette joie.
Bon! n'es-tu pas percée à jour?
Malgré mes trous de toutes ſortes,
Vous ne ſeriez qu'un faux vainqueur.
L'Amour force toutes les portes,
Excepté la porte du cœur.

## LA LIONNE & LE ROITELET.

De l'empire des Animaux
La Lionne avoit la Régence.
Elle convoqua ſes Vaſſaux,
Pour donner pleniere audience.
Selon ſon rang & ſon état,
Chacun de ſes ſujets ſe place,
Pour attendre le réſultat.
La Souveraine avoit en face
Un Roitelet induſtrieux,
Qui, malgré ſon maintien modeſte,
Et ſon ſilence, avoit des yeux
Qui lui diſoient tout, & le reſte.
Farouche oiſeau, viens près de moi,
Viens, car il faut que l'on s'explique:
Roitelet eſt un petit Roi,
D'où te vient ce nom magnifique?
Princeſſe, quoique mon Palais
Soit dans le trou d'une muraille,
Dans le creux d'un buiſſon épais,
Ou dans le fond d'une brouſſaille,
Je crois que je mérite bien
De porter ce titre ſuprême.
Quiconque ne déſire rien,
Quiconque regne ſur ſoi-même,
Eſt un vrai Roi. Donc je le ſuis.
Dans mon cœur ſeul eſt mon empire;
Je fais des loix & je les ſuis.
De mes plaiſirs rien ne tranſpire.
Je ne fais pas un grand fracas;
Mais nul ſouci ne m'inquiette.
Je ſuis d'une ſanté parfaite,
Et ne veux aucun embarras.
En vain les grands états on prône,

Pour moi, retiré dans mon creux,
Je vis content & plus heureux
Que le plus grand Roi ſon trône.

## LE PERROQUET

*député vers la* FAUVETTE.

ON vint trouver un Perroquet,
A qui l'on dit : Si tu veux de ta langue
Faire valoir l'agréable caquet,
Tiens, pour ce ſoir, prépare une harangue
En député des Oiſeaux du boſquet.
Tu connois bien la charmante Fauvette,
Qui d'une Reine a chez nous les honneurs :
Nous te nommons pour être l'interprete
Des ſentimens & des vœux de nos cœurs.
Tu t'étendras enſuite ſur les Graces,
Qui pour la ſuivre ont fait bail éternel,
Et rangeras en différentes claſſes
Tous les bienfaits qu'elle a reçus du Ciel,
Tu la feras en tout point accomplie,
En déclarant que, par un don nouveau,
Tout a la fois elle eſt belle & jolie :
Puis de ſes yeux tu feras le tableau ;
A pleines mains tu prendras les louanges,
Lorſqu'il faudra parler de ſon eſprit.
Nous la verrions placée auprès des Anges,
Si tu pouvois faire un juſte récit.
Comprends-y bien cette délicateſſe,
Ce goût exquis, ce fin diſcernement,
En certains lieux cet air de gentilleſſe,
Par-tout ailleurs ce profond jugement.
Mais ſi, de l'ame entamant l'inventaire,
Faut retracer toutes ſes qualités,
On te prévoit longue harangue à faire
Sur tant de dons & de propriétés ;

Car delà vient la douceur, la justice,
L'affable accueil, l'art de se faire aimer,
L'empressement d'être la protectrice
Des malheureux qu'on voudroit opprimer.
Delà procede une sagesse austere,
Quoiqu'alliée avec tout l'enjouement;
Delà.... J'entends, je ferai votre affaire.
Oh! c'est pour moi l'ouvrage d'un moment.
La matiere est déjà toute apprêtée,
Et sur la voix, dont vous ne parlez pas,
La Reine encor sera complimentée;
Car ce n'est pas un des moindres appas.
Nous oublions, harangueur, à t'instruire,
Repliqua-t-on, du trait le plus charmant.
Dans ton discours ne manque pas de dire
Que la Fauvette a trouvé sçavamment
L'art enchanteur, par des nœuds immuables,
De réunir l'Hymenée & l'Amour,
Dieux qui sont plus irréconciliables
Que les deux Chiens renvoyés hors de Cour.
Pour cela, non: l'avis est inutile,
Et trop contraire à ce que j'ai promis;
En la louant, j'en blâmerois cent mille:
Je ne veux plus m'attirer d'ennemis.

## LA FAUVETTE.

LA plus tendre de nos Fauvettes
Avoit perdu son cher Oiseau;
Larmes publiques & secrettes
Mouillerent son petit tombeau.
On s'attendoit dans le bocage
A voir d'éternelles douleurs;
Que de souvenirs & de pleurs
Elle alloit nourrir son veuvage.
Mais bientôt avec un Moineau

Notre veuve fut accordée.
D'où vient ce ménage nouveau ?
L'esprit seul se repaît d'idée.

## LE PERROQUET & LE PIGEON.

UN Perroquet enflé de vaine gloire,
Par son caquet, étaloit sa mémoire,
Et l'emportoit avec sa forte voix,
Sur les Oiseaux de la ville & des bois.
Un Pigeon vint, auditeur bénévole,
Mais peu touché de mainte faribole,
Que l'Orateur recommençoit toujours.
Quand il eut donc fini tous ses discours,
Il s'avisa d'attaquer de parole
L'humble animal, & lui dit fiérement :
Ah ! que la langue est un bel instrument,
Et bienheureux qui sçait en faire usage !
Que de plaisir procure le langage !
Pauvre Pigeon, d'où vient que, comme un sot,
Tu restes-là, sans nous dire un seul mot ?
Courage, allons, débite ta harangue ;
Ou sur le champ on coupera ta langue,
Comme inutile..... Inutile ! non pas,
Répondit-il : faites-en plus de cas.
Redonnez-moi ma Compagne fidelle,
Et j'en ferai bon usage avec elle.

## LE COQ & LA POULE.

UN Coq épris d'une jeune Poulette
Sollicitoit la derniere faveur.
Il étoit beau, mais la Belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrette.

Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du Village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur,
Répondit-il; je te promets, ma mie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc, je croirai tes sermens.
Le Coq vainqueur y fut-il bien fidele?
Il imita les plus honnêtes-gens;
Point ne chanta, mais il battit de l'aîle.

## LE MAQUEREAU & LA POULE.

MErcure parcourant le Monde,
Par l'ordre du maître des Dieux,
Vit un jour, en faisant sa ronde,
Un objet qui charma ses yeux.
C'étoit une jeune Poulette,
Pleine d'agrémens & d'appas,
Mais qui, restant toujours seulette,
Du Coq ne faisoit aucun cas.
Pour la dompter, le bon Apôtre
Prend la figure du Poisson
Qui, non pour lui, mais pour un autre,
De l'amour sçait donner leçon;
Par beaux discours lui fait entendre
Que rien n'est si doux que d'aimer,
Que les Dieux ne font le cœur tendre
Qu'afin qu'il se laisse enflammer.
La Poule répond à Mercure:
Je n'ai point encor fait mon choix;
Mais je sens qu'alors la Nature
Prêchera mieux que vous cent fois.

## LE MOINEAU & LA PUCE.

JA commençoient mes yeux à ſe couvrir,
Lorſqu'en mon lit entendant diſcourir,
Je mis au guet d'attentives oreilles.
Il étoient deux ; l'un, diſant des merveilles
De ſa jeuneſſe, à plaiſir racontoit
Tous ſes amours, & par milliers comptoit
Les beaux exploits de ſon adoleſcence ;
Mais eſpéroit en faire pénitence,
Se corrigeant ſur la fin de ſes jours.
L'autre à ſon tour lui tenoit ce diſcours :
Le ſang du Peuple eſt ma plus forte envie,
A le ſucer je paſſerois ma vie ;
Et les endroits que convoitent les Dieux
Ne ſont pour moi ſacrés ni précieux.
Pour les remords, j'en ſuis à peu près quitte ;
Car mon eſpoir eſt une mort ſubite.
Qui diable eſt-là ! Quel eſt cet amoureux,
Penſai-je alors ? Peſte du malheureux,
Du ſang humain qui fait ſon patrimoine !
Pour le premier ce peut être un Chanoine,
Et le ſecond quelque gros Financier,
Dont le Peuple eſt le pere nourricier.
Je paſſai donc, pour les voir à ma guiſe,
Dans l'autre chambre. O Ciel ! quelle ſurpriſe !
Les deux Auteurs du colloque nouveau
Étoient la Puce & le tendre Moineau.

## LE PETIT CHIEN.

UN petit Chien ſe montroit à la Foire,
Et par l'eſprit, l'adreſſe & la mémoire

De

De certains tours, s'y faisoit admirer.
Grande fortune il auroit pu tirer
De ses talens; mais dissipé, volage,
Toujours étoit ailleurs qu'à son ouvrage.
Allons, tout droit, & sautez pour le Roi,
Lui disoit-on. Le drôle restoit coi,
Point ne sautoit. Sautez donc pour la Reine.
L'ordre donné, la menace étoit vaine.
Venez à moi. Zeste, bien loin delà,
Il s'enfuyoit. Je sçais d'où vient cela.
Dites-lui : sautez pour Foilette;
Et vous verrez un joli saut.
L'esprit est souvent en défaut,
Nature n'est jamais distraite.

## LE MYRTHE & L'ORTIE.

LE Myrthe sur la blanche Ortie
Brusquement fit une sortie,
Jusqu'à lui disputer le pas :
J'ignore quels sont tes appas,
Et ta feuille n'est qu'une attrape....
Trop fier Myrthe, apprends d'Esculape
Que beaucoup de maux je guéris;
Et partant treve de mépris.
Guérir est un grand avantage :
Mais moi, je fais un double ouvrage;
Car, appartenant à l'Amour,
Je blesse & guéris tour-à-tour.

## LA CHEMISE & LA CORNETTE.

LA Chemise sur la Cornette
Prétendoit un jour l'emporter.
Que pouvoit-on lui contester ?

La peau par ſes ſoins étoit nette :
Elle receloit mille appas.
Sur ce dernier point parlez bas,
Lui répondit ſon Adverſaire :
Ma fonction au beau ſexe eſt plus chere ;
J'orne ſes traits, & ne les cache pas.

## L'ABEILLE & LE SIFFLET.

IL étoit un eſſain d'Abeilles
Attentives à leurs devoirs,
Et qui travailloient à merveilles,
Pour former leurs petits dortoirs.
A leurs exercices fidelles,
Rien ne pouvoit les diſſiper ;
Enfin c'étoient les vrais modèles
De l'art de toujours s'occuper.
Un jeune Frêlon, proche d'elles,
Fit de ſa trompe un chalumeau,
Se mit à ſiffler, & nos Belles
A le ſuivre dans le hameau.
Adieu donc travail, induſtrie,
Adieu le ſoin de la maiſon ;
Ce n'eſt plus que badinerie,
Ce qui devant étoit raiſon.
Abeille, vous n'êtes pas ſage
De vous laiſſer prendre au filet.
Hélas ! que l'eſprit eſt volage !
Il ne faut qu'un joli ſifflet
Pour ſéduire tout un village.

## LA MACREUSE & LA SALAMANDRE.

LA Macreuſe très-humblement
Vint prier le Dieu de Cythere
De lui donner un jeune Amant,
Qui deſiroit fort de lui plaire.
Mais la Salamandre étoit-là,
Qui d'abord, d'une voix hardie,
Contre la Macreuſe parla,
Et parla même en étourdie.
C'eſt à moi qu'il convient d'aimer,
A moi que la plus vive flamme
Nourrit, loin de me conſumer,
Et qui ſuis toute feu dans l'ame.
Voyez un peu ce ſang glacé!
Qu'il a bon air dans cet empire!
Et l'Amour ſeroit bien placé
Dans le froid limon d'un navire!
Des tendres cœurs le Souverain,
Sans s'arrêter à l'apparence,
En faveur de l'Oiſeau marin,
Rendit une juſte ſentence.
Il fit enſuite une leçon
A l'indiſcrette Salamandre,
Et la tourna d'une façon
A nous faire aiſément comprendre,
Que femme qui poſſede l'art
De paſſer pour une Macreuſe,
Sçait prendre la meilleure part
Dans les ſecrets de vivre heureuſe.
C'eſt ce ſang froid qu'on doit choiſir
Par une adreſſe conſommée,
Quand on veut joindre à ſon plaiſir
Son repos & ſa renommée.

## LA BALEINE & LE VER A SOIE.

CONsidérant sa différence,
Du haut de son volume immense,
Une Baleine avec dédain
Regardoit un Ver, que la faim
Traînoit rampant sur le rivage,
Pour chercher un mûrier sauvage.
Quoi! devroit-on naître à ce prix,
Disoit des mers la Souveraine?
Sans s'émouvoir de ses mépris,
Le Ver répond à la Baleine:
Je pense de même que vous.
Les commencemens de ma vie
Ne doivent point porter d'envie.
Eh! qui diable en seroit jaloux?
Mais ainsi que fille jolie,
Au sortir du couvent, oublie
Sa génante captivité,
Et dit: vive la liberté;
De même, dès que de la coque
Où le Destin l'enfermera,
Votre servante sortira,
De son bonheur voilà l'époque.
Aussi-tôt on la mariera;
Et mariée, alors, oh! dame!
Vous verrez un beau carillon,
Tel qu'en fait une jeune Dame,
Que l'hymen change en Papillon.

## LE PERROQUET.

UN Perroquet des Côtes de Guinée,
Jeune, joli, bienfait, le manteau bien perlé,
Et sur le tout caquet bien affilé,

Faisant honneur enfin à l'espece empennée,
Vivoit dans les forêts en pleine liberté ;
Toujours disant chanson nouvelle,
Ou bien sifflant menuet, ritournelle :
Son bonheur faisoit sa fierté.
Lorsqu'un Oiseau de cette espece,
Ou par malheur, ou par tendresse,
Suivant l'objet de son ardeur,
Tomba dans les mains du chasseur.
Notre petit causeur, d'un malin coup de langue,
Badinoit l'Oiseau malheureux ;
Et le texte de sa harangue
Frondoit toujours Perroquet amoureux
Pour les beaux yeux d'une Perruche,
Qui souvent n'est qu'une Guenuche.
Peut-on se laisser prendre ainsi ?
Quelque belle que soit la cage,
Ce n'est toujours qu'un esclavage.
Qu'on est sot de chercher la peine & le souci !
Le plaisir qu'on sent à l'entrée
D'un piége habilement tendu,
Vaut-il des maux dont la durée
Fait que de nos beaux jours tout usage est perdu ?
Ainsi, parlant du haut d'un Chêne,
Du Perroquet captif il augmentoit la peine,
Quand passe une femelle : il la voit, & soudain,
Pour suivre cette Belle, il se met en chemin,
La caresse du bec, de l'aîle,
A chaque instant fait la roue autour d'elle,
Tant qu'enfin, d'un air simple & doux,
La femelle adroite & rusée,
Comme toutes le sont, ceci soit entre nous,
Le conduisit par une route aisée,
Où l'attendoient des laqs qu'il ne put éviter.
Quand notre Oiseau, toujours songeant à caqueter,
Se vit d'une cage nouvelle

Locataire nouveau, sans qu'il en prévît rien,
Que fit-il, dira-t-on ? Il baisa sa femelle,
Et chanta. Je crois qu'il fit bien.

## LA CREME & LE VINAIGRE.

VERS l'Amour, toujours blême & maigre,
S'en vont la Crême & le Vinaigre,
Lui disant : ne pourrions-nous pas
Servir un peu dans vos Etats ?
Car à l'Amour tout est utile.
Ce n'est pas chose difficile,
Leur répondit le petit Dieu,
De vous placer en tems & lieu.
Tant que le soupirant novice
Attend le jour du sacrifice,
Il doit être doux & benin,
Et tout céder au Sexe Féminin.
Mais aussi, dès qu'il se voit être
Profès en forme & pere-maître,
Sa trop languissante douceur,
Tourne d'ordinaire en fadeur.
L'appétit renaît par l'acide,
Et le goût redevient avide,
Quand cet acide à deux Amans
Cause certains picotemens,
Légére aigreur qui les réveille.
Et dont les suites font merveille.
Crême, commence donc l'amour ;
Vinaigre ensuite aura son tour.

## LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

LE tendre Roſſignol & le galant Moineau,
L'un & l'autre charmés de l'aimable Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit Chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette Belle.
Je ſerai, diſoit-il, toujours tendre & fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces Chanſons vous ſçavez l'harmonie;
Elles ont mérité le ſuffrage des Dieux:
Déſormais je les ſacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
Aux échos d'alentour je le dirai ſans ceſſe,
Et j'aurai tant de ſoin de le rendre éclatant,
Que votre cœur ſera content
Du vif excès de ma tendreſſe.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiſerai tant.....
A ces mots le procès fut jugé dans l'inſtant
En faveur de l'Oiſeau qui porte gorge noire;
On renvoya l'Oiſeau chantant:
Voila la fin de mon hiſtoire.

## LA GÉNÉALOGIE & LE SUISSE.

UN jour la Généalogie,
Voulant ſçavoir de quel côté
Venoit certaine parenté,
Rencontre un gros Suiſſe, & le prie
De lui montrer par où, comment
Tel Seigneur prétend qu'il hérite.

Pour voir cette affaire de ſuite,
Prenons-la du commencement ;
Sçachons d'abord quel eſt ſon pere.
Aidez-moi, ſi vous le pouvez.
Dites donc, Papa, vous rêvez !
Et c'eſt tout ce que tu ſçais faire,
Lui répond le Suiſſe en colere ;
Je n'entends point tes rogatons.
Ah ! je vous conſultois, beau ſire ;
Car ma rivale la Satire
Prétend que je marche à tâtons,
Et de pluſieurs oſe me dire,
Qu'ils ſont fils des treize Cantons.

## LE BROCHET & LE PAPILLON.

UN Brochet étoit amoureux
D'un jeune Papillon femelle :
Mais tous les jours de nouveaux feux
Brûloit ſa Maîtreſſe infidelle ;
C'eſt ce qui faiſoit naître entr'eux
La diſcorde continuelle,
Et les diſcours injurieux
D'une jalouſie éternelle.
Enfin le pauvre malheureux,
Fatigué de ſe plaindre d'elle,
Prit un ton grave & ſérieux,
Sans faire une noiſe nouvelle.
Adieu les plaiſirs & les jeux.
Elle apperçut bien, la Donzelle,
Que le tems étoit orageux.
Son œil tendre en vain le rappelle,
Et ce maintien ſilencieux
Lui troubloit déjà la cervelle.
Que faire de cet ennuyeux ?
Tâchez vîte qu'il vous querelle,

Arrachez

Arrachez-lui plutôt les yeux.
Il faut que ce froid se dégele ;
Dès qu'il aura grondé des mieux,
Il vous aimera de plus belle.

## LE PIGEON & LA LINOTTE.

MOn cher Pigeon, mon doux ami,
Si nous étions unis ensemble,
L'Amour seroit-il endormi ?
Parlez un peu, que vous en semble ?
Oh ! que de charmantes leçons
Nous donnerions sans cesse aux hommes,
Dont hélas ! au siecle où nous sommes,
Les amours ne sont que chansons.
Je suis prévenante & hardie ;
J'ai beaucoup de vivacité ;
On vante ma dextérité ;
Je suis gaie & même étourdie.
C'est ce qu'il faut pour animer
Une prompte & brûlante envie.
Enseignons donc à bien aimer,
Et passons-y toute la vie.
Lorsque la Linotte eut tout dit,
A la petite Epicurienne
Le tendre Pigeon répondit :
J'ai mon école, & toi la tienne.
Ton jeu des humains adoré
Finit après la jouissance :
Celui que je leur ai montré
N'est pas fini, qu'il recommence.

## LA BELETTE & LE SAPAJOU.

UNe adroite & fine Belette
Charmoit un jeune Sapajou :

Mais las ! il déſeſpéroit où
Il pourroit joindre la folette.
Plus contrainte qu'une Nonnette,
Elle étoit cloîtrée en ſon trou.
Doit-il laiſſer cette amourette ?
Aime-t elle ? Oh ! certainement.
De la voir c'eſt donc choſe aiſée,
Puiſqu'avant d'avoir un Amant
La Belle étoit déjà ruſée.

## L'AMOUR FUGITIF.

L'Amour avoit volé ſa mere,
Pour donner des bijoux à ſa chere Pſiché.
Voilà le drôle déniché,
Et dans l'inſtant par tout Cythere
Le libertin eſt affiché.
Vénus avoit mis dans l'affiche,
Que quiconque découvriroit
De ce petit Fuyard la niche,
La récompenſe en recevroit.
En attendant la découverte,
Cyprine ſe tenoit au lit,
Inconſolable de ſa perte.
Un Berger arrive, & lui dit :
Ce matin j'ai vu le volage
Avec ſa Belle deviſer,
Tous deux dans un ſombre bocage.
Grand-merci de la peine ; elle vaut un baiſer.
Une heure après, en vint un autre,
Annonçant que le même ſoir
Doit revenir le bon apôtre.
Approche, & vois ce que tu voudras voir.
Enfin il paroît un troiſieme
Tenant Cupidon par la main.
Tu me fais un plaiſir extréme,

De ramener mon Benjamin.
A te récompenſer pourrai-je bien ſuffire ?
Mon fils, qui, folâtrant, a perdu ton bandeau,
Viens tirer un peu mon rideau :
A ce beau conducteur j'ai quelque choſe à dire.

## L'ŒILLET.

UN Œillet dans un parterre,
Cauſant avec d'autres fleurs,
Leur diſoit : Tenez, mes ſœurs,
Si quelque jeune Bergere
Vient me choiſir un matin,
Pour me mettre ſur ſon ſein,
Je veux y prendre racine.
Eh ! bien, vous ſerez choiſi,
Petit Œillet cramoiſi,
Dit une Beauté divine,
Qui l'entend parler ainſi :
Venez ſous la mouſſeline.
A ce propos radouci,
L'Œillet tranſporté s'exhale
En parfums délicieux :
A chaque inſtant il ſignale
Le triomphe de ſes feux :
Mais enfin l'odeur s'épuiſe,
Vainement l'Œillet ſurpris
Attend de nouveaux eſprits ;
Il ſe pame, il agoniſe.
Doux ébats, tendres plaiſirs,
Ah ! que vos vives amorces
Ne portent-elles nos forces
Auſſi loin que nos deſirs !

## LE SERIN, LA LINOTTE, & LE MOINEAU.

UN Moineau franc, épris d'une jeune Linotte,
Sollicitoit la derniere faveur.
Il étoit vif, badin, & d'une humeur
A s'emparer bientôt d'une tête follette.
Enorgueilli de ſes talens,
Il ſe preſente chez la Belle.
Elle aimoit : mais l'amour fidele
N'eſt plus d'uſage dans ce tems.
Un Serin par ſon doux ramage,
De la Linotte avoit gagné le cœur.
Sans être au Printems de ſon âge,
Sa conquête pouvoit encor lui faire honneur.
Notre Moineau, plus étourdi que tendre,
Rit de ce foible concurrent.
Quand on eſt jeune, on veut tout entreprendre;
Réuſſit-on ? Le ſuccès nous l'apprend.
Il tente donc l'amoureuſe aventure,
En un inſtant tout répond à ſes vœux.
La Linotte devint parjure,
Elle trahit ſes premiers feux.
Auſſi-tôt par la Renommée
La nouvelle en court en tous lieux;
Et bientôt elle eſt confirmée
Par le Moineau victorieux.
Le Serin l'apprend, & murmure;
Il prétend en tirer raiſon.
La Linotte rit de l'injure,
S'applaudit de la trahiſon.
Elle veut ménager leur flamme;
De tous les deux elle veut des plaiſirs.
L'un par ſon chant ſçait attendrir ſon ame;
L'autre par ſes talens ſatisfait ſes deſirs.

## LES YEUX.

DEs Yeux il sort des corpuscules :
Les Yeux noirs & les bleus en sont les mieux fournis ;
Ce ne sont contes ridicules,
Les Sçavans sur ce point sont enfin réunis.
Des beaux Yeux noirs d'une femme
Il part maint corpuscule en forme de foureau ;
Tout homme que l'Amour enflamme
A dans les siens l'épée, & veut leur donner beau.
Mais le foureau toujours vacille ;
L'épée en vain voudroit en approcher.
Après plus d'un effort, plus d'un soin inutile,
Lorsqu'elle en désespere, elle vient s'y nicher.
Voilà toute la mécanique
De l'heure heureuse du Berger.
De part & d'autre Amour indique
Quand on n'a rien à ménager.

## LE CANAPÉ, LE LIT & LE FAUTEUIL,

*Rêve.*

DU mois de Mai toute la sêve
A coulé dans moi cette nuit.
Dieu d'Amour, quel pétulant rêve !
Et quel effet il a produit !
J'en suis lasse, abattue, éteinte.
Ah ! c'étoit toi, mon cher ami,
Que sans ménagement, ni crainte,
Je n'embrassois pas à demi.
Est-il bien vrai, charmante Reine,
Que tu flatterois mon orgueil ?
Mais où donc s'est passé la scene ?

Eſt-ce Lit, Canapé, Fauteuil?
Le Lit veut en avoir la gloire:
Le Canapé le veut auſſi,
Et l'on ne ſçavoit lequel croire,
Quand le Fauteuil s'explique ainſi:
L'apparence eſt pour moi complette,
Puiſque dans les ſonges d'amour,
Pour l'ordinaire on ne répete
Que ce qui s'eſt paſſé le jour.

## L'ÉCUREUIL & LA PUCE.

OUi, tout animaux que nous ſommes,
Diſoit l'Écureuil l'autre jour,
Nous apprenons à vivre aux hommes;
Moi, j'apprends à faire l'amour.
Quand je ſaute de branche en branche,
J'apprends que l'on doit commencer
Par ſauter ſur une main blanche,
Et puis, zeſte, zeſte, avancer.
La Puce à ce diſcours préſente,
Dit: je montre une autre leçon
Beaucoup plus courte & plus galante
Quoi, Mignonne? A faire un ſuçon.

## LE CHAT & LA MINETTE.

UN jour un Chat feſtoyant ſa Minette,
Proche delà vit paſſer un gros Rat;
Lors le Matou, l'affaire à demi-faite,
Pour courir ſus, quitte ſon tendre ébat.
Chagrine fut de cette préférence
La délaiſſée, & certe avec raiſon.
Vîte elle alla conter ſa triſte chance,

De Chate en Chate, à toutes les maisons.
La chose sçue, on tint conseil entr'elles.
Pour prévenir le cas à l'avenir,
On ordonna qu'au déduit les femelles
Crieroient si haut, que Rats, loin de venir,
Se tapiroient dans le fond des ruelles.
Çà, commençons un amoureux combat;
Mais pour que rien ne trouble notre fête,
Ma chere Iris, jure, crie & tempête:
Ah! jure donc, ou je vais prendre un Rat.

## LE GRAS DE JAMBE & LE TETTON.

LE Gras de Jambe & le Tetton
Se prêtoient tour-à-tour, & se rendoient les armes.
L'un poliment disoit: Sans le qu'en dira-t-on,
Que tu dévoilerois de charmes!
Un homme, tel qu'il soit, n'a rien de plus pressé
Que de plonger sa vue alerte & vagabonde
Dans ce corset ingrat, où l'honneur t'a placé,
Pour désespérer tout le monde.
L'autre lui répondoit: Quoique toujours couvert,
Des Belles tu fais les délices.
Rond, ferme, égal, jamais on ne te prend sans verd;
Aussi de leurs yeux fins tu reçois les prémices.
Il est vrai qu'amoureusement,
Sur un molet musclé, l'œil féminin s'arrête;
Mais l'avouerai-je bonnement?
Cet œil actif se sert de ce prétexte honnête.
Je l'ai pris souvent en défaut,
Et je connois son artifice;
Sur tout ce qui n'est pas habillé comme il faut
En passant il a soin de faire la police.

## LE CANEVAS & L'AIGUILLE.

LE Canevas & l'Aiguille, un beau jour,
Dans leur loisir, s'entretenoient ensemble.
Les bons propos sont toujours sur l'amour.
L'un disoit donc : Ma chere, que vous semble
De tant de trous que je rassemble en moi ?
N'est-il pas vrai qu'il n'est point de Coquette
Qui, dans chacun, ne désirât un Roi,
Si la Nature à l'*instar* l'avoit faite ?
Cher Canevas, les féminins desirs
Par vous en vain sont portés à l'extrême.
C'est une erreur : à la fois cent plaisirs
N'en donnent qu'un, quand ils donnent le même.
Dites plutôt que l'homme voudroit bien
Que double chose en lui se trouvât jointe,
Comme chez moi. Quel agrément ! quel bien
D'avoir en propre & la fente & la pointe !
Plus d'embarras alors, ni cruauté,
Ni soins, ni peur, ni courses, ni caprices.
Erreur aussi : c'est la difficulté
Qui de l'Amour fait toutes les délices.

## LE BŒUF & LE SACRIFICATEUR.

UN jour de fête à Vénus consacré,
Il s'agissoit d'immoler une offrande.
Un jeune Bœuf du pacage est tiré,
Qui sur le champ, avec double guirlande,
En grande pompe, à l'Autel est conduit.
Mainte oraison, grandes cérémonies,
Belle harangue, & tout ce qui s'ensuit
Fut observé. Les prieres finies,
Vint le Grand-Prêtre, & sa hache à la main,
Il se saisit de la tremblante Bête,

Fit un effort, cria *han*, & soudain
De l'Animal il abattit la tête.
Des Etrangers, qui regardoient cela,
Furent surpris, & disoient : Malepeste !
Comme d'un *han* le Bœuf est tombé-là !
Alors Vénus, de la Voute Céleste,
Descend au Temple, & sans aucun détour,
Leur enseigna tout le fin du mystere.
Les longs discours préparent à l'amour ;
Mais un mot vif, aide à finir l'affaire.

## LES PAUPIERES & LA PANTOUFLE.

*Pour M*** & Mde ***.*

DEux Paupieres enorgueillies
D'appartenir aux yeux d'Iris,
Et d'elles-mêmes fort jolies,
Affectoient des airs de mépris.
La Pantoufle en fut la victime ;
Car, lui parlant avec hauteur,
Elles vouloient lui faire un crime
D'avoir abandonné sa sœur.
Qu'en as-tu fait ? A quel usage
Seule prétendrois-tu servir ?
Inutile dans le ménage,
Désormais on doit t'en bannir.
Non pas : de moi mieux je présume.
Quand deux beaux yeux vous laissez voir ;
Un cierge de leurs feux s'allume ;
Je lui servirai d'éteignoir.

## LE CHAT & LA COQUILLE.

UN Chat, d'une façon furtive,
Alloit cherchant un bon lopin,

Lorſque chez un Peintre il arrive
Qui n'avoit pas même de pain.
Il ne trouve en ſon pauvre bouge,
Rien au monde de quoi fripper,
Qu'une Coquille teinte en rouge,
Encore heureux de l'attraper.
Point de ſi près on n'y regarde,
Quand on eſt jeune & qu'on a faim.
A vingt-cinq ans, je n'avois garde
De dire : Ma chere, à demain.

## LE SINGE & LA SOURIS.

UN jour il arriva qu'un Singe,
Son malin plaiſir ayant pris
A diſperſer un tas de linge,
En fit ſortir une Souris.
Il court après, la prend, s'en joue,
La tourne & retourne cent fois ;
Puis lui fait tendrement la moue.
Epris de ce joli minois,
Il lui promet par ſes gambades,
Ses geſtes, ſes ſauts périlleux,
Que les plus vives embraſſades
Vont bientôt terminer leurs jeux.
Mais en voulant faire une pauſe,
Il tombe en un ſommeil profond.
C'eſt l'affront où ſouvent expoſe
Un préliminaire trop long.

## LE HANNETON & LE CANARD.

PAr l'agilité de mon aîle,
Je nargue ce Canard brutal,
Diſoit un Hanneton femelle,

Qui folâtroit sur un canal.
Au lieu de fuir son bec vorace,
La volatille erroit au tour,
Et, s'approchant avec audace,
Agaçoit l'animal Vautour.
Mais, par malheur, contre sa tête
Ayant heurté mal à propos,
Du Canard elle est la conquête,
Car elle tomba sur le dos.
En vain de sa folie extrême
L'insecte demanda pardon.
Philis, tu fais le Hanneton;
Je t'attends à tomber de même.

## LE CHAT & LE COQ.

UN Chat, pour cacher ses amours,
Dans les greniers alloit s'ébattre.
A son bruit, on croyoit toujours
Qu'il passoit les nuits à se battre.
Ce fier & politique amant
Voulut faire la réprimande
Au Coq, qui, sans ménagement,
Se préparoit à son offrande.
Le Coq répond: Point de secret,
Quand l'amour veut être éternelle.
Un amant n'est souvent discret,
Que pour devenir infidele.

## LE M..... & L'ÉLÉPHANT.

L'Insecte ennemi du grand jour,
Qui sur le mont d'une Déesse
Osant même avoir son séjour,

Y mord, & pullule ſans ceſſe ;
Ce tyran des plus ſecrets lieux,
Qui dans moins d'une heure eſt grand-pere ;
Et, ſans le meſſager des Dieux,
Tourmenteroit la vie entiere ;
Ce petit bourreau, triomphant
De ſa qualité prolifique,
Au gros & robuſte Éléphant
Inſolemment faiſoit la nique.
Quoi donc ! il faut un jour entier
Pour préparer ta jouiſſance !
Je ſuis amoureux ſans quartier ;
Si-tôt fini, je recommence.
Vilain, point de comparaiſon ;
De l'amour apprends les myſteres:
Eſprit, goût, nouveauté, raiſon
N'eſt que dans les préliminaires.

## LA GUESPE & L'ANDOUILLE.

UNe jeune Guêpe timide
Regarde une Andouille de loin.
D'en tâter ſon goût eſt avide,
Mais elle ne ſçait par quel coin
Saiſir ce monſtre qui l'étonne.
L'Andouille voit ſon embarras,
Et lui dit : Viens, belle Mignonne,
Aucun tort tu ne me feras.
La Guêpe auſſi-tôt lui replique :
Je vais donc te réduire à rien....
Au contraire, je ſçais trop bien
L'effet d'une Guêpe qui pique.

## LE CHEVAL & LA LEVRETTE.

LE Cheval vif, & l'agile Levrette,
Chaſſant tous deux, eurent du différend.
La Chienne dit : ma vîteſſe eſt complette,
Car, en courant, mon droit chemin je prend,
Sans m'arrêter ; & toi, tu caracolles
Comme au manége. Eſt-ce là le moyen
De bien chaſſer ? A de groſſes paroles
On en venoit, & ſans terminer rien,
Quand on convint de rapporter l'affaire
Devant l'Amour : c'eſt un maître Chaſſeur,
Qui ſuit ſa proie, & qui ſçait comment faire,
Pour être en peu du gibier poſſeſſeur.
Des deux côtés cette cauſe nouvelle
Fut donc plaidée au coin de la forêt,
Et Cupidon, inſtruit de la querelle,
Très-gravement prononça cet arrêt :
*Toi, qui tout droit vas ton chemin battant,*
*Tu chaſſeras dans les bois de mon frere.*
*Toi qui te plais à caracoller tant,*
*Je te prendrai pour mes bois de Cythere.*

## LES ROSES & LES LIS.

*Fable Anacréontique.*

UN jour les Roſes & les Lis
Réſolurent d'aller enſemble
Loger ſur le teint de Philis.
La troupe auſſi-tôt ſe raſſemble,
Pour exécuter ce deſſein.
Dans ſon lot la Roſe eut la joue,
Et je ne ſçais quoi ſur le ſein,
Sur-tout aux levres ſe dévoue.
Bien plus amplement partagé,

Sur le reſte de ſon viſage,
Le Lis épars ſe vit logé.
Enorgueilli de ſon partage,
Le jaloux s'ennuya de voir
La roſe en ſon petit ménage.
Plus on a, plus on veut avoir.
Pour lui faire plier bagage,
Le Lis appelle à ſon ſecours
L'effroi d'une ſurpriſe extrême.
Sylvandre eſt mort depuis deux jours;
Philis l'apprend & devient blême;
Mais ce bruit étoit ſuppoſé.
Sylvandre arrive, &, portes cloſes,
Avant de s'être repoſé,
Il changea tous les Lis en Roſes.

## LA LUNE & LA JARRETIERE.

LA Lune, comme une Commere,
Jaſoit avec la Jarretiere,
Et lui jabottoit tous ſes droits.
Je ſuis Déeſſe par trois fois.
Ecoute: au Ciel je ſuis la Lune,
Et, par mon pouvoir ſouverain,
Dans le bonheur & l'infortune,
Je gouverne le genre humain.
Mon influence, de ce Monde
Regle les ſecrets mouvemens;
C'eſt par moi ſeule qu'il abonde
En de ſi grands événemens.
Diane, je préſide aux plaiſirs de la chaſſe,
On voit mon trône au milieu des forêts
Et vers moi la Jeuneſſe accourt avec audace,
Et me conſacre tous ſes traits.
Enfin dans les Enfers mon nom eſt Proſerpine:
Je regne en ces lieux ténébreux,
Et c'eſt-là qu'aux mortels ma volonté deſtine,

Ou des plaisirs divins ou des tourmens affreux.
Déesse, ne sois pas si fiere,
Lui répondit la Jarretiere ;
De ton triple pouvoir ne te targue pas tant.
Qu'à d'autres Auditeurs ton discours en impose.
J'ai près de moi certaine chose,
Qui peut en dire tout autant.

## LE RAT & LA PUCE.

L'Autre jour la Puce & le Rat
Racontoient leurs tours de jeunesse.
Ils avoient évité l'éclat,
Et par-là prouvoient leur finesse.
L'un conta comme en tapinois,
Cherchant à finir son ouvrage,
Il avoit employé deux mois
A se loger dans un fromage.
L'autre discourut à son tour,
Disant que très-souvent, sans crainte ;
Jusques dans le pays d'Amour,
Elle parcourut toute Aminte.
Comment diable ! ne crains-tu pas
Qu'Aminte à la fin ne t'attrappe ?
Vous êtes dans le même cas
D'être écrasé sous une trape.
Laissez-moi donc en liberté,
Sucer la peau des plus cruelles.
Sans un peu de témérité,
On meurt de faim auprès des Belles.

## LES CARPES & LES COUSINS.

MOdestement au pied d'un hêtre,
Au tems de nos premiers amours,
Le long d'un beau canal champêtre,
Philis & moi nous causions tous les jours.

De larges écailles dorées
Des Carpes ſe montroient parées ;
Mais ne diſoient pas un ſeul mot.
Ah ! que cet animal eſt ſot !
Me dit Philis encor trop ſage
Pour que je lui puſſe expliquer
Que la langue a plus d'un uſage.
Dans ce moment vint nous piquer
Des Couſins un eſſain volage.
L'un d'entr'eux nous dit galamment :
Tendres Amans, à ma bleſſure,
L'Amour joint une autre piqûre.
Toutes les deux également
Pourront guérir facilement :
Mais ſi vous vous grattez, j'en jure,
Elles croîtront aſſurément.

## LA GUENUCHE & LA JEUNE CHATTE.

ADmirez donc ma gentilleſſe,
Et cent jolis tours de ſoupleſſe
Que je fais du ſoir au matin,
Diſoit, d'un petit air mutin,
La Guenuche à la jeune Chatte.
Que ne te ſers-tu de ta patte
Pour ſurprendre quelque Souris,
Ou jouer avec un Rat pris ?
Ah ! je ſuis encor trop jeunette,
Répond la petite Minette ;
Un autre jeu ſçait m'occuper.
Maintenant tout mon exercice
Eſt la queue, & mon artifice
Ne tend qu'à pouvoir l'attrapper.

# ALLÉGORIES
## DE MONSIEUR
# DE GRECOURT.

### LE PLAISIR & LA SAGESSE.

*A Mademoiſelle de Chateauthiers.*

LE folâtre Plaiſir s'étoit mis en chemin,
Pour viſiter les lieux de ſon domaine,
Et de ſon pied léger, il arpentoit la plaine,
Auſſi vîte qu'un trait échappé de la main.
Son dos chargé d'une mallette
Voituroit divers inſtrumens,
Propres aux divertiſſemens:
Une corde ſervant au jeu d'Eſcarpolette,
Force raquettes & volans,
Cartes & dez, ſur-tout remedes excellens
Contre le ſommeil léthargique;
Des maſques, des romans, des livres de muſique;
Que ſçais-je enfin? tout l'attirail
Qui ſert à détourner les hommes du travail.
Dans ſon chemin il trouve la Sageſſe
Qui méditoit au coin d'un bois
Quoi! Madame, c'eſt vous? C'eſt moi.
Quelle allégreſſe!
Qu'avec douceur je vous revois!
Depuis l'âge d'or, ce me ſemble,
On nous vit rarement enſemble.
Vous me fuyez, Plaiſir..... Vous me grondez toujours,
Sageſſe; ſans cela, vous ſeriez mes amours.
A qui tient-il, dit l'Immortelle,
Qu'entre vous & moi déſormais
L'amitié ne ſe renouvelle?
Allons, jurons-nous donc une ardeur mutuelle:

Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence,
Ils se mirent à voyager.
La nuit vint ; il fallut chercher à se loger.
Ils virent un Château d'assez belle apparence,
Et résolurent de concert
D'aller chez le Seigneur demander le couvert.
Dans les routes de l'avenue,
La Dame du Château prenoit alors le frais :
Coquette, s'il en fut jamais,
Le folâtre Plaisir lui donna dans la vue ;
Bonne table, bon lit, tout lui fut préparé.
La Sagesse fut mal reçue :
On l'envoya loger chez Monsieur Curé,
Où nous dirons, par parenthese,
Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
Après un fort léger sommeil,
Du Plaisir paresseux elle attend le réveil.
Il sort vers le midi des bras de son Hôtesse,
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
Voilà le couple Pelerin
Qui se rassemble encore & se met en chemin.
Nulle malheureuse aventure
Ne troubla leurs plaisans propos.
Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure,
Autre Château se présente à propos :
C'étoit le séjour d'une Prude,
Qui, lasse du tracas mondain,
Se plaisoit dans la solitude.
Cette Dame parut, & d'un abord fort rude,
Repoussa le Plaisir badin ;
A la Sagesse seule elle tendit la main.
Le Plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus voisin.
Quelle infortune est donc la nôtre !
Dirent nos Voyageurs au matin rassemblés.
Il faut que des Humains les esprits soient troublés,
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.
N'est-il point sous le Ciel quelque séjour heureux

Où nous soyons reçus tous deux ?
Contre le mauvais goût le beau Couple s'emporte,
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante Chateauthiers.
Son extrême beauté, sa brillante jeunesse
Promettoient au Plaisir un favorable accueil.
Cette même raison fit trembler la Sagesse,
Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment !
Quand la Belle, d'un air affable,
Fit à tous deux ce compliment :
Venez Plaisir, venez Sagesse ;
Vous avez trouvé votre hôtesse.
J'aurai chez moi place & tems pour tous deux ;
Pourvu qu'abandonnant cette critique austere,
Et cet air trop impérieux,
La Sagesse soit moins sévere,
Et s'apprivoise avec les Jeux.
J'espere que, dans ma retraite,
J'affermirai votre union :
Mais faisons un marché, pour n'être pas sujette
A fréquente discussion.
Conditions se font ; nul n'ose s'en défendre :
Chacun, bien entendu, met quelque peu du sien.
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.
Qui plus des deux sur soi dut prendre,
Je ne le dirai pas ; chacun s'en trouva bien.
La Sagesse fut gaie, & le Plaisir modeste ;
Et dans son propre appartement,
Sans que jamais survint nul altercas funeste,
La Belle pour toujours marqua leur logement.
La Sagesse eut le lit ; le Plaisir, tout le reste.
Tout le reste étoit grand ! Oui, mais tout bien compté,
J'en atteste la foi des hommes,
Le Plaisir du siecle où nous sommes,
N'est pas toujours si mal traité.

## ORIGINE

### *Du Vermillon de la Rose.*

LA Roſe, des Jardins la fleur la plus charmante,
Croiſſoit parmi les champs ſans beauté, ſans couleur.
Elle ne paroiſſoit que ſous une pâleur
Qui n'attiroit les yeux, ni d'Amant, ni d'Amante.
Mais par un incident nouveau,
Amour lui procura ſon coloris ſi beau.
Au ſiecle que les Dieux faiſoient l'amour en terre,
Adonis Cyprien, bel enfant de Myrrha,
Qui comptoit pour ayeul ſon pere Cynira,
Captiva tellement la Reine de Cythere,
Que n'ayant plus d'égard à ſa divinité,
A ſon pouvoir ſuprême, à ſa haute naiſſance,
Elle mit tous ſes vœux & ſa félicité
A ne voir qu'Adonis, à vivre en ſa puiſſance.
Oh! que l'Amour rend inſenſés
Les cœurs qui de ſes traits ſont une fois bleſſés!
N'en exceptons Dieux ni Déeſſes,
Mettons tous les Amans, quels qu'ils ſoient, au niveau.
Qu'un Dieu près d'une Belle eût toutes nos foibleſſes,
L'exemple n'étoit pas nouveau.
Un jour donc qu'éloigné des yeux de ſon Amante,
Adonis dans un bois preſſoit un ſanglier,
Que le monſtre en fureur ſous le fer meurtrier
Le ronge à belles dents, ſe débat, ſe tourmente,
Adonis qui déja le croyoit atteré,
En fut lui-même déchiré.
Venus de la Voute céleſte,
Entend les cris de ſon Amant.
La Déeſſe preſſent l'accident trop funeſte.
Que ne craint pas un cœur qui chérit tendrement!
Elle en reſſent le coup; même atteinte mortelle
Perce le cher Amant & l'Amante immortelle.
Mais tandis qu'éperdue elle court vers ces lieux,
Pour lui dire du moins les plus tendres adieux,

L'épine d'une Rose, ô puissante merveille !
S'enfonce dans son pied, & le sang de Cypris
Imprime une teinte vermeille
A la Rose autrefois sans couleur & sans prix.
C'est à quoi nous devons la beauté de la Rose,
Teinte d'un sang si précieux.
Les Graces ont formé ce chef-d'œuvre à nos yeux,
Et l'Amour fut l'auteur de la métamorphose.
Par un mot que tout bas Tircis dit à Philis,
Elle change en rougeur la blancheur de ses Lis.
On l'admire, on s'étonne, on en cherche la cause :
Rappellons ce qui vient d'être dit de la Rose.
Amour, un peu fripon, dans un petit recoin,
Sans y chercher tant de mystere,
N'avoit-il point fait, sans témoin,
En badinant, piquer sa mere ?
Car quand deux jeunes cœurs ne paroissent que deux,
C'est que l'on ne voit pas toujours au milieu d'eux.

## LE SCRUTIN.

MERCURE, au retour de sa ronde,
Fit rapport au Conseil des Dieux,
Qu'il existoit dans ce bas Monde
Mortelle plus parfaite qu'eux.
C'étoit la belle & jeune Aminte
Que dénonçoit l'Accusateur,
Et qu'il assignoit en complainte
Des dons de l'esprit & du cœur.
Pour en juger, on lut la liste
Des excellentes qualités ;
Et jusqu'au bout le Nouvelliste
Ne disoit jamais : Arrêtez.
Elle est vraiment trop accomplie,
Dirent les Dieux : Soyons jaloux
De cette Humaine enorgueillie,
Qui sûrement se rit de nous.
Minerve, d'un air de rancune,
Met les vertus dans un Scrutin,

Et veut que le sort en ôte une.
Des Juges le plus enfantin
Fut choisi pour y satisfaire ;
Mais l'Amour d'un coup en fit deux,
Car la vertu, qu'il sçut soustraire,
M'empêchoit seule d'être heureux.

## LA MÉTEMPSYCOSE D'ORPHÉE,

*Par le Chantre de S. Martin.*

A Madame la Comtesse de B***

SÇais-tu bien, charmante Comtesse,
Quel est celui dont, depuis peu,
Tu fus la gracieuse hôtesse ?
Celui qui, rappellant le jeu
D'une lyre à ses doigts rebelle,
Se vit brûler d'un nouveau feu,
Pour une Euridice nouvelle.
Jadis le Maître du Parnasse,
Il eut fait en Grec, en Latin,
Des Vers pleins d'esprit & de grace ;
De l'Amour le petit lutin,
Fier de sa poétique audace,
Par son badinage enfantin,
Dans tous les cœurs se faisoit place ;
Mais, hélas ! cruelle disgrace !
Un Pythagorisme certain,
A fait du grand Chantre de Thrace,
Le grand Chantre de saint Martin.
C'est donc en vain que tu recherches,
Pauvre Orphée, ainsi qu'autrefois,
L'art de faire danser des bois,
A peine animes-tu des perches.
Esclave de ma dignité,
Et de la gêne qu'elle cause,
Toi seule en mes Vers j'ai chanté,
Toi seule aussi tu m'as tenté,
Et depuis ma Métempsycose,

A rien de friand n'ai tâté.
Mais, plus habile qu'une Fée,
Tu peux changer mon mauvais sort.
De trop bons Vers me causerent la mort,
Que de mauvais fassent revivre Orphée.

## LA MER & L'ÉTANG.

DE la mer Vénus étant née,
Croyoit à son suprême rang
La Nayade subordonnée,
Sur-tout la Nayade d'Etang;
Mais celle-ci, belle à merveille,
Auroit embarrassé Pâris,
Qui l'eût jugée au moins pareille
A la Déesse de Cypris.
Si bien donc que ce parallele
Fit beaucoup de bruit dans les Cieux;
Et pour décider la querelle,
On vit opiner tous les Dieux.
Sans faire une longue tirade,
Pour exprimer leur sentiment,
Je suis Vénus, je suis Nayade,
Dirent-ils laconiquement.
Ainsi l'on disoit à Florence:
Je suis Guelphe ou bien Gibelin;
Ainsi l'on pourra dire en France:
Je suis *Belleple* ou *Channelin*,
Comme les voix étoient égales,
On délibera que l'Amour
Jugeroit seul ces deux Rivales;
Mais à sa Mere il fit un tour.
Il avoit volé sa toilette,
Pour en faire à Psiché le don.
Le fouet en main Vénus le guette.
Au lieu de gagner son pardon,
Vers cette Nayade si belle
Il vole, & n'est pas arrivé,
Qu'en ses bras il juge pour elle,
En s'écriant, je suis *sauvé*. *

* Nom de la Dame qui proposa le sujet de cette Fable.

## VENUS & LE PILOTE.

SUR un pont Vénus arrêtée,
Regardoit un batteau venir,
Qui de l'onde précipitée
Le danger devoit prévenir.
La Déesse crie au Pilote :
Prends garde à l'arche, enfile bien.
Le drôle, sur la même note,
Lui répond : l'art ne sert de rien ;
Souvent le plus fier équipage,
S'il est dans son malheureux jour,
Est désolé par le naufrage
Qu'il fait sous l'arche de l'Amour.

## L'AIGUILLE & LE CANEVAS.

UN Apprentif de l'Hyménée,
Par un certain secret malhe
De son Epouse infortunée
Ne pouvoit contenter l'ardeur.
Ils vont trouver un Esculape,
Qui les visita promptement,
Et voyant d'où venoit l'attrape,
Ainsi leur parla décemment :
Un jeune homme qui se marie
Peut ressembler à qui voudroit.
Travailler en tapisserie,
Et qui n'a pas ce qu'il faudroit.
Il est vrai qu'il s'offre à sa vue
Un Canevas bien étendu ;
Sa main d'une aiguille est pourvue ;
Et de son dessein prétendu,
Tout lui représente l'image :
Mais les pelotons où sont-ils ?
Avant d'entreprendre l'ouvrage,
Il faut avoir tous ses outils.

*Fin du premier Volume.*

# TABLE
## DES
# *MATIERES*

Contenues dans le premier Volume.


*Epitre à M. l'Abbé d'Houteville.* page 1
*Epitre à un Religieux.* 4
*Epitre à Madame la Maréchalle d'Eſtrées à la Reine.* 6
*Epitre de Madame la Maréchale d'Eſtrées au Cardinal de Fleuri.* 8
*Aſſignation de Madame la Maréchalle d'Eſtrées à la Reine.* 10
*Epitre de M. le Prince de Conti.* 11
*Epitre à M. le Prince de Conti.* 12
*Epitre ſur le Mariage de M. le Prince de Conti.* 14
*Epitre à M. Le Prince de Conti.* 16
*Epitre à M de Montiers.* 19
*Epitre à M. le C. d'A....* 21
*Epitre à Madame la Princeſſe de Léon.* 25
*Epitre de Madame de Montbayen de Tours à Madame Chanlai de la Roſe.* 27
*Epitre de l'Auteur à ſes Amis de Paris, à qui il avoit promis d'écrire dès qu'il ſeroit arrivé à Tours.* 30
*Epitre à Mademoiſelle.... en lui envoyant la Chercheuſe d'Eſprit.* 33
*Epitre de Madame Orry à M. d'Aubonne.* 34
*Epitre à Monſieur Croizat, après ſa maladie.* 37

*Epitre sur le déreglement de la Musique.* 38
*A Lucine, pour les Couches de Madame Herault.* 40
*Compliment des Filles Orphelines de Madame la Maréchalle d'Estrées à M. le Cardinal de Rohan* 41
*Requête d'un Garde du Corps, à M. le Maréchal de Noailles.* ibid.
*Epitre à M. Déon.* 42
*Lettre écrite à M. *** au premier jour de l'an.* 43
*Epitre à Monsieur D... sur un Pâté de Périgueux.* 44
*Epitre à Monsieur de G... sur un Bonnet brodé.* 45
*Epitre à Monsieur M...* 49
*Epitre d'un Prieur, à Mademoiselle de...* 52
*Epitre à M. le Prince Charles.* 58
*Epitre à Madame la Présidente de Drouillet, à Toulouse.* 59
*Epitre à Madame de....* 60
*Epitre à Madame L.* 61
*Autre à la même.* 62
*Epitre à Madame Orry.* ibid.
*Epitre en courant la poste.* 64
*Réponse aux trois objections que forme une Dame, pour autoriser sa retraite prochaine.* 67
*Epitre.* 69
*Epitre à Madame la Présidente de Lille.* 71
*Epitre à un Conseiller.* 73
*Epitre à Mademoiselle D. S. V.* 74
*Epitre.* 75
*Autre.* 76
*Billet à M. le Marquis de...* 77
*Epitre.* ibid.
*Epitre de la Mouliniere à Babiole.* 79
*Envoi.* 81
*Epitre à Madame de B.... sur la mort de l'Auteur.* ibid.
*Envoi.* 82
*Voyage.* 83

## FABLES.

*Le Chêne & l'Ormeau, au Roi.* 96
*L'Epée & la Balance, Fable au Cardinal de Fleuri.* 97
*Le Moineau & le Léopard, Fable allégorique.* 98
*Le Tems, Fable pour Madame la Ducheſſe de Geſvres.* 99
*Le Chevre-Feuille & l'Œillet, Fable allégorique à M. & à Madame Hérault.* ibid.
*Le Oui & le Non, à Madame Sanſon.* 101
*La Linotte & le Corbeau, Fable allégorique.* 102
*Le Moineau & l'Hirondelle, à Mademoiſelle... Fable allégorique.* 104
*L'Amour & la Raiſon.* ibid.
*L'Amour & la Folie.* 105
*L'Amour & l'Intérêt.* 108
*L'Amour & le Reſpect.* ibid.
*Le Solitaire & la Fortune.* 109
*L'Hirondelle ou Conſolation de la Vieilleſſe.* 110
*Les bons Serviteurs & le Maître ingrat.* 112
*Les Philoſophes.* 113
*La Marguerite & la Penſée.* 114
*Le Faucon & les Pigeons.* 115
*Le Roſſignol & la Pie, à Madame**** 116
*L'Ourſe & la Tourterelle.* 117
*Le Mâtin & la Levrette.* 118
*La Tourterelle & le Moineau.* 119
*L'Hirondelle.* 121
*L'Hirondelle & les Fourmis.* 123
*Le Perroquet & la Perruche.* 124
*La Roſe.* 125
*Le Lys & la Violette.* ibid.
*Le Paon & le Phénix.* 126
*Les Pigeons & le Moineau.* ibid.

Le Sanſonnet & la Colombe. 127
L'Aigle & la Mouche. 128
Le Pinſon fugitif. ibid.
Le Papillon & les Tourterelles. 129
La Veronique & l'Aube-Epine. 130
Le Hériſſon & la Taupe. ibid.
Le Chien Gaſcon. 131
Le Dindon & la Fraiſe. ibid.
La Flute & l'Oreille. 132
L'Arc-en-Ciel & les Rats. ibid.
La Chenille & la Femme. 133
Parodie de la Fable précédente. ibid.
La Bergeronnette & la Pie, Fable allégorique. 134
Le Chien & le Moineau. ibid.
Les deux Chiens. 135
Le Rhinoceros & la Guenuche. 136
L'Abeille & le Hibou. 137
La Fourmi & le Chat. 138
Le Pinſon & la Tourterelle. 140
Le Cheval & le Chien. ibid.
La Poule & le Renard. 141
La Sole & le Poulet. ibid.
Les Tourtereaux & la Fauvette. 142
Le Hibou & la Tourterelle. 143
Le Papillon. ibid.
Le Philoſophe & l'Avocat. 145
Le Chien & le Moineau. 146
Les Moineaux & les Tourterelles. ibid.
Le Roſſignol & la Fauvette. 147
Le Roſſignol, le Merle, & la Roſſignolette. 148
Le Pot de Chambre & la Trophée. 149
Le Pinſon & la Fauvette. 150
La Colombe & le Corbeau. 152
Le Chat & la Lamproye. 154
La Lionne & le Roitelet. 155
Le Perroquet député vers la Fauvette. 156
La Fauvette. 157
Le Perroquet & le Pigeon. 158

Le Coq & la Poule. 158
Le Maquereau & la Poule. 159
Le Moineau & la Puce. 160
Le petit Chien. ibid.
Le Myrthe & l'Ortie. 161
La Chemise & la Cornette. ibid.
L'Abeille & le Sifflet. 162
La Macreuse & la Salamandre. 163
La Baleine & le Ver à soie. 164
Le Perroquet. ibid.
La Crême & le Vinaigre. 166
Le Rossignol, la Fauvette & le Moineau. 167
La Généalogie & le Suisse. ibid.
Le Brochet & le Papillon. 168
Le Pigeon & la Linotte. 169
La Belette & le Sapajou. ibid.
L'Amour Fugitif. 170
L'Œillet. 171
Le Serin, la Linotte & le Moineau. 172
Les Yeux. 173
Le Canapé, le Lit & le Fauteuil, Rêve. ibid.
L'Ecureil & la Puce. 174
Le Chat & la Minette. ibid.
Le Gras de Jambe & le Tetton. 175
Le Canevas & l'Aiguille. 176
Le Bœuf & le Sacrificateur. ibid.
Les Paupieres & la Pantoufle. Pour M. *** & Mde. *** 177
Le Chat & la Coquille. ibid.
Le Singe & la Souris. 178
Le Hanneton & le Canard. ibid.
Le Chat & le Coq. 179
Le M... & l'Elephant. ibid.
La Guêpe & l'Andouille. 180
Le Cheval & la Levrette. 181
Les Roses & les Lis. Fable Anacréontique. ibid.
La Lune & la Jarretiere. 182
Le Rat & la Puce. 183

*Les Carpes & les Couſins.* 183
*La Guenuche & la jeune Chatte.* 184

## ALLÉGORIES.

*LE Plaiſir & la Sageſſe. A Mademoiſelle de Chateauthiers.* 185
*Origine du Vermillion de la Roſe.* 188
*Le Scrutin.* 189
*La Métempſycoſe d'Orphée, par le Chantre de S. Martin. A Madame la Comteſſe de* B * * * 190
*La Mer & l'Etang.* 191
*Vénus & le Pilote.* 192
*L'Aiguille & le Canevas.* ibid.

Fin de la Table du premier Volume.

# ŒUVRES

## *DIVERSES*

# DE GRECOURT,

## *TOME SECOND.*

# ŒUVRES
## *DIVERSES*
# DE GRÉCOURT.

NOUVELLE ÉDITION,

*Soigneusement corrigée, & augmentée d'un grand nombre de Piéces qui n'avoient jamais été imprimées.*

TOME SECOND.

*Contenant les Contes, les Chansons, &c.*

A LUXEMBOURG.

M. DCC. LXVII.

# CONTES
## DE M. L'ABBÉ
# DE GRECOURT.

### LA LINOTTE DE JEAN XXII.

ETRE discrette & femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderoit mieux son honneur qu'un secret.
C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée :
Quitte à prouver l'hyperbole avancée.
Nonnes étoient jadis dans un Couvent,
Où Jean vingt-deux alloit assez souvent
Faire en pardons des dépenses de Pape.
C'est Fontevrault, de peur qu'il ne m'échape,
Au demeurant Couvent des mieux famé,
Gîte fâcheux, où le Diable affamé
Etoit réduit à quelque peccadille,
Menu secours qu'il tiroit de la grille ;
Car, comme on sçait, l'ennemi des humains
Par le babil tient toujours aux Nonnains.
Le saint Pasteur, muni de mainte Bulle,
Leur vint un jour faire baiser sa mule.
Dieu sçait combien les pardons lors trotoient,
Si qu'on eût cru que rien ne lui coûtoient.
Insatiable est la gent Monastique :

Bien l'allez voir à l'indult fantaſtique
Que s'étoit mis en tête d'obtenir.
Elles vouloient avoir à l'avenir
Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confeſſe.
Pere très-ſaint, entre nous, dit l'Abbeſſe:
On s'avoueroit bien plus ſincerement
Tout ce qu'au Prêtre on dit légerement;
Cent petits riens, bagatelles en ſomme,
Dont on rougit d'aller inſtruire un homme,
Homme ſur-tout qui ſouvent peut cauſer
Ce dont à lui Nonne va s'accuſer.
Vous confeſſer! le cas eſt-il poſſible?
J'ai, dit le Pape, un ſcrupule invincible
Qui vous fera refuſer à regret.
Ce Sacrement exige un grand ſecret,
Et le babil, dans l'engeance femelle,
Fut autrefois la tache originelle.
Depuis long-tems cet unique grief
Fait à vos vœux refuſer le ſaint Bref;
Mais j'en veux faire un peu l'expérience,
Et le ſçavoir de ma propre ſcience.
Tenez, dit-il, je mets juſqu'à demain
Cette boîte en garde à votre main.
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Sans quoi ſerez à tout jamais privée
Du ſaint indult qui demain vous eſt dû,
Si n'ouvrez pas le coffre défendu.
Il ſort; voici notre boîte en voie.
Que je la touche, & moi que je la voie.
C'étoit à qui pourroit ſe l'arracher;
Mais ſans l'ouvrir on fut pourtant coucher.
L'Abbeſſe preſque en gagna la jauniſſe:
On dormit peu; le lendemain l'Office,
Comme on peut croire, alla tout de travers.
Peut-on ſuffire à tant de ſoins divers?
Un rien démonte une tête guimpée.
Ah! dit l'Abbeſſe à la gent attroupée,
Le Pape joue à nous faire ſecher;

Quel grand secret a-t-il a nous cacher ?
Pour regarder ne sommes-nous pas bonnes ?
Il fait vraiment un grand honneur aux Nonnes.
Pour nous venger, ouvrons ; qui le dira ?
Comme elle étoit, on la refermera.
A ce discours taupa chaque Vestale :
L'Abbesse ouvrit la boîte fatale.
Qu'y trouva-t-elle ? une Linotte au fond,
Qui, tout-à-coup, prit son vol au plafond,
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles,
Puis par un trou s'enfuit à tire d'aîles.
Lors à la porte on heurte rudement ;
Le saint Pontife entre au même moment.
Çà, ma boîte ; ores voyons, Mesdames,
Si l'on se peut confier à des femmes.
Car votre indult est dedans tout scellé.
Oh ! oh ! dit-il, il s'en est envolé ;
Seriez vraiment de Maîtresses Commeres
Pour confesser ! Adieu, discrettes Meres ;
Onc ne sera Confesseur féminin.
Tant mieux, reprit tout bas une Nonnain ;
Je n'étois pas pour la métamorphose :
Un Confesseur est toujours quelque chose.

## LE CUISINIER SCRUPULEUX.

Prêcher l'abstinence aux Prélats,
Et leur prêcher la résidence,
C'est à peu près semblable cas ;
Et pour dire ce que j'en pense,
Je crois, ma foi, qu'ils ont raison.
Jeûner, s'altérer le poulmon,
De chétif poisson faire usage,
Pour canaille chrétienne, bon,
Ou pour Prestolets de village :
Mais pour Prélats du haut étage,

Pour Princes de l'Eglise, non.
C'est pourtant précepte, dit-on,
Pour Grands & Petits : on s'en moque.
Vous allez entendre comment.
Du précepte se crut exempt
Certain Prélat à rouge toque.
Il aimoit fort les bons repas,
Et, suivant le susdit système,
Chez lui chaque jour de Carême
Etoit semblable au Mardi-Gras.
Son Cuisinier étoit un homme
Qui n'avoit son pareil à Rome.
Tous ses Confreres, près de lui,
N'étoient que des cuistres : aussi
Son Maître en faisoit grande estime.
Du train que son Prélat menoit,
Le drôle avoit eu la foiblesse
D'aller raconter à confesse,
Tout ce qui chez lui se passoit.
Puis fiez-vous aux domestiques.
Pere en Dieu, par maintes rubriques,
Lui prouva qu'il seroit sans fin
Rôti, grillé comme un boudin,
Si, contre les loix de l'Eglise,
Il contentoit la gourmandise
Du Cardinal. Oui, mon enfant,
Dusses-tu perdre ta fortune ;
Ne lui sers, dit-il, viande aucune
Pendant le Carême, s'entend.
Le cuistre, à cette réprimande,
Croit voir à ses trousses Satan.
Il obéit ; adieu la viande ;
Et Monseigneur le Cardinal,
Depuis ce tems, dînoit fort mal.
Pourquoi changer mon ordinaire,
Dit-il, quoi ! toujours du poisson ?
Jadis, Monsieur le marmiton,
Vous en usiez d'autre maniere.

Pardon, répond-il, Monseigneur,
Mais si j'en crois mon Confesseur,
C'est un crime à damner un homme,
Que d'apprêter le moindre plat
De gras, fût-ce au Pape de Rome,
Hors qu'il ne soit sur le grabat.
Ce Confesseur si rigoriste
Est à coup sûr un Janséniste;
Qu'on me l'amene sur le champ.
On y court; il vient tout tremblant.
Quoi! petit diseur de Bréviaire,
Dit le Cardinal en colere,
C'est donc vous qui ne voulez pas
Qu'on me serve en ce tems du gras?
C'est mon goût; nous autres Prélats
Avons-nous d'autre regle à suivre?
Parbleu, beau sire, il vous sied bien
De changer ma façon de vivre.
Croyez-moi, n'en faites plus rien,
Ou je... Monseigneur, dit le Prêtre,
De vos repas vous êtes maître;
Mais je ne puis sur mon honneur,
Absoudre votre serviteur.
Il se damne, c'est conscience.
Voyez la belle conséquence;
Faut-il, dit le Prélat Romain,
Pour sauver l'ame d'un faquin,
Faire jeûner mon Eminence?

## L'IVROGNE.

UN maître Ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta:
Dans l'instant sa colere émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc & de taille

A ferrailler contre le mur.
Ou bien il a ſa cotte-maille,
Diſoit-il, ou bien il eſt dur.
En s'eſcrimant donc de plus belle,
Et pan & pan, il avançoit,
Lorſqu'il ſortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit.
Sa valeur en fut conſtipée.
Oh! oh! ceci paſſe le jeu;
Rengaînons vîte notre épée:
Le vilain porte une arme à feu.

## L'ENFANT DE NEIGE.

CErtain Marchand de ces joyaux ſi rares,
Qu'on va chercher aux climats Indiens,
Depuis long-tems tenu mort par les ſiens,
Après quinze ans revoyoit ſes Dieux Lares.
Jà d'une part il a groſſi ſes biens;
Sa femme n'a chommé dans ſon abſence.
De trois enfans qu'en partant il avoit,
Et qu'il revoit dans leur adoleſcence,
Un grand plaiſir notre homme recevoit;
Quand en montrant encore un à leur pere,
Elle lui dit: Monſieur, voici leur frere;
Il eſt à vous, car c'eſt moi qui l'ai fait.
Comment cettui, dit-il, ſeroit-il nôtre?
Vous ſçavez bien qu'au tems de mon départ
Vous n'étiez groſſe. A quoi la bonne Apôtre
Dit: ſi faut-il que cette enfant ſoit vôtre;
Car autre humain à l'œuvre n'eut de part.
L'hiver d'après que vous m'avez quittée,
Un certain ſoir me trouvant dégoûtée,
La neige alors couvrant le potager,
J'allai cueillir une feuille d'oſeille,
Par quoi, dit-on, l'appétit ſe réveille,

Et me sembla, quand vins à la manger,
Neige glacée. Ainsi cette salade
En moi valut conjugale accolade ;
Car j'en devins enceinte dans le mois.
Ouais, dit l'époux, homme tranquille & sage,
Qui sur le champ du bon parti fit choix,
Nature est bien bizarre dans ses loix.
De mon pareil ce seroit un outrage ;
Mais d'une oseille irois-je me fâcher ?
Puis aussi bien l'avez fait sans pécher.
Toujours du Ciel lignée est une grace ;
Acceptons-la : ce que Dieu veut se fasse.
Pas n'en cessa l'aise de la maison,
Se réservant à se faire raison.
Je veux, dit-il, qu'il fasse apprentissage,
Pour succéder à mon commerce un jour,
Et je l'emmene à mon premier voyage,
Si qu'il sera Docteur à son retour.
Avide encor d'augmenter sa fortune,
Après avoir goûté quelque repos,
Notre Marchand redemande à Neptune
Nouveaux trésors, & cingle sur les flots.
Au premier port de la plage Africaine,
L'enfant d'oseille étant robuste & grand,
A certain Turc, Marchand de chair humaine,
Il le vendit à beaux deniers comptans,
Poursuit sa route, & ses besognes faites,
Troquant, vendant, échangeant ses emplettes,
Revient encor en son pays natal,
Ayant de plus doublé son capital.
Combien du sexe est fausse l'enveloppe !
Il fut fêté de sa chere moitié,
Tant qu'eussiez dit une autre Pénélope
Pour son époux confite en amitié.
Mais de son fils n'entendant de nouvelle :
Et notre enfant, Monsieur, ce lui dit-elle ?
Las ! il vous faut en dire l'accident.
En approchant des côtes de l'Afrique,

Où nous étions au-delà du Tropique ;
( Certe, c'eſt-là que Phébus eſt ardent, )
Du pauvre enfant j'ai vu le ſort tragique.
Bien eſt-il vrai que la neige le fit,
Car en un rien le Soleil le fondit.

## JUGEMENT

### *Sur le Rêve & la Réalité.*

Bien ſommeillant j'étois tranquille, & coi,
Lorſque Morphée artiſtement me grimpe
Le long des Cieux. Qui fut ſurpris ? C'eſt moi ;
Quand je me vis au milieu de l'Olympe.
Déeſſes, Dieux, & tout le grand Sénat
Des Immortels tenoit ſon Conſiſtoire.
En diſputant ſur un fait délicat,
De part & d'autre on vouloit la victoire.
Or, quel étoit le ſujet conteſté ?
C'eſt de ſçavoir ſi le ſonge agréable
Peut l'emporter ſur la réalité,
Lequel des deux eſt le plus deſirable.
A l'Etranger on fait toujours honneur ;
Auſſi d'abord d'une voix unanime,
Je fus nommé pour être Rapporteur,
Et dans ces mots à peu près je m'exprime.
Grands Dieux, je crois que remplir ſes deſirs,
Quand la tendreſſe eſt ſurtout affamée,
Eſt aux mortels le plus grand des plaiſirs.
D'un bel objet ſi l'ame eſt enflammée,
L'épreuve en eſt dans les ſoins, les tourmens,
Les grands périls, les peines infinies,
Et tous les maux que ſouffrent les Amans,
Pour voir enfin leurs flammes aſſouvies.
Alors les biens pour les maux ſont rendus,
La volupté dans ſon centre eſt placée ;
Alors les ſens demeurent ſuſpendus,

Et l'ame même en paroît éclipsée ;
Alors on voit ce qui fait un heureux.
A ce bonheur tout notre être s'emploie ;
Rien ne permet que l'on se croie honteux ;
Et tout se paie en la même monnoie.
Oui, quand deux cœurs se trouvent rassemblés,
Quand l'amour vif souffle, allume & tisonne,
Tous les plaisirs mille fois redoublés
Ne valent pas l'instant qui les couronne.
Divin moment, on ne sçauroit assez
Vous exalter. Eh ! qui peut le comprendre ?
Mais d'où vient donc être si-tôt passé,
Ou trop long-tems vous faites-vous attendre ?
D'où vient qu'Amour, en donnant sa leçon,
Ne peut bannir, en pleine jouissance,
Le légitime & chagrinant soupçon
De n'être aimé que par obéissance,
Par intérêt ou par tempérament ?
D'où vient faut-il passer toute sa vie
Dans le métier du plus parfait amant,
Sans être sûr du cœur de son amie ?
Enfin, pourquoi trop souvent n'ont été
De jouissance autres effets plus proches,
Que longs regrets, triste satiété,
Chagrins cuisans & douloureux reproches ?
Autre chose est le rêve officieux.
L'esprit voyage & parcourt tout le Monde.
Divins objets il vous présente aux yeux,
Vous choisissez ou la Brune ou la Blonde.
A peine a-t-elle apperçu votre choix,
Qu'elle y répond ; active & complaisante,
Elle obéit aux plus bizarres loix,
Et vous paroît toujours gaie & contente.
Dans un Palais superbement paré,
Est apprêtée une brillante fête.
La Nymphe arrive, & l'on est assuré
Tout aussi-tôt d'avoir un tête-à-tête.
Loin des Rivaux, des Maris, des Jaloux,

Votre Victime eſt sûrement gardée,
Et l'on n'a pas les reſtes d'un Epoux,
Dont la laideur empoiſonne l'idée.
On ne craint point qu'un mécontentement
La rende ingrate, indiſcrette, infidelle;
Et comme elle eſt sûre de ſon Amant,
Vous êtes sûr du cœur de votre Belle.
D'ailleurs le rêve annonce la ſanté;
Il eſt le fils de la ſage Nature,
Et l'on en ſort avec la sûreté,
Qu'un repentir ne ſuit point l'aventure.
Bref cet inſtant ſi deſiré, ſi vif,
Dont les Amans font leur bonheur ſuprême,
Quand nous rêvons, n'eſt ni prompt ni tardif,
Et le plaiſir eſt pour le moins le même.
Je conclus donc, le tout conſidéré,
Et je puis bien en rendre témoignage,
Qu'un ſonge heureux, au réel comparé,
Doit en Juſtice emporter l'avantage.
Mais, belle Iris, je me rétracterai,
Sur mon avis je paſſerai l'éponge,
Dès le moment qu'avec vous je pourrai
Toute une nuit réaliſer un ſonge.

## LES SOUHAITS.

PHilis & moi ne ſçachant plus que dire,
Faire encor moins, nous nous mîmes, pour rire,
A ſouhaiter. Je voudrois être Roi,
Dit la follette, & chacun ſous ma loi
Vivroit heureux; tous les Impôts de France
Seroient ôtés. La tranquille abondance
Enrichiroit le Maître & le Sujet.
Qu'en penſes-tu? Ce ſeroit fort bien fait.
Pour moi, Philis, ſi j'en étois à même,
De Jupiter j'aurois le Diadême,

Et les mortels n'en seroient pas fâchés ;
Car j'ôterois, morbleu, tous les péchés.
En est-il tant, me replique ma Blonde,
Pour borner là ta bonne intention ?
Moi, je ne vois de péchés dans le monde,
Que l'inconstance & l'indiscrétion.

## LE BOUDIN. *

QU'il étoit lourdaut, ce Valet !
Que sa bêtise étoit insigne !
Quand sa Maîtresse il appelloit,
Et de loin lui faisoit ce signe :
Du pouce & de son doigt voisin,
Formant une espece d'ovale,
Avec l'Index de l'autre main,
Il tracassoit dans l'intervalle.
La compagnie à crime noir
Imputa cet air de mystere.
Il figuroit un entonnoir ;
C'est du boudin qu'elle alloit faire.

* *Madame de .... avoit envie de faire du boudin, trouvant à redire à celui que faisoit son Cuisinier. Celui ci, ayant offert de préparer seulement les viandes nécessaires, envoya avertir sa Maîtresse que tout étoit prêt. Le Laquais la voyant en grande compagnie, s'avisa de lui parler par gestes. L'Abbé de Grécourt arriva dans le moment que la Compagnie rioit à gorge déployée de la bêtise du Valet ; on lui demanda des rimes sur ce sujet, & il obéit sur le champ.*

## LES COMPLIMENS.

PAul à Paris, chez son Maître logé,
D'aller à Reims voir sa femme eut congé.

A ſon départ deux de ſes camarades :
Nos complimens, Paul, à votre moitié,
Lui dirent-ils, &, pour notre amitié,
En arrivant, la nuit deux embraſſades,
Ainſi fut dit, ainſi Paul le promit,
Et ſans tarder en chemin il ſe mit.
Dès qu'il arrive, à ſa femme il raconte
Les complimens de ſes deux bons amis,
Et la nuit même, en homme de bon compte
Il ſatisfait à ce qu'il a promis,
Puis ſe repoſe. Elle mal endormie :
Mon cœur, dit-elle au bout de quelque tems,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens
Chez votre Maître ? Oui ſans doute, ma mie,
Tout ſommeillant, lui répond ſon époux ;
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous.

## LES JOIES DU PARADIS.

Colas, vrai manant de Village,
Epouſa la veuve Aliſon,
Qui, plus ardente qu'un tiſon,
Connoiſſoit fort le mariage ;
Mais Colas n'étoit qu'un oiſon.
La premiere nuit du ménage
Elle n'en put tirer raiſon ;
Car il avoit ſon pucelage,
Et ne fit pour tout badinage
Que papilloter la toiſon.
Le lendemain faut ſçavoir comme
Alix maltraita le Jeannot.
Je croyois avoir pris un homme,
Dit-elle, & je n'ai pris qu'un ſot.
Dame ! il n'a jamais fait la joie,
Lui répondit un des parens.
Faudroit le mettre ſur la voie,

Et vous seriez bientôt contens.
Volontiers, qu'à cela ne tienne.
En effet, la grosse Maman,
Qui devoit sçavoir le tran tran,
La nuit d'apres, lui coula cette antienne:
L'ami, serois-tu curieux
De goûter les plaisirs des Dieux?
Des Dieux qui sont au Ciel? Sans doute.
Comment? Eh! nous ne voyons goute!
N'importe, approche-toi: pas ainsi; bon cela;
Encor tant soit peu, t'y voilà;
Courage, allons, fort dans les boules.
Colas dans ce moment crut quitter son taudis,
Et s'écria: ma Mere, ayez soin de nos poules;
Je sens que j'entre en Paradis.

## LE GUEUX INDÉCENT.

UN Passant tout déguenillé
Gueusoit d'une maniere immonde;
Il étoit si mal habillé,
Qu'il scandalisoit tout le monde.
Le drôle le faisoit exprès,
Et s'en gobergeoit en lui-même.
Hérault mit les Archers après,
Tant l'impudence étoit extrême.
Voilà les témoins assignés;
Tous les hommes le reconnurent,
Et sur ses traits bien désignés;
Contre lui hautement conclurent.
Les femmes furent son appui;
Car toutes, dans leur témoignage,
Dirent: je ne sçais si c'est lui,
Je n'ai pas pris garde au visage.

## IL Y A PLACE POUR DEUX.

DAns un champêtre équipage,
Tircis avec Iris alloient faire voyage,
Lorſque le coche les verſa.
Pas un des deux ne ſe bleſſa ;
Mais le plaiſant en ce rencontre,
Fut que la belle Iris fit montre....
Ah ! dit Tircis tout auſſi-tôt,
Je viens de voir ce qu'il me faut.
Oh ! nenni, dit Iris, & j'en ſuis bien marrie,
Car le tout appartient à mon fidele Epoux.
Mais ſi j'en avois deux je vous jure ma vie,
J'en réſerverois un pour vous.
Le remede eſt aiſé ; Madame ;
En faiſant un retranchement,
Il s'en trouvera, ſur mon ame,
Et pour l'Epoux & pour l'Amant.

## LES BOTTES.

DEux Voyageurs ſéjournerent à Tours :
Tous deux étoient dans l'âge des bons tours,
Plus curieux des bonnes aventures,
Que de palais, monumens & peintures.
Gentille hôteſſe, Epoux lourd & mâtin,
A point nommé font les honneurs du gîte.
Pour peu qu'Amour veuille y prêter la main,
J'oſe aſſurer plaiſante réuſſite.
Voilà d'abord l'un de nos deux Galans
De mainte œillade agaçant la Commere ;
Tendres façons, petits ſoins & ſermens
Sont en campagne, & puis faveur légere,

Baisers volés ; puis la main qui s'ingere,
Et qu'on punit. Béatilles d'Amour
Viennent par ordre, & chacune à son tour.
Tout jusques-là n'est que cajolerie,
Que doit souffrir une hôtesse jolie.
Mais un beau jour, pour certaine raison,
Nos voyageurs sortis de la maison,
La Belle étant à leur chambre montée,
Voit par hasard leurs bottes dans un coin :
Botte aussi-tôt par elle convoitée :
Desir lui prend d'essayer sans témoin
Quelle figure auroit femme bottée.
Sur ce point-là, sans prévoir le péril,
Tant fut enfin procédé par la Belle,
Qu'elle chaussa l'accoutrement viril.
Le Galant monte, & trouvant la Femelle
Embarrassée en ce plaisant maintient
Il vous l'étend sur son lit bel & bien.
Amour sans bruit conduisoit le mystere :
Le Dieu fripon, après quelque tracas,
Introduisit le Vainqueur dans Cythere.
Quelqu'un dira : quoi ! l'on ne cria pas ?
Pourquoi crier ? Elle n'étoit si sotte ;
A quel scandale eût-elle donné lieu ?
Qu'eût dit l'Epoux de voir sa femme en botte ?
Péchés secrets sont remis devant Dieu.
L'histoire aussi dit qu'avant de se rendre,
La chasteté fit très-bien son devoir.
Menaces, pleurs, prieres, désespoir :
On n'obtint rien ; bref on fit tel esclandre,
Que le Mari, qui montoit sans dessein,
Approche l'œil du trou de la serrure :
Il eût mieux fait de suivre son chemin.
Qu'apperçoit-il ? Pelerin en posture,
Et par dessous bottes en mouvement,
Bottes sans plus, rien ne vit plus avant.
En cet endroit la chronique est perplexe.
Aucuns ont dit que l'Epoux, par raison

De sympathie, & sans soupçon de sexe,
Sentit au front quelque demangeaison.
Or reprenons le fil de l'aventure.
A cet objet, je te laisse penser,
Lecteur prudent, l'étrange conjecture
Qui chez l'Epoux vint se glisser.
Quelle fureur ont ces gens-ci dans l'ame,
Se disoit-il ! Prêterai-je mes lits
Pour assouvir leur passion infâme ?
Ils porteront malheur à mon logis.
Tout de ce pas, de peur d'être complice,
Notre homme court avertir la Justice.
Le Juge vient : une escorte le suit :
Pendant ce tems, sans rompre la cadence,
Le Pelerin avoit repris la danse.
Heureux qui met chaque instant à profit !
Botte jamais ne fut à telle fête.
Il n'étoit plus mention de crier ;
A tout aussi sçut-on bien se plier :
Pour partager les fruits du tête à tête.
Le tout pourtant n'étoit qu'à bonne fin,
Faute de mieux, & je le crois de même.
Dandin regarde, ensuite tout l'essain ;
L'un après l'autre, en un silence extrême,
Jusqu'au Greffier, tous observent le cas :
Et croyez bien que l'on n'oublia pas,
Dans cet écrit, les bottes, & pour cause,
Tant leur sembloit aggraver le délit.
Tout étant fait, on heurte à petit bruit :
Quel contre-tems ! Une sombre ruelle
Sert de retraite à la pauvre Femelle.
De quelle peur l'Amant fut-il frappé,
Quand, l'huis ouvert, il se trouve happé !
Qu'est-ce, Messieurs, disoit-il tout en transe ?
On se méprend, sçavez-vous qui je suis ?
Mon nom est tel, Florence est mon pays.
Notez, Greffier : Monsieur est de Florence.
L'Hôte cherchoit le Compagnon botté ;

Il le saisit, malgré sa résistance,
Et par la main l'amene à la clarté.
Çà, disoit-il, voyons sa contenance ;
Elle sera plaisante, sur ma foi.
Pauvre Cocu, voyons plutôt la tienne ;
Du dénouement chacun rit à par soi.
Le Mari veut étrangler la Chrétienne ;
Messer Dandin appaise les débats,
De la Femelle alléguant l'imprudence :
Même l'Epoux, lâchant quelques ducats,
De la Cohorte achete le silence.
Le Pelerin déloge, & son Ami,
Comme on peut croire, & les Bottes aussi.
Il paya bien, quitte pour quelque honte,
Suivit sa route, & chacun eut son compte.

## LE PSEAUTIER.

DU pieux Roi David que les Pseaumes sont beaux!
Ma fille, en vous couchant, faites-en la lecture :
Eclairez-vous de ces flambeaux,
Votre ame sera toujours pure.
Je vous prête mon grand Pseautier ;
Plût à Dieu, ma chere Isabelle,
Que vous le sçussiez tout entier !
Oui, Maman. Voici donc la Belle
Qui prend le saint livre & le met,
Sans trop grand desir de le lire,
Très-proprement sous son chevet.
Or, elle attendoit un beau Sire ;
Il vint, & les tendres ébats,
Agitant draps & couverture,
Le Pseautier, descendu plus bas,
Se trouva au fort de l'aventure.
Bien plus ; car du prudent Ami
La reliure toute neuve,

D'un plaisir qui n'est qu'à demi,
Reçut une abondante preuve.
Le matin la Mere arriva,
Et ne vit pas l'Amant, sans doute;
Mais son cher volume trouva
Tout maculé, tout en déroute.
A l'œil, au tact, à l'odorat,
Elle frémit, elle soupçonne.
Mon Pseautier est en bel état!
Parlez-moi, petite fripponne.
Je ne sçais pas d'où vient cela:
En faute assurément je ne suis pas tombé
Sinon que j'ai rêvé que David étoit-là,
Qui me prenoit pour Betzabée.

## LE PARTANT QUITTE.

CErtain Grivois un jour à son Curé
Se confessoit, & d'un ton assuré
Sembloit vouloir lui vanter son mérite.
J'ai, disoit-il, de mon Prochain médit;
Mais, par le bien qu'ensuite j'en ai dit,
J'ai réparé tout le mal; partant quitte.
Certain Bijou que l'on avoit perdu,
Je l'avois pris; mais je l'ai bien rendu;
Partant quitte, & mon ame à tel point n'est méchante
De retenir le bien qui ne m'appartient pas.
Enfin, baissant la voix, il dit d'un ton plus bas:
Monsieur, avec votre servante,
J'ai fait le cas: comment m'acquitter de ceci?
Lors le Curé, pour rassurer son ame,
Dit: Monsieur, avec votre femme
J'en fis autant, & partant quitte aussi.

## LA BIBLE DE CALVIN.

CAlvin, du rang des Lectures ſacrées,
Avoit ôté celle des Machabées ;
Eut-il raiſon ? Pour en être éclairci,
Liſez le Conte que voici.
Un Prédicant, le long d'une prairie,
Se promenoit, tenant ſa Bible en main.
Vint une fille, & ſans cérémonie
Dans un lieu creux il la mene ſoudain ;
Puis ſe prépare à paſſer ſon envie.
Le terrein étoit un peu bas,
Ainſi que de la Belle
Ce qu'on ne nomme pas
Eh ! bien, dit-il à la Donzelle,
Mettons ce livre, il hauſſera,
Et la beſogne mieux ira.
La Bible fut donc miſe en œuvre ;
Mais mieux n'en alloit la manœuvre.
Le Galant connut le défaut,
Il falloit un livre plus haut ;
Un doigt de plus eût été ſon affaire.
Lors en lui-même il conſidere
Qu'il eût eu ce doigt, ſi Calvin
N'eût tronqué le livre divin ;
Et chagrin d'être à même & ne pouvoir rien faire ;
Maugré, dit-il, ſe tirant à quartier,
Pourquoi ne pas laiſſer la Bible en ſon entier ?

## LE PÉCHÉ ORIGINEL.

QUand Dieu forma le premier des humains ;
Le plus beau don qui partit de ſes mains,

Fut l'heureux don de vigueur immortelle ;
Dont il doua notre Pere rebelle.
Toujours armé pour l'amoureux combat,
Il pouvoit prendre un éternel ébat ;
Aucun dégoût n'altéroit sa tendresse,
Et dans sa femme il trouvoit sa maîtresse.
Sans s'épuiser, il goûtoit les plaisirs,
Et sa puissance égaloit ses desirs.
Si de l'amour il suspendoit la fête,
En conquérant il quittoit sa conquête ;
Et se livrant au sommeil enchanteur,
Jusqu'en ses bras témoignoit son ardeur.
L'œil attaché sur un si bel ouvrage,
A son Auteur Eve rendoit hommage,
Et de sa main, pour convaincre ses yeux ;
Touchoit souvent un bien si précieux.
Quelqu'un dira, ( car toujours quelqu'un blâme, )
Eh ! quoi ! bon Dieu ! toujours la même femme !
Adam n'avoit ni cousine ni sœur,
Du pain d'autrui ne goûtoit la douceur ;
Il jouissoit d'un bonheur léthargique ;
Il étoit seul. Ainsi l'homme critique
Doit-il gloser sur l'Etre Universel ?
C'est un des fruits du crime originel.
Depuis ce crime à l'Univers funeste,
L'erreur nous suit, l'impuissance nous reste.
Ouvre les yeux : l'amour du changement,
Qui de ton cœur flatte le sentiment,
Cet appétit, cette soif qui te presse,
Homme orgueilleux, démontre ta foiblesse.
Comme un malade avide, curieux
De mets divers qu'il dévore des yeux,
Et qui trompé, lorsque sa main y touche ;
Sent l'appétit expirer dans sa bouche,
Tout fils d'Adam, affamé dans ses vœux,
D'objets nouveaux, est toujours amoureux.
Un monde entier ne sçauroit lui suffire ;
C'est une faim au moment qu'il desire.

Veut-il jouir : c'eſt trop, pour le matter,
D'un ſeul objet qu'il ne peut contenter.
Dès que ſon cœur touche à la jouiſſance,
Vient le dégoût, enfant de l'impuiſſance.
Graces à lui, le plaiſir eſt travail,
Et ce dégoût fit le premier Serrail.
Nature ſeule a d'inutiles charmes,
Et l'art s'épuiſe à lui fournir des armes.
Pour réchauffer nos plaiſirs languiſſans,
Tous nos efforts ſe trouvent impuiſſans.
Etat parfait de notre premier Pere,
Vous n'êtes plus : quelle eſt notre miſere !
Hélas ! c'eſt toi, Sexe trop curieux,
Qui nous perdis, en perdant nos ayeux.
Par le ſerpent Eve jadis ſéduite
Porta la dent ſur la pomme maudite,
Et ſubornant ſon Mari complaiſant,
Lui partagea ſon dangereux préſent.
Vous ſerez Dieu, mordez dans cette pomme.
Il y mordit, à peine fut-il homme.
Cette vigueur, fille de la ſanté,
Qui fut le prix de l'immortalité,
S'évanouit, & de ſon cœur volage
Un vain deſir demeure le partage.
De ſa ſottiſe interdit & honteux,
Adam ſur lui jette un regard piteux,
Voit ſon malheur qu'il a peine à comprendre.
La voix de Dieu ſe fait alors entendre.
Eh ! bien, Ami, que dis tu de ce fruit ?
Etoit-il bon ? Le pauvre homme s'enfuit,
Couvrant ſa quille & cachant ſa miſere,
Troublé, confus, cherche un lieu ſolitaire.
Là, regrettant ſon antique vigueur,
Il ne ſent qu'un reſte de chaleur ;
D'un foible corps image languiſſante,
Feu paſſager, ardeur intermittente,
Qu'un ſouffle éteint, qui pour Eve renaît ;
Mais telle hélas ! qu'en nous elle paroît.

A ce spectacle Eve accourt éperdue ;
Sur son Epoux porte sa triste vue,
Pleure, gémit, s'arrache les cheveux,
Puis le pressant de ses bras amoureux,
Dans sa douleur tendrement le carresse,
Tant fait qu'Adam revient de sa foiblesse.
Hardi, d'abord il se porte au combat,
Et se ressent de son premier état ;
Mais, ô disgrace ! au milieu de sa flamme ;
Dois-je le croire ? Adam rata sa femme.
Tendres baisers, vains efforts, soin cruel !
Il en rougit, il sent qu'il est mortel.
Les yeux en pleurs, son Epouse s'écrie :
De mon péché me voilà bien punie.
Funeste fruit, que tu me coûtes cher !

Un pareil sort ne doit point nous toucher.
Ils avoient tort ; mais par quelle injustice
Me punir, moi qui n'étois pas complice ?
De leur disgrace, héritier malheureux,
Je ne puis rien, & toutefois je veux,
Pour mériter cette vertu premiere,
De saint François embrasser la Banniere.
Du Ciel pour nous il obtiendra ce don.
Ceignons nos reins de son sacré cordon,
Et, pour nous rendre un Paradis prospere ;
Des Andouillards, prenons le Scapulaire,
Car du Seigneur les bienfaits desirés
Tombent sur ceux qui lui sont consacrés.
Sa main, doublant la dose de ses graces,
Fleurit leur teint, épanouit leurs faces,
Loge toujours dans leurs corps rebondis
Joie & santé dont il comble ses fils,
Et leur départ force toujours nouvelle
Pour diriger tout le Peuple femelle.

## LE SERMON EFFICACE.

TEl qui, des Agnès séducteur,
De l'Amour leur ouvre la lice,
Est, disoit un certain Docteur,
De tous leurs péchés le complice :
S'il avient que le pied leur glisse,
Il en est damné comme Auteur.
Jeanne, dont Blaise est l'affronteur,
A ce Sermon s'écrioit d'aise :
Fait bon ouir Prédicateur,
Ah ! que je vais bien damner Blaise !

## L'OFFICE DES MORTS.

UN Jouvenceau se confessoit,
Un jour de Pâque, à certain Pique-puce ;
C'étoit, je pense, Pere Luce,
Que ce bon Pere se nommoit.
Or, entr'autres péchés, le drôle s'accusoit
De coucher avec sa servante
Gentille & jeune, & par dessus ceci,
Très-neuve encor, cas rare en ce tems-ci.
Passons, lui dit le Moine ; instruire une ignorante,
N'est pas tant mal, & même c'est un bien.
Allons, allons cela n'est rien.
Après... mais poursuit le Compere,
Aussi j'ai quelquefois affaire
Avec Alix, la femme à Jean, notre voisin.
Eh ! bien, c'est aider son prochain.
Puis avec une veuve. Ah ! parbleu, dit le Pere ;
De vous passer ceci, je ne serai si doux
Consoler l'affligé, c'est faire œuvre propice ;

Mais des défunts faire l'office ;
C'eſt trop entreprendre ſur nous.

## LE COCHE VERSÉ.

LA nuit un Coche ayant verſé ;
On tomba les uns ſur les autres ;
Chacun ſe crut le col caſſé,
Et dépêchoit ſes Patenôtres.
Dans l'entre-deux d'un gros feſſier
Un Curé fut pris par la nuque :
Il retira ſon chef entier ;
Mais il y laiſſa ſa perruque.
Il la cherche en l'obſcurité.
Une Dame fort étonnée
Se plaint de ſa témérité ;
Monſieur, ſuis-je aſſez tâtonnée ?
Le Curé s'excuſa beaucoup,
Et pour appaiſer ſon murmure,
Lui dit : Je la tiens pour le coup ;
Car j'ai le doigt dans la tonſure.

## LA DÉLICATE.

FIlletta aſſez jolie, & qui paſſoit quinze ans ;
Age où l'on dit qu'on ne voit plus d'enfans,
Prit pour Mari, l'autre ſemaine,
Un jeune homme de longue haleine.
A ſa Conjointe, en deux heures de lit,
De ſon amour quatre ſermens il fit ;
Après quoi vint fort à propos Morphée,
Qui, près du Vainqueur, endormit
L'Epouſe bien & dûment paraphée.
Au matin trois autres ſermens
Sembloient ;

Sembloient, je crois, devoir suffire,
Pour satisfaire nos Amans ;
D'autant plus, puisqu'il faut tout dire,
Que, dans le compte fait, j'en omets quantité,
Où manquoit, à la fin, quelque formalité.
Eh ! bien, qui l'auroit cru ? le long de la journée,
La jeune Femme accuse l'Hyménée,
Soupire, gémit, fond en pleurs.
Accourent Pere, Mere, Sœurs.
Jugez des questions, & jugez des allarmes.
Chacun demande en désarroi,
Que seroit-ce ? il paroît content d'elle & de soi.
Dites-nous-le, Mignonne ? Hélas ! répond Agathe ;
Je ne me plains pas de mon choix ;
Mais franchement je suis trop délicate,
Pour avoir, tout au moins, sept Enfans à la fois.

## LE NŒUD COULANT.

JEune Blondine aimoit jeune garçon :
Mais un Vieillard l'acquit en hymenée.
Pour ses écus & par force menée
Au Sacrement, elle eut longue leçon
Sur ses devoirs. Il falloit voir le Prêtre,
La sermoner. Aimez bien votre Maître :
C'est à lui seul que vous joint l'Eternel,
Par un saint nœud, par un nœud solemnel,
Un nœud Divin, le plus grand nœud du monde.
Elle en pâlit, encor plus son galant :
Mais en sortant, lui dit tout bas la Blonde,
Console-toi ; ce n'est qu'un nœud coulant.

## LE PUPITRE.

BElle Maman, soyez l'Arbitre,
Si la fievre n'est pas un titre
Suffisant pour se disculper
De ne point aujourd'hui souper.
Je suis au lit comme un Bélitre,
Fort mécontent de m'occuper
A sentir mon pouls galoper.
Beaucoup de sang couleur de litre
De mon bras on vient d'extirper :
Et c'est à force de lamper,
Qu'il est, dit-on, trop plein de nitre.
Mais j'espere d'en réchapper,
Puisqu'en écrivant cette Epitre,
L'Amour me dresse mon Pupitre.

## L'AVOCAT DOCILE.

CErtain jeune Avocat, affamé de procès,
N'avoit ni Client ni Cliente :
En vain il balayoit chaque jour le Palais,
Et disoit à la gent plaidante :
Chez moi, Messieurs, on écrit proprement;
En nouveau Cicéron, je plaide éloquemment,
Le tout à juste prix. Il employoit la force
De maint autre raisonnement :
Autant en emporte le vent ;
Pas le moindre Plaideur ne venoit à l'amorce.
Comment faire? On le raille impitoyablement.
Ecoute, te voilà dans un âge nubile,
Lui disoit l'autre jour un de ses bons amis,
Il faut te marier, & c'est-là mon avis ;

Alors tout te sera facile.
Faute de mieux, ce remede aigre-doux
Fut accepté par l'Avocat docile :
Il promit de porter le beau titre d'Epoux.
Pendant qu'une Femme on lui quête,
Un jour l'ami railleur vint lui parler ainsi :
Je sçais que ton hymen s'apprête ;
Les affaires, dis-moi, viennent-elles aussi ?
Oh ! bientôt, répondit notre futur Mari,
J'en aurai par-dessus la tête.

## LES VŒUX.

PAr le Carrosse alloit prendre les eaux
La Mere Agnès, jeune Religieuse.
Probablement le plus grand de ses maux
N'étoit au fond qu'une fievre amoureuse.
Un Capitaine en fut d'abord tenté,
Qui dès le soir, après mille caresses,
La délivra du vœu de chasteté.
De part & d'autre on se fit des promesses
D'être fidele. Hélas ! mon cher Epoux,
Je vous promets de n'obéir qu'à vous :
Mon cher Papa, mon cœur, s'écrioit-elle,
Oui, je vous jure une ardeur éternelle.
Le lendemain notre homme déjà las
D'être amoureux, dit à son camarade :
Telle chose est. Je ne manquerai pas,
Repliqua-t-il, de prendre l'accolade.
Le dîner vint, où le Galant nouveau,
Expéditif & plein de bienveillance,
L'ayant menée à l'ombre d'un ormeau,
La délivra du vœu d'obéissance.
Or, du voyage étoit un Financier,
Qui justement faisoit le quatrieme.
Ayant trouvé de retour l'Officier,

Il ſçut de lui ce nouveau ſtratagême.
Quoi donc ! moi ſeul n'en aurai pas tâté !
Si vous voulez, dit-il, être des nôtres,
Délivrez-la du vœu de pauvreté ;
Vous ferez plus vous ſeul que les deux autres.

## LES YEUX MOUILLÉS.

HÉlas ! j'aimois, & j'étois bien aimée ;
Vœux, tendres reſpects & ſoins, enfin tout,
Après ſix mois, mit ma ſageſſe à bout.
Par mon amour me voyant conſumée,
A mon amant j'accordai rendez-vous.
Donnez l'effort à l'imaginative,
Et concevez combien la fête eſt vive,
Quand elle eſt faite aux dépens d'un Jaloux.
Il eut d'abord toute la petite Oie,
Qu'à l'aiſe on prend ſous un même chevet,
Ma ſ je n'en fis qu'un heureux à brevet,
Car je n'oſois enregiſtrer ſa joie.
J'étois épouſe, & je ne l'étois pas.
Ce triſte état, lui dis-je, rend timide ;
Ainſi, mon cher, détourne un peu la bride,
Quand le Bidet voudra doubler le pas
Il m'obéit ; mais en changeant ſa courſe,
Il aveugla ce qui l'avoit épris ;
Mes yeux mouillés, n'en ſoyez point ſurpris ;
L'eau rejaillit auſſi haut que ſa ſource.

## LE VOYAGEUR.

UN Voyageur, ayant gagné ſon gîte,
Demande un lit & du vin promptement.
Pour le ſervir, Aliſon monta vîte.

Le Cavalier attachoit fortement
Les yeux sur elle, & la trouva gentille.
Pourquoi, dit-il, avec difficulté
Prononcez-vous ? Cela vient de famille :
Maman de même & mes sœurs ont été.
C'est dangereux ; mais j'ai d'une racine
Moyennant quoi je prétends vous guérir.
Je ne sçaurois prendre de médecine
Avant trois mois. Vous voulez donc mourir ?
Incessamment votre parole éteinte
Empêchera la respiration.
Venez, la Belle, & n'ayez point de crainte,
Il faut chez vous tout mettre en action.
La pauvre enfant, idiote à l'extrême,
Se confia. Le nouveau Médecin,
Pour la tromper, eut tant de stratagême,
Qu'il vint à bout de son joyeux dessein.
Lors Alison voyant un intermede
Trop prolongé, baissoit encore la voix,
En lui disant : Monsieur, votre remede
Opére-t-il dès la premiere fois ?

## LE BEGUE.

UN Begue vouloit d'une Dame
Les bonnes graces acquérir,
Et lui prouver l'ardente flamme
Dont l'Amour le faisoit mourir.
Etant au bout de sa harangue,
Ne pouvant plus mouvoir la langue,
Il eut recours à son outil ;
Puis le montrant & des yeux & du geste ;
Madame, excusez-moi, dit-il,
Le Porteur vous dira le reste.

## LA BULLE.

A Près avoir dit Meſſe, un jour certain Curé
Méditoit ſur un Prône aſſez mal digéré.
Un dégourdi de ſon village,
Le voyant en cet équipage,
En l'abordant, lui dit : Bon jour notre Paſteur ;
Quoi donc ! vous êtes bien rêveur !
C'eſt ſans doute quelque nouvelle
Qui vous occupe la cervelle.
Peut-on voir ce papier ? Eſt-ce quelqu'*Oremus* ?
C'eſt la Bulle *Unigenitus*,
Que je vais publier à qui voudra l'entendre,
Répondit le Paſteur. Ami, comme à m'attendre
On ſe laſſe, peut-être, adieu juſqu'au revoir.
Il faut à tout le moins prévoir,
Avant que de monter en chaire,
Sinon il vaut bien mieux ſe taire.
Bon ! bon ! dit l'Egrillard, eh ! vous n'y penſez pas,
Vous voilà, par ma foi, dans un grand embarras !
J'ai chez moi d'un bon vin, Curé, venez en boire ;
Le bon vin, le matin, rafraîchit la mémoire ;
Et j'ai de reſte encor quelques vieux rogatons.
Empochez votre Bulle, après nous la lirons.
Venez, nous trouverons au logis nape miſe.
Le Curé réfléchit, quitte ſa mine griſe.
Allons, dit-il, ne nous amuſons pas.
Ils arrivent : d'abord, ſans faire de fracas,
On s'attable, en deux coups on vuide une bouteille ;
Une autre arrive ; enfin tout ſe paſſe à merveille.
Mais que fit notre drôle ? A ſes fins il viſoit ;
Il fixa le moment que le Curé buvoit.
Il tire adroitement la Bulle de ſa poche,
Et lui gliſſe un couplet. Dans cet inſtant la cloche
Se fait entendre, on ſe leve, on s'en va ;

Le Curé, peu certain de ce qu'il prêchera.
On l'attendoit, il monte en chaire.
Je viens vous annoncer une bien grande affaire
Dont sans doute serez surpris.
Il fait un grand *In nomine Patris.*
Freres, il s'est glissé depuis peu dans l'Eglise
Des abus plus cuisans que n'est le vent de bise;
C'est l'ouvrage maudit d'un troupeau de sorciers.
Oui, je le brûlerois moi-même volontiers.
Ils s'appellent, dit-on, Messieurs de l'Oratoire.
Ce sont eux qui, voulant éterniser leur gloire,
Sont les seuls boute-feux de tant de remuemens.
Ah: grand Dieu! les vilaines gens!
Pour éviter leurs coups, leur rage, leur furie,
Disons cent fois par jour l'Oraison à Marie.
En un mot, mes chers Auditeurs,
Ce sont autant de séducteurs,
Qui, pleins d'une mauvaise bile,
Ont renversé tout l'Evangile:
Mais il leur en a cuit; car le Pere Eternel
Les a tous foudroyés par un Arrêt cruel.
Cet Arrêt, mes enfans, c'est cette Bulle sainte,
Que nous devons tous accepter sans crainte.
Par inspiration au Pape il est prescrit
D'en envoyer par-tout un manuscrit.
Le voici; mais silence. *En revenant de Pise,*
*Je pris ma robe grise.*
Je vais tout expliquer: Pise est une maison
A quelques pas de Rome, où le Pape, dit-on,
Va, quand sa poitrine le presse,
Faire usage de lait d'ânesse;
Admirez, mes enfans, sa douceur, sa bonté:
Il ne veut point tromper votre crédulité;
Il daigne nous mander, pour ôter tout scrupule,
Comment du divin greffe il a reçu la Bulle.
*Je rencontris Nanon,*
*Et la jettai sur le gazon.*
Voyez qu'il aime peu la pompe du saint Siége!

Nanoni, Cardinal, faiſoit tout ſon cortége.
*Levai ſon cotillon.*
C'eſt pour ſe mettre en oraiſon ;
Car ces deux ſaints Prélats ſont toujours en priere.
Après avoir fini cette ſainte carriere,
Sans doute ils jouirons du prix de leurs travaux.
Ah ! j'apperçois déjà ces deux heureux rivaux.
Savourer à longs traits cette douce allégreſſe,
Dont Dieu récompenſa la ſainte Péchereſſe.
Grand Dieu ! Mais achevons.... *Mit la main ſur ſon...*
Qu'on m'ôte ce papier ; c'eſt bien avec raiſon
Que l'on m'a dit cent fois, à diverſes repriſes,
Que la Bulle par-tout fourmille de ſottiſes.

## AVENTURE DE M. DAVEJAN.

DAvejan conduiſant ſa Troupe,
Entendoit les menus propos
De ſix Gaillards marchant en groupe,
Qui contoient leurs joyeux travaux.
Neuf, dix paſſoient pour bagatelle,
Lors qu'un ſur quatorze jura.
Corbleu, tu nous la bailles belle,
Camarade, qui te croira ?
Qui me croira ? Jarni, mon ame !
Le Diable m'arrache les dents,
Ou me change en ſexe de femme,
Si d'un ſeul iota je mens.
Fi donc ! j'en apelle à vous-mêmes,
Leur dit Davejan ſtupéfait :
N'eſt-il pas aſſez de blaſphêmes,
Sans celui que ce coquin fait ?

## LES BONNETS.

AUx pieds d'un Confeſſeur, un ribaud pénitent
Dévelopoit ſa conſcience.
Pere, lui diſoit-il, je viens bien repentant
Vous faire l'humble confidence,
Que la chair fut toujours mon péché dominant.
Tant pis, dit le Pater, mais enfin, mon Enfant,
Le tems, grace à la Providence,
Met fin à la concupiſcence.
Voyons à quel excès vous vous êtes porté,
Par le déréglement trop long-tems emporté.
N'êtes-vous pas contrit? Si je le ſuis, mon Pere?
Ah! je ne puis aſſez gémir de ma miſere.
Allons tels ſentimens montrent un vrai retour.
Parlez donc: dites-moi vos fautes ſans détour,
Et n'oubliez ſur-tout aucune circonſtance;
La façon de pécher décide de l'offenſe.
Continuez. Hélas! mon Pere, une Beauté,
Que le haſard m'offrit, & dont je fus tenté,
Me fit perdre en un jour toute mon innocence.
Je l'aimai, je la vis avec toute licence,
Et l'Amour, dans ſes bras, au fond d'un cabinet.....
Je vous entends; ſon nom? On l'appelle Bonnet.
Bonnet! je la connois; comment donc! adultere!
Ah! mon fils, redoutez la céleſte colere.
Mais voyons; que devint ce commerce odieux?
Mon Pere il fut ſuivi d'un plus délicieux.
Une jeune Bonnet, tendre, vive, gentille...
Oh! oh! voici bien pis, quoi! la mere & la fille!
Cette jeune Beauté, ſource de mes deſirs,
Devint bientôt l'objet de mes plus doux plaiſirs.
Ah! quel déſordre affreux! l'inceſte! l'adultere!
Mon Pere ſuſpendez votre juſte colere.
Je ne viens point ici vous prôner mes vertus,

Et tout ce que j'ai dit n'eſt encor que bibus.
Apprenez que Bonnet, chef de cette famille,
Succéda dans mon lit, à ſa femme, a ſa fille,
Et que ſon fils enfin y prit place à ſon tour;
Que j'eus pour ce dernier le plus ardent amour.
Méchant, n'acheve pas, dit le Prêtre en furie;
Je ne veux plus entendre une telle infamie,
Et puiſque tout Bonnet doit être ta catin,
Tiens, bourreau, prends le mien, & remplis ton deſtin.

## MESSIRE IMBERT.

SAuver une ame, adoucir ſa douleur,
Dompter la chair, ramener la ſageſſe,
Guérir l'infirme & croire à ſon Paſteur,
C'eſt charité, répétoit à confeſſe
Meſſire Imbert. Vous ſentez-vous, ma ſœur,
Ce ſaint deſir, cette divine ardeur
A convertir une ame péchereſſe?
Soutiendrez-vous la chair dans ſa foibleſſe!
Par vous le ſimple ira-t-il au ſalut?
D'un pur amour pairez-vous le tribut?
Je le pairai, reprit la convertie;
Pour le prochain je vous offre ma vie.
Pour un pécheur ſoins ne ſeront omis,
S'il faut ainſi gagner le Paradis.
Sans différer, éprouvez mon courage.
Lors préſentant la piece de ménage,
Le Pere dit: Venez, ſainte brebis,
Par des effets confirmer ce langage.
Si de la Foi votre zele eſt l'ouvrage,
Dans ce fauteuil, l'eſprit en oraiſon,
D'ici, ma ſœur, éloignez le Démon.
Grande eſt l'enflure, & ſubtil le poiſon.
Ainſi le Diable, ennemi de juſtice,
A vos Paſteurs cauſe par maléfice

En cet endroit forte convulsion ;
Faut que par fois cette chose molliſſe.
Quand me verrez en vive émotion,
Dites alors : le Seigneur vous guériſſe.
Si passera le traître Lucifer
Sous le fauteuil, retournant en enfer.
En bon succès se parfit l'exercice.
Zele fut grand, charité n'y manqua.
Messire Imbert beaucoup mieux s'en porta.
Maints Peres sont plus ardens à cela
Qu'à chanter Messe, ou reciter l'Office.

## LA CLÉMENTINE.

OR écoutez, vous, Femmes inhabiles
A célébrer les doux jeux de Vénus,
Et vous aussi, Bachelettes nubiles,
Si mes avis jà ne sont prévenus ;
Mais en tout cas, c'est à vous que s'adresse
Certaine Bulle en ce point très-expresse.
A Clement six l'Esprit Saint la dicta :
Car, comme on sçait, c'est lui qui les inspire ;
L'Amour charmé lui-même l'adopta ;
Même l'on dit que ce Dieu la fait lire
Chaque Dimanche au Prône de Paphos.
Quoi qu'il en soit, je vais en peu de mots
Conter d'où vient la réforme nouvelle.
Vous sçaurez donc qu'Hymen sous sa cordelle
Avoit, dit-on, attrapé depuis peu
Froide Pucelle, & Galant plein de feu.
C'est là souvent des tours de l'Hyménée.
Rien n'y plaignoit, & soir & matinée,
L'époux nouveau, plus ardent qu'un tison
Pour réchauffer la Belle inanimée ;
Mais tous ses feux s'en alloient en fumée,
Et sa moitié, plus froide qu'un glaçon,

Ne s'en haussoit ni baissoit davantage.
Sans quelle prit nulle part à l'ouvrage,
Lui seul vaquoit à ce jeu qu'aisément,
Sans le nommer, tout fin Lecteur devine;
Où le mari prend ordinairement
Toute la peine, où la femme un peu fine
Ne vaque bien qu'avec un tendre Amant.
La mort enfin la mit au monument,
Et de façon vous trousſa la pauvrette,
Qu'à ſes côtés, dans la même couchette,
Son mari même ignoroit ſon deſtin.
Son ame étoit peut-être encore en route,
Quand tourmenté du Démon du matin,
Il s'éveilla: comme Amour ne voit goute,
Bref, le paillard rendit au pauvre corps
Autre devoir que le devoir des morts.
Froids habitans de la nuit ténébreuſe,
Si les devoirs qu'on vous rend à la mort
Peuvent là-bas adoucir votre ſort,
Ame jamais fut-elle plus heureuſe?
L'aſtre du jour, ſortant du fond des eaux,
Vint pénétrer fenêtres & rideaux,
Et découvrir tout le nœud de l'affaire.
Pour peu qu'ayez d'imagination,
Devinerez ce qu'il put dire & faire.
Mais las! ſur-tout la profanation
Par lui commiſe envers la trépaſſée
Terriblement bourreloit ſa penſée,
Si qu'il s'en fut, avant Pâques venu,
A ſon Curé compter par le menu,
Qu'innocemment il avoit troublé l'ame
Et le repos de la défunte Dame.
Pour tels forfaits mes pouvoirs ſont trop courts,
Dit le Paſteur: au Pape ayez recours.
Il s'en fut donc à l'Evêque de Rome.
Dieu ſçait comment il tança le pauvre homme.
Une autrefois, lui dit Sa Sainteté,
Ayez au cas un peu moins d'âpreté;

La chose allez vaut bien qu'on y regarde,
Et de plus près enfin prenez-y garde,
Et n'allez plus aussi légerement
Administrer un pareil Sacrement.
D'un tel grief l'absoute coûta bonne:
Selon les cas on la vend, on la donne.
Il l'eût enfin, & revint: mais avant,
Le Conducteur de la sainte Nacelle
De maints pardons remplit son escarcelle,
Monnoie aussi courante que le vent;
Puis assembla l'infaillible Collége.
Pour obvier à pareil sacrilége,
On y dressa bonne Bulle de Dieu.
La Clémentine est son nom de Baptême,
Comme l'on voit, du nom du Pape même.
Ores sçavez ce qui lui donna lieu:
La voici donc, besoin n'est d'apostille.
Nous ordonnons à toute Femme ou Fille,
Pucelle soit, ou qui ne le soit pas,
Si ne veut pas que l'on l'excommunie,
De remuer, donner signe de vie,
Quand vaqueront au prolifique cas;
Faute de quoi, fût-elle Impératrice,
Sous tel prétexte ou cause que ce soit,
Nous relevons envers telle infractrice
Epoux, Amans de tout amoureux droit.

## LA CONFESSION LATINE.

UN vieux Régent de Réthorique
Promet à tous ses Ecoliers
De les confesser volontiers,
Pourvu qu'en Latin on s'explique.
*Unum mendacium feci*,
Dit l'un en commençant son rôle.
Que dites-vous-là, petit drôle?

L'énorme faute que voici !
Vous ſerez tancé d'importance.
*Puellam vitiavi ter.*
Cela vaut mieux, dit le Pater ;
Continuez : c'eſt du Térence.
*Cum Sociis habui rem* ;
C'eſt le plus fréquent de mes vices.
Eh ! cher Enfant, quelles délices !
*Hoc redolet Ciceronem.*

## L'EXÉCUTION.

UN Tonnelier devoit une ſomme d'argent.
Son créancier, pour retirer ſa dette,
Envoya chez cet homme un gros & gras Sergent
Très-habile ſur-tout à faire maiſon nette.
Le Tonnelier étoit abſent ;
La femme fut mal ſatisfaite
De ſe voir enlever nippes, linges, & lit ;
Elle en témoigna ſon dépit.
La Dame étoit très-joliette,
Et le Sergent d'un heureux appétit.
A quoi bon, lui dit-il, vous fâcher & vous plaindre ;
Si vous voulez, vous n'avez rien à craindre :
Je puis ici tout ce qu'il me plaira.
On trouve des Sergens dont on peut toucher l'ame,
Et je ſuis de ce nombre-là.
Cédez au tranſport qui m'enflamme ;
Ne perdons pas le tems à diſputer,
Sinon, je vais vos meubles emporter.
La Dame l'écouta, puis le laiſſa tout faire ;
Car il falloit le ſatisfaire,
Ou bien voir tout mettre dehors.
Elle ne dit donc mot ; & l'on dit que ſe taire
Eſt conſentir : quoi qu'il en ſoit, alors
Le Sergent eut lieu de le croire.

Mais pour ne point manquer à ſon exécutoire,
D'abord il la ſaiſit au corps,
Et ſe met avec elle à diſcuter l'affaire :
Mais ſi fort & long-tems que le pauvre mari
Vient & les trouve encor ſur le myſtere.
Ah! maudite, dit il, tu me trahis ainſi !
Je vais t'étrangler, miſérable,
Elle, ſans s'émouvoir, criant plus fort que lui :
Paie ce que tu dois, paie de par le Diable,
Et les Sergens n'auront que faire ici.

## L'AVEUGLE EN PRIERE.

UN jour auprès d'un Aveugle en priere,
Au coin d'un bois, Jean du matin placé,
Mit bas Alix, gentille Chambriere,
Et l'exploita ſur le bord d'un foſſé.
L'Aveugle écoute, & d'un ton plus baiſſé,
Va marmotant l'*Ave* de Notre-Dame.
Ah ! Je me meurs, dit Alix, qui ſe pâme.
Moi, reprit Jean, jà je ſuis trépaſſé.
L'Aveugle dit : Dieu veuille avoir votre ame,
*Et requieſcat in pace.*

## LE ROI BOIT.

CInq Clercs un jour ayant pleine eſcarcelle,
Firent les Rois, munis d'une pucelle,
Quoique comptant déja preſque quinze ans.
Or, dans le tems qu'étoient impatiens
De faire un Roi, l'un d'eux prit la Novice,
Lui met la fêve en ce lieu ſi vanté ;
Dont un Enfant ignore l'exercice ;
Dont Grandelette entend l'utilité,

Et dont, Vieillotte, on regrette l'uſage.
Tu ſeras Roi, dit-il, d'un grave ton.
Notre Electeur, pour achever l'ouvrage,
Du Dieu Priape y planta le Bourdon.
Ce Sceptre-ci t'eſt encor néceſſaire,
Dit-il? L'Enfant galamment le reçoit,
Si que ſentant finir le doux myſtere,
En ſe pâmant s'écrie, ah! le Roi boit.

## LE CORDIER DE TOURS.

PErmettez que je vous recorde,
Que dans votre Place d'Aumont
De bout en bout les Cordiers font,
Du ſoir au matin, de la corde.
Quand on veut paſſer par-deſſus,
Il faut ſauter en diligence,
Ou bien attendre avec prudence
Que le rouet ne tourne plus.
Une Dame des plus jolies
Parut hier des plus hardies,
Et donna, par vivacité,
Un trait de ſa témérité.
En califourchonnant la corde,
Le rouet ſans miſéricorde
Fit que la corde entortilla
La frange de ſon falbala.
Auſſi-tôt, (il n'eſt pas étrange,)
Elle eut gagné de frange en frange,
Et vous concevez que cela
Ourdiſſoit un joli mélange.
La ſcene n'en reſta pas-là;
Ne croyez pas que je la brode,
J'y reviens par un épiſode.
Dans le tems jadis, que les Dieux
S'employerent, à qui mieux mieux,

A parfaire

A parfaire la gent femelle,
Chacun d'eux voulut lui donner.
Il plut à la mere Cybelle
D'une double langue l'orner.
L'une ſervoit, ainſi qu'à l'homme,
A diſcourir; & l'on ſçait comme
Elle mit à profit ce don:
Mais l'autre au contraire, dit-on,
Ne parloit que dans les extaſes,
Et ne diſoit que ces deux phraſes:
*Courage, allons, de la vigueur;*
Ou bien, *attends-moi donc, mon cœur.*
Bientôt les femmes abuſerent
De cette langue, & trop parlerent,
Ne pouvant, devant comme après,
S'empêcher de conter leurs faits,
Et toutes les belles merveilles
Qui s'opéroient dans ſon contour.
On ſçavoit les ſecrets d'amour;
Car les pavés ont des oreilles.
Il arriva donc qu'un beau jour
Les Dieux, pour punir l'indiſcrette,
La firent à jamais muette,
En la dédommageant d'ailleurs.
J'ai lu dans quelques vieux Auteurs,
Que cette parole interdite,
Par Métempſicoſe ſubite,
Fut donnée à certain Berger
Que l'on étoit prêt à changer,
Parce que le ſot n'oſoit dire
L'excès de ſon tendre martyre;
Ce qui rebuta ſon Iris.
On nommoit ce Berger Cloris.
Mais je tiens ce recit pour fable,
Croyant qu'il eſt plus vraiſemblable
Que l'autre langue profita
Du don de parler qu'on ôta
A la babillarde recluſe.

C'eſt ce qui peut ſervir d'excuſe
Au parlotage féminin.
Mais reprenons ici la fin
De notre hiſtoire commencée.
La Dame imprudemment paſſée,
Que la Roue en ondes treſſoit,
S'agitoit & ſe trémouſſoit,
Criant, heurlant comme un beau Diable.
Les uns plaignoient la miſérable,
Et ſon tiraillement affreux.
D'autres femmes, d'un air joyeux,
S'entrediſoient, ſans trop la plaindre :
J'y ſerois un jour ſans rien craindre.
Voici quelque choſe de plus :
La recluſe de ci-deſſus
S'incorporant dans la ficelle,
Se mit à tourner avec elle,
Et fit la corde, en un éclair,
Blanche, noire, & couleur de chair.
Jugez de l'état déplorable
Où le beau Sexe s'eſt trouvé.
Si cela me fût arrivé,
Le Cordier auroit fait un cable.

## LA LINOTE DE MISSISSIPI.

CErtain Gaſcon, Docteur ſubtil,
Dans la Sorbonne de Cythere,
Raiſonnant pourtant de droit fil ;
Ce qui chez les Sçavans n'eſt pas fort ordinaire,
Après avoir long-tems argumenté,
Et convaincu mainte Beauté,
Que ſa Doctrine étoit fort ſaine,
Chez l'Hymen, à ſon tour, de ſa capacité
Voulut donner preuve certaine.
Pour ſa femme, il choiſit une Agnès de quinze ans ;

Bien dreſſée à fuir les galans.
Notre Agnès ſe nommoit Thereſe,
Et notre Docteur Alcidas.
Thereſe étoit fort ſimple, & même hors du cas
Dont Nature, en naiſſant, inſtruit la plus niaiſe.
Voilà ce qu'il faut aux Docteurs.
Ils aiment à combattre & dompter l'ignorance,
Charmés, quand, par leurs ſoins & d'aſſidus labeurs,
Ils ont dans quelque Belle inculqué la ſcience.
Ils n'y plaignent pas la façon;
Mais plus ils montrent d'art, moins on en fait paroître.
Ils vous ſçavent donner leçon
A qui pourroit être leur maître.
Ainſi ne rencontra notre Docteur Gaſcon,
Dans l'aimable & ſimple Thereſe.
Il goûta le plaiſir de voir à ce tendron
Soutenir ſa premiere Theſe.
L'Ecoliere, bientôt ardente à diſputer,
Mieux que ſon Maître, ſçut pouſſer le ſyllogiſme;
Sur les bancs de Paphos, faut-il argumenter:
Le Sexe nous terraſſe en ce doux Ergotiſme.
Thereſe cependant, plus ſimple que jamais,
Confondant ſon Docteur, ſans dire une parole,
Après mille argumens, par elle fort bien faits,
Ne ſçavoit pas encor les termes de l'Ecole.
Une nuit, l'innocente embraſſant ſon Epoux,
(Qu'une Agnès s'enhardit en cet inſtant ſi doux!)
Mon cher, apprends-moi, lui dit-elle,
Comme l'on nomme... la... ce que je tiens... Ma foi,
Il n'eſt pas trop beſoin d'expliquer mieux, je croi,
Où touchoit la main de la Belle.
Oh! oh! répondit-il en riant,
C'eſt un oiſeau rare & friand,
Une incomparable Linote.
Cela vient de Miſſiſſipi,
J'en ai ſeul, dans ce pays-ci.
Conſervons-le donc bien, lui répondit Thereſe.
Le conſeil étoit bon, le Mari le goûta.

Au bout d'un mois d'hymen, on eſt ſouvent bien-aiſe
D'avoir à voyager. Alcidas ſe hâta
D'apprêter ſa valiſe ; il ſurvint une affaire
Dans un Bourg éloigné ; courſe très-néceſſaire,
Ainſi du moins le proteſta
Le Gaſcon qui n'avoit gaſconé juſques-là.
Mais hélas ! O foibleſſe humaine !
Le jeune, comme le vieillard,
Triche au jeu de l'amour ; il faut, dans ſon domaine,
Devenir Gaſcon tôt ou tard.
Alcidas nous le prouve. Adieu, dit-il, ma Bonne,
En reprenant enfin le ton de la Garonne ;
Je reviendrai bientôt. Eh ! quoi, vous me quittez !
Interrompit Théreſe : Alcidas, vous partez !
Ah ! du moins, laiſſez-moi votre chere Linote.
Alcidas, enchanté
De ſa naïveté,
Regarde, en ſe louant, la Belle qui ſanglote,
Et croit ſon front en ſûreté.
Théreſe, allez, dit-il, que rien ne vous allarme :
Je vous le laiſſerai, cet oiſeau qui vous charme,
Et dans mon cabinet je m'en vais le ſerrer.
Il la quitte à ces mots. La voiſine empreſſée,
De tout aimant à s'ingérer,
Pour conſoler la pauvre délaiſſée,
La mene à ſa maiſon, & juſques à la nuit
L'entretient gravement d'une mode nouvelle :
L'époux de la voiſine après la reconduit.
Théreſe, en arrivant chez elle,
Au cabinet vole d'abord ;
Le bon voiſin la ſuit & porte la chandelle.
Que cherchez-vous, dit-il, & quel eſt ce tranſport ?
Sans l'écouter, la pauvrette s'écrie :
Quoi ! je vous ai perdue ! ah ! Linote cherie !
Linote, mon plus cher ſouci !
Linote unique ! hélas ! mais fouillons tout ici.
Dans quelque coin peut-être elle eſt cachée.
Théreſe va, revient, & par le mouvement

Sa gorgerette détachée
Livre aux yeux du voisin un sein ferme & charmant.
Delà, sur un placet perchée,
La jupe, en descendant, s'accroche, & laisse voir
Une jambe fine & bien faite.
Le voisin de lorgner & de compter fleurette.
Le compere n'étoit trop long à s'émouvoir,
Quand il trouvoit gentille Bachelette.
Théreſe, après cent tours, sous la table chercha;
Et fit en se baissant tomber sa gorgerette.
Le lorgneur de plus près à l'instant s'approcha,
Et commençant un badinage
Que dans le chagrin même un tendron ne hait pas;
Par hasard il fit un faux pas
Qui, tournant à son avantage,
De la Linote ouvrit la cage.
Il étoit en Linote aussi-bien qu'Alcidas.
Théreſe l'apperçoit, & tout-à-coup la Belle
Se jette, en faisant un grand cri,
Sur l'oiseau de Mississipi.
Ah! je te reconnois; ah! je te tiens, dit-elle.
Je ne te perdrai plus; quel plaisir! quel bonheur!
C'est-là de mon époux la Linote fidelle.
Le voisin complaisant la laissa dans l'erreur.

## ORIGINE DU PROVERBE DE LA CHAPE A L'ÊVEQUE.

AU tems où l'Eglise au berceau,
Récelant de la Foi l'inviolable sceau,
Des saintes vérités sage dépositaire,
Du culte de son Dieu s'occupoit toute entiere:
Elle avoit aussi des Pasteurs,
De qui la charité discrette & salutaire
Des fragiles brebis excusoit les erreurs.
En procession solemnelle,

Avint qu'un jour conduisant son troupeau,
Un saint Prélat, sous le pont d'un ruisseau,
Apperçut Gars & fraîche Jouvencelle,
Qui lors faisoient l'office de Vénus.
Pas ne voulut troubler leur *Oremus*.
C'eût été faire un honteux étalage
Du scandaleux libertinage,
Que détourner de ce côté
Les yeux de sa troupe fidelle.
Voyez ici l'effet d'un charitable zèle:
Le secourable chef, du chemin écarté,
Sa Chape détache & déploie,
En couvre nos jeunes Amans,
Saintement les rassure, & de qui l'a dedans,
Dit-il, elle sera la proie.
Après les amoureux débats,
Sur ces mots captieux, naissent maints altercas.
La Chape, dit le Gars, de droit m'est dévolue;
Je la donne à qui l'a dedans,
A dit le Ministre à l'instant.
Par la loi de nature elle m'est plutôt due,
Repartit la Donzelle. Eh! ne l'avois-je pas,
Lorsque vers nous il a conduit ses pas?
Ceci ne doit passer pour fait imaginaire:
En plus d'un Tribunal on vit traîner l'affaire.
Les plus éclairés Magistrats
N'oserent prononcer sentence sur le cas.
En proverbe on tourna cette cause douteuse,
Que même Salomon eût trouvée épineuse.

## LE CAVALIER PRÉSOMPTUEUX.

UN Cavalier présomptueux,
Jeune, bienfait, franc petit-maître,
Ne pouvant plus cacher ses feux,
Veut enfin les faire paroître.

Avant midi, d'un air aiſé,
Il va trouver à ſa toilette
L'objet dont il eſt embraſé.
La belle Dame étoit coquette,
Et crut qu'il falloit recevoir,
Quoique pour premiere viſite,
Le beau Fils qui venoit la voir.
Le voilà qui la félicite,
La complimente, & va diſant
Tout ce que dit la politeſſe
Dans la bouche d'un complaiſant.
Mais bientôt, de la gentilleſſe,
Il paſſe aux diſcours ſérieux.
Les femmes s'étoient retirées;
Il en profite de ſon mieux,
Lui fait des promeſſes outrées,
Et des ſermens à l'infini.
A ſes genoux il ſe proſterne
Et lui montre qu'il eſt muni
D'un excellent mérite externe.
Que faire en pareil embarras?
Voilà la Dame fort en peine.
Pour ſortir de ce mauvais pas,
En femme offenſée & hautaine
Appellera-t-elle au ſecours?
Et dans une prompte vengeance
Mettra-t-elle tout ſon recours?
Non, elle agit avec prudence:
Sa boîte à mouches elle prit,
En choiſit une convenable,
Et tranquillement en couvrit
Le bout du nez du petit Diable.
Monſieur, dit-elle froidement,
Je vous pardonne l'équipée.
Adieu, la gentille poupée;
Il vous manquoit cet ornement.

## LE PAIN A LA MAIN.

Pierre, parmi les Domestiques,
La grosse Jacquine conquit,
Et de leurs secretes pratiques
Un beau petit poupon naquit.
On ne chassa que le complice;
La fille de pitié toucha.
Bien plus, elle devint nourrice
D'un fils dont Madame accoucha.
Quelle prompte Métamorphose!
Jacquine eut son appartement,
Un bel habit couleur de rose,
Et le complet ajustement.
Un jour en pompeux équipage
Promenant son cher nourrisson,
Pierre se trouve en son passage.
Elle descend, & sans façon,
Dans ses bras tendrement le serre.
J'aurois le cœur bien inhumain,
Si j'oubliois que c'est toi, Pierre,
Qui m'a mis le Pain à la main.

## LES CHEVEUX.

LA Jeune Alix, un jour de Dieu,
Je ne sçais par quelle aventure,
Ayant voulu jouer à certain jeu,
Il lui fallut bientôt allonger sa ceinture.
Comment! lui dit certain plaisant,
Qui vous a fait si belle affaire?
Et qui diable est donc l'ignorant
Qui n'a pas fait à cet enfant

Tout

Tout ce qu'il auroit dû lui faire ?
Puis sur le champ s'offrit à le parfaire.
Non, répondit Alix à cet officieux,
Il me faut ouvrier qui travaille des mieux.
Vous prenez trop de soin, & cette affaire est nôtre.
Il n'y manque que les cheveux ;
Mais sçachez, Monsieur, que je veux
Qu'on les plante l'un après l'autre.

## LE MAGNIFICAT.

A Deux heures de relevée,
Après bonne digestion,
Mere Anne veut donner au Pere Hilarion
Certaine maniere élevée.
Mais voyant que ses yeux, ses discours & ses mains
Ne faisoient que des efforts vains,
La voila qui jure & qui gronde.
Je n'ai plus de ressource, en ton piteux état,
Que d'entonner, dit-elle, un grand *Magnificat* ;
Car il fait lever tout le monde.

## LE BON NATUREL.

UN gros Brutal faisoit froid à sa Femme ;
Je ne sçais pas quelle étoit sa raison.
Ce que je sçais, c'est que la bonne Dame
Aimoit assez la paix dans la maison.
Vint une nuit, où la chaleur extrême
Fit qu'en dormant elle étendit sa main,
Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même
Dont la sevroit son Epoux inhumain.
Dans ce moment vous jugez bien peut-être,
Qu'au seul toucher, le drôle s'éveilla :

Pauvre animal ! s'écria-t-elle, il a
Du naturel beaucoup plus que ſon Maître.

## LE GOUTTEUX.

DAns un fauteuil un Goutteux étendu
Avoit l'œil vif & la couleur vermeille,
Comme ils l'ont tous ; car le mal deſcendu
Fait que le haut ſe comporte à merveille.
Vient un Notaire avec un acte en main,
Pour qu'il ſignât. Ah ! s'écria l'infirme,
Je ne ſçaurois : voyez mes doigts, en vain
L'eſſairoient-ils ; ce gros *nodus* confirme,
Quant à préſent, leur incapacité.
Je reviendrai, répond le Garde-Notte ;
Or adieu donc. Mon cher, par charité,
Venez à moi : j'ai cette vieille ſotte
Pour me garder, qui ſeul m'a laiſſé-là,
Sans demander ſi j'avois beſoin d'elle.
Eh ! bien, Monſieur, que faut-il ? me voilà,
Dites. Pardon, cherchez dans la ruelle
Mon urinal, & mettez-moi piſſer.
De bonne grace il lui rend cet office.
Mais le Notaire étant prêt de ceſſer,
L'Impotent dit : Frere, encore un ſervice.

## LES CHAUSSONS.

JE ſçais une Femme galante,
Qui ſe tira d'un mauvais pas
D'une maniere fort plaiſante,
Que vous ne devineriez pas.
Son pauvre Mari qui ſe blouſe
Sur l'amour que l'on a pour lui,

Attendant un soir son Epouse,
Dans son lit languissoit d'ennui.
Ce fut au lever de l'Aurore
Que de revenir se hâtant,
Besognes de nuit elle arbore,
Et se deshabille à l'instant.
Sa femme de chambre étonnée
De ce qu'il lui manque un chausson,
A le retrouver obstinée,
Déjà lâchoit un maudisson.
Va, ne cherche pas davantage,
Il ne te sera pas rendu?
Je sors, dit-elle, d'un pillage
Où sans doute je l'ai perdu.
La presse au bal étoit si grande,
On est sorti si délabré,
Qu'à moi-même je me demande
Comment l'autre m'est demeuré.
Mais l'étonnement se redouble,
Et voici bien un autre cas:
Perrichon tire un Chausson double
Dans le fond de son autre bas.
Madame, c'est bien-là le vôtre.
Tant mieux, j'aime tant à danser
Qu'il est sauté d'un pied sur l'autre,
A force de me trémousser.
Femme habile, en défaut surprise,
De peur d'être poussée à bout,
Doit plutôt dire une sottise,
Que de ne rien dire du tout.

## T'Y VOILA DONC.

JE suis encor, comme si le faisois.
Un jour avint qu'adroitement j'usois
De mainte ruse aux pieds de mon amie,

Que je trouvai par hasard endormie
Dans un fauteuil. Elle m'aimoit assez,
Je l'adorois, & deux hivers passés
Bien humblement en très-zèlé novice
Devoient hâter l'heure du sacrifice.
Je la mis donc précisément au point
De le vouloir ou ne le vouloir point :
Quand, pour calmer l'incommode murmure;
De la raison, la voi'à qui s'assure
De mes deux mains, après avoir couvert
D'un mouchoir double un embonpoint qui sert
A mettre en train, répétant : Soyez sage,
Aimons-nous bien, mais point de badinage.
Quoi ! répondis-je, un baiser sur les yeux
Me rendroit-il haïssable, odieux ?...
Quand j'irois même expliquer bouche à bouche
Mes sentimens, feriez-vous la farouche ?
Bon, pour les yeux, & pour la bouche aussi,
Repliqua-t-elle, ils sont à la merci
De ton amour; mais du reste je compte
Que ne voudrois t'exposer à la honte
D'être a jamais de ma maison banni.
Pas ne ferai. Ciel ! que je sois puni
De mille morts, si j'en prends davantage,
Sans votre aveu, je m'en tiens au visage;
Encor c'est trop. Alors me redressant
Sur mes ergots, d'un air reconnoissant
Je m'élançai sur ses lévres vermeilles,
Brûlant d'ardeur, travaillant à merveilles
Des deux genoux; car insensiblement
Jupe & jupon, & je ne sçais comment,
Chemise aussi rebroussant vers la tete,
Sembloient vouloir être aussi de la fête
Pour pallier mon amoureux dessein,
Je demandois un baiser sur le sein,
Pour dernier gage : elle de se défendre
Fit de son mieux; moi de le vouloir prendre
Je m'efforçois, en tirant du cachot,

Avec le nez, vicaire du manchot,
Ses blancs tetons, me disant en moi-même :
Elle est rusée, hélas ! mon stratagême
N'ira pas loin. En effet la frayeur
De son courroux me saisissoit le cœur ;
Et j'étois prêt à quitter la partie,
Quand je sentis qu'en toute modestie,
Sans me parler, sans même siller l'œil,
Elle glissoit sur le bord du fauteuil,
Tenant toujours mes mains entre les siennes.
J'en enrageois : les cloisons mitoyennes,
De mon côté, préparoient l'horloger
A profiter de l'heure du Berger ;
Mais mon amour aussi-tôt sans miracle,
Fit un effort qui rompit tout obstacle.
Je m'échaffaude, & pour cacher mon jeu,
De nos deux yeux je confondis le feu,
En mariant prunelle avec prunelle.
J'étois au but, quand tout à coup la Belle,
Qui jusques-là n'avoit point consenti
Qu'*incognito*, prit enfin son parti,
Donnant l'essor à mes mains prisonnieres.
Tête panchée, & fermant les paupieres.
Elle me dit, d'un ton de voix perclus :
T'Y VOILA DONC, & puis ne parla plus.
Jamais ne fut, je crois, dans la nature
Expression si propre à la facture
Que celle-là. Depuis ce tems cent fois,
Cent fois ! que dis-je ? il est par trop bourgeois ;
Un tel calcul ; mille fois, mille encore,
T'Y VOILA DONC, au lever de l'Aurore,
M'a réveillé : même en ce moment-ci
J'en sens l'effet, & vous peut-être aussi.
Mais Cupidon, piqué de jalousie,
Que ces mots seuls, cette phrase choisie
Eût le pouvoir en tous lieux, en tout tems,
Sans son secours, d'évertuer mes sens,
D'un air railleur, pour me punir sans doute,

De grand matin m'a dépeint la déroute
De mes plaisirs. L'autre mois, à Paris,
Tenant ton rang parmi les beaux Esprits,
Tu te voyois, m'a-t-il dit, presque à même
Des grands Seigneurs & près du Diadême.
De langue en langue enfin sont parvenus
Les Vers naïfs de ton Philotanus.
Assis à table auprès d'une Duchesse,
Tu te livrois chaque jour à l'ivresse
Des vins exquis que te versoit sa main.
A sa toilette admis le lendemain,
D'un air coquet & d'une œillade avide,
Tu lui disois ce qu'auroit dit Ovide.
De l'amour propre ou de la volupté,
Lequel des deux s'est le plus contenté
Dans ton voyage ? ... Or sus dans ta Province
Ratatiné tu fais d'un repas mince
Ton passe-tems, avec quelque Bigot
De ton Chapitre ; un malotru gigot
Fait ta pitance, & redevenu sobre,
Tu bois, fâché, ton petit jus d'Octobre.
Où sont tes Ducs, & leurs appartemens
D'or & d'azur, & leurs beaux traitemens ?
Ces bons accueils dont tu faisois trophée
Sont disparus comme un conte de Fée.
Pauvre Chanoine, en un Cloître réduit,
T'y VOILA DONC. Cette phrase au déduit
T'excite-t-elle ? Ingrat, que je m'en moque !
T'y VOILA DONC reclus dans ta bicoque ?
Eh ! bien, j'y suis, ai-je répondu net,
Et n'en mettrai de travers mon bonnet.
J'ai des amis, je suis dans leur mémoire,
Leur amitié fait ma joie & ma gloire,
De leurs bienfaits le récent souvenir
Me flatte plus que le bien à venir.
Je croirois bien que parmi la légende
Des haut hupés qui m'ont mis la guirlande,
Et prodigué leurs applaudissemens,

Quelques-uns ſont ſujets à faux ſermens.
Mais quand j'aurois tout au plus trois ou quatre
Amis loyaux, c'eſt aſſez pour rabattre
Ton fier caquet. Quand je n'en aurois qu'un,
Il ſuffiroit. Or certe il eſt quelqu'un,
Dont je ſuis ſûr, que je tiens dans ma manche.
Et plût à toi que la belle main blanche
De ſon épouſe, en termes auſſi clairs,
Voulût écrire & couronner mes Vers.
De cet ami, tien, voilà les largeſſes :
Il vaut tout ſeul ſix Ducs & trois Ducheſſes,
Et ſon tabac, à chaque inſtant du jour
Me joint à lui par un acte d'amour.

## LA SÉDITION APPAISÉE.

DAns une Ville de Neuſtrie,
Une extrême famine étoit.
Toute la Province en furie
Contre ſon Intendant peſtoit.
On crioit que c'étoit ſa faute,
Qu'il avoit reſſerré le Grain ;
Que ſans payer groſſe maltote,
On n'en pouvoit avoir un grain.
Un monde innombrable en allarmes,
Sans vouloir entendre raiſon,
S'attroupe, s'émeut, prend les armes,
Et vient inveſtir ſa maiſon.
De la pétulante canaille
Les eſprits étoient animés.
Et déjà les brandons de paille
Aux quatre coins ſont allumés,
Que faire en ce preſſant orage,
Que de dire ſon *Requiem* ?
Point du tout : le Préteur, plus ſage,
Tenta, *Si fortè virum quem* ....

Il paroît donc, il se presente.
Mes enfans, dit-il, me voici :
Quel est le démon qui vous tente
A vous désespérer ainsi ?
Approchez avec confiance,
Pauvres gens qui mourez de faim ;
Vous verrez que c'est médisance
Que je vous veuille ôter le pain.
Mais je crois qu'il est raisonnable
Qu'aux plus utiles à l'Etat
Je sois le plutôt secourable :
Commençons par faire un état.
Vous, Madame la famélique,
Combien nourrissez-vous d'enfans,
Sans vous compter ? Elle replique :
Nous sommes douze sur les dents.
Ecrivez six pains, Sécretaire.
Et vous, çà, combien ? J'en ai six.
Mettez, trois. Vous ? Quatre. Une paire.
Vous ? Un. Ce n'est guere : un pain bis.
Pour vous, femme robuste & grande,
Vous n'en avez pas pour si peu ?
Pardon, Monsieur, je vous demande ;
Je suis fille. Fille, morbleu !
N'avez-vous point honte, idiote ?
Pucelle à l'âge où vous voilà !
Hors d'ici, sans pain, grande sotte ;
Mais j'ai pitié, couchez-vous-là,
Je veux bien vous sauver la vie.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait ;
Le Préteur passa son envie,
Et fit à l'Etat un sujet.
Le Peuple quitta la partie,
En voyant cette invention,
Et, s'enfuyant par modestie,
Mit fin à la sédition.
Depuis cette charmante voie
D'appaiser de tels accidens,

Sa Majesté ne nous envoie
Que de très-jeunes Intendans.

## L'ÉCUSSONNADE.

GRand merci, mon ami Morphée,
D'avoir sçu mettre dans mes bras,
Plus habilement qu'une Fée,
Iris avec tous ses appas.
Jamais Vénus ne fut plus belle:
Combien de roses & de lis,
Que les Amours avoient cueillis,
Pour répandre à l'envi sur elle!
Je l'ai vue, en dépit des Dieux,
Plus tremblante qu'une Victime,
Arrêter sur moi ses beaux yeux,
Mêlés d'innocence & de crime.
A pas comptés, à petit bruit,
Avec l'aurore elle est venue
Se glisser craintive en mon lit,
Je n'ose dire, presque nue.
Je crois, Lindor, m'a-t-elle dit,
Que ma sagesse t'est connue.
Je ne cherche que ton esprit;
Si tu manquois de retenue,
Tu me ferois un grand dépit.
Aussi-tôt la pauvre ingénue,
De mes draps, comme d'une nue,
Très-modestement se couvrit.
Que j'aimerois, commença-t-elle,
A parler de tout comme toi!
Dans tes entretiens j'apperçoi
Une façon toujours nouvelle.
C'est un certain je ne sçais quoi,
Qui dans tes discours étincelle,
Et qui, comme article de foi,

Feroit croire une bagatelle.
Voilà ton art, apprends-le-moi.
Ah ! très-volontiers, ma Mignonne ;
Lui repliquai-je très-content.
Cet art, la Nature le donne,
Mais je puis t'en donner autant.
Prête-moi ta langue un instant,
Pour que la mienne l'écussonne.
On ne parle bien qu'en l'entant
Sur la langue d'une personne
Qu'on croit parler éloquemment.
Elle me crut tout bonnement,
La pauvre petite Moutonne !
En effet, je la greffai tant,
Que la voilà qui s'abandonne
A cet inconnu mouvement.
Elle en cause plus joliment,
Tout autrement elle raisonne,
Et son esprit, dans le moment,
Reçut un si grand changement,
Qu'elle eût fait tête à la Sorbonne.
Mais, la parole lui manquant,
Une œillade vive m'ordonne
D'enfoncer l'ente plus avant.
Elle s'étend, elle frissonne,
Et m'embrasse si tendrement,
Que, sans pouvoir dire comment,
L'Amour survient, qui me couronne
Des myrthes d'un heureux Amant.

## L'IN EXITU.

EH ! bien, Mignonne, que veux-tu ?
Nous voici dans l'*in exitu*.
A l'amour j'en ai porté plainte,
Disant que, jouissance éteinte,

Le reſte vaut moins qu'un fétu.
Lors me voyant l'air abattu,
Et l'ame de triſteſſe atteinte,
M'a repliqué l'Enfant têtu :
Conſole-toi. Que la contrainte
Eſt une excellente vertu !
C'eſt elle qui bannit la crainte
Qu'on a d'une tendreſſe feinte ;
Elle en fait la preuve impromptu.
D'ailleurs tu vois ſouvent Aminte,
Et reçois quelque *défructu*.
Mais ſur moi ce diſcours tortu
N'a pas fait une grande empreinte.
Par cet autre il m'a mieux battu :
Qui depuis long-tems n'a mordu,
Quand il mord, fait meilleure étreinte.

## LE MÉDECIN BANNAL.

COntre la mort Sœur Alix batailloit :
Bon cœur avoit, mais le corps défailloit
Faute de ſuc. Or adieu la voiture,
Dit gravement un docte Médecin :
Grand eſt le mal, ſubtil eſt le venin.
Maints élixirs, pour aider la Nature,
Sont ordonnés, pilules, cordiaux,
Décoctions, extraits de minéraux.
Rien ne ſervoient drogues d'Apothicaire ;
Alix mouroit, on la ſeigne aux deux bras :
Alix mouroit, on lui donne un cliſtere ;
Tout auſſi peu. Je ne m'y connois pas,
Dit le Docteur, & ſoudain déſeſpere,
Pinçant ſa barbe, & reculant trois pas.
Vint un ſecond qui n'en ſçut davantage,
Hors que nommoit force maux en Latin,
Signoit arrêts en inconnu langage.
Des deux aucun du mal ne ſçut le fin.

Un tiers venu d'heureuſe expérience,
Dit : *Recipe* le Rameau de ſcience,
Tenez-le bien, & ne lâchez la main;
Puis le placez..... (vous ſçavez tout le train)
A tant qu'ayez de bon ſuc abondance :
Ainſi vivrez par le Rameux Vital.
Mieux n'eût parlé le divin Eſculape;
*Hippocrates* mieux n'eût connu le mal.
Sœur Alix mord auſſi-tôt à la grape,
Et du Rameau tire un ſuc pectoral.
*Quantùm ſatis*, on augmenta la doſe.
Chaque Nonnain voulut ſçavoir la choſe,
Et le Docteur fut Médecin Bannal.

## LE CURÉ VIOLON.

UN Evêque avoit défendu,
Vers le mois d'Août, tems des Vacances,
De faire au Village des danſes;
Ce qui mettoit au dépourvu
Tous les Paroiſſiens le Dimanche.
Plus l'on s'oppoſe, & plus l'on panche
Vers l'objet qui fait notre attrait.
Sur ce, certain Curé diſcret
Dit : Enfans, point de remontrances.
Monſeigneur a fait ces défenſes
De danſer après le Sermon,
Diſant que les irrévérences,
Que cauſent les danſes en rond,
Autoriſent fille & garçon
A prendre certaines licences.
Il pourroit bien avoir raiſon.
Mais pour que rien, à l'apparence,
Ne donne au Prélat de ſoupçon,
Et pour éviter toute offenſe,
Danſez enſemble en ma preſence,
Et je jouerai du Violon.

## LA GAGEURE.

Gage un écu ; je mets le double,
Que tu ne me dis pas pourquoi
Toutes les femmes pissent trouble,
Disoit au Médecin du Roi
Une Dame alerte & gaillarde.
Le Disciple de Galien
Avec surprise la regarde,
Et ne pouvoit répondre rien.
Va, ne cherche point, c'est folie :
Mais apprends de moi le secret.
Tonneau percé près de la lie
Ne donne point de vin clairet.

## L'ABBÉ DE LIGNERAC,

*ET MADAME DE LA FEUILLADE.*

EH ! quoi ! l'Abbé, dans la fleur de votre âge !
Quoi ! déjà Saint ! Pour l'Amour quel dommage!
Moi, lui dit-il, je ne mérite pas
Ce titre illustre, & ne demande, hélas !
Qu'en Paradis, & derriere la porte,
Etre valet de quelque Bienheureux.
Du Saint, mon cher, on diroit dans les Cieux,
Il l'a très-beau ; mais son valet le porte.

## LES BONNES RELIGIEUSES.

JAdis logeoit près d'un Couvent femelle,
Certain quidam friand d'un tel gibier,
Et chaque nuit il voyoit sans chandelle

Par l'huis ſecret entrer maint Cordelier.
Si faut-il bien, dit-il, de cette porte
Tâter auſſi. Pour ce, mit une nuit
L'habit clauſtral, & parmi la cohorte,
Deſſous le froc, fut d'abord introduit.
Or il n'entroit qu'autant de béats Peres;
Qu'elles étoient de révérendes Meres.
Fixe en étoit le nombre au rendez-vous.
Chacun trouvoit toujours même monture,
Et la, par rang, ils ſe pourvoyoient tous.
Avint qu'enfin Pere Bonaventure
Ne trouvant point de gîte : ouais! qu'eſt ceci,
Dit-il? Puis le long de la ſalle
S'en va tâtant, & trouva tout rempli.
Tout étoit double, & d'une ardeur égale
Tous travailloient en fils de ſaint François.
Alte-là, dit le Moine, en élevant ſa voix;
Il eſt ici du mécompte, mes Peres.
Mais de ce bruit nos Moines peu diſtraits
Crierent tous, ſans quitter leurs affaires :
Allons toujours, nous compterons après.

## LE SELLIER D'AMBOISE.

COnſidérez un peu Clitandre & ſa conduite;
Il parle de ſa femme en véritable Amant.
Il l'aime, n'aime qu'elle, il l'aime éperduement :
On en jureroit, & pourtant
Cet homme n'eſt qu'un hypocrite.
Dans Amboiſe étoit un Sellier
Servant la Reine de Navarre;
Il ſe nommoit Bourihaudier.
Ce nom paroît aſſez bizarre;
Quoi qu'il en ſoit, bizarre ou non,
C'étoit ſon nom.

Son visage empourpré l'annonçoit sans feintise,
Et l'on connoissoit aisément,
A le regarder seulement,
Qu'il alloit bien plus fréquemment
A la taverne qu'à l'Eglise.
La femme qu'il avoit conduisoit sagement
Ses enfans, son petit ménage;
Et lui, persuadé qu'elle étoit bonne & sage,
Lui laissoit le gouvernement.
C'étoit au fond un homme très-commode;
Il ne s'embarrassoit de rien.
Pourvu qu'on le laissât vivre & boire à sa mode,
Il trouvoit que tout alloit bien.
Un jour on lui donna la fâcheuse nouvelle
De sa femme malade, en danger d'en mourir.
Il part bien affligé pour se rendre auprès d'elle,
Et tâcher de la secourir.
Il arrive, & déjà, ne sçachant plus que faire,
Son Médecin ordinaire,
N'étant plus là nécessaire,
Avoit fait place au Confesseur.
Quel renouvellement de cris & de douleur!
Il paroissoit aussi sensible
Qu'il est possible,
A ce malheur.
Il rendit à sa femme, en mari bon & tendre,
Les services qu'il put lui rendre.
Enfin se voyant aux abois,
Sa femme demanda la Croix,
Qu'avec ardeur on lui vit prendre
Comme un excellent passeport.
Notre homme, à cet objet, se tourmenta si fort,
Que c'étoit pitié de l'entendre;
Il s'arrachoit la barbe & les cheveux.
Hélas! dit-il, hélas! je perds ma chere femme;
Que puis-je devenir, moi, pauvre malheureux!
C'étoit mon tout, c'étoit mon ame:
Et mille autres regrets piteux.

Enfin le monde de la Ville,
Dont la presence étoit désormais inutile,
Insensiblement s'écoula.
Il ne demeura plus dans cette chambre-là,
Que le Sellier, & la jeune Servante,
Belle assez, assez prévenante.
Le bon homme voyant cela,
D'une voix basse l'appella.
Tu vois, dit-il, qu'elle est la profonde tristesse
Que me cause la mort de ta pauvre Maîtresse;
Cette perte est pour moi le plus grand des malheurs.
Elle se meurt, & je me meurs;
Je ne sçais que faire ni dire,
Si ce n'est qu'avant que j'expire,
Je veux te conjurer d'avoir la charité
De prendre soin de mon petit ménage:
Voilà les clefs, fais-en selon ta volonté.
Pour moi, je ne sçaurois m'en mêler davantage.
Pour plus prendre aucun soin, j'ai le cœur trop serré:
Je suis mort, je suis enterré.
La pauvrette, qu'alors un tel discours pénetre,
Voulut consoler son bon Maître.
Non, dit-il, je n'écoute rien,
Je n'entends rien, c'en est fait de ma vie.
Approche-toi, joins ton visage au mien;
Par sa froideur tu connoîtras, ma mie,
Que c'est la froideur de la mort.
Elle s'apptoche, & lui d'abord,
Tout affligé que je le represente,
Mit la main dans le sein de la jeune Servante.
Il faut tout dire; elle fit quelqu'effort
Pour résister. A cela ne s'arrête
Notre Sellier; il l'enleve & la jette
Brusquement sur un lit, l'embrasse par trois fois.
Mais voici qui troubla la fête.
La pauvre malade aux abois
Etoit seule, & n'avoit pour toute compagnie
Que l'eau benite & que la Croix.

Depuis

Depuis trois jours à l'agonie,
Elle n'avoit ni mouvement, ni voix;
Mais voyant la cérémonie,
Miracle de la jalousie!
Elle s'écria tout soudain
D'une voix de malade, & pourtant assez forte:
Je ne suis pas encore morte.
Puis les menaçant de la main:
Quoi! dit-elle, à mes yeux en user de la sorte!
Traître, voleur, méchant, vilain,
Je ne suis pas encore morte.
De nos gens sur le lit quel fut l'étonnement,
A cette voix inattendue!
Bourihaudier confus, la Servante éperdue,
Se leverent diligemment.
Ce n'est pas tout: l'ardeur de la colere
A la malade fut tout-à-fait salutaire;
Elle fondit l'humidité
De son *caterrhe*;
Enfin elle reprit sa premiere santé:
Miracle de la jalousie!
Depuis, tout le tems de sa vie,
De cet évenement elle eut l'esprit aigri,
Et reprocha toujours à son mari
Son peu d'amour pour elle, & son hypocrisie.

## LE GUERISSEUR DE JAUNISSE.

UN Egrillard de basse Normandie,
Madré plaideur, mais friand de tendrons,
Vit au Palais Fillette en maladie.
A la guérir, dit-il, point ne perdrons.
Ce mal toujours fut signe de sagesse:
(C'étoit celui qui pâlit la Jeunesse.)
Ainsi raisonne, & sur ce, l'accosta.
L'Agnès d'abord abaissa la paupiere,

Et même au front le rouge lui monta.
Notre galant, pour entrer en matiere,
Sur ſes attraits naſonna tendrement
Quelque fadeur tournée en compliment.
Dela, paſſant à ſa pâleur extrême,
Plaint la Pucelle, & d'un ton plus diſcret,
Lui dit avoir un merveilleux ſecret,
Dont il promet que ſa vertu ſuprême
Doit ſur ſon teint répandre un incarnat
Bien plus brillant que celui de la roſe.
Que je voudrois, hélas! qu'on m'en donnât,
Quelque petite encor que fût la doſe!
Très bien ſçaurois, dit-elle, aſſurément
Récompenſer un auſſi grand ſervice.
Point ne faillit la Belle à ſon ſerment:
Car en uſant de l'art du bas Normand,
La jeune Agnès guérit de la Jauniſſe:
Son Médecin gagna la *rime en iſſe*.

---

## L'ENFANTINADE,

### OU

### *Les petits Batteaux.*

C'Est pour vous que j'écris ceci,
Meres, dont l'unique ſouci
Eſt de veiller ſans ceſſe à l'honneur de vos Filles;
Faites votre profit du Conte que voici.
Sont elles jeunes & gentilles:
Ne les fiez ſur-tout à Prêtres ni Dévots,
Pour la plus grande part de l'Enfer vrais ſuppots,
Pleins de détours, & ſouples comme Anguilles,
Doux agneaux au dehors. Timides innocens,
N'y donnez pas; ce ſont loups raviſſans,
Qui vont cherchant pâture, en leurs beſoins preſſans,
Juſques dans le ſein des familles.
Un de ceux-ci, Curé, grand Directeur
De mainte cervelle imbécille,

Ruſé Caffard, & courtiſan habile,
S'il en fut onc, fourbe adroit, impoſteur,
De tel renom, qu'aux Champs, à la Cour, à la Ville,
N'étoit bruit que du ſaint Paſteur.
Des charités du grand monde Econome,
Point capital, qui très-bien lui plaiſoit,
Jamais, dit-on, n'en refuſoit:
Eût-on volé plutôt; & Dieu ſçait, le pauvre homme!
Les uſages qu'il en faiſoit.
Pour en revenir à mon Conte,
Il ſoignoit le troupeau commis
Entre ſes mains, hors qu'il ne tenoit compte,
A dire vrai, que des jeunes brebis.
Pour les inſtruire avec plus d'efficace,
Il tenoit une Ecole, ou plutôt un Serrail;
Là tant faiſoit fructifier la grace,
Que fort peu ſortoient du bercail,
Sans montrer que le Ciel béniſſoit ſon travail.
Sa prévoyance auſſi plus ne pouvoit s'étendre;
Avec ſoin il les élevoit,
Et les prenoit ſur-tout dans un âge ſi tendre
Que pucelles il les avoit.
Pucelles! oui, vraiment. Et puis que l'on me diſe
Que tels oiſeaux ſont rares parmi nous.
Faut-il s'en étonner, lorſque les gens d'Egliſe
Font ſi bien qu'ils les croquent tous?
Voluptueux dans ſon libertinage,
Il répétoit ſans ceſſe aux plus jeunes, dont l'âge
Ne pouvoit aſſourir ſes appétits brutaux,
D'avoir grand ſoin de leurs petits batteaux,
Batteaux vraiment, que, ſans voile & ſans rames,
Nature, n'a conſtruits, au gré de nos deſirs,
Que pour faire voguer nos ames
Dans un Océan de plaiſirs.
Pour revenir à ſa Morale,
L'adroit Curé chaque inſtant leur prouvoit,
Que leur conſcience étoit ſalle,
Si le petit batteau n'étoit propre & bien net.

Et tous les jours lui-même il les examinoit,
Les visitoit, touchoit. Et dans ces innocentes,
Quand j'y pense, combien de fois
Ce Druide lascif, par ses lubriques doigts,
Excitant de la chair les amorces pressantes,
Mit leur petite ame aux abois!
Or dites-nous; quand chaque Jouvencelle
Présentoit à l'envi sa petite nacelle
A ce dangereux Papelard,
De bonne-foi, que faisoit-il aux vôtres,
Chaste S. F * * *, & modeste V * * * ?
Mais laissons vos batteaux à part;
Achevons notre Conte. Une jeune Fillette,
De celles que ce Bouc sacré
Ainsi façonnoit à son gré,
Une petite sœur propette,
(Tant fait sur elle impression
Le précepte qu'on lui répete,)
N'a plus d'autre occupation
Que de tenir sa barque nette,
Ne faisant du matin au soir,
Dans l'unique soin qui l'occupe,
Que porter sa main sous sa jupe,
Puis à son nez, chose plaisante à voir.
Sa Maman ne fut guére à s'en appercevoir.
Vingt fois par jour elle voit la Pucelle
Sortir, rentrer, &, ce qui la surprend,
Un instant après, de plus belle,
Faire trotter ses doigts, qu'elle est toujours flairant;
Pour éclaircir ce point, qui la tient en cervelle,
Elle la suit, lui voit prendre de l'eau,
Et rincer son petit batteau.
L'Enfant pris sur le fait, ne pouvant plus se taire,
Découvre ainsi tout le mystere.
Le Prêtre impur est arrêté;
Chacun crie à l'envi: qu'on le mene au supplice.
J'y consens; mais du moins que l'on nous rétablisse
Son Ecole de Propreté.

## LE TREMBLEMENT DE TERRE.

JEune Femelle, avec un vieux Mari,
Ne fut jamais sans jeune favori :
Ce coup est sûr ; même la plus discrette
A de la peine à se contenter d'un.
Plutôt que d'en manquer, d'autres en font emplette.
De celles-ci, l'exemple est très-commun :
Point ne m'en faut des preuves bien pressantes ;
Il s'en trouve assez de fréquentes
En ce point seul. Mais venons à mon fait ;
Parlons de Lise, & contons-en un trait,
Trait des plus vifs. Or donc Lise étoit telle,
Que viens de dire, en parlant de femelle.
Lise étoit jeune, vive & belle ;
Jeune galant, vieux époux Lise avoit ;
Mais vieux époux, qui toujours sommeilloit.
Bien sçavons-nous que l'époux qui sommeille,
A la femme, au galant met la puce à l'oreille ;
A quoi joignons Satan qui nous séduit.
Cet esprit noir, qui toujours veille,
Ne manqua pas son coup. Le galant une nuit,
Fut doucement par la belle introduit
Auprès du lit, tandis que le bon homme
Etoit dans son premier somme,
Somme profond, de plus fortifié
De quelques coups de vin, que sa jeune moitié,
Le soir, non sans dessein, au vieil époux fit prendre.
Le bon homme n'avoit de la peine à se rendre
A de bon vin ; car encor le goûtoit
Avec plaisir, & ce plaisir étoit
Le seul qu'il pût goûter des plaisirs de la vie,
Hors celui qu'il ressentoit,
Lorsque par fois ses écus il comptoit.
Lise partant n'en étoit mieux servie.

Pour sauver ce défaut, bien falloit un Amant ;
Et Lise en avoit un qu'elle aimoit tendrement.
En fait d'amour, la Belle étoit sincere ;
Quand elle aimoit, c'étoit uniquement :
Mais arrivoit qu'elle changeoit souvent.
Ne croyez pourtant pas qu'elle eût tort de le faire ;
Trop bien sçavons qu'en l'amoureux tourment
Le changement est souvent nécessaire :
Nouvel objet paroît toujours charmant.
Notre galant avoit cet agrément,
Car depuis deux jours seulement
Aux loix d'Amour son ame étoit soumise,
En faveur de la jeune Lise ;
Et Lise de sa part avoit pareillement
Senti pour lui la sienne épriſe.
Ils ne s'étoient encore expliqués que des yeux ;
Et c'étoit pour s'expliquer mieux,
Que Lise, ménageant ce moment précieux,
Où son époux avoit la paupiere fermée,
De sa chambre donna l'entrée
Au jeune Amant, qui d'abord s'approcha
Tout près du lit où Lise étoit couchée.
Notre Vieillard en rien ne relâcha
De son sommeil. Lise n'en fut touchée ;
Songea plutôt à profiter du tems.
Vous auriez vu sur une même couche,
D'un côté le Mari dormir comme une souche,
Chargé d'un peu de vin, accablé de ses ans ;
De l'autre part nos deux jeunes Amans,
Bien éveillés, & fort contens
D'une tendresse mutuelle,
Et leur flamme, quoique nouvelle,
Les conduisant de plaisirs en plaisirs,
Toute prête à combler leurs plus ardens desirs.
Lise pourtant tint bon ; car lui vint en pensée,
(Ce qu'elle fit en femme fort sensée,)
Le danger qu'ils couroient d'éveiller son époux ;
Le dit à son Amant : son Amant la rassure

En peu de mots ; discours d'Amans sont doux,
Et toujours crus. Lise de l'aventure
Ne craignit plus l'événement.
On reprend donc son enjouement,
On recommence de plus belle,
Mais cependant avec précaution ;
Car entre le galant & la jeune femelle
Pour lors fut convenu qu'avec attention
Chaque plaisir seroit goûté dans le silence
Par tous les deux. La chose alla fort bien,
Quant à l'abord, la Belle n'eût pour rien
Voulu faire aucune défense.
L'Amant l'attaque, & Lise par prudence
N'oppose à ses desirs la moindre résistance.
Jusqu'à ce tems, le tout alloit des mieux.
Mais un moment délicieux
Tout-à-coup redoubla si fort la violence
De leur amour, que, sans ménagement,
Ce n'étoit plus qu'empressement,
Que maint effort, qu'emportement,
Que soupirs embrasés qui sortoient de la bouche
De chacun de nos deux Amans.
Or, pendant ces tendres instans,
On pense aisément que la couche,
Peu faite à de pareils efforts,
Pensa coûter bien des remords
A nos Amans, dont les transports
Etoient si fréquens & si forts.
La couche eut donc atteinte si terrible,
Que le Vieillard, sortant de son état paisible,
Avec étonnement sentit
L'étrange mouvement du lit.
Le trouvant au-dessus d'une force ordinaire,
Il ne put croire qu'il partît
Que d'un effet de la colere
Du Souverain des Cieux. Lors du lit il sortit,
Criant : c'est Tremblement de Terre.
Achevant ces mots, il s'enfuit,

Et laisse terminer cette amoureuse guerre ;
Pour nos jeunes Amans le comble du bonheur,
Son départ leur ôta la peur
De voir par le Mari découvrir le mystere ;
Et, pour contenter leur ardeur,
Ils refirent encor ce qu'ils venoient de faire,
Laissant notre vieillard d'épouvante agité
Dans le fond du jardin, où s'étoit transporté :
Trop heureux d'avoir évité
D'éclaircir une telle affaire,
Que souvent par sagesse, ou par nécessité,
Maint époux, la sçachant, est obligé de taire.

## LA BARBE.

PAuvres époux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nouvelle ;
Et l'art de faire enrager un Mari
N'est pas un art inventé d'aujourd'hui.
C'est un secret aussi vieux que les hommes ;
Perpetué jusqu'au siecle où nous sommes ;
Mais où le diable, & l'esprit féminin
Ont à présent mis la derniere main.
Qu'ainsi ne soit : Adam, notre vieux Pere,
Fut comme nous dans la même misere ;
Hors qu'à présent on peut, chez ses voisins,
S'aller par fois venger de ses chagrins.
Le pauvre Adam, fut bien plus misérable ;
Car il n'avoit que sa femme & le Diable.
C'est-là le tiers qu'a toujours eu l'Hymen.
Mais quelle femme avoit le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il sa côte !
La Belle étoit aigre, hargneuse & haute.
Pour son bon-homme elle avoit trop d'appas ;
C'étoit un sot qui ne la valoit pas.
Jamais époux a-t-il valu sa femme ?

Las à la fin du mépris de la Dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte, & reprends ta femelle,
Ou fais exprès un Paradis pour elle.
Anges sous cape en sourirent entr'eux;
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur seul eut pitié de sa peine.
Prends, lui dit-il, cette huile souveraine;
Va t'en frotter le visage en secret.
Tel en sera le salutaire effet
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle & respectable.
Il faut noter que le moindre coton
N'avoit encore ombragé son menton.
A peine Adam mit le baume en usage,
Qu'il se sentit pousser sur le visage
Ce qui chez nous vient, avec les desirs,
Nous annoncer la saison des plaisirs.
Surpris alors de ce qu'il sentoit naître,
Plus il tâtoit, plus il le faisoit croître.
Il essuya ses mains en maints endroits;
Par tout le baume opéra sous ses doigts.
Alors tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle,
Quel changement! Ce redoutable aspect.
A la pauvrette imprime du respect.
Elle devient douce, tendre & docile,
Et notre époux, grace à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osoit espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.
Adam un jour, dans un bocage sombre,
Croyant n'avoir pour témoin que son ombre,
Usoit encore de ce baume divin,
Quand son tendron, conduit par le Malin,
Vint dans le fond de ce bois solitaire,
En tapinois y lorgner le mystere.
Eve en sourit & se mordit le doigt.

De tous ſes yeux elle épia l'endroit,
Où par Adam la fiole fut cachée.
Long-tems ne fut ſans être dénichée.
A peine Adam fut décampé du bois,
Qu'Eve d'abord alloit, du bout des doigts,
Sur ſon viſage eſſayer la recette :
Quand tout-a-coup démangeaiſon ſecrette
Je ne ſçais où lui fit porter la main,
En ſe frottant ; & de baume ſoudain
Fit ſon effet. Or ſa vertu fut telle,
Que loin d'ôter des appas à la Belle,
Elle y gagna de ſecrettes beautés.
Lors un buiſſon fit bruit à ſes côtés.
Un rien fait peur à ce ſexe timide :
Eve s'enfuit où ſa crainte la guide :
Mais, en fuyant, elle fit un faux pas,
Caſſe la fiole & répand tout à bas.
Grace au faux pas de ſa moitié peu ſage,
Voilà comment l'homme eut ſeul en partage
Ce ſceau divin de la Virilité,
Qu'il a tranſmis à ſa poſtérité.
Eve reprit ſon allure ordinaire.
Que fit Adam ? Ce qu'un époux doit faire.
Pour éviter un éclat indiſcret,
Il apprit l'art d'enrager en ſecret.

## L'ASNE & LA CHEVRE.

DE tous les Aſnes le plus beau,
Et qui même en faiſoit parade,
Aux fiers Etats de Mirebeau
Alloit un jour en Ambaſſade.
Du voyage une Chevre il mit,
Pour rire & pour cauſer enſemble.
En chemin, notre Aſne lui dit :
J'entends bien du bruit, ce me ſemble,

Allez voir, c'eſt proche d'ici ;
Ecoutez le ſon de la vielle.
Si l'on y danſe, danſez-y ;
Si l'on y baiſe, qu'on m'appelle.

## LE BIEN VIENT EN DORMANT.

*SONNET.*

POur éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,
Climene ſur un lit dormoit à demi nue,
Dans un état ſi beau qu'elle eût même tenté
L'humeur la plus pudique & la plus retenue.
Sa jupe permettoit de voir en liberté
Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,
Le centre de l'Amour & de la Volupté,
La cauſe du beau feu qui m'enflamme & me tue
Mille objets raviſſans, en cette occaſion,
Baniſſant mon reſpect & ma diſcrétion,
Me firent embraſſer cette belle dormeuſe.
Alors elle s'éveille à cet effort charmant,
Et s'écrie auſſi-tôt : ah ! que je ſuis heureuſe !
Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant.

## ORIGINE DU MOT L'AZE VOUS....

PErrette & Jean faiſoient dans leur Village,
Du jeu d'amour galant apprentiſſage.
Jean, le gros gars, comme un franc muletier,
Avoit tout l'air d'un payeur d'arrérage.
Perrette avoit auſſi l'œil au métier ;
Nez retrouſſé, crin noir, large feſſier,
Et de tettons un pompeux équipage.
Que de ragoûts pour notre Jouvenceau !
Au doux aſpect d'un ſi friand morceau,

Jean tout gonflé de l'amoureuſe rage ;
Tenoit à peine & crevoit dans ſa peau.
Ces deux Amans, dont voyez le tableau ;
Firent pourtant dévot pélerinage
A quelque Saint ; le cas n'eſt pas nouveau :
Mais de ce Saint ne ſçais pas la légende.
Bien ſçai-je au moins que ce couple diſpos
Pouvoit porter ſon amoureuſe offrande
Très-dignement au temple de Paphos.
De Cupidon, ainſi que de ſa Mere,
Sans les connoître, ils connoiſſoient la loi ;
Et leur hommage & fréquent & ſincere
Pour tel autel étoit de bon aloi.
Or il avint que notre Pélerine
Partit un jour, & c'étoit le matin ;
Tôt la ſuivit le gaillard Pélerin.
Chemin faiſant, on folâtre, on badine,
Pour adoucir la longueur du chemin.
Des voyageurs portoit tout le bagage
L'Aſne à Perrette, & marchoit le premier
Bien gravement. Mais dans certain ſentier,
Qui d'un grand bois leur ouvroit le paſſage,
L'Aſne s'émut, ronfla, puis d'un air fier
Pouſſa ſi haut ſon ruſtique ramage,
Que Dame Echo, l'hôteſſe des vallons,
S'eſſouffla toute à lui rendre ſes ſons.
Ceci n'eſt tout ; pourſuivant ſa boutade,
Maître Baudet fit ample pétarade,
Et préſenta tel ſigne de ſanté,
Qu'au Dieu Priape il faiſoit la bravade.
Perrette alors, regardant de côté,
Lorgna le monſtre à ſes yeux préſenté.
Jean à propos lui fit une embraſſade,
Et dit : gageons. Quoi, Jean ? Qu'à chaque pet
Que dans ce bois pouſſera ton Baudet,
Auras de moi l'amoureuſe accolade.
Mon ami Jean, c'eſt une gaſconnade :
L'Aſne eſt petteur ; voyons : ainſi ſoit fait,

C'étoit bien dit, & le bois en effet
Etoit tout propre à pareille aventure :
Gazon fleuri, ſolitude, verdure,
Ombrage frais, tendres concerts d'oiſeaux,
Vergers naiſſans, doux murmure des eaux.
Mais du Baudet ſortit autre murmure,
Qui fut d'amour le ſignal éclatant.
Jean tranſporté prend Perrette à l'inſtant,
La ſerre ferme, & l'exploite d'emblée.
L'Aſne petta cinq fois, & tout autant
Perrette fut vivement accolée.
Jean le premier l'avertiſſant toujours
Du doux ſignal ; mais la maligne bête
Petta par trop, pour Jean, non pour Perrette
Très-attentive au ſignal ayant cours.
Jean, diſoit-elle ; holà, Jean mes amours :
Je l'entends bien, par ma foi, l'Aſne pette.
Jean tout penſif écoutoit ce diſcours ;
Entroit en lice, & non à la franquette,
Comme devant ; mais, par tours & détours,
Rendoit enfin ſa beſogne complette ;
Tant que laſſé de Perrette indiſcrette,
Et du Baudet, indiſcret animal,
Mal répondit à l'amoureux ſignal.
Jean es-tu ſourd ? dit Perrette : ſans doute,
Le ſignal ſonne, & tu ne me dis rien.
Tu n'es pas ſourd, hélas ! tu m'entends bien.
Ecoute donc, mon ami Jean, écoute :
Notre Aſne.... Eh ! bien ? Il pette. Oh ! qu'il te *rime*.

## LE MAL DE DENTS.

UNe belle Dame, à Paris,
Où chaque femme a cent maris,
Diſoit un jour à ſon époux fidele,
Qu'elle ſentoit une douleur cruelle,

Que les dents lui faisoient un mal
Qui n'avoit jamais eu d'égal ;
Et le prioit qu'il envoyât sur l'heure
Chercher un Arracheur de dents :
Elle lui dit son nom & sa demeure ;
Mais qu'il vînt aussi-tôt la voir, sans perdre tems.
L'époux y va lui-même & l'amene à sa femme,
Qui se plaignoit toujours. Il dit à l'Arracheur :
Faites votre métier. Je vous laisse Madame ;
Je ne sçaurois lui voir souffrir tant de douleur.
Si-tôt que le mari fidele
Eut laissé l'Arracheur seul avec cette Belle,
Cet Amant déguisé la jetta sur le lit,
Et dans un amoureux déduit,
Tout plein d'amour & de courage,
Il lui fit passer toute rage.
Un enfant curieux les vit en cet état,
Par la chatiere de la porte,
Et remarqua de quelle sorte
Avoit fini ce doux combat.
Le mari revient & demande
Si sa femme a souffert une douleur bien grande.
Ce petit enfant curieux
Lui répond, en pleurant & frottant ses deux yeux ;
Papa, j'ai vu comme la chose s'est passée,
Ce méchant Arracheur vient de tirer, hélas !
A Maman, Ah ! peut-on en souffrir la pensée ?
Du derriere une dent plus longue que mon bras.
Les enfans bien souvent en de pareilles choses,
Ont découvert le pot aux roses.

## LE CHAPELIER.

EN Avignon étoit un Chapelier
Des mieux tournés, & plus beau Cavalier
Qu'on ne peint le Dieu de la guerre.

En le voyant, femme ne tardoit guere
A se prendre en si beau lien.
Une Comtesse en devint amoureuse :
Elle souhaita d'être heureuse ;
Ce qui lui fit employer ce moyen
Elle envoya chercher Montagne,
Sous mine de faire un chapeau
A son mari le Comte d'Oripeau,
Qui pour lors étoit en campagne.
L'Adonis n'étoit pas si novice en ce point,
Qu'il ne jugeât que l'aventure
Simplement n'aboutiroit point
A prendre d'un chapeau la burlesque mesure.
Aussi dès qu'il eut vu parler
Les yeux mourans de la Comtesse,
Il crut qu'au fait il pouvoit droit aller,
Sans blesser sa délicatesse.
Par quoi, tirant du bosquet de Paphos
Ce Dieu qu'au tems jadis dédaignoient les Saphos,
Il l'offre au regard de la Belle.
Le Compagnon lui plut si fort,
Qu'elle voulut en orner sa chapelle.
La galante n'avoit pas tort.
Car le galant de taille énorme,
Foula comme il faut le castor.
La Comtesse fournit la coeffe avec la forme ;
Moyennant quoi, le Mari fut coeffé
D'un castor fort bien étoffé.
Quoi ! c'est là tout le stratagême,
Dit un Valet, voyant le drôle à l'attelier ?
Ma foi, sans être Chapelier,
J'aurois coeffé Monsieur de même.

## NABUCHODONOSOR.

Jeune Fillette eſt un friand morceau,
Quand ſimple eſprit, caché ſous fine peau,
Conſerve encor la premiere innocence
D'Eve & d'Adam. Le cas, lorſque j'y penſe,
En ce tems-ci me paroît fort nouveau.
Une pourtant, ayant corſage beau,
Dans un Couvent étoit dès ſon enfance,
Où volontiers l'on faiſoit abſtinence
D'un capuchon, bien moins que d'un chapeau.
Pas un n'entroit cependant à la grille;
Et n'avoit vu notre ſimplette fille
Que gens à froc, mal-propres à donner
Cet entre-gent qui nous fait raiſonner.
Ainſi n'étoit ſurprenante merveille
Que la pauvrette, en cet âge tout d'or,
Doutât de tout, & ne ſçut pas encor
Si l'on faiſoit les enfans par l'oreille.
Une poupée étoit ſa paſſion,
Quelques fuſeaux ſon occupation.
L'unique jeu qui chatouilloit ſon ame,
Etoit Brelingue ou bien le Trou-madame;
Surtout ſur elle aſſez propre elle étoit,
Et découvrant mille beautés naiſſantes,
Tous les matins ſes puces épluchoit
Avec grand ſoin, & ſes mains innocentes
N'avoient ſur elle encore pris aucun droit.
Or elle étoit d'humeur douce & craintive,
Si bien qu'un jour un gros Frere Prêcheur,
Bon biberon, mauvais Prédicateur,
Se débattant, crioit contre le vice,
Et dépeignant ſa honte & ſa malice,
Diſoit qu'alors que l'on avoit péché,
L'homme changeoit de nature & de forme;

Et qu'auſſi-tôt qu'on avoit trébuché,
Le plus beau corps devenoit tout difforme.
Jadis le Roi Nabuchodonoſor,
Devint velu comme une groſſe bête,
Depuis les pieds, dit-il, juſqu'à la tête.
Cent beaux diſcours il ajoutoit encor,
Pour faire peur à toute péchereſſe.
La pauvre enfant tout bas faiſoit promeſſe
D'en profiter. La prédication
Sur ſon eſprit fit grande impreſſion.
A peine eut-elle appris ces belles choſes,
Que le Printems qui fait naître les roſes,
En fit pouſſer chez elle deux boutons,
Vulgairement appellés des tettons;
Tettons naiſſans qui commençoient à poindre,
Mais d'elle encor toutefois ignorés;
Beaux, blancs, ronds, frais & ſi bien ſéparés,
Qu'ils promettoient de ne jamais ſe joindre.
Or un matin qu'elle admiroit venir
Ces deux enfans à face demi-ronde,
Et ne ſçavoit de quoi s'entretenir,
Ne ſçachant pas qui les mettoit au monde,
Elle apperçut qu'une puce couroit
Sur ſes tettons; elle la voulut prendre.
La puce agile alors vint à deſcendre;
La jeune fille en tout lieu regardoit
Fort attentive où la puce ſautoit.
Sa main par-tout ſe promene & ſe joue.
Mais très-ſurpriſe elle fut à l'inſtant,
En certain lieu, du poil appercevant
Elle examine au fond ſa conſcience,
Et croit qu'après avoir fait groſſe offenſe
Le Ciel vouloit juſtement la punir;
Que groſſe bête elle va devenir,
Ne croyant pas qu'on eût, ſans être bête,
Cheveux naiſſans autre part qu'à la tête.
Ainſi l'effroi la prend de toutes parts,
Et détournant ſes innocens regards,

Las ! elle crut n'avoir plus d'innocence.
Elle en faiſoit mainte condoléance,
Et regardoit, en pleurant, quelquefois,
Si même poil ne couvroit pas ſes doigts.
S'imaginant qu'à l'exemple des chattes,
Bientôt alloit marcher à quatre pattes,
Elle ſe croit à deux doigts de l'enfer.
Hélas ! qu'à tort la pauvrette ſe blâme
Que pouvoit-elle enfin ſe reprocher ?
Pas un petit mouvement de la chair
N'avoit encore aiguillonné ſon ame,
Elle s'habille avec grande frayeur ;
Et ne trouvant le Pere Confeſſeur,
Elle s'en va trouver la mere Abbeſſe,
Et toute en pleurs à ſes pieds ſe confeſſe,
En lui diſant : j'ai perdu le tréſor
De l'innocence. Alors baiſſant la tête,
Elle ajouta : le Ciel me change en bête,
Comme le Roi Nabuchodonoſor.
J'ai mérité toute votre colere.
Le cas ſurprit la Révérende Mere.
La jeune fille, en ſoupirant tout bas,
Lui raconta, non ſans larmes, le cas.
L'Abbeſſe fit un grand éclat de rire,
Croyant par-là la tirer de ſouci,
Sans expliquer ce qu'elle n'oſoit dire :
Mais ſon deſſein n'ayant pas réuſſi,
Et remarquant la fillette confuſe ?
Il faut enfin que je la déſabuſe ;
La pauvre enfant, elle me fait pitié.
Levant ſa robe un peu plus de moitié,
La fille voit choſe qui l'émerveille,
En rencontrant une toiſon pareille :
Hélas ! dit-elle, un ſemblable malheur,
Me fait avoir pour vous la même peur ;
Et vous & moi nous ſommes péchereſſes.
Il fut beſoin d'appeller les Maîtreſſes
Tant pour finir ſa crainte, en

Que chaque sœur en avoit tout autant,
Que pour l'honneur de cette digne Abbesse,
Qui n'eût voulu passer pour pécheresse.
La simple Agnès se consola d'abord,
De voir partout Nabuchodonosor.

## LE MÊME, AUTREMENT.

CErtain Froquart, prêchant à des Nonnettes,
Leur dit : Mes Sœurs, Nabuchodonosor,
Ainsi qu'il est écrit dans les Prophetes,
Pour avoir fait adorer le veau d'or,
Se vit couvert, en guise d'une bête,
D'un gros poil noir, des pieds jusqu'à la tête.
Dès le soir même, une jeune Nonnain,
Ayant porté je ne sçais où la main,
Sentit du poil ; la pauvrette étonnée
Montra l'endroit à la Dame Renée.
Pour mon péché, disoit-elle, en pleurant,
Dieu me punit comme ce Roi méchant.
Eh ! vraiment oui, dit l'Abbesse dévote,
Mais tu n'en as que pour un véniel.
Alors troussant sa chemise & sa cotte :
Tiens, en voilà pour un péché mortel.

## LA NONNE EN VOITURE.

DAns une chaise de louage,
Deux Nonnes voyageoient, regagnant le Couvent ;
L'une vieille, suivant l'usage,
Et l'autre une gentille enfant.
Un gros Flamand à pied conduisoit la voiture
Qui cheminoit fort lentement,
Et qui, sans aucune aventure,

Avoit fait le voyage assez tranquillement.
Un accident en fit naître une.
Constance, c'est le nom de la jeune Nonnain;
Ayant trop satisfait une soif importune,
Se sentit un pressant besoin,
Besoin que la pudeur ne veut pas que l'on nomme.
S'en soulager devant un homme,
C'eût été pour Beguine un gros péché mortel.
Pourtant le besoin étoit tel,
Qu'il falloit en bref s'en défaire.
Point de scandale, dit la Mere;
Ma Sœur, pour l'éviter, coulez-vous doucement
Jusques au fond de la voiture.
Là, vous pourrez modestement
Mettre fin à votre torture,
Et notre Conducteur ne verra rien du fait.
La pauvre petite Recluse
S'accroupit, & lâcha l'écluse;
Mais ce fut tant abondamment
Que, contre son espoir, le surveillant Flamand
De l'inondation eut bientôt connoissance.
Parlez donc, Madame Constance;
Qu'est-ce, dit-il, qui coule par ce trou?
Ma foi, cela dégoutte Prou.
Avez-vous cassé quelque chose?
Arrêtons, & sçachons la cause.
Non, non, dit-elle alors; il nous faut arriver:
C'est mon vin, qu'un cahos, en voulant déjeûner,
M'a fait renverser dans la chaise.
Tant mieux, dit à part soi le Cocher ravi d'aise;
Je vais en emplir mon pourpoint.
Aussi-tôt, par un coup de poing,
De son chapeau se faisant une tasse,
Il l'emplit & but tout de la meilleure grace.
Mais à peine d'un trait il l'avoit entonné,
Que le pauvre Flamand se crut empoisonné.
Ah! ventrebleu, qu'est-ce que ce breuvage?
Quel goût a ce maudit lavage?

Jarni, jamais ce ne fut-là du vin.
Ah ! parbleu, petite Nonnain,
Je me doute de l'aventure ;
Mais je n'en serai pas la dupe, je vous jure.
Je vais vous faire voir que je connois le crû
De votre vilain vin bourru.
Cela dit, sans tarder l'effet de sa vengeance,
Il se plaça vis à vis de Constance,
Qui pâmoit de rire en un coin ;
Et feignant à son tour un semblable besoin,
Le drôle se mit en posture
De soulager Dame Nature ;
Si qu'à son apogée en pompe il étala
Ce qu'au pauvre Abaillard jadis on mutila.
La Nonne, à cet aspect, peut-être au fond bien aise,
Contrefit pourtant la mauvaise.
Méchant, dit la Nonnain, que me montres-tu là ?
Ma foi, dit-il, c'est grand'merveille !
A quoi bon tant vous courroucer ?
C'est le bouchon de la bouteille
Que vous venez de renverser.

## LES SOULIERS.

Margot feignoit d'être de fête ;
Afin de tromper son Balourd ;
Et fit tant, par humble requête,
Qu'elle eut des souliers de velours.
Mais tandis qu'il va par la ville,
Elle fait venir son valet,
Qui vous l'empoigne, vous l'enfile,
Ainsi qu'un grain de chapelet.
Son cou des jambes elle accole.
Cependant qu'au branle du cu....
Ses pieds passoient la cabriole,
Voici revenir son cocu.

Alors il cria de la porte,
Voyant ce nouveau passe-tems :
Si tu vas toujours de la sorte,
Mes souliers dureront long-tems.

## LE CHICOT.

En voyageant dans l'isle de Cythere,
Deux Pelerins, dans la verte saison,
Au Dieu d'Amour disoient mainte oraison ;
Quand à leurs yeux s'offrit une grand'mere,
Qui chez Cypris avoit eu quelque nom.
Çà, dit l'un d'eux, dégainant l'alumelle,
Gageons, ami, qu'à cette haridelle
Je pousse encor la botte autant de fois
Qu'elle a de dents. On n'en trouva que trois,
Et l'escrimeur, dont la lame étoit sûre,
Fournit le compte & gagna la gageure.
Il s'en alloit, quand, l'arrêtant d'un mot :
Mon bon Monsieur, dit la vieille harpie,
Vous avez fait sur mon corps œuvre pie ;
Mais dans le coin il me reste un chicot.

## LE SPÉCIFIQUE.

Il étoit un Manant qu'on appelloit Colin,
Garçon verd, de large carrure,
De bonne pâte, & de haute encolure.
Quant à l'esprit, ce n'étoit du plus fin ;
Il n'en avoit que petite mesure.
Or ce Colin fut tourmenté
D'un certain mal, présent de la Nature,
Qu'on pourroit à bon droit nommer mal de santé ;
Mal peu connu de tout sexagenaire,

Mal que les femmes d'ordinaire
Ne plaignent point, tant soit-il violent.
C'est inhumanité chez elles générale.
Dans quelques-uns il est intermittent ;
Colin l'avoit continu ; nul instant
De treve ou de repos, pas le moindre intervalle.
Or est ce mal singulier en ce point,
Que bien malade est qui ne le sent point.
N'en est atteint qui veut ; souvent on le désire.
J'ai dit qu'aux uns il prenoit par accès :
J'ai tort, à tous je devois dire ;
Beaucoup même ne l'ont jamais.
On ne voit point de Colin à douzaine.
Colin pourtant s'en lassa, ce dit-on :
Très-sot fut-il ; en mainte occasion
Je ne serois fâché d'être à sa peine.
Colin va donc trouver le Medecin ;
C'étoit un Docteur à gros grain,
Sçachant saigner, purger, rien davantage :
C'étoit assez pour un Village.
Notre Manant, plein de simplicité,
Expose, tout honteux, son incommodité.
Le Médecin examine la chose ;
Puis, ayant bien ou mal raisonné sur la cause,
Notre Esculape villageois
Allegue aussi-tôt avec poids
L'axiome bannal : qu'on guérit d'ordinaire
Le contraire par son contraire.
Puis haussant de deux tons sa voix :
Oui, mon ami, votre mal ne procede
Que de chaleur ; le froid est le remede.
Cela dit, il va prendre un sceau,
Fort gravement le remplit d'eau,
La chose étoit simple, ordinaire :
Mais la gravité du Docteur,
Aux yeux du Rustre spectateur,
La rendoit un fort grand mystere.
Çà, Colin, lui dit-il, dans cette eau que voilà

Plonger vous faut la partie affligée;
Trompé serois, si par ce moyen-là
Elle n'est bientôt soulagée.
Si ce remede ne suffit,
D'autres on essaira. Le Manant obéit;
Fait l'immersion ordonnée;
Mais d'effet pas un brin, ou du moins un petit:
La maladie étoit enracinée.
Colin eut beau plonger, le mal ne se passa;
Vingt, trente fois Colin recommença:
Tout aussi peu, c'étoit pure folie;
Ou si Colin sentoit pour un moment,
Par la froideur de l'eau, quelque soulagement,
Il ressortoit dehors avec plus de furie,
La crise redoubloit. Etrange maladie!
Enfin le pauvre Médecin
Pour cette fois perdoit tout son Latin.
Ce mal-là, disoit-il, est plus grand qu'on ne pense.
Il enjoignit toutefois à Colin
De revenir chez lui soir & matin,
Exécuter la susdite ordonnance.
Se rebuter, dit-il, ne faut incontinent;
Le mal vient à pas de géant,
Et nous quitte à pas de tortue.
Colin, qui de guérir ardemment désiroit,
Fit au Docteur sa visite assidue;
Crut que, moyennant Dieu, son mal le quitteroit.
Il guérit en effet, voici de quelle sorte.
On vint un jour chercher le Médecin,
Pour aller voir au village prochain
Quelque malade; il s'y transporte
En grande hâte, & laisse-là Colin
Dans une cour. Notez qu'à la fenêtre
La femme du Docteur en ce moment étoit,
D'où vit Colin, se croyant seul peut-être,
Qui gravement se médicamentoit.
L'état du Sire lui fit peine.
Le sexe a l'ame tendre, humaine,

Et ne sçauroit voir un poulet souffrir,
Sans s'émouvoir & s'attendrir.
Elle appelle Colin, sans tarder davantage;
Le fait monter, & lui tient ce langage :
Mon mari se moque de toi,
Avec son sceau; mon pauvre ami, crois-moi,
Il ne connoît en nulle guise
Ce qu'il te faut. Ne fais plus la sotise
D'aller à lui. Va je sçais un secret
Qui fait à tous les siens la nique,
Et qui produit sur le champ son effet,
En un mot un vrai spécifique.
C'est du froid qu'il ordonne : il est fou, c'est du chaud;
Mon pauvre Colin, qu'il te faut :
Par la seule chaleur ta guérison est sûre:
Cela dit, la voilà qui procede à la cure
Du susdit mal, fait coucher promptement
Maître Colin bien chaudement
Entre deux draps, & va se mettre ensuite
A ses côtés, pour l'échauffer plus vîte.
Admirable pouvoir du nouveau Médecin !
Et combien la Nature s'aide !
Plus ingénieux que Colin,
Le mal va s'appliquer au plus vîte au remede.
Dirai-je plus ? Colin se trouva bien du chaud.
La recette étoit douce, & plut si fort au Sire;
Qu'il eût voulu n'être guéri sitôt;
Car on croit bien, sans qu'il faille le dire,
Que le remede opéra comme il faut,
Par le secours de sa vertu cachée.
Il ne s'en fut servi cinq ou six fois,
Qu'adieu le mal. La Dame en fut fâchée;
Trop bien vouloit guérir le Villageois,
Et lui donner tous ses soins & son aide:
Mais elle auroit désiré toutefois
Qu'il eût toujours eu besoin de remede.
Cela ne se pouvoit : au reste le Manant;
Pas si souvent que vouloit la Donzelle,

Redevenoit malade de plus belle.
Lui chez la Dame de courir,
Elle aussi-tôt de le guérir,
Tant & si bien que par la suite
Colin à son mari ne rendit plus visite :
Mari qui, devenu plus sot que le Manant,
Loin d'en tirer mauvais augure,
Conte le cas à tout venant,
Et se croit l'Auteur de la cure.
Messire Docteur, un beau jour,
Entouré de Manans qui lui faisoient la cour,
Au sortir de l'Eglise, ainsi qu'il est d'usage,
Car c'étoit le coq du Village,
Par cas fortuit, au bout du carrefour,
Apperçoit Colin sa pratique.
Lors se tournant vers sa troupe rustique
Tenez, dit-il, le faisant arrêter,
Voyez-vous ce gros gars ? Il me vint consulter,
Ces jours passés, pour une maladie.
Puis le Docteur, avançant quelques pas,
Se met à leur conter le cas.
Ne sçais, dit-il, quelle est sa fantaisie,
Avec son mal qui ne l'est point.
Ah ! qu'un tel mal viendroit à point,
Pour nos moitiés, à tous tant que nous sommes !
Qu'en dites-vous, Messieurs les hommes ?
Car les garçons y sont assez sujets,
Et ne sont-ils, je gage, si benêts,
Que chez moi de venir en chercher le remede ;
Pas n'ont recours, pour le sûr, à l'eau froide.
Disant ceci, notre convalescent
S'approcha d'eux tout doucement.
Lors le Docteur : eh ! bien, compere,
Dis-nous un peu comment va notre affaire ?
Tu ne viens plus me voir aussi souvent.
Notre maison... Ah ! ah ! dit le Manant,
Vraiment, Monsieur, Madame votre femme
M'a, de sa grace, un remede enseigné

Qui vaut bien mieux, de par mon ame,
Que la peste d'eau froide où me suis tant baigné.
C'est bien un autre bain, ma foi; pour cette histoire,
Madame en sçait plus long que vous.
Avec votre sceau d'eau, vous vous gaussez de nous;
Et moi bien nigaud de vous croire.
Vous n'êtes pas un grand Docteur;
Or je suis votre serviteur,
Mais plus encor serviteur de Madame.
Allons, c'est une brave femme.
Telle harangue aux assistans,
Pour le certain, ne fut obscure.
Le plus bouché de nos Manans,
Comprit d'abord où gissoit l'enclouure.
Du cercle Villageois grands furent les éclats;
Chacun disant sont mot sur un tel cas.
Le Docteur vit fort bien qu'il étoit pris pour dupe
Que, pour guérir le mal dont se plaignoit Colin,
Une femme confond le plus grand Médecin,
Et que le chaperon doit céder à la jupe.

## LA VIVANDIERE.

LA femme d'un Cavalier,
Vivandier,
Par les Hussards pillée, & sa Charrette prise,
Revenoit au camp en chemise.
Comment! morbleu, dit le mari,
Tu n'as donc rien sauvé? Nous voilà sans ressource.
Si fait, dit-elle, mon ami;
J'ai sauvé la tasse & la bourse.
A ce discours le maître radouci:
La bourse? Où l'as tu donc cachée?
Où vous sçavez, dit elle; la voici.
Et pourquoi, reprit il, n'es-tu pas avisée
D'y fourrer les chevaux, & la charrette aussi?

## LE COCU.

CErtain mari, grand babillard,
Et voilà tout, contoit à sa femelle
De ses galans exploits la longue kyrielle.
J'étois, lui disoit-il, autrefois un gaillard :
Je voltigeois de Belle en Belle.
Il n'est, ma foi, point de quartier
Où l'on ne parle encor des tours de mon métier.
Les maris avoient beau faire la sentinelle,
Trente que tu connois ont passé le guichet.
J'escamotois une Donzelle,
Je la prenois au trébuchet
Comme un moineau. J'allois enfin de sorte
Qu'il n'en est presque point aujourd'hui qui ne porte
Un panache de ma façon.
Vois-tu ? j'étois un vigoureux garçon.
Ah ! mon mari, lui répond l'innocente,
Des Cocus de ton fait tu comptes plus de trente ;
Il faut, à ce jeu si commun,
Que je sois donc bien peu sçavante ;
Car pour moi je n'en compte qu'un.

## LA DONZELLE FRANCHE.

EN rendez-vous avec Donzelle vive,
Pour consommer une affaire de cœur,
Paul recherchoit sa nature tardive ;
Lise au filet l'accusoit de tiédeur.
Mais lui, feignant un excès de roideur.
Pour gagner tems, mettoit de la salive ;
Ce que voyant la ribaude naïve,
Lui dit ; Tu fais à tous deux trop d'honneur.

## LA RÉSURRECTION.

LA Villageoise Perronnelle,
Aussi naive qu'elle est belle,
Et qui dans sa viduité
Se donne un peu de liberté,
Entendant, un Lundi de Pâques,
Prêcher la Résurrection,
Où le Cordelier, frere Jacques,
Excita l'admiration
De la rustique Nation,
Elle en sortit toute éplorée.
Qu'avez-vous, lui dit Désirée?
Quel sujet vous fait sanglotter?
Ah! dit-elle, ce trait me tue:
Ma Commere, je suis perdue,
Si Jean vient à ressusciter.

## LE CURÉ D'ISSY.

PRès de Paris est un Village,
Issy nommé, gentil Château.
Une Dame de haut parage
En fait l'ornement le plus beau.
Un jour le bon Curé s'avise
La Princesse de venir voir,
Qui, comme bonne & bien apprise,
Ordonne au Curé de s'asseoir.
Notre homme, sans y prendre garde,
En s'inclinant, se trouve assis
Dans un fauteuil, où par mégarde
Son mouchoir Madame avoit mis.
Bientôt il voit que quelque chose,

Comme du linge, lui pendoit
Avec son chapeau tient très-close
La porte qui trop s'étendoit ;
Puis, d'une main escamotée,
Vîte il renferma de son mieux
La toile mal empaquetée,
Dont la vue eût choqué les yeux.
La sienne étoit mal avisée,
Car il crut que c'étoit le bout
De sa chemise extravasée ;
Ce n'étoit point cela du tout.
Voici la Princesse pressée
Par le besoin de se moucher,
Et la compagnie empressée
Le mouchoir par-tout à chercher.
Un page ayant vu la mépriſe,
Le Curé confus décela,
Qui tira d'avec sa chemise
Le prisonnier, & s'en alla.

## LE MARI SATISFAIT.

UN Cordelier dans le saint tribunal,
S'enquit un jour d'une jeune commere
Combien de fois son mari sçut lui faire
Dans une nuit, le devoir conjugal.
Deux fois sans plus, répond la Pénitente.
Votre mari n'est donc qu'un mal-appris,
Dit le Pater : moi, pardieu, je me vante,
En moins de tems, de vous le faire dix.
La *Signora*, de retour au logis,
Ne sçais pourquoi, conta toute l'affaire
A son époux, qui, rempli de colere,
S'en va trouver le Gardien de léans.
Je viens, dit il, me plaindre à vous d'un Pere ;
C'est un pendard entre les plus méchans,

Et tôt ou tard vous en aurez du blâme.
Sçachez, qu'hier en confessant ma femme ;
Il se vanta par forme d'entretien,
Qu'il lui feroit ses dix postes complettes.
Mon Révérend, cela se peut-il bien ?
Souffrirez vous que semblables fornettes
S'aillent contant dans la Maison de Dieu ;
Pour mettre à mal les simples femmelettes,
Sans respecter la sainteté du lieu ?
Il faudroit faire un exemple sévére
De tels Caffards & les châtier tous.
Eh ! bien, enfin interrompt le bon Pere ;
Ce séducteur, comment le nommez-vous ?
Pere ATHANASE, ajoute notre époux.
Le Révérend, sortant comme d'extase,
Sans s'émouvoir, à l'instant répondit :
C'est, dites-vous, notre Pere ATHANASE ?
Il le feroit tout ainsi qu'il le dit.

## LE CONFESSEUR PIQUÉ.

AU tems Pascal, un Traitant s'accusoit
D'avoir commis le péché de mollesse.
Un Cordelier en bâillant l'écoutoit,
Et disoit, bon ! c'est péché de Jeunesse ;
Apparemment ne pouviez faire mieux.
Puis tout-à-coup devenu curieux,
Il le lorgna par le sacré grillage.
Monsieur, dit-il, peut-on sçavoir votre âge ?
Eh ! mais, reprit le Pénitent confus,
J'ai quarante ans, & le cinquieme en sus ;
Et pas ne crois en avoir davantage.
Lors le Pater enflammé de courroux,
De son bureau repoussant la fenêtre :
Morbleu, vilain, dit-il, allez-vous paître ;
Pour le déduit quel âge attendez-vous ?

## LE TABLEAU.

Paſſant dans une galerie,
Le jeune Liſandre apperçut
Un Tableau qui d'abord lui plut.
Son innocence encor n'étoit pas aguerrie
Contre ce tendre mouvement,
Ces ſecrettes ardeurs qu'une peinture nue
Qu'on regarde attentivement,
Fait naître à la premiere vue.
Liſandre ſe ſent émouvoir,
Et ne ſçait d'où provient le trouble que lui cauſe
Le Tableau qu'il ſe plaît à voir :
Plus il veut pénétrer la choſe,
Et moins il ſçait ce qu'il voudroit ſçavoir.
En ce tems la fine Colette,
Paſſant par haſard dans ce lieu,
Vit que Liſandre, tout en feu,
Sembloit avoir l'ame inquiette.
Quel eſt le trouble où je voi,
Jeune Liſandre, lui dit-elle ?
Et quelle eſt la peine cruelle
Qui vous fait rougir devant moi ?
Ah ! vous ne pouvez pas, Colette,
Répond Liſandre preſqu'en pleurs,
Dire d'où vient l'ardeur où ce Tableau me jette ;
C'en eſt fait, je ſens que je meurs.
La Belle paroiſſant ſenſible à ſes douleurs :
Liſandre, lui dit-elle, en faiſant l'innocente,
Par un regard trop curieux,
Vous avez offenſé les Dieux
Que ce Tableau nous repréſente ;
Vénus eſt en colere auſſi-bien que ſon fils.
Eh ! quoi ! dit Liſandre ſurpris,
C'eſt donc-là cet enfant qui ſe plaît à mal faire ?
Ah ! le petit fripon m'a bleſſé par derriere
D'un trait qui pénetre ſi fort,

Que,

Que, je n'en doute plus, il causera ma mort.
Hélas! quelle est sa barbarie!
Quel crime ai-je commis pour me traiter ainsi!
Il m'a tiré ce trait avec tant de furie,
Qu'il en sort la moitié du côté que voici.
Je sens un feu qui me dévore,
Ce trait étoit empoisonné....
Ce feu brûlant augmente encore;
Il m'a, le traître, assassiné.
O vous, Beauté tendre & charmante,
Que mon malheur semble toucher,
Ne pourriez-vous pas arracher
Ce trait qui si fort me tourmente?
Le beau Lisandre faisoit voir,
Tandis qu'il tenoit ce langage,
Ce qu'une fille jeune & sage,
Et qui croit suivre son devoir,
Selon le plus commun usage,
Détournant un peu le visage,
Ne veut pas trop appercevoir.
Cependant il faut que la Belle
Eût vu le mal du Jouvenceau;
Car en fuyant à tire d'aîle,
Allez, Lisandre, lui dit-elle,
Ce mal n'est pas un mal nouveau.
C'est peu de chose, hélas! que votre maladie.
L'Amour a tiré foiblement:
Le trait qu'il a lancé ne sort pas bien avant,
Ne craignez rien pour votre vie.

## L'ANNEAU DES NOCES.

UN jour le gros Lucas, épousant Isabeau,
Le Curé l'avertit qu'a la main de la Belle
Il étoit tems de mettre le joyau,
Qui du nœud conjugal est le gage fidele.

Soudain de dessous son manteau,
Lucas tirant sa gaillarde allumelle,
La mit dans la main d'Isabelle
Qui s'en saisit baissant les yeux.
Pudeur sied bien à jeune Jouvencelle.
Lucas en ce moment en parut plus joyeux :
Mais ce plaisir ne dura guere.
Le Curé pâlissant, leur dit tout en colere :
Qui vous parle de ce joyau ?
Cachez cela .... C'est cet anneau
Qu'il faut mettre au doigt d'Isabeau.
Autre accident, soit que la Belle
Eût par hasard le doigt trop gros,
Ou que trop étroit fut l'anneau,
En le poussant Lucas chancele,
Et culbute sur le carreau.
Est-ce ainsi, Butor, qu'on l'enfile,
Dit le Pasteur ? Oh ! Dame finissons ....
Je sens déjà monter ma bile ....
Pour un anneau, voilà bien des façons.
Excusez, dit Lucas, mon trouble ;
Certain je ne sçais quoi semble offusquer mes yeux.
Il me paroît que je vois double :
Cette nuit, à tâtons, je l'enfilerai mieux.

## LA REMONTRANCE.

UN jour pressé d'un mal extrême,
Je disois à celle que j'aime :
Si rebelle aux tendres desirs,
Par une crainte ridicule,
Tu refuses les vrais plaisirs,
Ta main peut au moins sans scrupule,
Plus complaisante à ton Amant,
Soulager un peu mon tourment.
Dois-je tourner ta folle envie,

Dit-elle, contre un innocent,
Et faire mourir un enfant,
Auparavant qu'il soit en vie ?
Pere Ange dit que c'est pécher,
Et qu'il vaudroit mieux achever.
Je répondis : belle Angélique,
Croyons le Docteur Séraphique ;
Par grace, écartez les genoux.
Ah ! mon salut dépend de vous.

## LA DUCHESSE.

UNe Ducheſſe d'importance
Devint épriſe à toute outrance
De Lucas, un ſien Jardinier,
Garçon rablu, dont la preſtance
Sembloit propre à plus d'un métier.
Tel exemple n'eſt pas unique :
Médor fut aimé d'Angélique,
Et Lucas valoit bien Médor ;
Il le valoit, & plus encor
Dans un point que je ne veux dire,
Et dont la Dame par haſard
Fit remarque. Un jour que le ſire
Dormoit dans un coin à l'écart,
(Toute Ducheſſe qui ſoupire
Ne reſte point à mi-chemin ;)
Celle-ci par un beau matin,
Son époux étant en voyage,
Sans marchander, mande Lucas.
Il vient, on met le perſonnage,
Au même inſtant, entre deux draps,
Pour procéder au cocuage
Du Duc abſent, comme j'ai dit.
Notre Jardinier interdit,
N'oſant regarder face à face

Une perſonne à tabouret,
Veut ſe contenter, par reſpect,
D'occuper la ſeconde place,
Et de planter là le piquet.
En un mot, pour parler plus net,
Il ſe mit en devoir de faire....
Et quoi? Ce que jadis Junon
Offrit au Maître du tonnerre.
La Dame, qui n'entendoit pas
Qu'il pouſſât plus avant l'affaire,
Lui dit: Que fais-tu là derriere?
Tu te méprends, ami Lucas;
Ce n'eſt pas de cette maniere.
Place-toi mieux, qui te retient?
Ah! dà, Madame la Ducheſſe,
Ce ſeroit trop de hardieſſe:
Je ſuis mieux qu'il ne m'appartient.

## LA GRACE EFFICACE.

CErtain Galant, chez certaine Donzelle,
Alloit par fois; même le compagnon
Couroit ſans bruit s'introduire chez elle,
Ayant la clef du logis de la Belle.
Cet homme, qu'on nommoit Damon,
Un jour qu'il avoit fait ſacrifice très-ample
Au Dieu Bacchus, voulut de Cupidon
A ſon tour viſiter le Temple.
Notez qu'à ſa Divinité
Son offrande il n'avoit porté
Depuis long-tems: or ces Beautés commodes
En même lieu ne font pas long ſéjour,
Mais font changer de réduits à l'Amour,
Auſſi ſouvent que nous changeons de mode.
La Belle de Damon, par un coup plus fatal,
Avoit quitté ſa demeure ordinaire.

Certain Commissaire brutal
Avoit déménagé Cythere ;
Les pauvres Amours & leur mere
Etoient logés à l'hôpital.
Une Dévote avoit rempli sa place ;
De celles-là qui, d'un ton doctoral,
Prônent Quesnel, parlent Grace efficace,
Et dans Paris forment un tribunal,
Du haut duquel ces Meres de l'Eglise,
Font prononcer mainte & mainte sottise
A saint Thomas comme à saint Augustin ;
Du reste, louant Dieu, parlant mal du prochain.
Celle-ci se nommoit Bélise.
Damon, sans craindre de mépriser,
Entre à l'ordinaire & pour lors
Notre Dévote étoit dehors.
Le compagnon n'ayant trouvé personne,
Prit le parti d'attendre sur un lit
La vapeur du jus de la tonne,
Bientôt à tel point l'endormit
Que, par un mouvement qu'il fit,
Etant tombé dans la ruelle,
Il n'en dormit que de plus belle.
Bélise au logis de retour,
Soupa très-bien, fit ses longues prieres ;
Pour le Clergé demanda des lumieres ;
Puis se coucha, ne se doutant du tour.
On sçait que, lorsque l'on sommeille,
Morphée offre à l'esprit le mêlange confus
Des objets qui, durant la veille,
Nous avoient occupés le plus.
Ainsi le suppôt de Bacchus
Pense encore être sous la treille ;
L'Amant éprouve ou faveurs ou refus ;
De Henri le Chantre sublime
Voit des lauriers, R... voit des bâtons.
Dans leur songe tous deux sont sur la double cime ;
Mais l'un cueille des fleurs, & l'autre des chardons.

Or notre Janséniſte ayant bien parlé grace ;
( Inintelligible jargon ,
Dont elle n'étoit jamais laſſe ,
Songea que Raphael venoit lui faire don
De cette même grace , & ce pour récompenſe
D'avoir ſi bien pris ſa défenſe.
Damon s'éveille cependant ,
Remonte ſur le lit , & prend
Notre Dévote pour ſa Belle ,
Et la met en œuvre pour telle.
Le drôle en grace ſe ſentoit ,
Grace efficace , & travailloit ,
Comme on peut croire , de grand zèle.
Près de lui Raphael n'eût été qu'un enfant.
Enfin après mainte ſecouſſe ,
La Dame ſe réveille & ſe pâme , en criant ....
Ah ! ah ! Seigneur , que votre grace eſt douce !

## LES DEUX PUCELAGES.

CErtaine Agnès à doux maintien ,
Belle & gentille de corſage ,
Avec Damis eut un tendre entretien ,
Qui fut ſuivi d'un tendre apprentiſſage ,
Dont perſonne pourtant n'auroit jamais ſçu rien ,
Si ce n'eſt que l'Agnès , propre à mettre en ménage ,
Fut demandée en mariage.
Le pere ayant gendre à ſouhait ,
Lui vantoit fort la douceur de ſa fille.
Voilà , lui diſoit-il , un chef-d'œuvre parfait ,
En elle la ſageſſe brille :
Pour pucelle , elle l'eſt ; je le garantis bien.
Mon pere , reprit-elle , hélas ! je ſuis ſi ſage
Que Monſieur n'aura pas pour un ſeul pucelage ,
Car Damis l'autre jour m'a fait preſent du ſien.

## L'HEUREUX ÉCOLIER.

Pour porter un billet à l'objet de ſes vœux,
Un ſot Pédagogue amoureux
Entre ſes Ecoliers du plus beau fit élite.
Rends-le en mains propres, lui dit-il,
Et m'en rapporte ici la réponſe au plus vîte.
Lui va, rend le billet d'un air doux & civil.
Politeſſe & beauté du ſexe ont le ſuffrage.
On lit, & puis au lieu de répondre au Docteur,
Elle interroge le Porteur.
Sur quoi? ſur ſes plaiſirs; s'il aimoit à ſon âge.
Il répond; on ſourit: il entend ce langage;
L'on..... Un moment ſuffit, quand il plaît à l'Amour.
Ma réponſe, lui dit le Régent, au retour?
Je l'ai, dit l'Ecolier, reçue & vive & tendre,
Mais je ne ſçaurois vous la rendre.

## LA TACHE DE CRÊME.

Un Mari trop uſé pour plaire,
Par un Amant fut remplacé,
Qui n'étant qu'un mets ordinaire,
Fit qu'on en fut bientôt laſſé.
Un jeune Officier ſe préſente,
De tendreſſe plein comme un œuf.
Il plaît, il engage, il enchante;
Bref, Alix veut tâter du neuf.
Elle en tâte, mais à la hâte;
Si bien que l'époux s'apperçoit
D'une tache fraîche qui gâte
Sa jupe dans plus d'un endroit.
Toi qui te dis propre à l'extrême,

Ma femme, néanmoins je voi
Que, quand tu manges de la crême,
Il en tombe toujours sur toi;
Vîte une serviette mouillée.
Secondé de l'ancien ami,
Il frotte la robe souillée:
Tous deux n'y vont pas à demi.
Mais tandis qu'ils frottent sans bornes,
(Remarquez bien, c'est le plus beau,)
L'Officier leur faisant les cornes,
Met le dernier trait au tableau.

## LA NONNE & LES DRAPS

### *DU PRÉMONTRÉ.*

POur un sien Directeur, Prémontré, c'est tout dire,
Une chaste Nonnain blanchissoit tous les mois,
Et pour tout autre que le sire
N'auroit fait œuvre de ses doigts.
Sur un caleçon immodeste,
A la Nonnain Satan fit voir un jour
Que pour elle Frappart étoit rempli d'amour;
Qu'à son intention.... Silence sur le reste,
Sans peine on le devinera.
La Nonnette délibéra
S'il falloit mettre au blanchissage
Des doigts du Directeur un si précieux gage.
Le bon Ange allarmé du progrès de Satan
Sur cette illustre Pénitente
Pour soutenir sa vertu chancelante,
Lui fit examiner les draps du Révérend.
Fi du vilain, dit elle, en les considérant;
Sans doute il baise sa servante.

## LE SCRUPULE LEVÉ.

Pour se délivrer d'un scrupule,
Un jour Damon entra dans la cellule
D'un vieux Carme des plus sçavans.
Mon Pere, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans
Je suis dans les bonnes fortunes,
Jeunes ou non, blondes ou brunes,
Tout est bon pour mon cœur, ou du moins pour mes sens;
Mais j'y mets cette différence:
Aux jeunes il n'en coûte rien,
Et chez-moi les faveurs tiennent lieu de finance;
Mais les vieilles en récompense
Me paient chérement deux heures d'entretien.
Dites-moi donc, Révérend Pere,
Puis-je, sans me damner, garder tout ce bien-là?
Le bon Carme ainsi lui parla:
Toute peine ici bas doit avoir son salaire,
Et tout péché mérite châtiment;
Ainsi je suis d'avis que vous gardiez l'argent
Des vieilles qui n'ont sçu vous plaire,
Et qui vouloient vous avoir pour Amant.
Tandis que dans vos yeux feu de jeunesse brille,
De la vieille maman prenez en sureté.
Mais il faut que le bien retourne à la famille;
Et si dans l'âge à lunette, ou béquille,
Du penchant à l'amour vous est encor resté,
Vous devez le rendre à la fille
Pour le prix qu'il vous a coûté.

## LE CHANOINE ET LA SERVANTE.

UN gros Chanoine embarraſſé
De voir que ſa Servante porte
Certain embonpoint mal placé,
Sourdement la met à la porte.
Bientôt une autre vient s'offrir,
Jeune encore & de bonne mine.
Voilà notre homme à diſcourir :
Sçavez-vous faire la cuiſine ?
Fort peu. Blanchir ? Non. Buvez-vous ?
Il n'y paroît pas. Lire, écrire ?
Point. Gages ? Cent écus. Tout doux !
Oh ! par ma foi, je vous admire ;
Vous ne ſçavez rien, & d'abord
Cent écus ! Quoi ! la plus habile
N'en demande que vingt. D'accord :
Mais moi, Monſieur, je ſuis ſtérile.

## LE JUBILÉ.

AU Jubilé, comme ſage,
Je voulus, ſelon l'uſage,
Faire mes dévotions.
Suivant l'ordre du Saint Pere,
Je me dépêchois de faire
Trois ou quatre ſtations.
J'allois d'Egliſe en Egliſe,
Quand d'un air tout de franchiſe,
Une Catin m'aborda.
A cette attaque imprévue,
D'abord je baiſſai la vue,
Mais le Diable me tenta.

Je la conduisis chez elle,
Et je fus de la Donzelle
Passablement régalé.
Si bien qu'en cet exercice
Je perdis le Jubilé,
Et gagnai la Ch....

## HISTOIRE DE M. DESTAIN.

( *Il étoit âgé de 80 ans.* )

SOrtant de sainte Elisabeth,
Au plus dans sa quinzieme année,
On mit la gentille Babet
Entre les bras de l'Hyménée.
Son mari la ménagea bien,
Puis il s'endormit; c'est la regle.
Voyant qu'on ne lui disoit rien,
Que fait notre innocente espiegle?
Furtivement avec la main,
Sur le chevet elle tâtonne,
Et par-tout le lit, mais en vain.
Il se réveille, eh! bien: mignonne,
Que veux tu, que cherches-tu là?
Allons ne fais point la begueule.
Eh! mon cœur, je cherchois cela,
Pour le faire aller toute seule.

## LE GROS MOT.

ALlant au tombeau du Saint Diacre,
Deux Dames de haute vertu
Trouverent l'embarras d'un fiacre,
Qui pour un cheval abbattu,
Juroit & fermoit le passage.

L'une d'elle d'un ton dévot,
Disoit : ce cocher n'est pas sage ;
Entendez-vous ce vilain mot
Que sans cesse il a dans la bouche ?
On devroit punir ce maraut....
Oui, son impudence me touche.
Mais j'y trouve un autre défaut,
C'est que je ne crois pas, ma chere,
Que ce mot à nous interdit,
Ait été fait pour être dit
Dans les transports de la colere.

## LA DORMEUSE.

TIrcis depuis long-tems cherchoit l'occasion
De soulager son amoureuse flamme ;
Le jeune objet pour qui bruloit son ame
Avoit la même passion,
Et n'osoit pas la satisfaire.
Elle opposoit à son empressement,
Qu'on risque de perdre un amant,
Dès qu'on cesse d'être sévére.
Tircis transporté d'un amour
Qui le dévoroit nuit & jour,
Ne peut plus résister à l'ardeur qui le presse,
Et veut enfin couronner ses soupirs.
Il se glissa chez sa Maîtresse,
Se jette entre ses bras, contente ses desirs.
La Belle, qui dormoit pendant tout le mystere,
S'éveilla, lorsque tout fut fait,
Et dit à son Amant d'un ton plein de colere :
Tircis dans vos plaisirs vous êtes trop discret,
Il falloit m'éveiller avant que de rien faire.

## L'ORACLE DE CYTHERE.

Aimez & vous ſerez aimé,
Me dit l'Oracle de Cythere.
Auſſi-tôt mon cœur enflammé
Mit tout en uſage pour plaire,
Sur la foi du Dieu de l'Amour.
Depuis long tems j'étois novice,
Sans ceſſe attendant l'heureux jour,
Où Liſe me ſeroit propice.
Enfin ce grand jour eſt venu,
Je ſors des bras de ma maîtreſſe,
J'ai tout carreſſé : j'ai tout vu,
Et je ſuis ivre de tendreſſe.
L'aurois-je jamais deviné,
Que la fiere Liſe elle-même
Fût accourue, après-dîné,
M'annoncer mon bonheur ſuprême ?
Ses yeux ſi prudes, ſi hautains,
Qui m'inſpiroient tant de contrainte,
M'agaçant comme deux lutins,
En audace ont changé ma crainte.
Comment ! dès la premiere fois,
Ses mains ſe ſont humiliées,
Juſqu'a porter par-tout, ſans choix,
Leurs careſſes multipliées ?
Sa langue en de tendres diſcours
Ne ceſſoit pas de ſe répandre,
Et n'en interrompoit le cours,
Que pour un acte encor plus tendre.
Son beau ſein, ſous mes doigts à nû,
S'enfloit d'une telle maniere,
Qu'en groſſiſſant on auroit cru
Qu'il entend fineſſe à l'affaire.
Amour, ſeul tu ſçais juſques où

Elle a pouſſé la récidive.
J'étois bien vif, j'étois bien fou;
Elle étoit plus folle & plus vive.
Diſons tout; en un mot, je ſors
D'une ſi parfaite conquête,
Qu'il n'eſt nul endroit de ſon corps
Qui n'ait été de cette fête.
Ah! Liſe, ne vous fâchez pas,
Ceci n'eſt qu'un double menſonge.
L'Oracle avoit rêvé le cas,
Qui ne m'eſt arrivé qu'en ſonge.

---

## ORIGINE DU CRI DES CHATS,

*Lorſqu'ils ſe font Fête.*

UN curieux me demandoit un jour
Pourquoi dans les momens les plus doux de l'amour,
Les chattes par leurs cris & leur affreux tapage
Etourdiſſoient le voiſinage.
En voici, dis-je, la raiſon,
Que j'ai lue en vieille chronique.
Jadis un gros matou, fidele domeſtique
D'un vieux Pénard, triſayeul d'Harpagon,
Riche autant pour le moins, mais plus avare encore;
N'avoit rien à manger: la faim qui le dévore
Lui fait en vain courir coins & recoins.
A la cave, au grenier il faiſoit mainte quête,
Et n'y trouvoit le quart de ſes beſoins;
Car même de ſouris la maiſon étoit nette,
Tant de tout mets eſt au logis diſette.
Enfin le pauvre diable, accablé de langueur,
Preſque touchant à ſon heure derniere,
Rêvoit un jour à ſon malheur,
Couché le long d'une gouttiere;
Quand près de lui s'approche avec un doux maintien,
Chatte gente, aux yeux vifs, chatte s'entendant bien,

Qui devers lui tournant une gente prunelle,
Miauloit amoureusement.
Le matou la voyant si friande & si belle,
Sentit renaître en ce moment
Son antique vigueur. O charmante femelle,
Dit-il, en poussant un soupir:
Allons, je suis à vous, & puisqu'il faut mourir,
Du moins, malgré la fortune cruelle,
Je veux, en vous servant, expirer de plaisir.
Il commence aussi-tôt le tendre badinage;
Mais comme il étoit prêt de finir son ouvrage,
Il voit passer une souris.
Notre matou, de faim plus que d'amour épris,
Laisse la chatte-là, se jette sur la proie,
La prend, la dévore avec joie,
Sans plus songer aux plaisirs de Cypris.
La chatte cependant confuse & désolée
De l'affront qu'elle vient d'avoir,
Se retire, le cœur outré de désespoir,
Et de chattes convoque une grande assemblée.
La superbe moitié de Rominagrobis,
Prince des chats, l'effroi des rats & des souris,
Y veut présider en personne.
Sur un toît vaste, ainsi que sur un trône,
S'étant assise & chacun en son rang,
La plaignante paroît, qui d'un ton éloquent,
Et d'un style concis, mais vif & pathétique,
Au miaulant sénat explique
Le fait tel qu'il s'étoit passé.
A ce recit, le poil d'horreur tout hérissé,
Et de fureur l'œil courroucé,
On recueille les voix, & par arrêt notable
Il fut dit, qu'afin d'éviter
Que chatte désormais n'eut un affront semblable;
Elle feroit un bruit de diable,
Pendant tout le déduit, pour souris écarter.
Cet arrêt s'exécute, & quant au chat coupable,
Tout d'une voix il fut maudit,
Et des plaisirs d'amour pour jamais interdit.

## LE BOUT DE TABAC.

Deux Penaillons de l'Ordre des Billettes,
L'un Pere, l'autre Frere, & tous deux bons Athletes,
Chez une Dame arrivés au matin,
Ne ſçais pas trop pourquoi, mais n'importe à l'hiſtoire,
D'abord grands complimens. Bon jour, Pere Grégoire,
Et vous auſſi, Frere Martin;
Seyez-vous, je vous en ſupplie.
Le brave Papelard obéit à l'inſtant;
Son Compagnon, par modeſtie,
Se le fait répéter, & puis en fait autant.
La Belle lors à ſa toilette,
Par un coin de ſa collerette,
Laiſſe échapper furtivement
Certains appas dont la vertu ſecrette
Fixant du Frere-lai le rayon viſuel,
Emut en lui tellement la nature
Qu'il fait ſous ſa craſſeuſe burre
A ſon intention un acte manuel.
Le Pere cependant, en vrai Tartuffe, prêche
De Dieu, des Anges & des Saints,
Des Archanges & Séraphins,
Du Bœuf, de l'Aſne, & de la Crêche,
Enfin des lieux communs connus aux Capucins.
On penſe bien que ces ſortes de games
Ne ſont gueres du goût des Dames;
J'entends parler de celles dont les ans
N'ont point flétri les attraits ſéduiſans,
Et dont l'ame peu ſcrupuleuſe,
Livrée aux mouvemens du cœur,
N'eſt point aſſujettie à l'humeur bilieuſe
D'un hypocrite Directeur.
Telle étoit à peu près la ſuſdite femelle:
Quoique maints Enfroqués fréquentaſſent chez elle,

Le

Le cagotisme en son esprit
N'étoit nullement en crédit.
Pourquoi donc recevoir pareille compagnie ?
C'est que feu son époux, bon-homme au demeurant,
Mais digne de la Confrairie,
Les recevoit en son vivant,
Et qu'il seroit moins difficile
De chasser d'un vieux domcile
Un peuple de rats établis,
Y fussent-ils de pere en fils,
Que d'éloigner les Prôneurs d'Evangile,
Dès qu'en bonne maison ils se sont introduits.
Ainsi la Dame en son logis
Recevoit la sainte vermine,
Lui faisant tantôt les yeux gris,
Tantôt lui faisant bonne mine.
Somme, pour revenir à mon principal point,
Elle apperçut les mouvemens du Frere,
Mouvemens auxquels d'ordinaire
Le sexe ne se méprend point.
La Commere sur-tout étoit trop bien apprise
Pour à tel jeu faire aucune mépriſe.
Que faites-vous donc-là, dit-elle, en souriant ?
Je rape un peu de Saint Vincent.
Ah ! s'écria vivement Dame Elise,
Prêtez-moi votre bout que j'en rape une prise.

## LE GASCON.

UN Gascon qui n'avoit que la cape & l'épée,
En Bretagne, épousa la fille d'un Manant,
D'une rare beauté douée,
Et de chevance à l'avenant,
Très-innocente au demeurant.
Quinze ans passés avoit la Jouvencelle,
Et si ne laissoit pas d'être encore pucelle.

Quand pour la conſommation
Au lit fut miſe l'épouſée,
D'abord l'impatient Gaſcon
S'y jetta la tête baiſſée,
Et s'y trouva tête dreſſée.
Aux Cyniques tentés d'exercer leur métier,
Pour ce froid quolibet je demande quartier.
Point n'en fit l'époux à la Belle;
Ains la vexa très-rudement,
Et la vexation fut telle
Que je ſuis en peine comment
Dire le genre du tourment,
Et du Gaſcon le goût & la mépriſe;
Mais puiſqu'il faut que je le diſe,
Diſons tout net & ſans détours,
Que le brutal prit la choſe au rebours.
La pauvre enfant, dans des douleurs de rage,
Le reſte de la nuit ne fit que ſoupirer,
Que ſe douloir & ſanglotter,
Et maudire le mariage.
Hélas! diſoit-elle à part ſoi:
Mieux m'eût valu garder mon pucelage.
Elle croyoit de bonne-foi
L'avoir perdu, tant étoit neuve
Sur la route que prend un mari bien appris.
Notez que cette Agnès vivoit au tems jadis;
Car aujourd'hui, comme la veuve,
La fillette à douze ans eſt Grecque en pareil cas,
Et le plus fin Gaſcon ne la tromperoit pas.
Le lendemain à la pauvre dolente
Le pere demande en riant,
Si de l'hymen elle eſt contente.
Elle répond, pleurant amérement:
Hélas! mon pere, je l'abhorre;
J'ai ſouffert & je ſouffre encore,
Sur-tout lorſque je veux m'aſſeoir,
Des maux qu'on ne peut concevoir.
Lorſqu'elle veut s'aſſeoir, dit à part ſoi le pere,

Découvrons un peu ce myſtere.
Lorſque tu veux t'aſſeoir, que veux dire cela?
Oui, mon pere, mon mal eſt-là,
Reprit-elle, mettant le doigt ſur l'enclouëure.
A l'indication le pere ouvrant les yeux,
Fut éclairci de l'aventure,
Et le cas n'étant plus douteux,
Le bon-homme, ſans plus attendre,
Quitte ſa fille & va trouver ſon gendre.
Malheureux, lui dit-il; ma fille ma conté
Votre appétit brutal, votre action infâme.
La pauvre enfant dans ſa ſimplicité,
Croyant que vous la faiſiez femme,
A ſouffert votre emportement;
Il vous en coutera la vie.
A ce diſcours plein de furie,
Le Gaſcon un brin ne s'émut,
Et toute ſa réponſe fut:
A tort tu te mets en colere.
Du premier coup j'ai mis à demi-doigt du but;
Eſt-ce ſi mal tirer? Que t'en ſemble beau-pere?

## LE GALANT MALADE.

UN jeune gars ſe confeſſoit un jour
D'avoir baiſé certaine Bachelette.
Son Confeſſeur l'arrêtant là tout court,
Lui dit: voyons, comment cette choſette
Avez-vous fait? Il eſt bon de ſçavoir
Le cas entier, & que rien ne s'oublie;
Plus on en dit, & plus le crime eſt noir.
Çà, la Galante étoit-elle jolie?
Jeune, ſans doute? Elle a quinze ans au plus,
Lui répondit le Pénitent confus.
Pour la beauté c'eſt choſe plus qu'humaine:
Son teint, c'eſt lys; ſa bouche, c'eſt corail;

Et ſes dents ſont un double rang d'émail ;
Fermes tettons, & feſſes qu'avec peine
On peut pincer, enfin un tout charmant.
Combien de fois ? . . . Ah ! je ne pus lui faire
Qu'un coup cela, dont j'ai le cœur dolent.
Un coup, ſans plus ? dit le Révérend Pere :
Vous étiez donc malade, mon enfant.

## LA BAGATELLE.

Auprès d'un vieil époux, au lever de l'aurore,
La jeune Iris apperçut un Moineau
Carreſſer ſa moitié ſur le bord d'un ruiſſeau ;
Et pour recommencer encore,
Voler au ſommet d'un berceau.
Pour voir le tendre amour de ce couple fidèle,
Iris, en ſoupirant, éveille ſon époux ;
Mais, au lieu d'écouter les deſirs de la Belle :
Laiſſez-la vos moineaux, lui dit-il en courroux ;
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

## LA SOLLICITEUSE.

On m'a conté qu'un Préſident de Rennes,
Homme ſçavant, Juge plein d'équité,
Mais fourrageant de tout côté.
Et la Cloris & la Climene,
Avoit entre ſes mains le Procès d'un Meunier,
Que ce bon homme avoit eu de ſon Pere,
Et qu'il croyoit, au train que prenoit cette affaire,
Ne devoir ſe finir que ſous ſon héritier.
Le fond en étoit d'importance.
Le Meunier, négligeant le ſoin de ſon moulin,
Chez ſon Juge ſoir & matin

Sollicitoit avec instance ;
Pour tout cela rien n'avançoit,
Et beaucoup d'argent dépensoit.
Pauvres Plaideurs, que vous êtes à plaindre !
Eussiez-vous entrepris le plus juste procès,
Vous avez toujours lieu d'en craindre
Le bon & le mauvais succès.
Ce qu'on met à plaider, jamais ne se retire.
Que faire donc ? Si l'on n'ose plaider,
On nous prend notre bien : nous faut-il le céder ?
Oui ; par-là de deux maux vous évitez le pire.
Fatigué de tant de délais,
Le triste Meunier désespere ;
Maudit son Juge & le Palais,
Et donne au Diable son affaire.
Un sien ami, rusé compere,
Le voyant dévoré du chagrin le plus noir,
Eut pitié de sa peine, & se mit en devoir
De la lui rendre plus légere,
Et par un avis salutaire,
Lui fit reprendre & la vie & l'espoir.
Le Président, dit-il, donne dans la grisette ;
Il faut flatter sa passion ;
On en auroit prompte expédition,
Si l'on faisoit agir quelque fine Coquette.
Heureusement depuis deux jours
En cette ville on en voit une,
De mise encor, grande, bienfaite, brune.
Voilà pour ton affaire un excellent secours.
Informe-toi de sa demeure,
Et vas chez elle tout-à-l'heure ;
Tu lui diras, sans chercher de détours,
Que sa beauté t'est nécessaire,
Et peut te rendre un service important,
Que tu lui pairas bien, s'entend.
Pour de l'argent que ne fait-on pas faire ?
Comprends-tu mon dessein ? Non, reprit le Plaideur.
Eh ! bien, laisse-moi donc cette intrigue à conduire.

Oh ! volontiers, de tout mon cœur ;
A ce que vous ferez je ſuis prêt à ſouſcrire.
Chez un Marchand tout de ce pas
Ils s'en vont acheter vêtement de Village,
Corſet, jupon, cornette, enfin tout l'équipage
Qu'il faut pour relever de champêtres appas.
Delà mes bonnes gens vont trouver la Donzelle :
Par bonheur elle étoit chez elle.
L'intriguant en deux mots l'inſtruit de ſon projet.
Qu'étoit il donc ? Attendez, s'il vous plaît,
Ami lecteur ; vous allez tout apprendre.
Il faut donc, lui dit il, que mettant ces habits,
Pour la ſœur du Meunier chacun vous puiſſe prendre.
Pour vous encourager, prenez ces deux louis,
Et comptez ſur autant après la réuſſite.
Vous irez chez ſon Juge, & parlerez pour lui.
Jeune fille qui ſollicite
Eſt rarement refuſée aujourd'hui.
N'ayant rien de meilleur à faire,
A ce qu'on lui propoſe elle donne les mains.
Sçavante en l'art de ſéduire & de plaire,
Sous ce ſimple habit de Bergere,
Elle eût charmé tous les humains.
Sur ſon teint délicat & le lys & la roſe
Se trouvent confondus ; nez fripon, œil friand,
Tettin blanc, rondelet, ferme ( c'eſt autre choſe ;
Je n'en voudrois être garant ; )
Sage maintien, air ingénu, modeſte ;
Qui ne l'auroit connue, eût voulu voir le reſte.
Oh ! que d'appas uſés, par cette invention,
Des plus fins connoiſſeurs ont faſciné la vue !
Et telle encor, nous tenant ſous ſa loi,
Par d'autres faux dehors depuis long-tems nous dupe ;
Qui pour un malotru leva cent fois la jupe.
J'en parle ſçavamment & ſuis digne de foi.
Mais la-deſſus s'étendre davantage,
Ce ſeroit n'être pas fort ſage.
A tant de gens convient ce que je dis de moi,

Que chacun, l'adoptant pour soi,
Croiroit qu'on veut lui faire outrage.
Treve pourtant à la réflexion.
Plein d'une impatience extrême,
Avec sa sœur d'adoption,
Chez le Président, le jour même,
Le Meunier va sonder le guet.
Mieux reçu qu'à son ordinaire,
Il passe jusqu'au cabinet.
On lui parle de son affaire,
Et sur le champ au Secrétaire
On ordonne d'en faire extrait.
Quoi! si-tôt! oui, si-tôt, c'est que le Juge alerte
Avoit jetté les yeux sur notre fausse Agnès,
Et que, charmé de cette découverte,
Il en convoitoit les attraits.
Bon-homme, dis-moi, je te prie:
Quelle est cette gentille enfant?
C'est ma sœur. C'est ta sœur? Elle est belle & jolie,
Et je lui trouve un air persuasif, touchant.
De ton procès est elle instruite?
Oui, Monseigneur. Eh! bien, que seule dans la suite
Elle vienne ici m'en parler;
Tu pourras ne t'en point mêler.
Reste dans ta maison & veille à ton ménage,
Je te rendrai justice, & même promptement.
Transporté d'un si doux langage,
Le Meunier fit un long remerciment.
Le lendemain, avant l'heure prescrite,
La Solliciteuse revint,
Et trois ou quatre jours de suite,
Bonne & longue audience obtint.
Touché de plus en plus des charmes de la Belle,
Il leve enfin le masque, & lui dit franchement:
Si vous voulez ne m'être point cruelle,
Dès demain votre frere aura son jugement.
Je ne suis homme à beaucoup de paroles;
J'ajoute encor trente pistoles,

Que vous aurez en ce moment.
La chose auroit été plaisante,
S'il eût fait ce discours à fille de vertu ;
Mais comme il n'en est point que cette offre ne tente ;
La plus sage eût, ma foi, follement combattu.
Argent, procès gagné, plaisir, tant de machines,
Ont de secrets & de puissans appas ;
La plus sage, je crois, auroit franchi le pas.
Ainsi qu'on ne se fâche pas,
Si j'avance qu'en pareil cas
C'est tout un de tenter sages & libertines ;
Cela soit dit, & finissons.
Elle fit toutes les façons
De la prude la plus austere.
Avez-vous donc cru, Monseigneur,
Que j'aime assez peu mon honneur,
Pour le sacrifier à l'intérêt d'un frere ?
Ah ! périssons plutôt que jamais ..... A ces mots,
Ses yeux se couvrirent de larmes,
Elle fit maints & maints sanglots,
Et tout cela pour rehausser ses charmes.
Le Magistrat plus tendre & plus ardent,
Pousse sa pointe ; elle lui rend les armes.
Un demi-jour est à peine assez grand,
Pour ralentir le feu qui le dévore.
Il se lasse, il s'anime, il cesse, il se reprend.
Jamais autant de fois Zéphir ne baisa Flore ;
Jupiter près d'Alcmene étoit moins pétillant ;
Mars sçut moins à Vénus témoigner de tendresse ;
Et jamais tous ces Dieux que l'on nous vante tant,
N'ont fait pour mortelle ou Déesse,
Ce que pour sa Laïs fit notre Président.
Observateur de sa promesse,
A l'espoir du Meunier répondit le succès.
Mais le Juge n'eut point la coupable foiblesse
De trahir son devoir en jugeant ce procès.
Le droit étoit certain, il sçut rendre justice.
Le meilleur de ceci, qu'il ne faut oublier ;

La pudique sœur du Meunier
Avoit un certain bénéfice,
Que l'ingrate Vénus attache à ses faveurs.
On l'appelle à Paris, comme par-tout ailleurs,
Chaude.... On m'entend assez sans que plus je m'explique.
C'est un vilain acquêt, suivant la voix publique,
Elle en fit telle part au pauvre Président,
Qu'il eut lieu d'en être content.
Le Meunier vint faire sa révérence,
Et marquer sa reconnoissance.
Dès que le Magistrat le vit :
Adieu, Bon-homme, adieu ; point de discours frivoles ;
Nous avons tous gagné, ta sœur trente pistoles,
Toi ton procès, & moi du mal au....

## L'ÉCORCHURE.

ANette, & le Berger Etienne,
Tous deux d'un tendre amour épris,
Passoient & les jours & les nuits,
A l'ombre des forêts, a parler de leur peine.
Lui, sans certain plaisir, ne pouvoit être heureux ;
Le devoir s'opposoit à ce qu'il vouloit d'elle,
Et tous deux embrasés d'une ardeur mutuelle,
Ils vivoient tous deux ma heureux.
Un soir fatal à la vertu d'Anette,
Etienne la pressoit, l'œil pétillant d'ardeur.
Son heure étoit venue, une langueur secrette,
Dont la Bergere encore ignoroit la douceur,
Coule insensiblement jusqu'au fond de son cœur
Dieux ! que vos loix sont inhumaines !
Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs si doux !
Dit-elle : je me rends, Etienne, vengez-vous
De mes rigueurs & de vos peines.
Aussi-tôt le Berger, dévorant d'apétit,

Prend le bout du lacet, ce reſte de machine ;
Que ſans nommer chacun devine.
Le bout étoit trop gros & le trou trop petit.
La Belle crie, il pouſſe ; à la fin il engaine.
Mais hélas ! par malheur, d'effort le pauvre Etienne
S'écorche en un endroit peu diſtant du nombril.
Etienne, une heure après, riant avec Anette,
Vit cet endroit ſanglant : je ſuis perdu, dit-il ;
C'eſt fait de moi, j'en tiens. Il court, il s'inquiette ;
Conte la choſe ainſi qu'elle avoit été faite.
Pauvre ſot ! lui dit-on : qui ſe plaignit jamais
Q'une fille fût trop bien faite ?
Retourne-t-en, demeure en paix,
Et fais gloire de ta bleſſure.
Je connois mille Amans, je dis des plus hupés ;
Qui maudiſſant Dame Nature,
Voudroient bien, comme toi, qu'on les eût écorchés.

## LE MANUEL SOLITAIRE.

POur amortir le feu de paillardiſe,
De cinq contre un vive l'aimable jeu.
Des beaux eſprits, écoliers, gens d'Egliſe ;
C'eſt le refrain. Avec eux, en tout lieu,
Faiſant *Chorus*, d'une voix de Chanoine,
Je vais chanter : pour amortir le feu
Qui ſous le froc conſume plus d'un Moine ;
De cinq contre un vive l'aimable jeu.
Ce doux ébat nous vient auſſi d'un Dieu,
Dieu bienfaiſant, & pere de l'adreſſe,
Subtil matois qui préſide au larcin,
Qui n'eut jamais femme, enfant ni maîtreſſe ;
Et qui partant n'eut jamais de chagrin.
A ces traits ſeuls on reconnoît Mercure.
Or pour complaire à ſon pere Jupin,
Ce Dieu jadis, courtois de ſa nature,

Ainſi qu'on ſçait, l'eſcortoit en ces lieux,
Quand pour la terre il deſcendoit des Cieux,
Et que, laſſé des Beautés immortelles,
Il s'amuſoit à carreſſer nos Belles.
Un certain jour venant *incognito*
Entretenir ſa Nymphe Caliſto,
Le Roi des Cieux, de peur que ſon épouſe
Ne le ſurprît dans ſa fureur jalouſe,
Avoit prié le beau fils de Maïa
D'être aux aguets. Ce Dieu qui s'ennuya,
Tant que Jupin exploitoit ſa conquête,
Pour n'être oiſif, à ce jeu s'amuſa,
Et goûtant fort ce paſſe-tems honnête,
Juſqu'à vingt fois ſe manueliſa.
Dix coups mettroient un mortel *à quia* :
Mais pour un Dieu la taxe eſt raiſonnable.
Bientôt Mercure à ſon frere Apollon
De ce bel art donna mainte leçon.
Phébus trouva la maniere agréable,
Et bien ſouvent abandonna ſon luth,
Pour y vaquer, tant ce tracas lui plut ;
Puis voulut bien, comme un Dieu charitable,
Le révéler au Poëte indigent,
Afin qu'il pût le faire ſans argent.
Depuis le jour qu'il daigna m'en inſtruire,
Il n'eſt objet dans l'amoureux empire
Que mon eſprit, à mes vœux complaiſant,
N'ait la vertu de me rendre préſent
Pas ne connois Maquereau plus habile,
Valet plus prompt à ſervir mes deſirs.
Ce que la Cour, la Province & la Ville
Ont de Beautés, prévenant mes ſoupirs,
En un moment ſe préſente à ma vue.
Par ce moyen, comme un autre Pâris,
A la plus belle alors j'offre le prix,
Et je ne faux de faire la revue,
Tous les matins, de plus d'une recrue,
Qui chaque jour va ſe rendre au Bercail

De Cupidon. Là je vois toute nue
La plus modeſte, & qui n'a d'attirail
Que la chemiſe, & qui bien s'évertue
A mettre à l'air feſſe ronde & charnue ;
Tettons de lys, & levres de corail,
Toiſon d'ébene, étroit & beau portail
Du gentil Temple où Priape en cachette
Fête Vénus. En Sultan je me traite,
Et de mon lit je me fais un Sérail
Si qu'à l'envi, jeune, prude & coquette,
Et blonde & brune, & Marquiſe & Soubrette
Me font la cour ; & pour comble de bien,
Je ſuis heureux ſans qu'il m'en coûte rien.
J'ai le plaiſir ſans reſſentir la peine,
Et quand je veux, je courtiſe une Reine ;
Tout à la fois j'en puis bricoller cent,
Faire paſſer tout le Monde femelle
Par l'étamine, en ce déduit plaiſant,
Grace à mes doigts, fléchir la plus rebelle ;
Et de ce jeu le plaiſir eſt ſi grand,
Que ſans effort j'exploite une Pucelle,
Et qu'à mon gré fourbiſſant la Duclos
Entre ſes bras je brave la ver....
Et tous les dons que Nonnes de Paphos
Font volontiers à la jeuneſſe folle
Qui leur Couvent hante mal-à-propos.
Un autre peut fréquenter cette école ;
Mais quant à moi, je donne ma parole,
Que tant que Dieu me donnera des mains,
Je ne verrai matrônes ni Catins.

## LE PRIX ADJUGÉ AU TAUREAU.

JUpiter amoureux d'Europe,
Sous pluſieurs formes enveloppe
Sa coquette Divinité ;

Et pour toucher le cœur de sa jeune Beauté,
Il en entreprend la conquête,
Comme un Dieu, comme un homme & puis comme une bête.
Le Dieu réussit mal auprès de ses appas,
L'homme pour la tenter eut d'inutiles flammes;
Mais, que ceci soit dit à la gloire des Dames,
Le Taureau ne la manqua pas.

## LE JUGE ET LES TÉMOINS.

UN vieux Juge informant d'un viol sur les lieux,
Interrogeoit sur ce fillette à porte close,
Sotte d'esprit, mais fraîche comme rose.
C'étoit morceau friand, aussi déjà des yeux
Le ribaud la convoite, & pour l'abuser mieux,
Le paillard carressoit & baisoit la commere,
Prenoit ses tettons blancs, levoit son tablier.
Çà, disoit-il, eh! bien? fit-il point autre chose?
Eh! oui, dit-elle, il mit... Mettons donc, & pour cause:
Un Juge comme moi ne doit rien oublier.
Jean qui devoit après déposer sur l'affaire,
Par la fente de l'huis ayant vu le mystere,
Pour déloger d'abord ne se fit pas prier.
Tous les autres témoins eurent beau lui crier:
Eh! pour Dieu, Jean reviens. A d'autres, dit-il: diantre,
J'ai vu ce que j'ai vu, grand merci de vos soins;
Le Diable m'emporte si j'entre,
Où l'on chevauche les témoins.

## LE CARME.

EN Italie un Carme confessoit
Certain frippon qui lui disoit,

L'ame aux remords abandonnée :
Pere, en buvant, j'ai perdu la raiſon,
Puis rembourré ma voiſine Aliſon,
Ne ſçais par où, tant j'avois de vinée.
Rare eſt le cas, dit le Moine écoutant ;
Perplex je ſuis : ſi me faut-il pourtant
Le déchiffrer, pour à votre fredaine
Exactement faire quadrer la peine.
Ceci ſe doit traiter différemment ;
Des deux forfaits, l'un eſt grand, l'autre mince.
Je défierois en toute la Province
Le plus hupé de tous nos vieux ſans-dent
D'en décider. Or çà, voyons comment ;
Dans cet ébat le plaiſir fut-il grand ?
Si grand, dit-il, que plus en cette affaire
N'en ſentis onc. Oh ! dit le Révérend,
J'en jurerois, c'étoit donc par derriere.

## LES DEUX RATS.

AU bon vieux tems, lorſque Berthe filoit,
Et que mainte bête parloit
Mieux que nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine Mitronne
Un ſoir, comme elle pêtriſſoit,
Se ſentit vivement mordre par une puce,
Sur le bord d'un certain endroit,
Par où l'Hermite Frere Luce
Fit croire à ſon Agnès qu'un Pape ſortiroit.
Sur le champ la Mitronne adroite
Surprit cette puce indiſcrette,
La froiſſant, le col lui tordit,
Puis après, ſa beſogne faite,
Auprès de ſon Mitron elle ſe met au lit.
Or quand la puce eut été dénichée,
La pâte de ſes doigts qui s'étoit attachée

Au bord de cet endroit que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux Rats
Dont le nez fin l'avoit flairée.
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le Mitron, sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les deux Rats l'oyant se tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête baissée,
Dans le four le premier brusquement se jetta,
Et l'autre auprès tapi resta.
Le Mitron, son œuvre achevée,
Se recoucha sur le côté.
Nos prisonniers en liberté
S'enfuirent au grenier en leur gîte ordinaire.
Les voilà se questionnant,
L'un à l'autre se demandant
Comme ils s'étoient tirés d'affaire.
Moi, dit l'un, j'ai donné droit dans le pot au noir;
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure.
Par je ne sçais quelle ouverture,
Je me suis fourré dans un trou,
Où j'ai cru ma retraite sûre;
Mais le maudit Mitron m'a bourré tout son sou,
Avec je ne sçais quoi qu'il poussoit, à mesure
Que, pour sortir delà, je voulois m'avancer,
Se plaisant à me relancer.
Il m'a coigné le nez & m'a fait ce tapage,
Jusqu'à ce que, lassé du badinage,
Le gros & long je ne sçai quoi,
Prenant enfin congé de moi,
M'a craché par mépris au milieu du visage.
Le vilain m'a presque aveuglé.
Moi, dit l'autre, surpris, troublé,
Dans l'encoignure d'une cuisse,
Sans grouiller, m'étant cantonné,
Témoin impatient d'un fort sot exercice,

Pedant qu'il te coignoit le né
Avec ſa cheville ouvriere
Qui te cauſoit tant de ſouci,
Deux boules qui pendoient à ſon chien de derriere,
Sans ceſſe allant, venant, coignoient mon nez auſſi.

## LE BAIGNEUR.

N'A pas long-tems qu'une jeune Beauté ....
De la nommer pas ne requiert le Conte ;
Il me ſuffit de dire qu'habité
Toujours avoit dans la grande Cité.
Là le Baron, le Marquis & le Comte,
Le Duc, le Prince à peine avoient été
Mets aſſez bons au gré de la friande,
Si que ſon cœur délicat, dégoûté,
En eût voulu juſqu'à la Royauté.
Or de ſes biens ayant fait perte grande,
Force lui fut d'aller paſſer ſes jours
En un village où brillantes amours,
Princes & Ducs ne daignerent la ſuivre :
Si bien enfin que réduite ſe vit,
Ne manquant point encore d'appétit,
Avec Manans, ou bien à ſeule vivre.
Bien jugerez que, délicat & vain,
Son cœur d'abord prit le ſecond deſſein.
Mais en deux parts ſe diviſe une femme :
L'une eſt le cœur, ou, ſi mieux aimez, l'ame ;
L'autre eſt le corps, ou certain ne ſçais quoi
Que toucherez plus aiſément que moi.
Ces deux parts ſont bien ſouvent oppoſées :
L'une par fois ne veut ceci, cela ;
L'autre toujours le voudroit, & delà
Diſſenſions entr'elles ſont cauſées.
La part pourtant que je n'oſe nommer,
Hautaine, & peu facile à réprimer,

Sur l'autre part d'ordinaire l'emporte,
Lorſque ſur-tout on la fait trop chommer;
Auſſi fut-elle en ce cas la plus forte.
La Belle, après avoir bien écouté
Délicateſſe, orgueilleuſe fierté,
En reconnut enfin la vanité,
Et ſe défit de ce triſte fantôme.
Un jeune gars, appellé gros Guillaume,
(Ce nom déjà n'eſt point nom de Marquis,)
Frais & gaillard, & morceau plus exquis
Que les Rohans, les d'Albrets, les Crequis,
L'humaniſa, la força de ſe rendre.
Voici comment. D'abord il faut entendre,
Que la maiſon que la Dame habitoit,
Un tant ſoit peu du village diſtante,
Près d'un ruiſſeau d'eau claire étoit giſſante,
Et que pour lors Canicule excitoit
Dans tous les corps une chaleur brûlante.
Adonc un jour le groſſier Jouvenceau,
Se promenant le long de ce ruiſſeau,
De s'y baigner deſir vint à lui naître.
Il ſe dépouille; en quel lieu? Juſtement
Tout devant l'huis de cet objet charmant,
Qui dans l'inſtant étoit à la fenêtre.
Le voilà donc tout dépouillé, tout nu.
Quel corps, grand Dieu! vous n'avez jamais vu
Tant de beautés, j'entends, beautés ſolides;
Et d'autre part, ne verrez de meshui
Regards plus vifs, plus ardens, plus avides
Que les regards de la Dame ſur lui.
Quoi qu'il en ſoit, Guillaume en l'eau ſe plonge,
S'en va nageant; mais tandis qu'il ne ſonge
Qu'à s'ébaudir dans ſes flots argentés,
La curieuſe, aux ſens tout agités,
Songe à pouvoir d'une ſeconde vue,
Et plus long-tems, ſe régaler encor.
Pour cet effet doucement elle ſort,
Prend du nageur l'habit, & l'inſinue

Sous une haie éloignée & touffue,
Puis vers ſon gîte elle reprend l'eſſor.
Adonc Guillaume ayant aſſez dans l'onde
Joué, nagé, revient pour s'habiller;
Pas n'avoit pû le ſoleil mieux briller,
Sortant des eaux pour éclairer le Monde.
Ce fut alors que la Dame à loiſir
Put contenter ſon curieux deſir.
En cent façons, & preſqu'à deux pas d'elle,
Le gars ſe montre, en cherchant ſon harnois:
En cent façons l'Amour à cette fois
Bleſſa, navra le cœur de cette Belle.
Il eût de traits épuiſé ſon carquois,
Si la beauté du gentil Villageois
Plus d'à moitié n'en eût fait la dépenſe;
Mais il n'étoit partie en lui, je penſe,
Qui ne fournît à l'Amour quelques traits.
Une ſur-tout fit preſque tous les frais.
Pour trancher court, enfin la ſpectatrice,
Abandonnée à l'amoureux caprice,
Sort du logis, vient chercher Guillemin
Qui tout honteux, (car jeuneſſe eſt modeſte,)
Baiſſe les yeux, & couvre de ſa main,
Certain endroit que devinez de reſte.
Bien eût voulu dans l'eau ſe replonger;
Mais la galante auprès de lui venue,
Par ſes diſcours cherche à l'encourager,
Vous lui fait voir ſa gorge à demi nue,
Gorge de lait, ſans ſoutien ſoutenue;
Puis vous lui fait mainte tendre façon,
Maint petit tour & carreſſe menue,
Tant & ſi bien que la main du garçon
Pour le couvrir devenoit trop petite,
Tant ſous ſes doigts groſſiſſoit ſon mérite.
Bien avez vu ſur le ſoir des beaux jours,
Quand le ſoleil eſt couvert d'un nuage,
De droits rayons qui s'échappent toujours;
Tel de la main du ſimple perſonnage,

Certain rayon auriez vu s'échapper,
Et les regards de la Belle frapper,
Qui n'en pouvant soutenir davantage
Le vif éclat, trouva sans balancer
Le sûr moyen de le faire éclipser.
Déjà la nuit commençoit à répandre
Ses voiles noirs; adonc, sans plus attendre,
Elle mena gros Guillaume au logis,
En lui faisant adroitement entendre
Qu'en ce lieu-là trouveroit ses habits.
Il la suivit, les Amours le suivirent,
Et les Plaisirs suivirent les Amours.
Ainsi de file entre tout ce concours,
Comme l'ont dit quelques gens qui les virent.
Or il avint que de mets tant exquis
Le drôle alors sçut régaler sa Dame,
Qu'il effaça jusqu'au fond de son ame
Tout souvenir des plus brillans Marquis.

## LE PETIT MAITRE DE VERDUN.

DAns le Carrosse de voiture,
Un jeune Officier de Verdun
Contoit mainte tendre aventure,
Tant qu'on eût cru que la Nature
Avoit mis dix hommes en un.
Dans sa ville il n'étoit de Belles
Dont on demandât des nouvelles,
Qu'il ne répartît, en douceur;
Quelque anecdocte en sa faveur.
Monsieur, vous connoissez sans doute
La charmante Hôtesse de l'Ours?
C'étoient mes premieres amours,
De Gnide elle m'apprit la route.
Verdun est fertile en Beautés?
Pas mal, & depuis deux années

J'y fais un cours d'humanités....
Fort bien : suivez vos destinées.....
Et certaine Veuve, à propos,
Quoi ! nous n'en dirons pas deux mots?
Des morts j'ai déjà fait l'office.
Sa niéce est un joli minois !
Oh ! diable, oui : mais pendant six mois
Sa main m'a bien rendu service.
Pendant six mois ! dit un malin ;
En vint-elle à bout à la fin ?

## LA SAGE REMONTRANCE.

UN Mousquetaire, aux pieds d'un Cordelier,
D'un air contrit, débitoit ses fredaines,
Et s'accusoit le jeune Cavalier,
De plusieurs chefs de foiblesses humaines.
J'ai, disoit-il, avec un tendre objet
Depuis long tems une intrigue secrette :
Ce n'est pas tout, je suis même sujet...
Eh! bien, à quoi, lui dit l'Anachorette ?
Je suis sujet à lui faire en levrette.
D'où vient cela, reprit Pere Séguin ?
C'est que j'y trouve un pouce au moins de gain.
Mon fils, poursuit le dévot personnage,
Pour ton salut, reviens à l'avant-main :
L'esprit pervers, avec ce beau ménage,
Plus d'une fois m'a trompé de chemin.

## L'OISEAU.

HEureux à qui le Dieu des cœurs
Se fait sentir, sans se faire connoître,
Et qui jouit de ses ardeurs,

En ignorant ce qui les a fait naître !
Ainſi jadis, dans un ſéjour champêtre,
Philis du tendre amour reſſentit les faveurs.
Elle étoit dans ſon plus bel âge,
Bien faite, à l'œil vif, au teint frais.
Damon, Berger du voiſinage,
Amoureux trop diſcret, adoroit ſes attraits.
Etant tous les deux ſeuls un jour dans la prairie,
Il n'oſoit pas lui déclarer ſes feux,
Mais lui diſoit qu'elle étoit fort jolie,
Et qu'il ne vit jamais objet ſi gracieux
Dans le canton. Notre jeune Bergere
Rougit à ce diſcours flatteur.
Appas naiſſans bien mieux ſçavent nous plaire,
Alors qu'ils ſont ornés par la pudeur.
Damon ſentit redoubler ſon ardeur;
Mais plus il brûle & plus ſon tourment eſt extrême.
Que lui dirai-je ? hélas ! par quel détour
Lui faire entendre, ô Ciel ! l'excès de mon amour ?
Eſt-il ſi mal aiſé d'avouer que l'on aime ?
Tandis qu'il fait mille projets divers,
Un gros Oiſeau paroît au haut des airs.
Philis le voit, elle en eſt interdite :
Quel Oiſeau ! je frémis.... Pour hâter ſon bonheur,
Son Amant augmente ſa peur.
Ah ! lui dit-il, c'eſt un monſtre effroyable.
Que votre ſort eſt déplorable,
Si ce monſtre vous apperçoit !
A toutes les filles qu'il voit,
Sans que jamais il en excepte aucune,
Le cruel arrache les yeux.
Pour éviter cette infortune,
Cachez vîte & de votre mieux
Dans la meule de foin une tête ſi chere.
Philis ſuivit ce conſeil ſalutaire ;
Damon profita du moment.
Le plus parfait plaiſir, l'amour le plus content,
De ſon avis ce fut-là le ſalaire.

Philis, n'entendant rien à l'amoureux myſtere ;
Craignoit d'abord quelque malheur nouveau.
Elle ſe raſſura, puis la pauvre Nicette
Prend tout ce qu'on lui fait pour malice d'Oiſeau.
Mais comme le Galant répete
Pour la troiſieme fois l'exercice d'amour ;
Ah ! dit-elle en riant, inutile détour !
Tu bequeterois tout le jour,
Sans que jamais je découvre ma tête.

## LE NOUVEL ŒDIPE.

MAdame Anroux, par tous ſes ſoins,
De ſon bien aimé fils avoit fait la fortune ;
En prenant congé d'elle, un matin ſans témoins,
La bonne Dame, en ſon tems vive & brune,
Lui dit : trop cher enfant, ah ! donne-moi la main.
Embraſſe-moi. Mais non, va-t'en plutôt, de grace,
Attends que mon trouble ſe paſſe :
Reviens me dire adieu demain.
J'étouffe, grand garçon, j'étouffe ;
Ouffe.
Quelle épouvantable vapeur !
La peur
D'une défaillance certaine,
Fit approcher le Capitaine.
La Maman tombe entre ſes bras.
Quel embarras !
Mourra-t-elle donc de tendreſſe ?
Le bon cœur ne le voudroit pas.
Auſſi revenant du trépas,
Et ſortant de ſa douce ivreſſe,
Elle diſoit à demi bas :
O toi qui, profitant d'un inſtant de foibleſſe,
Auras fait le petit brutal,
Comment te trouves-tu de ton pays natal ?

## LES DEUX COUSINES.

LA vertu, l'esprit & l'estime,
Peuvent seuls triompher de moi ;
Je ne serai jamais victime
D'un bel homme, fût-il un Roi.
Quoi ! Madame, si l'Amour même
Vous montroit son dard séduisant,
Votre rigueur seroit extrême ?
Ce trait est pourtant bien plaisant,
Et demande hardiment l'aumône.
Cousine, tu te trompes fort :
Je m'en..... eût-il une aune.
Je me tais, nous sommes d'accord.

## LA FINE CHAMPENOISE.

UN Allemand bien fait & bien tourné
Avec l'armée en Champagne défile.
Pour logement au soldat est donné
Le sombre lit d'un habitant docile.
Le Champenois, hélas ! n'en avoit qu'un :
Un Forgeron en a-t-il davantage ?
Il fallut donc que ce lit fût commun,
Et qu'il contînt tout le petit ménage.
Au beau milieu l'on place, par honneur,
Le nouvel hôte ; & près du bon apôtre,
Les deux Conjoints s'endorment d'un grand cœur ;
D'un côté l'un, & la femme de l'autre.
Elle jugea que c'étoit le plus sûr,
Pour esquiver les desseins de notre homme,
De se tourner le nez contre le mur.
Ce fut en vain, tous chemins vont à Rome.

Le mouvement fit éveiller Vulcain ;
Qui voyant Mars de ſa Vénus trop proche :
Oh ! oh ! parbleu, s'écria-t-il, Catin,
C'eſt tout de bon vraiment qu'il vous accroche....
Tu n'as pas tort. Comment ! ſoin du galant ;
Reproche-lui ſon inſolence extrême.
Pardi, mon fils, reproche-lui toi-même ;
Sçais-je parler un ſeul mot d'Allemand ?

## LES DEUX BARBES.

LEs deux Barbes avoient querelle :
Grand bruit, chacune étoit femelle,
Et par-tant vouloit l'emporter.
Oſes-tu me le diſputer ?
Quel orgueil à toi ! diſoit celle
Que l'homme au menton doit porter.
Ma place me fait reſpecter.
Reſpecter ! ſoit, répondit l'autre ;
A peu vous bornez vos deſirs.
Ma place vaut mieux que la vôtre,
Elle eſt plus proche des plaiſirs.

## LE BOUILLON.

PEndant l'hiver, ( notez l'époque, )
Un jour Guillot de froid tranſi,
Et preſſé de la faim auſſi,
Revint des champs à la bicoque.
Un plantureux potage en riant appareil
Fumoit, en attendant, dans une large écuelle.
Gillette, fraîche Jouvencelle,
Sœur du manant, avoit un lot pareil.
L'innocente femelle alors trouſſoit ſes cottes,

Les

Les levant un peu plus que jeu :
C'étoit pour profiter d'un assez mauvais feu
Qui n'étoit fait qu'avec des mottes,
Et pour ranger sur ses genoux
Une pyramide de choux.
Guillot imite la femelle,
Même il avoit encor de meilleures raisons,
Pour apporter vers les tisons
Son potage & son escabelle.
Guillot ne songeoit, au moment,
Qu'à dévorer son restaurant.
Le Diable, qui de tout se mêle,
Et principalement entre mâle & femelle,
Conduisit, comme par hasard,
D'abord l'indifférent, puis l'avide regard
Sur la cuisse ronde & polie.
Jamais ne fut morceau plus délicat ;
Un lys auroit eu moins d'éclat.
Plus loin, perspective jolie :
Là, sur les bords d'un vif émail,
Il vit cette grotte enchantée
Par qui Vénus est tant vantée,
Et tout l'amoureux attirail.
Enfin en promenant sa vue,
Il découvrit jusqu'au bosquet touffu,
Qui jusques-là n'avoit été tondu,
Et dont l'ombre couvroit une plage dodue.
Dans l'*interim* Guillot sentit
Priape qui se dégourdit,
Jusques au point d'aller insulter son écuelle,
Qui stable auparavant, chancele.
Le camard ignore la loi
Par qui notre mere Nature
Est souvent mise à la torture,
Et met scrupule en défarroi.
Guillot trémousse & se remue
Pour donner à sa soupe un autre fondement ;
Mais l'incestueux mouvement,

Causé par tant d'objets qui lui frappoient la vue,
Ne le permet aucunement.
Ma mere, cria-t-il dans cette peine extrême,
Dites-donc que ma sœur baisse son cotillon :
Car, s'il demeure encor de même,
Je répandrai tout mon bouillon.

## LE DOREUR.

ALCIDALIS Veuve, &, dit-on, fort sage,
Avoit pour fruit d'un heureux mariage
Deux filles, dont l'une encore au berceau,
L'autre déjà le fait d'un Jouvenceau.
Ces deux enfans faisoient tout le soin de leur mere.
Il en est un pourtant qu'à l'autre elle préfére.
La Cadette avoit le dessus :
La mere l'allaitoit, il est juste qu'on aime
Et que l'on s'attache le plus
A l'enfant qu'on nourrit soi-même.
Babiche étoit le nom de la derniere née,
Céphise celui de l'aînée.
Alcidalis sur son genou
Remuant un jour sa fillette,
Disoit : voilà mon petit chou,
Voilà ma chere Babichette,
Voilà ce cher bouchon de sa mere adoré.
Voyez comme elle est belle & blanche !
C'est un petit chose doré
Que je veux marier Dimanche.
Céphise, à ce discours si souvent répété,
Disoit tout bas avec simplicité :
Ah ! que je suis infortunée !
Si je l'avois doré, je serois mariée.
Quoi ! ma sœur passer devant moi !
Si je ne l'ai pas fait comme elle,
Hélas ! est-ce ma faute à moi ?

Que notre mere eſt injuſte & cruelle !
Mais quoi ! mal-à-propos je me lamente ici.
Je ſçais que près de notre porte
Loge un certain Doreur qui peut bien faire en ſorte
Que je n'aie plus de ſouci.
Si je l'allois trouver ? Le lendemain Céphiſe
Se leve du matin, s'accommode & ſe friſe.
Puis court chez Licidas, c'eſt le nom du Doreur.
Je viens, lui dit-elle, Monſieur,
Pour vous communiquer une petite affaire.
Le galant Licidas répond avec douceur :
Nous ſommes ſeuls ici, dites-moi ſans myſtere
Ce que vous avez ſur le cœur.
De tout le mien je veux voir ſatisfaire.
La Belle, après avoir quelque-tems héſité,
Penſa s'en retourner ſans dire
Ce qui tenoit ſon eſprit agité ;
Mais le deſir preſſant de ſe voir dans l'empire
De l'Hymen, l'emporta ſur ſa timidité.
Ce Dieu donne aux gens qu'il inſpire
Souvent moins de raiſon que de naïveté.
Sçachez donc le ſujet qui près de vous m'amene ;
Dit Céphiſe au jeune Doreur.
Ma mere a moins pour moi d'amour que pour ma ſœur ;
Et, ce qui redouble ma peine,
C'eſt qu'hier, remuant ce poupon préféré,
Elle fit voir combien pour lui ſeul ſon cœur panche ;
Qu'elle la marieroit Dimanche,
En diſant que c'étoit ſon cher choſe doré.
Cette couleur n'eſt pas la mienne,
Et je viens implorer le ſecours de votre art.
Suffit, dit Licidas, ferai tant qu'il avienne
Que l'ayant bien doré, de l'Hymen ayez part.
Or pour qu'il tienne la dorure,
Il eſt beſoin, Céphiſe, de limer.
Soit fait ainſi, reprit-elle ; on endure
Quand par l'eſpoir on ſe ſent animer.
Enfin le gars vous la mit en poſture ;

Sans perdre tems à badiner,
Fit ce qu'on fait en heureuſe aventure,
Et ce qu'on peut aiſément deviner.
Content ne fut le drôle d'étrenner;
Mais ayant pris du fait outre meſure,
Et ne pouvant mieux l'œuvre façonner:
Oh! çà, dit-il, ne vous déplaiſe,
Céphiſe il eſt tems de dorer.
La Belle dit: pourquoi? Nous pouvons différer;
Limez, limez toujours, nous dorerons à l'aiſe.

---

## LE MESME.

*Autrement.*

CErtain Manant carreſſant ſa fillette,
Qui blonde étoit: Petit choſe doré,
Lui diſoit-il, oui, je te marierai
Avant ta ſœur. Sa ſœur étoit jeunette,
Niaiſe encor, quoique gente & brunette.
A ces diſcours, craignant que ſa couleur
Ne fît long-tems obſtacle à ſon bonheur,
Certain Doreur, en bons tours paſſé maître,
Eſt viſité par la Belle aux doux yeux.
Tout bonnement elle lui fait connoître
Qu'elle a deſir qu'on la dore des mieux.
Soit, lui dit-il, j'en ai recette ſûre;
Mais vous ſçavez qu'afin que la dorure
Tienne long-tems, il faut beaucoup limer;
De patience il faut donc vous armer.
Cinq fois de ſuite il lima notre Belle;
Puis, pour dorer, feignant quelques apprêts;
N'en faiſons pas à deux fois, lui dit-elle;
Limons encor, nous dorerons après.

## LA PEUREUSE.

LE beau Sexe de peur frissonne,
Si-tôt qu'il apperçoit un pistolet chargé.
Je connois néanmoins une aimable personne,
Qui, d'un petit air dégagé,
Le regarde & même le touche,
Sans que le péril imminent
La fasse fuir & l'effarouche.
Mais, par un trait bien surprenant,
Aussi-tôt qu'elle en voit le petit orifice,
Une soudaine peur dans tout son sang se glisse;
Sa pétulante main saisit ce qui l'émeut.
Elle tombe, & mourroit de pamoison subite,
Si l'on ne l'entendoit crier tant qu'elle peut:
Cachez-le vîte.

## LA FILLE RECONNOISSANTE.

LA Fille unique d'une Veuve
S'étant mariée à Lucas,
Se flattoit, tant elle étoit neuve,
D'être toujours entre ses bras.
Quelque-tems après l'hymenée,
Bonnement elle se plaignit
Que, tant que duroit la journée,
Rien; le soir rien, & rien la nuit.
Ma foi, lui dit le bon apôtre,
Tout ne peut pas toujours servir;
Il faut en acheter un autre,
La foire va bientôt tenir.
Selon l'argent la marchandise:
Si j'avois dix écus comptant,

J'en aurois un de bonne mise ;
Et je m'en reviendrois content.
Claudine, aux dépens de son homme,
Epargne si bel & si bien,
Qu'elle amasse ladite somme.
Tiens, mon Mari, n'épargne rien.
Le drôle court vîte à la foire,
N'en revient qu'au troisieme jour ;
Là, ne faisant que rire & boire,
Il fit un magasin d'amour.
De retour auprès de sa femme,
Il en fut bien complimenté.
Elle s'apperçut, jusqu'à l'ame,
De ce qu'il avoit acheté.
Du vieux, qu'en as-tu fait, dit-elle?
On pourroit en avoir besoin.
Pargué, tu me la bailles belle !
S'il court toujours, il est bien loin ;
En le troquant j'ai cru bien faire.
Mon fils, tu n'as pas eu raison ;
Pour amuser ma pauvre Mere,
Il auroit encore été bon.

## LA VIVANDIERE.

LOrsque les Turcs Eugene déconfit,
Milliers de morts aux plaines de Belgrade
Furent gisants ; dépouillement suivit
Complet & prompt. Etoit en embuscade
La Vivandiere, & regardoit de loin
Ces grands corps nuds étalés sur l'échine ;
Mais se trouvant à peu près sans témoin,
Approche enfin, voit par-tout, examine ;
Puis en pitié prenant ces malheureux,
Veut des mieux faits avoir une relique.
La voilà donc moissonnant parmi ceux

Qui lui sembloient de plus belle fabrique.
Un Officier survint & la gaula.
As-tu fini, gourgandine inhumaine?
Vraiment, dit-il, à ce petit train-là,
Bientôt, je crois, ta poche sera pleine.
Par sa bonté, Monsieur m'excusera;
De les garder je ne sens nulle envie:
C'est pour donner à quiconque voudra
Me donner .... la .... ce gros-là seul en vie.

## LE PUCELAGE POURSUIVI.

IL est certaine fleur plus délicate encore
Que celles qu'on voit naître au lever de l'Aurore;
Hymen prétend sur elle avoir un droit sacré:
Si son Autel n'en est paré,
Il croit sa fête profanée;
Mais au grand regret d'Hyménée,
Souvent, dans ce célebre jour,
Par la surprise de l'Amour,
La fleur se trouve moissonnée.
Amour rit de la trahison;
Le fripon en secret jouit de sa malice.
Mais à qui s'adresser pour en avoir raison?
On ne trouve en ce cas ni pitié, ni justice.
Pour moi j'opine que l'Hymen,
Sans un trop sévére examen,
Reçoive la fleur telle qu'elle.
Le plus habile doit être dupe en cela.
Voici comme s'en démêla
Celui dont parle ma nouvelle.
Entre les Amoureux d'une jeune Beauté,
Certain homme de guerre obtint la préférence;
Au dégré le plus haut de la félicité,
L'Epoux sur tous ses droits étend sa jouissance;
Au jardin de la volupté,

Se trouve rarement ce que l'on se propose.
Ce que l'on croit bouton, souvent est déjà rose.
De notre Epoux trop connoisseur
L'ardeur en peu de tems changée
Se tourne vers la jeune Sœur
De son Epouse négligée.
De sa part bijoux précieux
Lui portent tous les jours quelque nouvel hommage;
Il a soin de mettre en usage
Tout ce qui peut flatter les oreilles, les yeux,
Enfin tout ce qu'au plus habile
Conseilloient les jeunes Amours,
Au tems où l'art étoit plus difficile,
Qu'il n'est devenu de nos jours.
Les parens de l'aimable fille
Viennent à notre suborneur
Représenter le déshonneur
Dont il allarme la famille.
Entre les biens qu'on m'a promis,
Dit-il, à notre mariage,
On fit valoir un pucelage.
Cet effet est encore à venir, mes amis;
Et je le poursuivrai de cadette en cadette,
Fût-elle même à la bavette.

## LA CHARRUE.

UN bon Frater de la grande Observance
Dans un gros Bourg avoit prêché l'Avent,
Et s'en alloit avec bonne chevance.
Or il avint qu'un beau jour le Galant,
Proche d'un bois trouvant une Fillette,
Par si long-tems s'escrima tout l'herbette,
Qu'il fut surpris par la nuit brune & beau.
Force lui fut, (car que pouvoit-il faire?)
De s'en aller dans un petit hameau,

Non

Non loin delà. Par bonheur le bon Frere,
(Disons malheur,) tombe chez un Manant,
Que depuis peu l'amoureux sacrement
Joignoit avec une jeune Bergere.
Le Froquart dit en ton de suppliant :
D'un pauvre Moine ayez pitié, compere,
Et me logez cette nuit seulement,
Je ferai tout pour vous & la commere.
Oui-dà, dit Pierre ; à cette fin pourtant.
Que ma moitié vous fera lettre close.
Bonté de Dieu ! quoi ! pensez-vous que j'ose
Faire, à mon dam, si méchant tour chez vous,
Je vous connois, dit Pierre : ah ! vertuchoux !
Nage toujours.... Mais mettons une clause,
Que le premier qui sottise dira
Vingt beaux écus à l'autre paiera,
Et sur le champ d'ici déguerpira.
Parlez, Frater, voulez-vous la gageure ?
Très-volontiers, repart le Cordelier :
Tenir sa langue, est-ce chose si dure ?
Voyons pourtant qui se fera payer.
Lors de tâcher l'un l'autre à se séduire,
De se tourner en plus d'une façon,
Sans que l'une onc obligeât l'autre à dire
Mot qui tournât à sa confusion.
Pierre à la fin trouve une invention ;
Car dans le cœur il la lui gardoit bonne.
Il fit venir Catin au même instant.
On n'eût sçu voir plus gentille friponne,
Tant son corsage étoit appétissant.
Çà, de par Dieu, si cette Jouvencelle,
Dit le Rustaut, vous tomboit sous la main,
Qu'en feriez-vous ? Moi ? dit le Franciscain,
Qui dans ce tems tenoit son alumelle,
Et plus qu'à soi songeoit à la femelle,
Je la.... j'ai gagné de bon jeu,
Cria Pierrot ; Oh ! *Vivat*, payez vîte :
Mais ce n'est tout ; vous faut chercher un gîte

Ailleurs qu'ici, car pour vous n'eſt ce lieu.
Les écus ſont bien comptés ſur la table :
Sur l'heure on mit dehors le pauvre Diable,
Qui va tout triſte, en déplorant ſon ſort,
Au coin d'un champ dormir pour réconfort.
Le lendemain, aſſez loin du Village,
Il rencontra, voyez l'heureux haſard !
Un ſien Confrere, adroit & fin renard,
Jà dès long-tems paſſé maître égrillard,
Qui pour raiſon s'étoit mis en voyage.
Il lui conta de bout en bout ſon cas.
Laiſſez-moi faire ; oh ! de par Dieu, je jure
Que le manant tombera dans mes laqs,
Si chez le gars m'échoit même aventure.
De mon métier je lui prépare un plat.
Ainſi fut dit, enſuite ils ſe quitterent,
Et preſtement tous les deux s'en allerent,
L'un au manoir du triomphant pied-plat,
L'autre au Couvent. Adonc l'Eſcarbillat,
Du Villageois trouvant bientôt la porte,
Dit, d'une voix piteuſe & déconforte :
N'éconduiſez un pauvre Cordelier,
Ami, qui n'a qu'un ſac pour toute eſcorte,
Et vous demande un coin dans le grenier.
Entrez, entrez, répondit avec joie
Le Campagnard ; car le matois comptoit
De celui-ci faire encore ſa proie.
Pour abréger, au fait il alla droit,
Et propoſa condition égale.
Fut convenu que celui-là perdroit
Qui le premier ſottiſe lâcheroit . . . .
Les voilà donc qui ſe pouſſent la bale,
Mais vivement. Enfin le Villageois,
Pour mettre au ſac le fils de Saint François,
Ourdit ſa trame, & fit venir ſa mie.
Puis il lui dit : Elle eſt aſſez jolie ;
Si vous l'aviez, Pere, à diſcrétion,
Qu'en feriez-vous ? . . . Rien du tout . . . Mais encore,

Qu'en feriez-vous ? ... Rien .... Quoi !...
Par ma foi non.
Oh ! vous riez, pourſuivit la Pécore ;
Qu'en feriez-vous ? J'en ferois, ſur ma foi,
Répart le Moine, au plus une Charrue.
Une Charrue ! Oh ! vous rêvez, je croi :
Où prenez-vous viſion ſi cornue ?
Oncques ne fut de convenance un brin...
Si fait, ſi fait ; ſeulement que Catin
Deſſus le dos ſe couche ici par terre,
Dit le Froquart. Soit fait, répondit Pierre ;
Je ne vois pas que ceci nuiſe à rien.
Or ſus, Catin, courbez les bras. Fort bien.
Les bras courbés des *roues* ſont l'image.
Ouvrez les pieds... Encore... Davantage.
Nous avançons, l'affaire va des mieux.
Les pieds, compere, (& ceci ſaute aux yeux,)
De l'inſtrument figurent les deux branches.
Continuons : que nous marquent les hanches ?...
Un mot Pater, où mettez-vous le ſoc ?
Le ſoc ? Ici : le Frater vous le tire,
Saillant Catin. Holà donc, l'homme au froc.
Haro, haro. Quoi ! vertudieux, beau Sire,
Tout devant moi, tu fourbis ma moitié ;
Oh ! je vous tiens, répart la Mante griſe :
Par Saint François, je veux être payé,
Car le premier vous avez dit ſottiſe.

## LA BOUTEILLE D'EAU.

IL eſt un Mari ſi jaloux
Qu'il ferme la nuit les verroux,
Met les clefs de ſa Chambre en poche,
Et comme la fenêtre eſt proche,
D'où pourroit naître un rendez-vous,
D'une main ſa femme il accroche,

Et de ſon pied fait une croche,
Qui la retient par les genoux.
Ainſi ne craignant nulle approche,
Ni l'art des amoureux filoux,
Alors un ſommeil prompt & doux,
Le rend ſtable comme une roche,
Je crois que chacun penſe bien
Que jeune Epouſe ainſi gênée
Aimeroit mieux être damnée,
Que de ne pas trouver moyen
De faire niche à l'Hymenée,
Et de contenter l'ami ſien.
Dans l'angle obſcur de ma ruelle,
Tiens-toi bien caché, lui dit-elle.
Profondément mon Mari dort;
Bientôt après, cher ſentinelle,
Nous jouirons d'un heureux ſort:
Compte ſur moi, je m'en fais fort.
L'Amant ſe tapit à merveille.
Il avoit la puce à l'oreille,
Et n'imaginoit pas comment
On pourroit finir ſon tourment:
Mais une ruſe ſans pareille
Lui donne l'éclairciſſement.
D'eau ſimple une pleine bouteille
Sous ſon chevet ſubtilement
Etant cachée, elle réveille
Son Mari qui dormoit gaiement,
Diſant: la peſte les aſſomme;
Ils n'ont point mis de mon côté...
Quoi? le pot de commodité.
Donne-moi le tien, mon bon homme?
Le pot pris au bas de ſon lit,
Défaite de ſa trouble entrave,
Le Belle auſſi-tôt deſcendit;
Et tourna la croupe à ſon brave.
Il ſaiſit l'heure du Berger,
Et l'Amour voilant le danger,

On mit en train le sacrifice,
Pendant lequel l'adroit flacon,
Qu'elle épanchoit à l'unisson,
Faisoit dans le pot son office;
Si bien que notre pauvre Epoux
Alloit s'endormir aux gloux-gloux
De l'onde dans le pot bruyante.
Mais enfin il s'impatiente :
Est-ce que l'on pisse à si long trait?
Excuse, j'en mourois d'envie;
Encore un moment je te prie....
Oh! pour ce coup-là tout est fait.

## L'APOTHICAIRE.

CErtaine Dame à la place Saint Marc
Voyant passer certain Pharmacopole,
Il lui parut bon tireur de cet arc,
Dont l'arc d'Amour n'est rien que le symbole.
J'ai, lui dit-elle, un mal qui me désole,
Si je ne prends remede dans le jour.
Chez moi bientôt apportez un clystere.
Pas ne faillit le gent Apothicaire
Au rendez-vous qu'il ne croyoit d'amour.
Là, sur son lit s'étend la Sénatrice
En attitude opposée au service
Que rend son art: de quoi lui s'étonna.
Mais elle dit: je reçois mon remede
Ainsi toujours. A ses ordres il céde,
Bien les comprit, & très-bien le donna;
Car cet autre art de leçon besoin n'a.
Puis, que vends-tu le remede, dit-elle,
En le portant? Demi-ducat chacun.
Demi-ducat! c'est une bagatelle:
Prends le ducat, & m'en donne encore un.

## LE MESSAGER DE MONTPELLIER.

IL n'eſt Cité qui vaille Montpellier ;
Du Dieu d'Amour c'eſt-là la Capitale.
Ses traits, par fois, font un mal ſingulier ;
Mais Eſculape a de bonne eau luſtrale.
Vous êtes vous ſenti bleſſer ?
Buvez-en, vous n'aurez plus qu'à recommencer.
Le Meſſager de cet autre Cythere,
Etoit un gars fait exprès pour l'amour :
Epaules, non d'un élégant contour,
Comme l'Albane à ſes Héros fait faire ;
Ragoût de dupe, où l'on ne ſe prend plus :
Mais dos arqué, nerveux, pour être double ;
Héros enfin à regarder ſans trouble
Pour l'ouvrage d'un jour les filles d'Egyptus.
Notre Courrier va chez une Marquiſe,
Jeune, charmante, & chez qui, pour ſurcroît,
Le climat amoureux ne perd pas de ſon droit.
De mon Héros imaginez la criſe.
Le trait d'amour ne fut pas à voler
Le tems que je viens d'en parler.
D'un chapeau large auſſi tôt il le couvre,
Et ne peut pas le couvrir tout entier.
J'ai, dit-il, un paquet ; mais il faut que je l'ouvre.
Madame, l'Alphabet n'eſt pas trop familier,
Ainſi que vous ſçavez, à gens de notre eſpece ;
Voyez ſi ce paquet n'eſt pas à votre adreſſe.
La Dame héſite, & puis dit : c'eſt à moi.
Femme d'eſprit eût fait autant, je croi.
Avidement elle en fait la lecture,
Et le relit ſans ſe laſſer.
Mais où trouver papier qui dure
A toujours lire & ne point s'effacer ?
Ce n'eſt le mien, quoique je ſois dans l'âge.

Celui du Muletier réſiſta davantage.
La Dame enfin le chiffonna ſi bien,
Qu'au beau paquet on n'eût plus compris rien.
De ducatons elle chargea la ſire ;
Puis lui dit : le Courrier arrive-t-il ſouvent ?
Pas tous les jours... Non ! ſe prit-elle à dire :
Monſieur Pajo devroit certainement
A ſes Bureaux un ſi grand ordre mettre,
Tous les matins que l'on pût aiſément
A ſon adreſſe y trouver une Lettre.

## LES PELOTONS.

CErtain tendron, qu'Iſabeau l'on nommoit,
Après quinze ans ayant ſon pucelage,
Cas ſingulier ! dans un bal ſe trouvoit,
Chacun illec de danſer faiſoit rage,
Hors Iſabeau. La pauvre fille étoit
Seule en un coin, faiſant triſte figure,
Les yeux baiſſés, & tenant ſa ceinture
De ſes deux mains, que point ne remuoit ;
Si qu'euſſiez dit que c'étoit quelque idole.
Un ſien ami, qui s'apelle Damon,
Vient l'accoſter, lui fait cette leçon :
Tandis qu'on rit & que l'on cabriole,
Etre ainſi, triſte, à vous n'eſt pas fort beau ;
Chacun s'en moque. Allons, belle Iſabeau,
Venez danſer, ſouffrez que je vous mene :
Çà, votre main. Non, ce n'eſt pas la peine,
Dit Iſabeau ; Monſieur, laiſſez ma main.
Bien grand merci : pourtant ne croyez mie
Qu'un tel refus provienne de dédain,
Car de danſer aurois aſſez d'envie ;
Mais on m'a dit, que quand je danſerois,
Mon pucelage auſſi-tôt je perdrois ;
Qu'il tomberoit devant les gens. Eh ! dame,

Maman après me chanteroit la game.
Bien la connois, & bien fort me battroit.
Oh! dit Damon, qui sous cape rioit,
Vois ce que c'est: or qu'à cela ne tienne
Que ne preniez votre part du plaisir.
Dans un moment, tout à votre desir,
Pourrez danser, sans craindre qu'il avienne
Ce que si fort me semblez redouter.
Il faut, sans plus, à votre pucelage
Trois points d'éguille: je vais, sans hésiter,
Si le voulez, vaquer à cet ouvrage;
Je ne ferois pour toute autre que vous
Besogne telle. Or sus dépêchons-nous;
Puis danserons après tout à notre aise.
Aussi-tôt, notre bonne Niaise
Suit le galant, & tout alla si bien,
Que de leur fuite on ne soupçonna rien.
Voilà Damon qui prend en main l'éguille,
Vous fait un point, puis un autre; & la fille
D'y prendre goût, & de dire: oh! vraiment,
Je couds fort mal, à ce que dit Maman;
Elle m'en gronde. Oh! bien, qu'elle m'achette
Pareille éguille; elle verra beau jeu.
Les vend-on cher? Cousez encore un peu.
On coud un point; puis Damon fait retraite.
Belle, dit-il, c'est assez bien cousu
Pour cette fois, & votre pucelage
N'a désormais à craindre aucun naufrage:
Venez danser. La friponne eût voulu
Ne pas si-tôt abandonner l'ouvrage.
Elle alléguoit bien des si, bien des mais.
Rien que trois points! Il ne tiendra jamais.
Oncques ne fut robe trop bien cousue.
Mais le galant s'éloignant de sa vue,
Elle rentra dans le bal à l'instant.
Quelqu'un la prend pour danser, elle danse:
On admira sa noble contenance,
Son air, ses traits, son teint vif & brillant.

Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
Un moment ſeul, d'Iſabeau l'imbécille
Avoit ſçu faire Iſabeau la gentille.
Comment cela? Demandez-le aux Docteurs,
Docteurs en loix ou bien en médecine.
Nenni-dà, non, au Diable leur doctrine:
Ce ſont pédans que Dieu fit; c'eſt ailleurs
Que trouverez ſolution certaine
De cettuy cas, chez Jean le Florentin,
Chez mon Patron le gentil la Fontaine,
Gens, qui d'Amour tiennent tout leur Latin.
Or reprenons notre Conte: la Belle
Ayant danſé pendant aſſez long-tems,
Vint à Damon: je crains fort, lui dit-elle,
Qu'après maints ſauts & maints trémouſſemens,
Ce qu'avez fait ne ſoit peine perdue.
Partant allons coudre tout de nouveau
Mon pucelage; il ne ſeroit pas beau
Que tout à coup il tombât à la vue
De tout le monde; &, pouvant l'empêcher,
Vous en auriez autant que moi de blâme;
Venez donc tôt. Damon répart: oh! Dame,
Plus n'ai de fil; d'un autre couturier
Pourvoyez-vous. C'eſt méchanceté pure,
Dit Iſabeau; de fil vous n'avez plus?
Eh! dites-moi: que ſont donc devenus
Deux Pelotons qu'aviez à la ceinture?

## LE MESME AUTREMENT.

En fait d'amour je déteſte ces Nymphes,
Qui de Lampſaque ont battu les jardins,
Et du Public narguant les paranymphes,
S'offrent, ſans honte, aux plus vils citadins.
Laiſſons tel gibier à nos Carmes;
Pareils ébats n'ont point pour moi de charmes.

Mais parlez-moi de conquérir
Une jeune objet, qui voit courir
De ſes ſoleils la treizieme carriere ;
Qui, dans une innocence entiere,
Du beau carmin de la pudeur
Voit nuancer ſon front novice ;
Qui déjà propre à l'amoureux ſervice,
Sans trop ſçavoir pourquoi, ſent palpiter ſon cœur ;
Qui de l'amour bégaye encore le catéchiſme,
Et qui n'a point encore fait ſchiſme
Avec l'enfantine candeur.
Telle étoit la jeune Olympie,
Quand l'entreprenant Alidor
Enfila ce beau corridor
Qui mene à la cellule, où la Volupté dort
Sur un tas de roſes tapie.
Rien ne ſe voit de plus charmant
Qu'étoit notre ſimple Pucelle.
Elle auroit effacé les charmes de la Belle
Qui des murs d'Illion cauſa l'embraſement.
Elle ignoroit juſqu'au doux nom d'amant,
Et ne bougeoit d'auprès de ſa Maman,
Qui l'avoit toujours ſous ſon aîle.
Alidor, qui brûloit pour elle,
Ne ſçavoit comment à la Belle
Il découvriroit ſon tourment :
Quand d'Olympie un couſin, nommé Joſſe,
Vint la prier d'aſſiſter à ſa nôce.
La Mere y conſentit aſſez facilement ;
(C'étoit au ſein de ſa famille
Qu'elle la confioit.) Mais, dit-elle à ſa fille,
Prends bien garde, ſur tout, de perdre ton honneur.
Oh ! Maman, n'ayez point de peur ;
Je le garderai bien, repliqua l'innocente,
Et vos ſouhaits ne ſeront pas déçus ;
Par quoi, de peur qu'il ne s'évente,
Elle a toujours la main deſſus.
Mais Alidor, qui ſçait que l'amour bruſque,

Quand il n'a pas le tems de tirer en longueur,
Sans autre avant-propos, se glissant près du cœur,
Veut écarter cette main qui l'offusque.
Laissez mon doigt, dit-elle au suborneur.
Las! voyez-vous! si par malheur
Je laissois tomber mon honneur....
Ne craignez rien, je m'en vais vous le coudre,
Et de façon qu'il n'échappera point,
Riposte le galant; ne fus neuf en ce point.
Il ne fut pas long-tems à la résoudre
A voir de son honneur coudre l'étroit pourpoint.
Il le cousit à quadruple couture,
Et si bien que la créature
Au jeu prit goût. Faites encore un point,
Dit quelque tems après la fille.
Ah! je ne puis, repliqua-t-il,
Non pas que je manque d'éguilles,
Mais las? j'ai tant cousu que je n'ai plus de fil....
Plus de fil!... Oui, je vous le jure...
Allez, allez, c'est imposture;
Et qu'avez-vous donc fait, dit la Belle aussi-tôt,
De ces deux Pelotons que vous aviez tantôt?

## LE LUTIN.

SI l'air comprend de mignardes Sylphides,
Dont les humains sont par fois recherchés;
Si dans son sein la terre tient cachés
Gnomes obscurs; si les plaintes liquides
Servent d'asyle aux tendres Néréides,
Enfin s'il est des peuples enflammés,
Nourris de feu, sans être consumés;
Que tels dictons soient vrais ou chimériques,
Aucunement ne m'en suis soucié;
Aucun dessein n'ai d'être associé
Aux préjugés d'Auteurs cabalastiques.

Or bien connois toutefois un Lutin,
Qui de tout tems, fut plaisant avertin,
Se divertir à troubler les familles ;
Esprit sur-tout à lutiner les filles,
Qui n'ont repos du soir jusqu'au matin.
De tout ceci, par modernes exemples,
Bien se pourroit prouver la vérité :
Notre Paris en fournit d'assez amples,
Récens encor ; mais pour autorité,
Mieux me convient choisir l'Antiquité.
Delphes jadis vit naître une fillette,
Leste d'esprit & de mine saffrette.
Quinze ans à peine avoit-elle compté,
Que le Lutin, par moi déjà cité,
S'en empara ; le malin l'inquiette
Si tellement que nul repos n'avoit
Ni jour ni nuit. Toutefois la pauvrette
Aux siens parens tint la chose secrette,
Pendant un tems, tout au milieu que pouvoit.
Tant à la fin se sentit lutinée,
Que, ne pouvant endurer tel tracas,
Droit à son pere alla conter le cas.
De ce récit la famille étonnée,
Dit que des Dieux il falloit requérir
Le secret seul de la pouvoir guérir.
Sur son trépied la Pythie entêtée
Ne sonna mot ; le grand Prêtre d'Ammon,
Et celui-là du Temple d'Apollon
Furent muets. Adonc fut visitée
Dame Vesta ; Cybele mêmement ;
Minerve aussi : mais las ! allégement
La fille n'eut ; voire même Esculape
La soulager ne put aucunement.
Plus ne restoit qu'à consulter Priape.
La fille court au Temple respecté
De cettui Dieu. Là se sentit saisie
D'un trouble saint, de voir la Déité
Dans son éclat & dans sa majesté.

Je le crois bien ; fille à moins s'extasie.
La Pélerine, en cette occasion,
Lorgnoit du Dieu la splendeur tant chérie ;
Et l'embrassant soudain elle s'écrie :
Ah ! je le tiens, voici ma guérison.

## LE CURÉ DE NOCES.

UN Bourgeois marioit sa fille,
Et pria du festin plusieurs de ses amis.
Le Curé n'y fut point omis ;
Il étoit sans façon, & même assez bon drille.
Chacun fut content du repas ;
Onc on ne vit si bien remuer la mâchoire,
Et Briarée à peine, armé de tous ses bras,
Eût suffi pour verser à boire.
Mais l'Epoux désiroit un autre passe-tems :
Il sent que son amour le presse,
Et veut mettre à profit les précieux instans
Qu'on déroboit à sa tendresse.
Finissons, se levant, dit-il, aux assistans,
Et remplissant son verre en présence des Dames :
Pour couronner la fin d'un jour si désiré,
A la santé de ceux qui baiseront nos femmes.
Tope : j'en suis dit le Curé.

## LES CERISES.

*Conte tiré du moyen de parvenir.*

CErtain Seigneur, le nom n'importe guere,
Etoit l'effroi, la terreur du pays ;
Hardi quiconque eût osé lui déplaire :
Personne aussi ne l'avoit entrepris
Impunément. Pour n'avoir point de guerre,

Voisin n'étoit qui ne lui fit la cour.
Pour ses ébats il pointoit sur sa tour
Des fauconneaux, attendant en liesse
Le Voyageur; puis sans lui faire mal,
De dessous lui vous tiroit son cheval;
Le tout pour rire & montrer son adresse.
Or il avint un jour que son Fermier,
Par cas fortuit, ayant tout le premier
De son jardin recueilli des Cerises,
A son Seigneur les destine aussi-tôt.
Dans un panier d'abord elles sont mises
Bien proprement, & closes comme il faut;
Puis cela fait, il enjoint à sa fille
D'aller en bref les porter de la part
Audit Seigneur. Marciolle s'habille
Incontinent, met son corps de brocard,
Et ses atours. Plus délié corsage
Ne se vit onc. Aux traits de son visage,
A la fraîcheur, à l'éclat de son teint,
Vous n'eussiez dit qu'elle eût dans le Village,
Passé sa vie: elle n'avoit atteint
Seize ans encor. Fillette de cet âge,
Aux champs du moins, passe ordinairement
Pour fruit nouveau; c'est hasard à la Ville.
Le bon Fermier fit un tour d'homme habile
De la choisir. Messager si charmant
A son present donnoit un grand mérite;
C'étoit pour être agréé sûrement.
La Belle part bien & dûment instruite,
Et répétant son petit compliment
Par le chemin. Voilà donc Marciolle
Et son pannier arrivés au Château
Joyeusement, espérant bien & beau
Ne faire pas un voyage frivole,
Comme verrez aussi dans un moment.
Pas ne conçut une vaine espérance:
Marciolle entre, & fort civilement
Fait au Seigneur profonde révérence.

Bon jour, dit-il : mon Dieu! la belle enfant!
Qu'elle eſt jolie ! Eh ! bien, quelle nouvelle ?
Qu'apportes-tu de bon ? C'eſt, Monſeigneur,
Un peu de fruit que mon pere a l'honneur...
Vraiment, dit-il, interrompant la Belle,
Voilà du fruit bien mûr pour la ſaiſon ;
A peine encor le mois de Mai commence.
Holà, Laquais, apporte en diligence
Les plus beaux draps qui ſoient dans ma maiſon,
Puis promptement me les étend par terre.
On accomplit ſon ordre en peu de tems,
Sans toutefois que nul des aſſiſtans
Pût dans l'abord comprendre ce myſtere
Aucunement. Auſſi-tôt le Seigneur,
Ses draps tendus, ſe tournant vers la fille :
Allons, dit-il, ſus, qu'on ſe deshabille,
Et promptement. Une rouge pudeur
Monte auſſi-tôt au front de la pauvrette.
Pleurs de couler : on réſiſte d'abord ;
Mais le Seigneur menaçant la ſujette,
Lui fait bientôt rengainer ſon effort ;
Car lui lançant des regards effroyables,
Je vais, dit-il, faire venir les Diables
Si vous oſez un moment réſiſter.
A ce diſcours Marciolle tremblante,
Se ne le fit pas deux fois répéter.
De prime-abord on commence à quitter
Chauſſure & corps d'une main diligente ;
Et puis la jupe, & puis le cotillon,
Puis la chemiſe. Ici le vermillon
De deux bons tiers ſur ſon viſage augmente.
Jà le friſſon lui prend pour ſon honneur.
Ce ne fut tout par ordre de Monſieur,
Force lui fut de ſemer les Ceriſes
De-çà, de-là, ſur le linge apprêté.
La pauvre fille, en cette extrêmité,
Eût voulu lors avoir quatre chemiſes
L'une ſur l'autre. Or il eſt à noter

Que ce jour-là, pour comble de disgrace,
Ledit Seigneur avoit fait inviter
Gentilhommeaux de la petite classe
Et ses voisins, pour manger de sa chasse.
Notre fillette étoit de ce repas
Le meilleur plat. Charmés de tant d'appas,
Vous eussiez vu les paillards en extase,
Etre tout yeux, & leur goulus regards,
Sur ce beau corps, errants de toutes parts,
Le dévorer. Je ne sçais point de phrase
Pour exprimer leurs longs ravissemens.
Je le crois bien : voir ainsi toute nue
Jeune poulette avec tant d'agrémens,
Si fine peau, si blanche, si dodue !
A mon avis en de pareils momens,
Fermer les yeux, seroit grande folie.
Tant seulement, sur un beau sein d'émail,
Deux petits monts de neige & de corail
Interrompoient cette glace polie.
Mais parmi tout ce qui pouvoit charmer,
Des Conviés nul ne se rassasie
D'un certain point que je n'ose nommer.
On dit à tort qu'en tout la Poésie
Doit imiter la Peinture & ses traits.
Que de beautés ! que de charmes secrets
Cachent mes Vers ! qu'un pinceau moins modeste,
Sans aucun voile, exposeroit aux yeux,
Et nous marquant l'attitude & le geste,
Par ses couleurs exprimeroit bien mieux.
Mais non, Pudeur, malgré tes loix austeres,
Je ne tairai ce beau temple, où l'Amour
Voit célébrer ses plus secrets mysteres.
Jà voyoit-on s'élever à l'entour
Gazon naissant, agréable terrasse,
De l'édifice ombrageant le contour,
Sans toutefois en ombrager la face ;
Monts opposés à ce petit séjour,
Où Cythérée en plaisirs si sçavante,

Pour

Pour ranimer une vigueur mourante,
Tient magasin des plus vifs aiguillons.
Je ne tairai cette forme charmante,
Cet embonpoint qui traçoit maints sillons,
Maints petits flots, dont l'image m'enchante.
Ce qui sur-tout irritoit les transports
Des regardans, c'étoient divers efforts,
Que pour cacher une grotte secrette,
Faisoit alors notre jeune fillette;
Le tout en vain. Ces ravissans trésors
Laisserent voir & contour & surfaces,
En mille aspects, en différentes faces.
Des Conviés n'avoient oncques les yeux
Fait tel régal & si délicieux;
Mais plus d'un Acte eut cette Comédie.
Lorsque la Belle eut son fruit parsemé,
Croyant enfin l'ouvrage consommé,
La pauvre enfant devint bien étourdie,
Quand le Seigneur du spectacle charmé,
Lui fait de plus ramasser ces Cerises
L'une après l'autre. Il fallut obéir
Sans hésiter. Voici nouvelles crises
Pour sa pudeur, & renfort de plaisir
Pour l'assemblée. En telle conjoncture,
Ne croyez pas que Satan s'endormit.
De la partie aussi-tôt il se mit,
Et profita fort bien de l'aventure.
Très-vivement la chair joua son jeu.
Ses aiguillons ayant mis tout en feu,
Des spectateurs onc ne fut telle rage.
Bref, d'une part l'excès de leur plaisir,
Et d'autre encor maint violent desir
De la raison leur fit perdre l'usage.
L'un tressaillant, disoit: par Cupidon,
Si seul à seul je tenois ce tendron,
Sans l'amuser à semblable manœuvre,
D'autre façon je la mettrois en œuvre.
Dieux! quel plaisir! Non, je ne voudrois pas

Pour cent écus n'avoir vu ces merveilles.
L'autre enchanté de fortunes pareilles,
Les eſtimoit du moins deux cens ducats.
Un vieux pécheur pouſſoit cette lieſſe
A mille écus : enfin chacun jaſoit,
Qui plus, qui moins, & ſuivant ſa richeſſe,
Ou que l'objet plus ou moins l'embraſoit.
On ouit même un valet qui priſoit
Dix beaux écus ſa joyeuſe aventure.
Il n'avoit vu ſi gente créature
En tel habit. Le Seigneur ſatisfait,
Pas ne laiſſa tomber ces taux par terre,
Faiſant du tout un ſecret inventaire.
Le bon Apôtre en ſa barbe rioit
De tout ſon cœur. Alors les yeux avides
S'alloient encor allongeant par les vuides
Et les replis, tâchant furtivement
De dérober quelque coin de parcelle
Des appas nuds qu'un voile déplaiſant
Alloit cacher. Concluſion : la Belle
Ayant repris tout ſon accoutrement,
Le bon Seigneur la fait ſeoir à ſa table,
Et puis lui ſert tout ce qui ſe trouvoit
De plus exquis & de plus délectable,
Ne diſant pas ce qu'il lui réſervoit
Pour ſon deſſert. La pauvre créature
Ne ſe pouvoit toutefois conſoler,
D'avoir ainſi montré ce que nature
Et bienſéance ordonne de voiler.
Son déſeſpoir ajoutoit à ſes charmes ;
De mille feux ſes beaux yeux pétillans
Par la pudeur en étoient plus brillans ;
Mais voici bien de quoi tarir ſes larmes.
En ce moment le terrible Seigneur
Roule ſes yeux tout à coup dans ſa tête,
Et puis d'un ton qui fait trembler de peur :
Corbleu, Meſſieurs, ſuis-je le pourvoyeur
De vos plaiſirs ? & faut-il que j'apprête

A vos beaux yeux ſpectacle ſi friand ?
Me croyez-vous ici votre plaiſant ?
Non, de par tous les Diables.
Vous auriez eu viſions déſirables
A des Rois même, & vous vous en irez
Francs du collier ! oh ! parbleu vous pairez,
Bon gré, malgré, chacun la même ſomme
Qu'avez offerte, ou, foi de Gentilhomme,
Je vous ferai couper jambes & bras,
Et pis encor : qu'on ne raiſonne pas,
Ou ventrebleu.... Cette horrible menace
Du Tiranneau, comme foudre & carreaux
Saiſit d'effroi Meſſieurs les houbereaux,
Si que leur ſang dans leurs vaines ſe glace.
Il fallut donc, pour n'avoir de procès,
S'exécuter & vuider les gouſſets ;
Pas d'une obole on ne leur eût fait grace.
Car noterez que le ſuſdit Seigneur
Etoit illec tenu pour précurſeur
De l'Antechriſt, pour un Anthropophage,
Pour l'Attila de tout le voiſinage.
Les pauvres gens euſſent voulu pour lors
Avoir été Quinze-Vingts ou troncs d'arbre,
Quand Marciolle étaloit ce beau marbre,
Et découvroit ſes plus ſecrets tréſors ;
Ou que leur langue, à cette heure immobile,
A les taxer eût été moins habile.
Mais vains regrets, inutiles deſirs !
Le Receveur eſt-là qui les harcelle,
Et fait payer par chacun à la Belle,
Selon ſon taux, le prix de ſes plaiſirs.
Tout fut contraint d'avaler la pilule ;
Celui qui n'eut cette ſomme comptant,
Ou l'envoya chercher tout à l'inſtant,
Ou du Seigneur l'emprunta ſur cédule
En bonne forme & ſur nantiſſement ;
Tant qu'à la fin la troupe cottiſée
Lui fit en tout quinze cens beaux ducats,

Qui furent mis dans la bourſe expoſée
A cet effet. Chacun peſtoit tout bas ;
Ils ruminoient ſur leur déconvenue,
Sans qu'aucun d'eux oſât faire du bruit.
Si ces Meſſieurs paient ſi fort la vue,
Qu'euſſent-ils donc acheté l'uſufruit ?
Mais laiſſons-là cette Nobleſſe folle,
Et dans ſa peau de bon cœur enrageant.
Ledit Seigneur renvoyant Marciolle :
Tiens, lui dit-il, emporte cet argent ;
Va, mon enfant, que cela te conſole.
Ce ſecond ordre étoit moins affligeant
Que le premier. Force filles, je gage,
Pour leurs Amans, très-dangereux témoins,
De Marciolle ont fait le perſonnage,
Qui riſquent plus, & gagnent beaucoup moins.

## LA PORTE FORCÉE.

En certain lieu, dont je tairai le nom,
Pour ne point donner à connoître
Fille de bien qui craindroit d'être
Par mes vers en trop grand renom,
Avint ſinguliere aventure.
Ce n'eſt fable, mais choſe ſûre.
Quoique Rimeur, (notez ce point,)
Je ſuis franc, & je ne ments pas :
Près d'une friande Brunette,
Un Officier, ruſé matois,
Sçut ſi bien pouſſer la fleurette,
Que la Belle étoit aux abois.
Mais, un point difficile à croire,
Ce tendron étoit encor neuf,
Quoiqu'entre dix-huit & dix-neuf.
Que voulez-vous! telle eſt l'hiſtoire,
Et je veux être exact Auteur.

C'étoit une Beauté piquante :
Son teint effaçoit la couleur
De la roſe la plus brillante.
Plus bas, deux petits monts naiſſans,
Agités d'une douce haleine,
Faiſoient couler dans tous les ſens
Un feu qu'en brûlant même on connoiſſoit à peine.
Des yeux, Dieu ſçait ! Quant au ſurplus
Des traits cachés de ſa beauté céleſte,
Le voile épais qui déroboit le reſte,
Grace aux ſoins de l'Amant, ne tenoit déjà plus
Qu'à l'œil ſurveillant de la mere,
Femme impitoyable & ſévére,
Et qui ne leur laiſſoit ni le tems, ni les lieux
Propres à l'amoureux myſtere.
Au déſeſpoir réduits, nos pauvres amoureux
Ne ſçavoient plus de quel bois faire fleche.
Il n'étoit ruſe ou de jour ou de nuit,
Dont elle n'éventât la meche.
Cet Argus en tout lieu pendant le jour la ſuit,
Et la nuit elle dort près d'elle.
Couple ignorant & de peu de cervelle !
Diront d'abord les beaux Eſprits.
Quoi ! ne pouvoir tromper une ſimple femelle !
Oui : mais la fille au moins n'étoit pas de Paris,
Et par conſéquent moins habile,
N'oſant pas riſquer le paquet,
Et qui ne ſçavoit pas comment dans cette Ville
Se mettre hardiment au-deſſus du caquet.
De plus la mere prévoyante,
Si quelque affaire l'écartoit,
Laiſſoit toujours pour ſurveillante
Son autre fille qui comptoit
Neuf ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Mais ruſée au-delà de ce que l'on peut croire ;
Et qui, dès qu'elle étoit dehors,
Suivoit ſa ſœur, non moins que l'ombre fait le corps.
Ce proverbe eſt commun, mais exprime à merveille

Comme en tous lieux, en tout honneur,
L'enfant faisoit la sentinelle.
Un jour le Cavalier arrive en belle humeur.
Bien résolu de tenter l'aventure,
Et mettre fin à son tourment.
La mere étoit sortie, ainsi donc il n'eut cure,
Que d'éloigner l'enfant pour un moment.
Voici, dit-il, parlant à la sœur de la Belle,
Si je ne me trompe, le tems
Que l'on donne les *Innocens*.
Je veux vous les donner. Oh! non pas, lui dit-elle,
De grace empêchez-le, ma sœur.
L'Officier se levant, la petite en eut peur,
Et dans un cabinet se jette à demi morte,
Après avoir fermé la porte.
L'autre fille d'abord court se mettre devant:
Mais l'Officier la poursuivant,
Saisit l'occasion, la presse: on le repousse;
Il redouble, & si bien qu'à cette autre secousse
La porte tremble, & la fille criant:
Pour Dieu, ma sœur, empêchez donc qu'il n'entre;
L'autre repart: eh! quoi ma chere enfant,
N'entends-tu pas que je me suis mise entre
La porte & lui. Ma fille cache-toi.
Ah! si tu le voyois, il écume de rage...
Elle n'en dit pas davantage.
L'Officier l'arrêta tout coi;
Car la porte étoit trop bien close.
Il fallut redoubler la dose.
Ah! pour le coup, cria l'aînée, ah! oui, ma foi,
Ma chere sœur, je crois qu'il entre malgré moi.
Ainsi finit cette gentille histoire.
L'Officier fit semblant de s'appaiser;
L'enfant ouvrit défense de jaser.
Le rouge de sa sœur, comme on peut bien le croire,
Passa pour les efforts que la Belle avoit faits,
Pour empêcher les dangereux effets
Des menaces du Capitaine;

Et, ce qu'en un François on ne croira qu'à peine,
D'un tour si fin que celui-là.
Jamais l'Officier ne parla.

---

## BELLE MONTRE,
### *& peu de raport.*

En fait d'amour ne faut, à mon avis,
Pour bons joûteurs prendre tous ces beaux fils.
Ce sont Mignons qui font pour l'ordinaire
Beaucoup de bruit, & de besogne guere.
Témoin de ce certain jeune Marquis,
Jolis minois, teint de rose & de lys,
Port gracieux, bouche de Cytherée,
Œil plus brillant que flambeau d'Empirée,
Cheveux blondins d'un peu de brun chargés,
Mignardement par les Graces rangés;
Si que croiriez, admirant sa figure,
Avoir douté jadis Dame Nature
Par lequel sexe elle distingueroit
Ce bel enfant, qui tant de bruit feroit.
Or à peu près se comptent trois années
Que le Poupin, par nôces fortunées,
Fut enrichi, promettant que dans peu
On connoîtroit qu'il est novice au jeu,
Et que jamais le flambeau d'Hyménée
N'auroit conduit femme mieux guerdonnée.
La jeune épouse, attendant l'avenir,
S'en gaudissoit : mais promettre & tenir
Ne sont tout un; car faute de chosette
En l'Adonis, on dit que la pauvrette
Pucelle encor est trop plus aujourd'hui,
Si là-dessus n'a consulté que lui.
Pucelle, ou non, à présent plaide-t-elle
Son ambigu moins mâle que femelle,
Et ne lui chaut d'empourprer ce beau front

D'un ſi cruel & ſi ſenſible affront ;
Sans reſpecter ſa famille équipée
De tous honneurs, en mitre, robe, épée.
Quoiqu'on en diſe, elle ſe pique au jeu ;
Elle prétend retirer ſon enjeu.
Procès porté devant Juges d'Egliſe,
Le Jouvenceau ſoutient qu'il eſt de miſe,
Qu'il ſe connoît, que plus de huit cent fois
Dans le devoir il s'eſt mis aux abois.
S'offre à prouver encor ; mais la fillette,
De vains efforts ne ſe tient ſatisfaite.
Faites-moi mere, ou briſons nos liens,
Et rendez gorge. A maints Chirurgiens
Et Médecins eſt commiſe l'affaire.
Sur leur rapport, l'enfant peut être pere.
Grands Plaidoyers ; déjà l'air du Bureau
En ſaint Office eſt pour le Damoiſeau.
Ce cas plaiſant dans toutes les ruelles
Fait aujourd'hui l'entretien de nos Belles.
Or arriva n'a guere en un endroit
Hanté de tous, que ſur ſon peu de droit
Certaine Dame en ripoſte ſubtile
Par vifs brocards harceloit le débile.
Lui triomphant, tire papier timbré,
Papier prouvant qu'il n'étoit point hongré,
Et ſur tels fonds tient ſa cauſe gagnée.
Oh ! oh ! reprit la Dame renfrognée,
Voilà de quoi payer l'Official ;
Mais eſt-ce aſſez pour le lit nuptial,
Que du papier, ſur lequel, à bon compte,
Dans ce tems-ci, plus de moitié s'eſcompte ?

## LA MULE DU PAPE.

Freres très-chers, on lit en ſaint Mathieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu

Sur

Sur la Montagne, & là lui dit : beau Sire,
Vois-tu ces mers ? Vois-tu ce vaſte empire ;
Ce nouveau Monde inconnu juſqu'ici,
Rome la grande & ſa magnificence ?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence.
Lors le Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au Démon : que, quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fut trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conſcience ;
Qu'étant trop riche, on fait mal ſon ſalut.
Un tems après, notre ami Belzébut
S'en fut à Rome : or c'étoit l'heureux âge,
Où Rome étoit fourmilliere d'Elus ;
Le Pape étoit un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, Evêque, & rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au Saint Pere,
Dans ſon taudis, l'aborde & lui dit : Frere,
Si tu voulois tâter de la grandeur ?
Si j'en voudrois ? oui, parbleu, Monſeigneur.
Marché fut fait : or voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable, & lui baiſant la grife.
Le farfadet d'un air de Sénateur,
Lui met au chef une triple couronne.
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez ſa faveur.
Or Papegais, voilà l'unique ſource
De tous vos biens, comme ſçavez ; & pour ce
Que le ſaint Pere avoit en ce tracas
Baiſé l'argot de Meſſer Satanas,
Ce fut depuis choſe à Rome ordinaire
Que l'on baiſât la mule du ſaint Pere.
Que s'il avient que ces petits Vers-ci
Paſſent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

## LE LIT D'HOSTELLERIE.

Toutes les fois qu'une Dame passoit
Par certain Bourg, elle occupoit
Certaine chambre en une Hôtellerie.
Un soir en arrivant, son Hôtesse la prie,
Pour cette seule nuit, de vouloir bien changer.
Pourquoi, lui répondit la Dame un peu surprise?
Faut-il ainsi me déranger?
C'est qu'un Gentilhomme l'a prise,
Dit l'Hôtesse: prenez la chambre d'à côté;
Les meubles en sont à la mode;
Et d'ailleurs elle est plus commode;
Non, dit l'autre, gardez votre commodité:
Je veux ma chambre d'ordinaire.
Mais, dit l'Hôtesse, comment faire?
Si c'étoit seulement un simple Messager,
Je le ferois bien déloger;
Mais c'est un Noble à triple étage.
La Dame dit: que de langage!
J'y vais moi-même, & l'on verra
Qui de nous deux découchera;
Et, sans attendre davantage,
Elle courut jusqu'à l'appartement,
Et dit au Cavalier, sans autre compliment:
Monsieur, il faut changer de gîte;
Cette chambre est à moi, délogez au plus vîte.
A vous, dit le Seigneur? Je ne crois pas cela.
La chambre d'une Hôtellerie
Est au premier venu, Madame; m'y voilà:
Très-humble serviteur à votre seigneurie.
La Dame dit; j'y coucherai:
Le Cavalier; j'y dormirai.
La Dame dit: Manon, apportez ma cassette,
Et mettez vîte ma toilette.

Le Seigneur dit à son valet :
Apportez vîte mon bonnet.
Manon, faites la couverture....
Picard, allez la faire aussi.
Et tandis que le gars avec la créature
Préparoit toute chose ainsi,
On auroit vu le Maître & la Maîtresse
Faire paroître leur adresse
A se deshabiller le plus diligemment.
La Dame fut dans la ruelle
S'emparer du lit vîtement ;
Le Cavalier, aussi prompt qu'elle,
S'empara bientôt du devant.
Ainsi finit cette querelle,
Et ce qui les rendoit de mortels ennemis,
Les rendit bien-tôt bons amis.
Est-ce tout ? Non. Le Gars avec la Chambriere,
(Comme on dit de tout tems : tel maître, tel valet,)
Disputerent tous deux le lit du cabinet,
Et firent leur accord de la même maniere.

## LE TABLEAU DE LA TOUSSAINT.

UN certain Peintre habile dans son art,
Mais fainéant, chose fort ordinaire,
A des Nonnains fit un tour fort gaillard.
Le drôle avoit entrepris de leur faire
Un grand Tableau de la gloire des Saints.
Le marché fait, il prend l'argent d'avance :
Peu lui dura. Mesdames les Nonnains,
Croyant avoir un Tableau d'importance,
Le terme échu, s'informent du Tableau.
Il ne faut plus que trois coups de pinceau,
Dit le galant d'une mine assurée :
C'est fait ce soir, je vous le rends demain.
A peine étoit la toile préparée.

Or que fait-il ? D'un caprice ſoudain
Il leur traça.... Devinez, je vous prie....
Vous l'entendez, ſans que l'on vous le die.
Le matin donc..... Eh ! bien, notre Tableau ?
De ma vie onc je n'en fis de plus beau,
Répond le Peintre. On s'approche, on s'empreſſe.
Voyez, dit-il, tout en le retournant,
Pour des Nonains l'aſpect eſt ſurprenant,
Le rouge en monte au viſage à l'Abbeſſe.
Sœur Béatrix, Sœur Claude, à qui mieux mieux,
Ouvrent les doigts pour ſe cacher les yeux ;
Les autres Sœurs font quelqu'autre fineſſe.
Nulle n'eſt-là qui très-bien ne connoiſſe
De la figure & le nom & les traits,
Ou qui du moins ne s'en doute à peu près.
Toutes pourtant demandent, qu'eſt-ce, qu'eſt-ce ?
C'eſt, dit le Peintre, un Tableau fait exprès
Pour la Touſſaint. Comprenez le myſtere ;
Si j'avois pu renfermer tous les Saints
Dans cet eſpace, ils y ſeroient tous peints ;
Ne l'ayant pu, je vous ai peint leur pere.

## LE VOLEUR EXEMPT DE RESTITUER.

UN jour, en vrai filou, me tenant près d'Iris,
Je ſçus lui dérober un regard, un ſouris.
Au regard ſuccéda baiſer, tendre careſſe.
A la fin plus hardi, toujours uſant d'adreſſe,
J'emportai ſans façon, malgré tous ſes efforts,
Le tréſor le plus cher des amoureux tréſors,
Tréſor que chaque Iris voudroit garder & rendre,
Et qu'un Voleur qui plaît ſçait toujours trop bien prendre,
Mon Iris toute en pleurs voulut me donner tort ;
Mais prenant le parti de céder au plus fort :
Ah ! dit-elle, fripon, vois combien je ſuis bonne !
Le bien que tu m'as pris, va-t-en, je te le donne.

## L'AGONISANT.

UN Agonisant effrayé
Etoit au désespoir de ses fautes premieres,
Et dans son cerveau dévoyé,
Croyoit voir de l'Enfer les bouillantes chaudieres.
En vain un Confesseur payé
Lui donnoit quelques espérances;
Au souvenir de ses offenses,
Du livre des Elus il se croyoit rayé.
Enfin de ses cris lamentables
Le Prêtre aussi las qu'étourdi,
Lui dit: Mon cher enfant, Dieu veut être obéi;
Et si c'est son plaisir que vous alliez aux Diables,
Il faudra bien prendre votre parti.

## LA SENTINELLE.

CErtaine nuit d'hiver, malgré le mauvais tems,
Un soldat la devoit passer en sentinelle:
D'un pareil poste il n'étoit pas content,
Et Maudissoit la fortune cruelle
Qui lui faisoit souffrir la faim, le froid, le vent.
Or, voulant terminer cette triste aventure,
Il entre dans une maison;
Il y mange, il s'y chauffe, & croit qu'il a raison,
D'avoir si sagement évité la froidure.
En buvant plus d'un coup il s'en applaudissoit.
Son Officier, qui lors faisoit sa ronde,
Vint à passer par cet endroit;
De ne l'y pas trouver sa peine est sans seconde.
Il le cherche, il l'appelle, & le soldat revient.
Je pourrois te tuer, dit-il, tu le sçais bien;

Mais quelques coups ne me coûteront rien,
Car tu ne fais ton devoir rien qui vaille.
Eſt-ce en buvant, maraut, qu'on fait le guet?
Si cette nuit notre ennemi venoit?
L'ennemi! reprit-il; bon! par le tems qu'il fait,
Où Diable voulez-vous qu'il aille?

## LE POIRIER.

IL eſt des naturels rétifs,
Qui ne ſont bons à rien, à quoi qu'on les expoſe,
Et qu'il vaut mieux laiſſer oiſifs,
Que de les mettre à quelque choſe.
Certain Sculpteur, médiocre ouvrier
D'une fort médiocre Ville,
Ayant dans ſon jardin un aſſez beau Poirier,
Mais éternellement ſtérile,
Le fit couper, puis le ſculpta,
Puis fit un Saint qu'on acheta
Pour une Egliſe de Village.
Or comme à le placer il faiſoit ſon effort,
Il lui tomba ſur le viſage,
Et le renverſa preſque mort.
Il fut plus d'un quart-d'heure auſſi froid que du marbre.
Enfin d'un ton de voix languiſſant & contraint:
Traître, dit-il, tu n'as jamais été bon arbre;
Tu ne ſeras jamais bon Saint.

## LE BATEUR DE BUISSON.

AH! qu'une femme eſt effrénée,
Lorſqu'à trente ans elle eſt ornée
De tout ce qu'on nomme agrément,
Et que la chaude deſtinée

L'a de bonne heure abandonnée
Aux feux de ſon tempérament ;
Lorſque chaque mois de l'année,
Voit & naiſſante & terminée
La ſcene d'un nouvel Amant,
Et que battue ou chanſonnée,
Elle n'eſt pas plus étonnée,
Ni moins ſujette au changement ;
Lorſqu'à l'abri de l'hymenée
D'une fougue déſordonnée
Elle cede à l'emportement,
Et qu'elle eſt aſſez rafinée
Pour trouver, quoique fort gênée,
Le lieu commode & le moment ;
Lorſque ſa maiſon fortunée
Lui paroît encor trop bornée
Pour fournir au déréglement ;
Et qu'enfin la volage eſt née
Pour être en tout paſſionnée,
Sans eſprit & ſans jugement !
Voilà le portrait d'une telle,
Dira-t-on d'abord. Oui, c'eſt-elle :
Il n'eſt perſonne en la Cité
Qui n'y reconnoiſſe la Belle,
Dont j'ai fort ſottement été
L'Amant ou plutôt le Jodelle ;
Mais elle m'a tant maltraité
L'ingrate & perfide femelle,
Qu'enfin, Dieu merci, l'ai quitté.
Or, dans la longue Kirielle
Des tours que m'a fait la Donzelle,
Un mérite d'être conté.
Ecoutez l'hiſtoire fidelle
D'une inſigne infidélité.

A deux pas de la Ville, eſt une maiſonnette,
Où d'un nouveau Couvent la gentille Nonnette
Va ſouvent s'égarer avec ſon Confeſſeur.
Une Dame y fut voir ſa ſœur,

Et m'y mena ; pendant la promenade
Je jette une envieuſe œillade
Vers des boulingrins écartés,
Couverts d'arbres exprès plantés,
Et garnis d'une paliſſade.
Qu'un doux baiſer à la paſſade ;
Penſai-je alors, ſeroit délicieux
Sur ces gazons religieux !
La nouveauté me perſuade
Qu'une tendre & vive accollade
S'y feroit infiniment mieux,
Que ſur un beau lit de parade.
Dans ce tems-là j'étois amoureux fou,
Et mon Iris ſembloit m'aimer de même ;
C'étoit à qui trouveroit ou
Nous marquer notre amour extrême.
Mignonne, lui dis-je, ce ſoir
Le beau petit, le friand repoſoir
Que j'ai trouvé ! La malepeſte !
Tu m'y donnerois bien mon reſte.
Où cela donc ? En tel endroit :
Quand tu voudras, nous irons.... Soit.
Tâchez d'avoir les clefs, je ſerai toute prête.
Lundi, par exemple, c'eſt Fête ;
La Communauté ne ſort point,
Et tout ſe trouveroit à point,
Si le bon-homme alloit à la campagne.
C'eſt le diable, eſſayons. Champagne,
Ecoute-moi : Monſieur va revenir ;
Dis-lui que deux Marchands ſont venus l'avertir
Qu'ils partoient cette après-dînée,
Pour acheter des vins qu'ils prendroient leur tournée
Du côté de ſa terre, & qu'ils ſont fort preſſés.
Entends-tu bien ? Madame, c'eſt aſſez.
Le mari vient qui gobe la nouvelle,
Et brûle déjà d'être aux champs.
Ma femme, as-tu vu les Marchands ?
Ils n'ont parlé qu'à moi, dit-elle.

Ils enlevent noble & commun ;
Il eſt bon d'avoir là quelqu'un
Pour leur ouvrir. Quelqu'un ! ah ! j'irai bien moi-même.....
Non, mon cher cœur ; la chaleur eſt extrême,
Tu te ferois malade, envoyons Poitevin...
C'eſt au Maître à vendre ſon vin ;
Un Valet pourroit-il conclure ?
Non, mon ami, je t'en conjure,
Tu ne te portes pas trop bien.
J'aimerois mieux qu'on le donnât pour rien,
Qu'il t'arrivât la moindre choſe...
Eh ! quoi ! partir matin, faire une longue pauſe ;
On arrive frais & gaillard.
Dès le ſoir, s'il n'eſt point trop tard,
Je tâcherai de joindre ces deux braves ;
Je les menerai dans mes caves,
Et pour le peu qu'on m'en diſe un bon mot,
De tout mon vin je ne ferai qu'un lot.
Cours donc, puiſque tu l'as en tête.
O le gros laid ! le mal-honnête,
Qui me laiſſera ſeule ! ah ! tu ſeras dix ans !
Nenni dà ; deux heures de tems
Suffiſent pour finir l'affaire ;
Après quoi, vogue la galere ;
Je remonte à cheval. Autre excès : mon amour,
Repoſe-toi du moins un jour.
A ta ſanté céde l'impatience
Que j'ai de te voir de retour.
Juſqu'à Mardi je fixe ton ſéjour ;
Promets-moi cette complaiſance ;
Mets-là ta main ; allons, il eſt tems de ſouper.
J'étois préſent, joyeux, & je comptois duper
Le vieux nigaud qui croit que ſa femme l'adore.
On ſert, on ſoupe, on ſe couche, on s'endort
Et l'on ſe leve avec l'aurore.
Adieu, ma fille, adieu ; baiſe-moi donc encore.
Enfin le Jaloux prend l'eſſort
Il eſt parti ; le long de la journée,

Je m'intrigue, & fais tant que la clef m'eſt donnée.
Je la porte à ma Reine, & maint projet badin
Se renouvelle en parlant du jardin,
Chaque inſtant de retard nous duroit une année ;
Mais autre embarras que voici !
Un cheval eſt malade, & le Cocher auſſi.
Cherchons vîte un Carroſſe ; une mienne Parente
Promet le ſien, & m'ôte de ſouci.
Au lieu d'un j'en trouverois trente,
Quand il s'agit de ces affaires-ci.
Nous étions prêts ; l'attente la plus vive
Suſpendoit le diſcours, quand l'équipage arrive.
Nous nous donnions le bras ; plus contens que des Rois ;
Et l'aidant à monter, ma main expéditive
Fit plus d'une choſe à la fois
Qu'il n'eſt beſoin que je décrive.
Aſſis à côté d'elle, hélas ! je veux hauſſer
Une glace incommode, & je fais renverſer,
En me tournant, ſa pleine tabatiere.
Nous n'en pumes pas ramaſſer
De quoi fournir la promenade entiere.
Je courus la remplir, & je ne fis qu'un ſaut
Juſques chez moi. De retour auſſi-tôt,
O rage ! ô déſeſpoir ! ô rencontre ennemie !
N'ai-je donc tant aimé que pour cette infamie !
O Ciel ! Mais à quoi bon des regrets ſuperflus ;
Diſons tout : en un mot, je ne la trouvai plus.
Certain grand Cavalier, qu'un arrêt formidable
Devoit deux mois après condamner à la mort,
Fuyant de loin ſon triſte ſort,
Rendit le mien encor plus déplorable ;
Et ſon peu de ſéjour me cauſa plus de tort,
Que n'en fit à ſon nom l'action déteſtable
Qui lui faiſoit chercher un port.
Or, de grace, remarquez comme
J'en vais parler avec ſincérité.
Celui qui profita du Carroſſe arrêté,
Je le confeſſe, eſt un bel homme ;

Son teint frais feroit honte au fard,
Et pour le chant il vaut un Thevenard.
Bref, de mes propres mains il recevroit la pomme,
Aux jambes près, qui, comme deux bâtons,
N'ont point ce qu'une Dame appelle des tetons;
D'ailleurs un franc escroc, un lâche, un Petit-Maître,
De fort bonne maison, mais indigne d'en être;
J'ajoute, qui pis est, que l'œil le moins rusé
Doit voir facilement que c'est un homme usé.
L'ingrate néanmoins, par un goût ridicule,
Préféra le bel air à la force d'Hercule,
Et crut, parce qu'il chante avec vivacité,
Qu'il montreroit en tout la même activité.
Va, perfide, achever ton infâme manœuvre;
De l'infidélité couronne le chef-d'œuvre.
Je retourne chez-moi; des juremens affreux
Au profond des enfers les envoient tous deux.
Les termes les plus durs, que la colere inspire,
Se presentent en foule, & ne peuvent suffire.
Je jette son tabac, je couvre son portrait.
Mais pourquoi, direz-vous, d'une main vengeresse
De cette exécrable Maîtresse,
Ne biffates-vous pas jusques au moindre trait?
Pourquoi ne pas casser la tabatiere même?
Pourquoi suis-je aveuglé, quand j'aime?
D'où vient que malgré ma fureur,
Je ne l'accusois point de l'aveu de mon cœur?
Il faut, disois-je, au moins l'attendre:
Mille baisers reçus plaidant en sa faveur,
Me reprochoient ma panique terreur.
Quoique je la sçusse trop tendre,
Pour ne pas se laisser surprendre
A la beauté du tentateur,
L'Amour m'empêchoit de comprendre
La vérité de mon malheur.
Mais je connus bien mon erreur,
Lorsque le soir, étant à l'assemblée,
La Coquette arriva triomphante, étalée,

Tenant par la main ſon Acteur.
Je vis d'abord deux levres ſeches,
Dont la langue avoit ſoin de rafraîchir l'ardeur;
Ses yeux mouillés jettoient un reſte de flammeches;
Mais c'étoient d'inutiles fleches,
Tant paroiſſoit las ſon vainqueur.
De la coëffure chiffonnée
Elle avoit oublié de cacher la verdeur,
Et de la tête aux pieds elle étoit gazonnée.
Ma colere redouble à ce cruel aſpect,
Et j'allois manquer de reſpect
Par un éclat, lorſque vers moi tournée,
Elle me dit: voudrois-tu te fâcher?
Tu me fais la mine, il me ſemble,
Et ne daignes pas m'approcher?
Demain nous compterons enſemble.
Va-t-en là-bas donner quelque choſe au Cocher;
Qu'il n'ait rien à nous reprocher.
Hébêté que j'étois! je l'avoue à ma honte!
Je lui portai cent ſols, & vîte je remonte
L'aſſurer qu'il étoit content.
Après m'en avoir fait autant,
Plus de trente fois, de bon compte,
En diverſes façons, s'entend.
Enfin cette folle tendreſſe
Qu'elle rappelloit à l'inſtant
Par une merveilleuſe adreſſe,
S'eſt changée à jamais dans un mépris conſtant.
J'ai banni de mon cœur cette indigne Maîtreſſe;
Et ſi pour lors je n'ai dit mot,
Aux dépens de tous deux je répete ſans ceſſe:
O la Catin! ô le grand ſot!

## L'ART DÉPLACÉ.

UN jour à certaine Commere
Alix, en montrant sa maison
Disoit : vous le voyez, ma chere ;
Tout seroit de bonne façon,
Sans l'escalier que le Maçon
A fait trop roide, dont j'enrage.
N'êtes-vous pas de mon avis ?
Oui, dit l'autre : & c'est grand dommage
Que ce Maçon n'ait fait des V...

## LE REPROCHE PATERNEL.

LE grand Colin conduisoit une nuit
Devers sa chambre une garce dodue,
Quand tout d'un coup son pere oyant du bruit,
Accourt : Colin se sauve emmi la rue.
Donc le barbon sur le tendron se rue,
Si qu'il en prend plus que sa bonne part.
Le lendemain le suranné paillard
Tança son fils, & lui fit laide chere.
Le train, dit-il, que tu menes, pendard,
Fera bientôt mourir ton pauvre pere.

## LE SOLDAT JUSTIFIÉ.

LE Sergent d'un vieux Régiment
Alla trouver son Capitaine,
Et lui vint dire brusquement ;

Ce Soldat que je vous amene,
A mort doit être condamné.
Qu'a-t-il donc commis..... ? Ah ! l'infâme.
Sans miſéricorde eſt damné.
Tous les jours un Ane eſt ſa femme.
Double chien ! répond l'Officier,
Marche vîte au Conſeil de guerre ;
On te fera ſupplicier,
Et petter au feu comme un verre.
Le fait eſt faux, dit l'Accuſé ;
Voici ma preuve..... on doit en croire.....
Mon cher, je ſuis déſabuſé :
Va-t-en ; tiens, voilà de quoi boire.

## LA TÉMÉRITÉ CONFONDUE.

TOujours galant & téméraire,
Le Commandant de Caumartin,
Quoiqu'il fût preſqu'octogénaire,
Avoit encor l'eſprit mutin.
Seul la nuit dans ſon équipage
Avec une Dame il étoit,
Qui ſur ſa main preſte & peu ſage
Aucun reproche n'objectoit.
Ne la voyant point courroucée,
Il lui dit : belle Dame, eh ! quoi !
Vous n'êtes point embarraſſée ? ....
Eh ! point du tout.... Je le ſuis, moi.

## LA VANITÉ DISCRETTE. *

DE ſa Maiſon Ergaſte adorateur,
Paſſoit ſon tems à louer ſes ouvrages.
De tout ceci c'eſt moi qui ſuis l'auteur;
Cours, Bâtimens, Jardins, Vergers, Bocages.
Par préférence il faiſoit admirer
Le long canal d'une eau verte & dormante,
Dont la Grenouille ayant ſçu s'emparer
Y fatiguoit de ſa voix glapiſſante.
Un fin Railleur lui dit: remarquez-vous
Que la Grenouille ici dans ſon empire,
Produit des ſons plus touchans & plus doux?
Je le ſçais bien: mais je n'oſois le dire.

* Ce Conte eſt une aventure véritable arrivée à un Conſeiller d'Etat. Le Railleur étoit feu M. D'Angevilliers, Miniſtre de la Guerre.

## LA MÉPRISE.

UN Franc-Comtois, un Florentin, un Suiſſe,
Au cabaret ſe trouvant un peu gris,
Vouloient gîter; tous les lits étoient pris.
N'en reſtoit qu'un que par tiers on diviſe.
Au beau milieu le Suiſſe s'endormit;
Par le Comtois la ruelle fut priſe,
Et poliment le Florentin ſe mit
A l'autre bord. Or la nuit il arrive,
Par cas fortuit, que le Suiſſe pouſſé
Alloit jetter ſon voiſin hors de rive.
Tenez-vous donc, je ſuis par trop preſſé....
Parlez plus bas: ce drôle-ci s'enflamme,
Et tout rêvant va ſon petit chemin.
Que vous & moi nous en rirons demain!
Le bon Toſcan croit le mettre à ſa femme.

## L'INFAME.

D'Un Curé la Sœur prude & sage,
Qui seule avoit soin du ménage,
De cochon voulant un quartier,
S'en alla chez un Chaircuitier.
Elle jette un œil équivoque
Sur un Cervelas qui la choque ;
Voit si personne ne la voit,
Et le touche du bout du doigt.
Voilà sa pudeur en allarmes ;
Mais le Cervelas a des charmes
Qui séduisent son appétit.
Je voudrois qu'il fût plus petit,
Se disoit-elle en elle-même ;
Car j'aurois une honte extrême,
Si je marchandois ce gros-là.
Comment accommoder cela ?
De plus près encor elle approche,
Tire son mouchoir de sa poche,
Et le saisit par le milieu ;
Puis tournant la tête : ah ! mon Dieu !
Je tremble jusqu'au fond de l'ame ;
Combien vendez-vous cet infâme ?

## L'EXPLICATION DU GROS MOT F.....

UN Jésuite Allemand fit un Dictionnaire
Moitié François, moitié Langue Vulgaire.
Depuis long-tems il tourmentoit son chef,
Pour masquer le gros Mot commençant par une F ;
Lorsqu'enfin, pour sortir d'affaire,
En Latin seul il l'exprima.
*Est interjectio*, dit le Révérend Pere,
*Apud Gallos elegantissima.*

IL

## IL N'Y A QU'HEUR & MALHEUR.

SOus figure d'heureux préſage,
Riom, bien partagé d'ailleurs,
Avoit grande part aux faveurs
D'une Dame de haut parage;
Il en acquit un Régiment,
Suivi d'un Cortége de Prince.
Voilà qu'il quitte la Province,
Et va dans ſon Gouvernement.
Un Gaſcon doucement l'aborde,
Lui diſant: ne pourrois-je pas
Voir ce qui fait tant de fracas?
Oui, volontiers je vous l'accorde.
Le Couſis lui répart ſoudain:
Tout eſt haſard dans cette vie.
Voyez un peu, je vous en prie,
Avec lequel je meurs de faim!

## LA CULOTTE

*De Monſieur* H.....

JE perdrois plutôt mon Bonnet,
Dit-on par fois, mais ſans effet,
Pour exprimer certaine affaire
Qui tient au cœur & qu'on veut faire.
Admirez donc la noble ardeur
De notre grand Inquiſiteur,
Lequel perdit ſes haut-de-Chauſſes:
Je tiens l'hiſtoire des moins fauſſes.
Au ſucceſſeur de d'Ombreval
On donne avis qu'en ſa Valiſe
Tel homme montant à cheval,

Pendant la nuit, à telle Egliſe,
Doit apporter certains écrits
Que l'on ſçait bien être proſcrits.
Bon; ce ſont enfin nos *Nouvelles*,
Dit auſſi-tôt le Magiſtrat;
Qu'on ſaiſiſſe le ſcélérat,
Et qu'on me l'amene avec elles.
Depuis trois ans que dans Paris
Je prends des Rats pour des Souris,
On gloſe, on me pique, on me raille.
Je vois que, juſqu'à la canaille,
Chacun s'en mêle & s'applaudit
De voir balancer mon crédit.
Voici le moment favorable
Qui va me rendre reſpectable.
A la Cour on m'applaudira;
Le Clergé me célébrera;
Je ſerai craint des Janſéniſtes,
Aimé, cheri des Moliniſtes;
Rome me canoniſera,
Le Jéſuite m'adorera.
L'heureuſe nuit que l'on m'annonce!
Nuit préférable au plus grand jour!
Nuit pour laquelle je renonce
Même aux doux plaiſirs de l'Amour!
Enivré de cette merveille,
Et content de ſon heureux ſort,
Le Magiſtrat ſe couche & dort,
En attendant qu'on le réveille.
Secondant ſes intentions,
Du ſommeil le Dieu ſecourable,
Repaît ſon ame infatigable
Des plus belles illuſions.
Il voit les papiers, les viſite,
Et du haut de ſon tribunal
Il condamne & ſe félicite
De ce qu'il a fait bien ou mal.
Mais l'Exempt qui tient ſa capture,

Tirant rideaux & couverture,
Annonce le joyeux moment
Qui va faire le dénouement :
Disparoissez, trompeuse image,
Vous n'êtes qu'inutilité :
Voici de la réalité.
Morphée, allons, pliez bagage.
L'Inquisiteur bien satisfait,
Et croyant son bonheur parfait,
Leve négligemment la tête ;
Et pour se faire entiere fête,
Pendant qu'il se frotte les yeux,
Avant que d'être sérieux,
Il voit son homme, il l'examine,
Il glose, il ricane, il badine ;
Comme un matou, petit ou gros,
Souvent, pour exprimer sa joie,
Se divertit avec sa proie,
Avant de lui croquer les os.
Enfin cédant à l'espérance
Qu'il a de voir incessamment
Le fruit de son empressement
Et le prix de sa vigilance :
Votre nom, & que faites-vous ?
Que portez-vous en cette malle,
Dit-il à ce visage pâle ?
De par le Roi, dites-le nous ?
De Monsieur le Marquis mon Maître,
Mon Seigneur, je suis le valet ;
Je lui porte un habit complet
A la Cour..... Ah ! vous mentez, traître,
Répond le rusé Magistrat ;
Comme vous je sçais plus d'un rôle,
Et vous avez, Monsieur le drôle,
Bien d'autres viandes pour mon chat.
Qu'on visite cette Valise
Tout-à-l'heure près de mon lit ;
Nous verrons bientôt mine grise.

Auſſi-tôt fait qu'auſſi-tôt dit.
On étale piece par piece
Auprès du lit, ſur un fauteuil,
L'habit complet, l'habit de deuil;
Mais de plus, rien d'une autre eſpece.
On retourne, (que peut-on plus,
Pour rendre la choſe plus ſûre?)
Et la Valiſe & ſa doublure;
Mais tous ces ſoins ſont ſuperflus.
Après la malle, on fouille l'homme;
Mais c'eſt toujours tout ainſi comme.
On fouille même le cheval;
Rien ne ſe trouve: ô coup fatal!
Après cette exacte recherche,
Rien ne paroît de ce qu'on cherche;
Et du Magiſtrat étonné
On voit d'un pied croître le né.
Cet homme eſt pourtant bien le nôtre:
Poil noir..... Non, ce n'eſt point un autre.
Teint jaune comme du ſouci.....
Voilà ſa mine pâle & blême.....
De petits yeux..... Certes c'eſt lui....
Nez aquilain..... C'eſt bien lui-même.
Un cheval tirant ſur le roux.....
Aſſurément, Monſieur, c'eſt vous.
Vous avez pieces d'écriture
Proſcrites par mainte cenſure;
Au moins devez-vous les avoir,
Et par mon chef je veux les voir.
Je ne ſçais ce qu'on me propoſe,
Monſeigneur, répond le captif,
Et vous me feriez brûler vif
Que vous n'auriez pas autre choſe.
Le Juge alors tout interdit,
Se tait, rêve, rougit, pâlit,
Et puis enfin: pour tout conclure,
Allez, vous & votre monture,
Allez en paix; on s'eſt mépris;

Je ſuis fâché qu'on vous ait pris.
Sous un large rideau qu'il tire,
Il cache auſſi-tôt ſon dépit,
Et notre valet, ſans rien dire,
Juſqu'au bout ſa malle remplit;
Et loin d'oublier la Culotte,
Je ne ſçais par quelle marotte
Celle au Robin il emporta
Pour la neuve qui lui reſta.
Beaucoup plutôt que de coutume,
Ne pouvant du tout ſommeiller,
Le Magiſtrat quitte la plume,
Et fait frime de s'habiller.
Mais bientôt la Culotte noire,
Qui fait le beau de notre hiſtoire,
Trop petite pour ſon gros cu,
Le fait crier: je ſuis perdu!
Ciel! que la triſteſſe & la peine
Affligent la Nature humaine!
Hier au ſoir je n'avois rien.....
Ah! je me meurs, je le ſens bien.
Diſant ces mots, il ſe recouche
A demi mort comme une ſouche,
Et ſon valet tout étonné,
Ayant tout bien examiné,
Au pauvre Sire qui ſe pâme,
Dit: Monſieur, retenez votre ame,
Et pour un inſtant m'écoutez:
Vos feſſes n'ont aucune enflure;
Mais ſeulement leur couverture
N'eſt pas celle que vous portez.
De trois doigts elle eſt trop étroite,
Et je gagerois ma main droite
Que le coquin de cette nuit
Aura mis, pour vous faire peine,
Votre Culotte pour la ſienne,
Dans la Valiſe qui le ſuit.
Ah! répond-il, quelle préſence!

Tu dis vrai ; je me ſens bien mieux ;
Je ſuis guéri, graces aux Dieux ;
Mais de ceci j'aurai vengeance.
Allons, qu'on faſſe diligence
Pour ravoir ce que l'on m'a pris.
Il n'eſt diligence qui tienne,
Et l'auteur de cette fredaine
Eſt déjà bien loin de Paris.
Mais ſon Maître inſtruit de l'affaire,
Et ſe voyant dépoſitaire
D'une Culotte de grand nom,
Lui porta reſpect tout de bon.
Il craignit, en fouillant les poches,
D'y trouver quelqu'ordre ſecret,
Du Miniſtre ou du Cabinet,
Et d'avoir plus que des reproches.
Ainſi tout mûrement peſe,
Le Marquis va d'un air aiſé,
Chargé du dépôt reſpectable,
Le Marquis va, dis-je, ſoudain
Chez le Miniſtre vénérable,
Le lui remettre en propre main.
Si par malheur ſon Eminence
S'aviſe de le retenir,
M. H..... pourra mourir
Ou de honte ou d'impatience.
Meſſieurs de l'Ordre Calotin,
Qui corrigez le ſort malin,
Retrouvez la vieille Culotte ;
Ou bien, s'il n'y faut plus ſonger,
Du moins, pour l'en dédommager,
Donnez-lui nouvelle Calotte.

## LA FEMME ATTENTIVE.

UN gros Manant maltraitoit fort sa femme.
Après souper, la pauvrette ayant peur
Qu'il n'achevât de lui chanter sa gamme,
Courut d'abord au pacificateur,
Et se coucha. L'homme d'humeur fournoise
Restoit assis sur un banc près du feu,
Tout en chemise, & d'appaiser la noise
Par un baiser, s'embarrassoit fort peu.
Survint un chat qui, comme une furie,
S'alloit jetter sur un mets délicat.
L'épouse au guet par charité s'écrie :
Batteur de femme, eh ! prends donc garde au chat.

## LE DROIT ÉTROIT & LE DROIT COMMUN.

UN Conseiller, d'être tout seul à table,
S'ennuyoit fort : il dit, marions-nous.
N'est-il pas tems ? L'épouse sociable
Fait de nos jours le plaisir le plus doux.
Une Matrone, habile en attelage,
Lui proposa fille avec un gros bien.
Siecle maudit ! C'est aujourd'hui l'usage :
Le bien fait tout, sans lui l'on ne fait rien.
Ni la beauté, ni l'esprit dans icelle
Ne brilloient pas, mais c'est peu que cela :
Tous ces défauts parurent bagatelle
Au Magistrat que l'argent aveugla.
Peut-être aussi qu'il prit pour modestie
Son peu d'esprit & son air hébété,
Et que d'ailleurs d'une seule partie
De tout son corps il fut assez tenté.

Car, il eſt vrai, la petite nabotte
Avoit de ronds, de blancs, de beaux tetons;
Et fine étoit la Maman Huguenotte.
Chambre elle avoit, où jamais qu'à tâtons
Le jour n'entroit. Dans l'appartement ſombre,
Il fut frappé de ce bel embonpoint.
Pour le viſage, à la faveur de l'ombre,
En le voyant, il ne le voyoit point:
Mais il crut voir; content en fut notre homme:
Cela ſuffit. Le voilà donc épris
De ſes appas, & pour ſa double pomme
Elle reçut celle de ſon Pâris.
Parens d'accord, contrat ſigné, Notaire,
Papa, Maman & tout ce qui s'enſuit,
Gaillardement, pour terminer l'affaire,
Vers leur Curé ſe rendirent la nuit.
Aux pieds du Prêtre arrive notre Vierge
Dûment voilée, & confite en pudeur;
Dévotement elle empoigna le cierge,
Préſage ſûr de ſon prochain bonheur.
Pour les conjoints & pour la parentelle,
Sermon ſe fit, & le grand *Oui* lâché:
Vîte au logis, & qu'on la dépucelle,
Dit le Paſteur. Or, qui fut arraché
Par le mari, qui trouva nappe miſe?
Ce fut le voile. Eh! dites-moi comment
L'époux eût pu la ſervir à ſa guiſe,
Si l'épouſée eût cet accoûtrement
Toujours gardé. Mais las! quelle ſurpriſe!
Son petit bec étoit ſi reſſerré,
Qu'à g nde peine un noyau de ceriſe
Avec ſa queue y ſeroit-il entré.
Par-là morbleu! cria-t-il en colere,
Femme j'aurai qui ne ſçauroit manger?
Je n'en veux point, & qu'elle aille ſe faire.....
D'un tel hymen je veux me dégager
Dès aujourd'hui. L'Official eſt juſte
Et grand mangeur; il me délivrera

D'une percluſe, à table comme un buſte,
D'un bon morceau qui tâter ne pourra.
Tout doucement, répondit la Matrone :
Querelles ſont entre femme & mari
Qu'on ne doit point faire annoncer au Prône.
Si c'eſt un mal, il peut être guéri
Facilement, & j'en ſçais le remede.
Si d'un fuſeau le bout peut ſeulement
Trouver entrée, il lui ſervira d'aide
Pour aggrandir & faire adroitement
Aux plus gros mets une voie aſſez large.
Ledit fuſeau, ſoutenu d'un rouet,
S'introduira, commençant par la marge,
Juſques au fond, & ce plaiſant jouet,
Tournant, virant, opérera merveille.
De point en point tout fut exécuté ;
Mais par malheur le bec joignoit l'oreille,
Pour avoir mis le fuſeau de côté.
Le petit rond s'unit avec l'ovale,
Et de nature accrut ſi fort le don,
Qu'où n'auroit pu pénétrer une balle,
Entroit gaiement un boulet de canon.
Ventre-ſaint gris ! c'eſt un autre prodige
Qu'un ſi grand bec, dit l'époux courroucé.
Un gros gigot demanderoit : y ſuis-je ?
Si dans cet antre il ſe voyoit placé.
Du nouveau cas la ſotte enorgueillie,
D'un air railleur aux voiſines diſoit :
Oh ! je n'ai plus une bouche faillie.
Vous ſçavez bien qu'il ſe ſcandaliſoit,
Mon cher mari, de ma petite entrée,
Je vais gober les morceaux trois à trois.
Il n'eſt pour moi d'aſſez groſſe denrée ;
Membre de veau j'avale comme un pois.
Si l'on en rit, ſi l'on ſe moqua d'elle,
On peut penſer ; c'étoit un vrai plaiſir.
Mais lui voyant que la bouche nouvelle
Outre-paſſoit ſon amoureux deſir,

De ſon Evêque il veut avoir ſentence,
Pour expulſer un hôte ſi goulu.
Sur ce procès diverſement on penſe,
Et de pareil je n'en ai jamais lu.
Sur mon avis je ſuis toujours en garde :
Jugeons pourtant. Ces deux cas n'en font qu'un,
Séparez-les : le premier cas regarde
Le Droit étroit, l'autre le Droit commun.

# CHANSONS
## *DE M. L'ABBÉ*
# DE GRÉCOURT.

AIR : *Amis, nous faut faire une pause.*

Mis, restons long-tems à table :
La nuit est le tems de la paix.
Tout dort, le Juge, le procès,
Et le créancier redoutable.
Ah ! la suprême volupté
Est de renouveller chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de sa santé.

*

Amis, restons long-tems à table :
Il faut punir notre raison.
Tout le jour elle est de saison,
Et n'en est pas plus secourable :
Ah ! la suprême, &c.

*

Amis, restons long-tems à table ;
Le sommeil prend trop sur nos jours.
En veillant, on double le cours
D'une vie hélas ! peu durable.
Ah ! la suprême, &c.

*

Amis, restons long-tems à table :
La Bulle ne le défend point.
C'est peut-être dans ce seul point,
Que ce Décret est recevable.
Ah ! la suprême, &c.

## CHANSON.

AIR : *Je ſens un certain je ne ſçais quoi.*

SUr ton beau teint, ſur ton minois,
De Paphos la Déeſſe,
Verſoit la beauté, la jeuneſſe,
Tandis qu'Amour en tapinois
Formoit ton certain je ne ſçais qu'eſt-ce,
Formoit ton certain je ne ſçais quoi.

*

Du plus loin que je t'apperçois,
Mon aimable Maîtreſſe,
Tout rit, tout plaît, tout intéreſſe ;
Et même juſqu'au bout des doigts,
Je ſens un certain je ne ſçais qu'eſt-ce,
Je ſens un certain je ne ſçais quoi.

AIR : *Le plaiſir vous appelle, &c.*

SI ma Muſe badine
Vouloit ſans rideau,
D'une Meſſaline
Faire le tableau,
L'affreuſe Dorine
Seroit l'Héroïne
Du portrait nouveau.
Mais la femme d'Auguſte
Viendroit des Enfers
Me traiter d'injuſte,
Et brûler mes vers.
Biens, naiſſance, beauté,
Ces trois dons, diroit-elle,
Sont de mon côté :

Avec la Donzelle
Ne fais parallele
Qu'en lubricité.

## L'HOROSCOPE DE PERRETTE.

ECoutez, jeune Fillette,
Et donnez-moi votre main:
De ma ſcience ſecrette,
Vous verrez l'effet ſoudain.

*

Une humeur gaie & bouffonne,
Juſqu'à l'âge de ſix ans,
De votre Maman, Mignonne,
Fera les amuſemens.

*

Des Maîtres de toute eſpece
Vous entoureront alors;
Et l'on vous dira ſans ceſſe:
Droite, & les pieds en dehors.

*

A votre dixieme année
Viendra le ton ſérieux;
Et d'une fille bien née
Vous prendrez l'air tout au mieux.

*

On vous voit, on vous obſerve,
Chaque mot vous eſt compté:
C'eſt le tems de la réſerve,
Et du ſilence affecté.

*

Pour dédommager la perte
De votre langue en priſon,
Vous aurez l'oreille alerte,
Et des yeux de trahiſon.

Une vanité ſecrette
Vous cauſera des remords,
En parcourant en cachette
Votre joli petit corps.

*

Aux beautés de la Nature
Il faut des ajuſtemens,
Et le goût de la parure
Commencera pour long-tems.

*

De votre ignorance extrême
Vous troublerez le repos,
Vous demandant à vous-même :
Que font donc-là ces Moineaux ?

*

Sans rien connoître aux modeles,
Vous rougirez à l'aſpect
De deux tendres Tourterelles,
De deux Pigeons bec à bec.

*

Vous ferez à l'aventure
Mille ſyſtêmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

*

Enfin par les Chanſonnettes,
Les mots à demi couverts,
Les romans & les ſornettes,
Vous aurez les yeux ouverts.

*

Bien-tôt à la chere Mie
Vous direz en grand ſecret :
Ma Mere dans une envie,
A touché quelque Barbet.

*

Une plus grande nouvelle
Tout bas ſe diſtribuera ;
Que la jeune Demoiſelle
A quelque choſe déjà.

Oh! c'eſt ici que commence
L'âge des tendres ſoupirs,
Et je vois votre innocence
Former de ſecrets deſirs.

*

Lorſque vers le haut de l'arbre
Croîtront les pommes d'Amour;
Pour cueillir ces fruits de marbre,
Chacun vous fera la cour.

*

S'y prenant de bonne grace,
Et mépriſant vos refus,
Un Brunet aura l'audace
De gliſſer ſes doigts deſſus.

*

De votre main, avec force,
Vous lui donnerez un coup.
Mais ce coup eſt une amorce
Pour en attirer beaucoup.

*

Une careſſe haſardée
Vous faiſant perdre la voix,
Vous rappellera l'idée
De ces Pigeons d'autrefois.

*

Ah! je vois le téméraire
Tenter un autre larcin;
Et dans l'Iſle de Cythere
Il voudroit gliſſer la main.

*

Menaces, châtimens, larmes,
Ne vous ſerviront de rien;
Malgré toutes vos allarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.

*

Vous voilà brouillés enſemble,
Pour le moins un jour ou deux:

Mais un hasard vous rassemble,
Il aura l'air tout honteux.

*

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit;
Il ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.

*

S'il fait ensuite main basse,
Vous ne vous en plaindrez plus;
Après la premiere grace,
Reproches sont superflus.

*

Trottez de belle maniere,
Beaux sentimens, billets doux;
Un jour ne passera guere
Sans de petits rendez-vous.

*

Heureuse! s'il vous ménage,
Quand vous serez sans témoins;
Mais je vois votre Amant sage,
Lors même qu'il l'est le moins.

*

Que de projets de prudence
Pour n'être point décelés!
Mais deux Amans en presence
En vain sont dissimulés.

*

L'artifice & la tendresse
Reviendront au même point;
En vous regardant sans cesse,
Ou ne vous regardant point.

*

Qu'en dira le Pere Jacques,
Ce Directeur si dévot:
Comment ferez-vous à Pâques
Pour tourner autour du pot?

Une ruſe ſans pareille,
Otera ce poids ſi lourd;
Vous irez chercher l'oreille
D'un vieux Carme aveugle & ſourd.

*

D'une Mere trop farouche
Trompez le diſcernement;
Avec une œillade louche
On voit par-tout ſon Amant.

*

Dans la maiſon cette intrigue
Fera du charivari,
Et la parenté ſe ligue
Pour vous chercher un Mari.

*

On vous prône, on vous affiche,
D'Epouſeurs la troupe vient;
On choiſira le plus riche,
Sans ſçavoir s'il vous convient.

*

Perrette, dit votre Pere,
Monſieur vous offre ſa main;
Nous avons bruſqué l'affaire,
Vous l'épouſerez demain.

*

Alors vers la jeune Vierge
Le Galant doit s'avancer;
Et vous droite comme un cierge,
Serez d'un froid à glacer.

*

Vous recevrez tout de ſuite
Deux baiſers à fleur de peau;
Et de votre aveu tacite
Cette embraſſade eſt le ſceau.

*

Paroiſſez, boucles d'oreilles,
Bijoux charmans, montre d'or.
Voici le jour des merveilles,
Et demain peut-être encor.

Vous ſortirez de l'Egliſe
Vers une heure après minuit ;
Voici le tems de la criſe :
Enfin l'on vous met au lit.

*

Une main extravaguée
Galoppera vos appas.
Vous direz toute intriguée :
Monſieur, vous n'y penſez pas.

*

Enfin, s'il veut vous contraindre
A ſubir ſes tendres loix,
Avec art il faut vous plaindre,
Et crier à baſſe voix.

*

Juſqu'en pleine matinée
Continuera ſon ardeur :
Il vous a tant profanée
Qu'il vous ſçait déjà par cœur.

*

Le lendemain, ſur le compte
Il fera le fanfaron,
Et ſur tout ce qu'il raconte,
Vous ne direz oui ni non.

*

Sa tendreſſe tiendra ferme,
Et durera près d'un an ;
Vous la verrez à ſon terme,
Dès que vous ſerez Maman.

*

Il dira qu'il vous ménage,
Qu'il craint pour votre ſanté,
C'eſt l'excuſe d'un volage,
Qui veut de la nouveauté.

*

Pour rappeller l'infidelle,
Vous feindrez d'aimer auſſi :

La ruſe n'eſt pas nouvelle,
Et n'a jamais réuſſi.

*

Il gardera ſa Maîtreſſe,
Et l'Amant de ſon côté,
De votre feinte tendreſſe
Aura la réalité.

*

Bientôt dans le Domeſtique
Régnera l'air ſérieux;
De part & d'autre on s'applique
A qui trompera le mieux.

*

Un certain air d'indolence
S'emparera des eſprits:
Il mene à l'indifférence,
L'indifférence au mépris.

*

Dès que le mépris s'en mêle,
Les intrigues vont grand train;
Et chacun prend pêle-mêle
Ce qu'il trouve ſous ſa main.

*

Le mari prudent & ſage,
Sçaura tout ſans dire mot;
S'il vouloit faire tapage,
Il paſſeroit pour un ſot.

*

Malgré la galanterie,
Vous garderez les dehors;
Et votre coquetterie
Aura les plus fins reſſorts.

*

Mais la jeuneſſe vous quitte,
Et la tendreſſe eſt à bout;
Alors vous en ſerez quitte
Pour nier hardiment tout.

Votre aventure eſt finie ;
A votre Epoux déſormais
Tenez bonne compagnie :
Vous vivrez tous deux en paix.

*

Mais je vois, la malepeſte !
Qu'un Moine avare & ruſé
A belles mains prend le reſte
D'un cœur aux trois quarts uſé.

*

C'eſt le jeu qui vous occupe,
Il faut bien vous diſſiper :
A force d'être un peu dupe,
Vous apprendrez à duper.

*

Bref, vous deviendrez dévote,
C'eſt votre dernier écueil.
Ah ! ſous votre humble capote,
Que vous cacherez d'orgueil !

*

A ma ſcience étalée
La Fillette n'entend rien ;
Mais dans plus d'une aſſemblée
La grande la comprend bien.

---

## CHANSON.

AIR : *du Pere Coton.*

FAut-il boire, faut-il aimer ?
De bon cœur à tout je me livre.
Je me laiſſe aiſément charmer,
Tout vin, toute Beauté m'enivre.
L'homme difficile eſt un ſot :
Trouver tout bon, c'eſt le bon lot.

*

Le Champagne eſt mon favori,

Sa mouſſe me plaît dans un verre ;
Mais au défaut du Sillery,
Je m'accommode du Tonnerre.
L'homme difficile, &c.

*

Voulez-vous boire à petits coups ?
Eh ! bien, ſoyons long-tems à table.
Boire à grands traits vous ſemble doux :
Verſez-en dix, & je les ſable.
L'homme difficile, &c.

*

J'ai la même facilité
Pour tous les plaiſirs de la vie :
Je prends ce qui m'eſt préſenté,
C'eſt Fanchon, ſi ce n'eſt Sylvie.
L'homme difficile, &c.

*

Ami de la ſociété,
Aucun de ſes goûts ne m'offenſe.
Si j'aime la variété,
C'eſt l'effet de ma complaiſance.
L'homme difficile, &c.

*

Veut-on jouer : nommez le jeu ?
Baſſette, échets, piquet, quadrilles,
Le choix m'en importe fort peu ;
On me feroit jouer aux quilles.
L'homme difficile, &c.

*

Voulez-vous cauſer, diſputer ?
Vous pouvez choiſir la matiere.
Dieux & Rois ſont à reſpecter :
Liberté ſur le reſte entiere.
L'homme difficile, &c.

*

J'ai peu de bien, j'en ſuis content,
A moins je prendrois patience :
S'il m'en venoit trois fois autant,

Je me ferois à l'abondance.
L'homme difficile, &c.

*

Dans un seul cas il est permis
De se rendre plus difficile :
C'est dans le choix de ses amis ;
Mais ce choix fait, soyez facile.
L'homme difficile, &c.

---

## AUTRE.

AIR : *A la Baronne.*

CHerchez à plaire,
Et vous plairez certainement.
Belles, c'est votre unique affaire ;
De l'Amour c'est l'enseignement :
Cherchez à plaire.

*

Pour être belle,
Vénus a le fard inventé.
La recette en est naturelle ;
Il faut être par-tout *Frotté*,
Pour être belle.

*

Nul ne s'y frotte,
A conquérir la jeune Iris.
Vénus en a fait sa marotte ;
Mais elle dit même à son fils :
Nul ne s'y frotte.

---

## AUTRE.

AIR : *O Pierre.*

DAns ma quinzieme année
J'attendois un époux,
Et je me croyois née
Pour un sort assez doux.

O Pierre, ô Pierre,
J'étois morte ſans vous.

*

Et je me croyois née
Pour un ſort aſſez doux,
Quand de la Deſtinée
J'ai reſſenti les coups.
O Pierre, &c.

*

Quand de la Deſtinée
J'ai reſſenti les coups.
Mes Parens m'ont donnée
*A un* Vieillard jaloux.
O Pierre, &c.

*

Mes Parens m'ont donnée
*A un* Vieillard jaloux.
Il entend l'hymenée
Comme à ramer des Choux.
O Pierre, &c.

*

Il entend l'hymenée
Comme à ramer des Choux.
Sa tendreſſe eſt bornée
A flatter mes genoux.
O Pierre, &c.

*

Sa tendreſſe eſt bornée
A flatter mes genoux,
Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux.
O Pierre, &c.

*

Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux;
Et toute la nuitée
Je n'entends que ſa toux.
O Pierre, ô Pierre,
J'étois morte ſans vous.

## POT-POURRI

### POUR UNE JEUNE FILLE.

AIR : *Du Branle de Metz.*

MEs Amis veulent, pour rire
Que je diſe une Chanſon,
Où la ſévére Raiſon
Ne trouve rien à redire.
De Bacchus, de Cupidon
Je ne connois point l'empire ;
De Bacchus, de Cupidon
A peine je ſçais le nom.

*Refrain.*

Et ziſte, & zeſte, ah ! voyez donc
L'ignorance de ces filles !
Et ziſte, & zeſte, ah ! voyez donc
L'ignorance de Nanon !

AIR : *Verſe du Vin, l'Amour me bleſſe.*

Aucun des deux n'aura la gloire
De me ſéduire & me charmer ;
Je ſuis trop foible pour bien boire,
Mais non pas aſſez pour aimer.
Et ziſte, & zeſte, &c.

AIR : *Mignonne, ma mignonne.*

De peur que mon tendre Amant
Ne ſoit triomphant,
Je fuis, quand il vient diſant :
Ma petite mignonne.
Et ziſte, & zeſte, &c.

AIR :

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Ah ! j'aimerois tout comme l'Amour même,
Si je pouvois trouver un jeune Amant,
Qui vînt me dire : oui, ma Philis, je t'aime,
Pour le plaisir de t'aimer seulement.
Et ziste, & zeste, &c.

AIR : *La Jeune Isabelle, &c.*

Qu'un Amant volage
Donne de tourmens !
Qu'un autre peu sage
Cause d'accidens !
Le jaloux fait rage.
Je veux, si jamais
Un Amant m'engage,
Qu'il soit fait exprès.
Et ziste, & zeste, &c.

MÊME AIR.

Reine de Cythere,
Je t'en commande un,
Qui sçache me plaire,
Sans être importun ;
Qui ne me demande
Qu'un honnête accès,
Sur-tout qui m'entende,
Quand je lui dis : paix.
Et ziste, & zeste, &c.

## CHANSON.

CE n'est point ta charmante bouche.
Ni tes levres de corail,
Ni tes belles dents, dont l'émail
Si sensuellement me touche :

C'eſt ta langue qui fait ſi bien
Cela, ſans quoi l'amour n'eſt rien.
Pour mettre le comble à ma flamme,
Je te quitte des beautés
Dont les cœurs ſont enchantés :
Il ne faut pour me ravir l'ame,
Que ta langue, &c.

*

Qui fait qu'avec tant d'efficace
Je te parle, ſans parler,
Je te vois ſans regarder,
Et j'agis ſans ſortir de place ?
C'eſt ta langue, &c.

*

Qui toute la nuit pourroit plaire,
Toute la nuit contenter,
Et pour deviſe porter :
Plus on fait, & plus on veut faire ?
C'eſt ta langue, &c.

*

Quel eſt le vrai jeu de Cythere,
Ce jeu ſi rempli d'appas ?
Non, ma Philis, ce n'eſt pas
Tout ce que penſe le Vulgaire :
C'eſt ta langue, &c.

## AUTRE.

AIR : *Je renonce à ce Syſtême.*

QUi peut ſoulager mes peines ?
Qui peut m'apprendre comment
Eviter les mêmes chaînes
Dont j'ai ſerré mon Amant ?
Chere Raiſon, je t'implore,
Prends les armes, défends-moi :

Le beau Berger qui m'adore
N'a plus à craindre que toi.

Déjà mille inquiétudes
Me disent qu'il est absent,
Et mille épreuves plus rudes
Me disent qu'il est présent.
Chere Raison, &c.

Déjà sa main inquiette
Regarde comme un grand bien
D'arranger ma collerette,
Qu'il n'arrange jamais bien.
Chere Raison, &c.

Déjà tâtonnant mes poches,
Quand je veux le refuser,
Il renferme mes reproches
Sous le sceau d'un doux baiser.
Chere Raison, &c.

Déjà de ma conscience,
Il a calmé les regrets,
Disant qu'il n'est point d'offense,
Quand les péchés sont secrets.
Chere Raison, &c.

Enfin je sens dans mon ame
Un certain je ne sçai quoi ;
Qui me chatouille, m'enflamme,
Et me fait subir sa loi.
Chere Raison, &c.

## POT-POURRI.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

DE mon Amant l'ame préoccupée,
A ſes appas je rêvois tendrement ;
Sur un ſopha négligemment couchée,
Quand il entra dans mon appartement.

AIR : *Vous veillez, lorſque tout ſommeille.*

JE brûlois d'une ardeur parfaite ;
Il étoit plus beau que jamais.
L'Amour, pour hâter ma défaite,
L'avoit orné de mille attraits.
J'étois ſeule, & ma contenance
Sembloit lui marquer ſon bonheur :
On ſe livre ſans réſiſtance,
A qui l'on a donné ſon cœur.

AIR : *Menuet d'Iſis.*

IL entra d'un air ſoumis & doux,
Près de moi ſe mit à deux genoux.
Notre amour s'expliquoit, ſans rien dire ;
Ses yeux ardens demandoient un baiſer.
J'en rougis ; il le voit, je ſoupire :
Sans le pouvoir, je veux le refuſer.

AIR : *Aſſis ſur l'herbette.*

DE cet avantage
Il ſçut profiter.
Je ſens ſon viſage
Du mien s'approcher.
Il veut, mais il n'oſe

Juſque ſur mon ſein,
Et ſur autre choſe,
Promener ſa main.

AIR : *Frere Andouillard.*

MAis mon ſilence & mes regards lui plurent;
Ses mains diſparurent,
Et ce petit jeu
Me mettoit tout en feu.
L'une des deux tout doucement ſe gliſſe
Le long de ma cuiſſe,
Et l'autre à tâtons
Fourrage mes tettons.

AIR : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

J'Ignorois ce qu'il vouloit faire,
En me deſſerrant les genoux;
Mais je ſçais que, dans cette affaire,
Moi ſeule, hélas! j'eus le deſſous.

AIR : *Le long de la Riviere.*

UN phénomene nouveau
S'offrit à ma vue.
Il étoit comme un moineau;
J'en fus toute émue.
Dans ma main il ſe plaça,
Puis après il ſe gliſſe
Le long de la, la, la, la,
Le long de ma cuiſſe.

AIR : *Contre un engagement.*

IL fut, devinez où?
Ah! je n'oſe le dire:
Il fut droit à ce trou....

Cela vous fera rire.
Mais je fus étonnée,
Quand ce petit oiſeau,
Dès qu'il fut à l'entrée,
Vîte ôta ſon chapeau.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

APrès bien de la peine,
Il entra dans le nid.
J'étois tout hors d'haleine
Des douleurs qu'il me fit.
Bientôt à mes allarmes
Succéda le plaiſir.
Il répandit des larmes;
Alors je crus mourir.

AIR : *Eh ! pourquoi donc deſſus l'herbette.*

MAis hélas! ce bonheur ſuprême
Se diſſipa dans le moment.
Ce qui paroiſſoit en entrant
D'une grandeur extrême,
N'avoit plus, en ſe retirant,
Que le quart de lui-même.

AIR : *Volez, volez, Plaiſirs.*

PLeine d'étonnement,
Je croyois que ſans reſſource
Il étoit mourant.
Mais mon Amant
Le pouſſe, le repouſſe,
Par ſecouſſe;
J'en faiſois autant.
Dans un inſtant
Sortant de léthargie,
Il reprit vie,
Et parut plus grand.

AIR : *Une jeune Nonnette, en s'éveillant.*

JE lui faisois carresse,
Il étoit las.
Mais il avoit l'adresse
Comme les chats,
De s'enfler & devenir gros,
Lorsque sur son dos
Je passois mon bras :
Oh ! gué, lan la, lan laire,
Oh ! gué, lan la.

## LE RESVE.

LA nuit dans les bras du repos,
Croyant être auprès de Climene,
L'Amour attendri par mes maux
Nous serroit d'une même chaîne.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Calme pour un tems ma peine ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiser sa rigueur.

Mille baisers délicieux,
Cueillis sur ses levres brûlantes,
Dans ces instans faits pour les Dieux
Confondoient nos ames errantes.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Rend nos chaînes moins pesantes ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiser sa rigueur.

Tandis qu'avec empressement,
Ma bouche à la sienne se colle,
Nous entremêlons tendrement

Les organes de la parole.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
M'offre ſon plus doux ſymbole ;
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiſer ſa rigueur.

✻

D'autres appas enſévelis
A parcourir je me diſpoſe,
Et déjà ſur deux tas de lys
J'apperçois deux boutons de roſe.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Trouble un Amant qui répoſe ;
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiſer ſa rigueur.

✻

Je me ſaiſis de ſes beaux bras,
Je touche à mon bonheur ſuprême ;
L'air dont elle ne le veut pas
Eſt plus touchant que le don même.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Pouſſe l'erreur à l'extrême ;
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiſer ſa rigueur.

✻

Enfin vint un raviſſement.....
J'ignore la fin de l'hiſtoire.
Un ſurcroît d'aſſoupiſſement
M'en a fait perdre la mémoire.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
M'enivre de fauſſe gloire ;
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait nous déguiſer ſa rigueur.

## AUTRE.

*Sur une plaisanterie du Curé de la Mothe.*

QUand je vois, adorable Brune :
Ton œil vif & si bien fendu,
Une volupté non commune
Saisit tout mon individu.

*

Je n'aimerai jamais la Blonde :
Elle a le teint à fleur de peau,
Et dans le plaisir vous inonde
Des pleurs de son œil tout en eau.

*

Si tu me dévoilois ta gorge,
Je pourrois bien voir Cupidon,
Monté dessus comme un Saint George,
S'y tenir à califourchon.

## CHANSON

*Paysanne, à l'occasion de la convalescence du Roi en 1721.*

LE Village est en grands soucis, *bis.*
De l'accident du Roi LOUIS,
Lon lan la de rirette,
Et moi j'en suis tout aheuri,
Lon lan la de riri.

*

Je suis donc sorti du pays,
Pour m'en aller droit à Paris,
Lon lan la de rirette,
Apprendre ce que l'on y dit,
Lon lan la de riri.

Tout auſſi-tôt que j'arrivis, *bis.*
Du bon Roi le danger j'appris,
Lon lan la de rirette ;
Mais tôt après il fut guéri,
Lon lan la de riri.

*

Ah ! morgué que j'en fus ravi ! *bis.*
Le Tedion on y chantit,
Lon lan la de rirette ;
Le Préſident y préſidit,
Lon lan la de riri.

*

Tout le jour je fus étourdi, *bis.*
Des gros canons que l'on tirit,
Lon lan la de rirette ;
Ce qui de frayeur me tranſit,
Lon lan la de riri.

*

Qu'on ne me parle plus des champs, *bis.*
On ne m'y verra de long-tems,
Lon lan la de rirette ;
Car je ſis trop aiſe à Paris,
Lon lan la de riri.

*

Les Beautés y ſont par milliers ; *bis.*
On en voit dans tous les quartiers,
Lon lan la de rirette,
Et j'en ons bien vu, guieu marci,
Lon lan la de riri.

*

A Notre-Dame y a des gens, *bis.*
Qui ſouflent dans des gros ſarpens,
Lon lan la de rirette ;
En entrant ça me fit frémir,
Lon lan la de riri.

*

On en voit de gros & de gras, *bis.*
Qui portont de grands piaux de chats,

Lon lan la de rirette ;
Ils font les Rominagrobis,
Lon lan la de riri.

*

J'ons vu le Val de Grace itou, *bis.*
Par dedans c'eſt beau comme tout,
Lon lan la de rirette ;
Il eſt rudement bien bâti,
Lon lan la de riri.

*

A la Comédie, par un trou, *bis.*
Pour la voir, je baillis vingt ſous,
Lon lan la de rirette.
Tout d'abord on me la montrit,
Lon lan la de riri.

*

J'en vis qui faiſiont des hélas !
Et qui faiſiont aller leurs bras,
Lon lan la de rirette,
Jarnigué, c'étoit un plaiſir,
Lon lan la de riri.

*

Sur le Pont-neuf, quand j'y paſſis, *bis.*
Le Cheval de bronze j'y vis,
Lon lan la de rirette ;
Le chapeau bas j'en approchis,
Lon lan la de riri.

*

Deſſus eſt le bon Roi Henri, *bis.*
Il a l'air d'un bon réjoui,
Lon lan la de rirette ;
On diroit encore qu'il rit,
Lon lan la de riri.

*

La Samaritaine eſt auprès, *bis.*
On la voit là qui prend le frais,
Lon lan la de rirette,

Et qui regarde l'eau courir,
Lon lan la de riri.

*

J'ons vu des gens qui, d'un air doux, *bis.*
Venioient nous dire : entrez chez nous,
Lon lan la de rirette ;
Voyez ce qui vous plaît ici,
Lon lan la de riri.

*

L'autre jour je vis l'Opéra, *bis.*
Sont des ſorciers que ces gens-là,
Lon lan la de rirette ;
J'en ſuis encor tout ébahi,
Lon lan la de riri.

*

L'autre jour je me promenis, *bis.*
Dedans la place où l'on a mis,
Lon lan la de rirette,
Le Roi qu'étoit avant ſtici,
Lon lan la de riri.

*

Il eſt-là ſur un piedeſtal, *bis.*
Par la bride il tient ſon cheval,
Lon lan la de rirette ;
On diroit qu'il s'en va partir,
Lon lan la de riri.

*

En allant, tout viſon viſu, *bis.*
Une autre Place j'apperçus,
Lon lan la de rirette.
Pour la regarder j'accouris,
Lon lan la de riri.

*

On voit-là le Roi tout doré, *bis.*
Couvert d'un gros mantiau fourré,
Lon lan la de rirette ;
Son bon Ange derriere li,
Lon lan la de riri.

A ſes pieds quatre gros Bouviers, *bis.*
Sont-là qui montront leurs feſſiers,
Lon lan la de rirette ;
Ils avont l'air tout déconfit,
Lon lan la de riri.

✻

Me promenant le long de liau, *bis.*
J'apperçus un biau grand Châtiau,
Lon lan la de rirette,
On y faiſoit du voulvari,
Lon lan la de riri.

✻

J'aviſis des gens dans la Cour, *bis.*
Qui tambourinoient du tambour,
Lon lan la de rirette ;
Les autres portiont des fuſils,
Lon lan la de riri.

✻

Je demandis pourquoi cela, *bis.*
On me répondit comme ça,
Lon lan la de rirette ;
C'eſt que le Roi demeure ici,
Lon lan la de riri.

✻

Je me coulis tout au travars *bis.*
Des Capitaines & ſoldars,
Lon lan la de rirette ;
Juſqu'au jardin je m'avancis,
Lon lan la de riri.

✻

Sur des piedeſtal à l'inſtant, *bis.*
Je vis des hommes tout de blanc,
Lon lan la de rirette,
Qu'étiont-là pour y raverdir,
Lon lan la de riri.

✻

Tout auprès eſt un gros jouflu, *bis.*
Qui tient une Dame à cul nud,

Lon lan la de rirette ;
Qu'il emporte pour ſon plaiſir,
Lon lan la de riri.

*

J'ons vu le Roi ſur ſon balcon, *bis.*
Qu'il a bonne mine & façon,
Lon lan la de rirette ;
Il eſt plus beau qu'on Adoni,
Lon lan la de riri.

*

Près delà me trouvant un jour, *bis.*
J'entendis dans un carrefour,
Lon lan la de rirette,
Qu'euqu'un qui venoit à grand bruit,
Lon lan la de riri.

*

C'étoit Monſeigneur le Régent, *bis.*
Je le vis entrer à l'inſtant,
Lon lan la de rirette ;
Son carroſſe m'éclabouſſit,
Lon lan la de riri.

*

La crotte en eſt ſur mon pourpoint, *bis.*
Mais je ne l'en ôterai point,
Lon lan la de rirette.
C'eſt tout ce que j'aurons de li,
Lon lan la de riri.

*

Il avoit un large riban, *bis.*
Avec une plaque d'argent,
Lon lan la de rirette,
Qui raluiſoit ſur ſon habit,
Lon lan la de riri.

*

A préſent je cours au Pays, *bis.*
Pour faire vendange pour li,
Lon lan la de rirette ;
Il aime le bon vin auſſi,
Lon lan la de riri.

## AUTRE.

CHaque état, chaque deviſe.
*Vaincre ou mourir*, eſt celle des Héros.
*Courte priere & long repos*,
Long-tems ſera pour gens d'Egliſe :
*Toujours à table, ou ſur le dos*,
Eſt celle que Margot a priſe.

## L'ISLE DE CYTHERE.

AIR : *L'Amour la nuit & le jour.*

I.

C'Eſt un charmant pays
Que l'Iſle de Cythere ;
Allons-y, mon Iris,
Tout à notre aiſe, faire
L'amour
La nuit & le jour.

II.

Point de nouveaux Impôts
Dans l'Iſle de Cythere,
Sinon ſur des lourdeaux
Qui ne ſçavent pas faire
L'amour
La nuit & le jour.

III.

Point de nouvel Edit
Dans l'Iſle de Cythere ;
La ſeule loi qu'on ſuit
N'ordonne que de faire
L'amour
La nuit & le jour.

IV.

Point de Prince ni Roi
Dans l'Iſle de Cythere :
Demain ce ſera toi,
Si tu ſçais le mieux faire
L'amour
La nuit & le jour.

V.

Querelles, ni procès
Dans l'Iſle de Cythere ;
Car à moitié de frais,
Tous ſont d'accord de faire
L'amour
La nuit & le jour.

VI.

Point de mal, ni de mort
Dans l'Iſle de Cythere,
Sinon d'un noble effort
Qui viendroit de trop faire
L'amour
La nuit & le jour.

VII.

Pourſuites, ni Sergens
Dans l'Iſle de Cythere :
Que prendre à deux Amans
Qui n'ont que dequoi faire
L'amour
La nuit & le jour.

VIII.

Ni cachots, ni priſon
Dans l'Iſle de Cythere :
On donne un autre nom
Aux lieux où l'on va faire
L'amour
La nuit & le jour.

IX.

Point de ſang répandu
Dans l'Iſle de Cythere ;

Qu'un peu, mais il eſt dû,
Quand on commence à faire
L'amour
La nuit & le jour.

X.

Point de froid, ni d'hiver,
Dans l'Iſle de Cythere :
Quand l'un eſt bien couvert,
L'autre s'échauffe à faire
L'amour
La nuit & le jour.

XI.

Drogues, ni Charlatans,
Dans l'Iſle de Cythere ;
Car rien ne purge *tant*,
Que de faire & refaire
L'amour
La nuit & le jour.

XII.

Point d'auſteres leçons
Dans l'Iſle de Cythere :
Meres & filles *ont*
Pareils deſirs de faire
L'amour
La nuit & le jour.

---

AIR : *A la Baronne.*

BRûle ſans ceſſe,
Tircis, ſois toujours embraſé ;
Mais de me voir trop ne t'empreſſe,
Car mon feu, ſans être attiſé,
Brûle ſans ceſſe.

*

Tout à notre aiſe,
Un jour nous ſoufflerons ce feu ;
Mais attendons qu'au Deſtin plaiſe

De nous donner le tems, le lieu,
Tout à notre aise.

AIR : *Jeanneton, l'Amour, &c.*

SAINT Martin, je te couronne
Des grelots du Dieu Momus:
Déjà tout fat en frissonne,
Tout vice devient confus.
De Sel attique
Va parsemer tant & plus
Sa République. (1)

(1) Celle de Momus.

## RONDE A DANSER.

AIR : *Aye, aye, aye Jeannette.*

MAROTTE, avec ses amis,
On ne doit point avoir honte:
L'autre jour, ah! j'en frémis!
Il faut que je te le conte;
Aye, aye, aye, aye, aye, aye.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

*

Cet Automne un beau Berger
Me dit: Jeanneton, ma Mie,
Tu peux venir sans danger
Avec moi dans la prairie;
Aye, aye, &c.

*

Je le suivis bonnement
Du Vallon vers un Bois sombre;
Auprès d'un ruisseau charmant,

Nous nous assîmes à l'ombre,
Aye, aye, &c.
Il me tenoit des discours
D'un air si vif & si tendre,
Qu'en vérité des plus sourds
Il se seroit fait entendre:
Aye, aye, &c.

✱

Envain aurois-je tâché
De m'enfuir, chere Marotte:
Le Drôle avoit attaché
Son Just-au-corps à ma cotte
Aye, aye, &c.

✱

J'eus beau tenir ses deux mains;
Je crois que le bon Apôtre,
Pour parvenir à ses fins,
En avoit encore une autre:
Aye, aye, &c.

✱

Je n'ai de ma vie été
Si courageuse & si lasse;
Mille fois je répétai:
Ah! laisse-moi donc de grace;
Aye, aye, &c.

✱

Je poussai jusques au bout
Ma résistance inouie,
Et j'étois déjà debout;
Mais tombant évanouie,
Aye, aye, &c.

✱

Je ne fus pas deux instans
Sans raison & sans courage;
Et quand j'eus repris mes sens,
Je le trouvai bien plus sage.
Aye, aye, &c.

Pardon il me demanda :
Ainſi finit la querelle.
Mais je puis me vanter, dà
De l'avoir échappé belle.
Aye, aye, &c.

*

Je ne ſçais ſi ce jour-là
Je me ſuis par trop émue ;
Mais, depuis ce moment-là,
Dedans mon corps tout remue.
Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Jeannete ;
Jannette, aye, aye, aye.

## VAUDEVILLE.

CE fut dans un boſquet charmant,
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?
Qu'un Satyre vint bruſquement ....
Ma ſœur, que le pas eſt gliſſant !
Car enfin ....
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?

*

Qu'un Satyre vint bruſquement,
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?
M'appliquer un baiſer charmant ;
Ma ſœur, c'étoit-là juſtement
Qu'il le plaça.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?

*

M'appliquer un baiſer charmant ;
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?
Ce baiſer fut ſi ſurprenant,
Ma ſœur, que je dis ſeulement,
Ah ! chien !
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant ?

Ce baiſer fut ſi ſurprenant,
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?
Qu'il me fit tomber à l'inſtant;
Ma ſœur, peut-on faire autrement,
Quand on gliſſe?
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

*

Qu'il me fit tomber à l'inſtant;
Dis-moi, t'en a-t on fait autant?
Moi de la main je me *défends;*
Ce que je veux fuir, je le *prends;*
Pour empêcher....
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

*

Ce que je veux fuir, je le *prends.*
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?
J'ôte la main; ſoin imprudent!
Ma ſœur, il ſe gliſſe à l'inſtant.....
Ah! l'y voilà.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

*

J'ôte la main; ſoin imprudent!
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?
Je le repouſſe; il n'eſt plus *tems.*
Ma ſœur, le traître obſtinément
Comme il alloit!
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

*

Je le repouſſe; il n'eſt plus tems.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?
Je veux crier, mais vainement;
Ma ſœur, ma voix va ſe perdant,
Ah! ah! ah!
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

*

Je veux crier, mais vainement.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?
Ma ſœur, quatre fois bruſquement....

Quatre fois, ma sœur ? Oui vraiment.
L'infame !
Ah ! que ton Satyre est charmant !

## AUTRE.

EN m'en revenant de Falaise,
Oh ! palsangué, j'en suis bien-aise ;
Je trouvai la jeune Thérese.
Qui ? toi ! oui, moi. Diable ! bon ?
D'honneur, moi.
Oh ! palsangué, j'en suis bien-aise,
A cause de toi.

*

De baisers elle eut plus de seize,
Oh ! palsangué, j'en suis bien-aise ;
Sur sa bouche, ne vous déplaise.
Qui ? toi ! &c.

*

Le dernier glissa sur la fraise,
Oh ! palsangué, &c.
Tout doucement ma main biaise.
Qui ? toi ! &c.

*

Je la trouvai toute de braise ;
Oh ! palsangué, &c.
Si faut-il que ses feux j'appaise.
Qui ? toi ! &c.

*

Je la jettai sur une chaise,
Oh ! palsangué, &c.
Je soutins noblement ma these.
Qui ? toi ! &c.

*

Grand merci, me dit-elle, Blaise ;
Oh ! palsangué, &c.

Quand reviens-tu, par parenthese ?
Qui ? toi ! &c.

*

Quand reviens-tu, par parenthese ?
Oh ! palsangué, &c.
Ah ! Dieu d'Amour ! comme tu *baises !*
Qui ? toi ! &c.

## CHANSON EN ÉCHO.

AIR : *As-tu trouvé ces Vers là-bas.*

SI je peux entonner, Margot,
Le premier mot,
Je m'engage
A te faire un tendre couplet ;
Est-il fait ?
Non ; dont j'enrage.
Amour, à mon secours
Cours.
Jamais personne
N'a vu rester GRÉCOURT
Court,
Quand il entonne.

*

Ce Couplet m'a bien réussi ;
Dans celui-ci
Je m'enflamme :
Mes doux sentimens te plairont,
Ils t'iront
Jusques à l'ame.
Dans ces féconds ébats,
Bas
Je t'entends dire :
Que, si je peux chanter
*Ter*,
Vive ma Lyre.

Quatre Couplets ! ce ſeroit trop ;
Au grand galop
Va ta veine.
Ton Pégaſe s'arrêtera
Et ſera
Tout hors d'haleine.
Non, tu te trompes fort ;
Fort
Eſt le Compere ;
Au dixieme, je crois,
Croix
Il faudra faire.

✱

Enfin le dixieme Couplet,
Le voilà fait,
Chere Amie ;
A l'onzieme il faut procéder,
Ne céder
Qu'avec la vie.
Au douzieme l'Amant
Ment,
Se deshonore ;
Il ne le fit jamais :
Mais
Voyons encore.

## CHANSON.

AIR : *de la Fileuſe.*

SI trois maſculines Parques
Filoient le lin de tes jours,
Ils te donneroient des marques
De leurs conſtantes amours.
Ils t'en file, file, file.....
Ils t'en fileroient toujours.

Profitons

Profitons du tems qui passe ;
Filons le lin de Vénus :
Lin, fuseau, quand l'âge glace,
Dans nos mains sont superflus.
Hélas ! on n'en file, file...
Hélas ! on n'en file plus.

## POT-POURRI

### EN DIALOGUE.

*Arrêt du Parnasse contre Pégase, en faveur du Cheval de selle de Madame Ponchet, pour le jour de Sainte Monique.*

APOLLON.

AIR : *Qu'avez-vous, &c.*

QUand tu ramenas Melpomene,
Après la mort de le *Couvreur*,
T'est-il arrivé quelque scene ?
Je t'apperçois triste & rêveur.

PÉGASE.

AIR : *Ruisseau qui dans la plaine.*

DIeu, qui sur la Parnasse
M'élevez jusqu'aux Cieux,
J'étois trop glorieux
De cette illustre Place ;
Mais un cœur fier, là-bas,
Me dispute le pas.
Il est fier à l'extrême
De se voir carressé,
D'avoir été dressé
Par sa Maîtresse même ;

Chagrin de ſon bonheur,
J'en mourrai de douleur.

MOMUS, à PÉGASE.

AIR: *Ma belle Brune, &c.*

CHer Pégaſe, cher Pégaſe,
Auprès de ce beau Cheval,
Tu n'es qu'un ſot animal,
Un viédâſe. *bis.*

APOLLON, à MERCURE.

VOle, vole, Mercure;
Ton fidele rapport fera mon jugement.
C'eſt trop toupirer, vengeons cette injure.
Vole à tire d'aîle, & reviens promptement.
Vole, vole, Mercure;
Ton fidele rapport fera mon jugement.

RAPPORT DE MERCURE.

AIR: *De la Bohemienne.*

EN Bohemienne fine
Habilement déguiſé,
De celle qui vous chagrine
J'ai vu le minois ruſé;
Lalon draguette, &c.

*

Elle s'appelle Monique:
Son air noble & gracieux
Par mille façons s'explique;
Il ſuffit de voir ſes yeux;
Lalon draguette.

*

Au goût, à la gentilleſſe,
Aux ſentimens les plus fins,
Joignez une grande adreſſe:
Voilà ſes quatre menins;
Lalon draguette.

Les Plaiſirs, les Jeux, les Graces,
En logeant dans ſa maiſon,
Sont à l'abri des grimaces
De la ſévére Raiſon ;
Lalon draguette.

*

A quoi veut-on qu'elle emploie
Son bel âge & ſes deſſeins ?
Si ce n'eſt pas à la joie :
J'en appelle aux plus grands Saints ;
Lalon draguette.

*

Dans ſa gentille menotte,
J'ai parcouru l'avenir ;
Chaque ſigne lui dénote
Que le Sort doit la bénir ;
Lalon draguette.

*

Un trait de longueur extrême
Se réduit à la moitié,
Pour ſigne que ceux qu'elle aime
N'auront que ſon amitié ;
Lalon draguette.

*

Les deux lignes qui ſe lient,
Et s'embraſſent tour à tour,
Les querelles concilient
Entre l'Hymen & l'Amour ;
Lalon draguette.

*

A des marques différentes
J'ai connu de la fierté ;
Mais de ces fiertés charmantes
Que ſuit toujours la gaité ;
Lalon draguette.

*

A ces traits ſi tu veux joindre
Un eſprit ſolide & vif,

C'eſt le vrai portrait de S....
Pégaſe en eſt tout penſif ;
Lalon draguette.

*

Puis j'ai fait ſi bien en ſorte
Que j'ai vu le Cheval bay :
De porter celle qu'il porte,
Il a raiſon d'être guay ;
Lalon draguette.

*

Il eſt parfait dans la taille
De ces Chevaux ramaſſés :
On ne lui dit point qu'il aille,
Il va de lui-même aſſez ;
Lalon draguette.

*

Courſier des Dieux, tu chancelles
Et je te vois à *quia* :
Il eſt vrai qu'il n'a point d'aîles,
Mais on diroit qu'il en a ;
Lalon draguette.

## ARREST D'APOLLON.

AIR : *Du Tonnerre.*

TOut bien conſidéré, j'ordonne
Que le beau Chevalier ſe donne
Des airs de gloire & de grandeur ;
Mais, pour la fierté de Monique,
Que l'Amour en ſoit le vainqueur ;
Et qu'à l'adoucir il s'applique.

L'AMOUR, à APOLLON.

AIR : *Eh ! pourquoi donc, &c.*

HElas ? ſeule elle m'impoſe
Le ſilence & le reſpect ?

Tout me tient chez elle en échec,
De rien je ne disposé ;
Et de son cœur, quoique je sois Grec,
Est pour moi lettre close.

APOLLON, à L'AMOUR.

*Même* AIR.

FAis l'hypocrite, avance, ose
Lui faire Salamalec :
Le jour de sa Fête, un air sec
Seroit très-sotte chose :
Cours vîte à côté de son bec
Lui cueillir une rose.

AIR : *Dupont, mon Ami.*

VIens çà, mon Ami,
Qui t'a fait si sage,
Timide & blémi ?
Rends-moi ton hommage.

L'AMOUR.

Zeste, zeste, point de chagrin,
Un seul baiser est un gage ;
Zeste & zeste, point de chagrin,
J'aurai son cœur à la fin.

L'AMOUR.

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape ?*

ACcourez, belle Jeunesse,
Venez lui faire la cour ;
Je réponds de sa tendresse,
Dès qu'elle a baisé l'Amour.
Accourez, belle Jeunesse,
Venez lui faire la cour.

*L'Amour préſente un aſſortiment rouge & verd.*

AIR : *Ma raiſon s'en va bon train.*

DE ce ruban rouge & verd
Son cheval ſera couvert :
La couleur de feu,
Dit que dans mon jeu
En ardeur on dépenſe ;
Et le verd ne promet pas peu
Le prix de l'eſpérance,
Lon, la,
Le prix de l'eſpérance.

## CHANSON.

*La jouiſſance imparfaite.*

L'Amour me réduit aux abois;
Je ſuis aimé de ma Climene,
Et voici déjà quatre fois
Que toute ma tendreſſe eſt vaine.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Veut renouveller ma peine ;
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Veut me prolonger ſa rigueur.

*

Dans ſon lit je dois avoir part,
L'heure du Berger eſt ſonnée ;
Lorſqu'un vieille Epoux, par haſard,
Saiſit la place abandonnée,
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Se rit de leur donnée ;
C'eſt ainſi, &c.

L'autre jour au Prince Romain
Vint par aventure subite ;
Je fus remis au lendemain,
Pour ne point troubler sa visite.
C'est ainsi, &c.
Trompe un tendre Prosélyte ;
C'est ainsi, &c.

*

Enfin j'arrive à ce grand jour,
Où j'entrois en pleine victoire ;
L'ardent excès de mon amour
Soudain m'en fit perdre la gloire.
C'est ainsi, &c.
Fuit par une échappatoire ;
C'est ainsi, &c.

*

Aussi-tôt courant au flacon,
J'emprunte une nouvelle force ;
Mais le vin ne fit qu'un Gascon ;
Hélas ! j'avois trop pris d'amorce.
C'est ainsi, &c.
Donne toujours quelque entorse ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sçait me prolonger sa rigueur.

---

## CHANSON.

AIR : *Et va toujours qui danse.*

UN beau jour Tircis me trouva
Seule dans une plaine,
Et droit à ma joue il s'en va,
Pour y joindre la sienne :
Me disant : Belle, c'est par-là
Que le plaisir commence.
La, re la la, re la la la,
Et va toujours qui danse.

Dans le deſſein de le gronder ;
Je prends un ton farouche :
Mais loin de s'en intimider,
Il me ferme la bouche.
Ses levres le Drôle y colla,
Pour m'impoſer ſilence.
La, re la, &c.

*

Cette façon m'ôte la voix ;
Mais ma langue importune,
Pour la mettre aux derniers abois,
Des deux il n'en fit qu'une.
Je lui diſois : qu'eſt-ce-que cela,
Et quelle extravagance ?
La, re la, &c.

*

Plus amoureux & plus hardi,
Sur ma gorge naiſſante
Il promene, en jeune étourdi,
Une main inſolente :
J'eus beau lui répéter, hola !
Et faire réſiſtance.
La, re la, &c.

*

En me défendant de mon mieux ;
J'étois déjà bien laſſe,
Lorſqu'au grand plaiſir de ſes yeux,
Mon gros laſſet ſe caſſe.
Oh ! c'eſt alors que le voilà
Redoublant ſa licence.
La, re la, &c.

*

La région de mon corſet
Toute entiere eſt en proie,
Et ce pays doux & graſſet
Il parcourt avec joie,
Mais j'apperçois que par de-là
Son autre main s'avance.
La, re la, &c.

Téméraire ;

Téméraire, arrête; où vas-tu ?
D'où te vient cette audace ?
De mon inflexible vertu
N'eſpere point de grace.
En vain ma fureur lui parla,
Mes efforts il devance.
La, re la, &c.

✻

Ah ! grands Dieux, qui nous avez vus,
Pouvois-je mieux combattre ?
Mais de ſes cinq doigts je ne pus
En ſubjuguer que quatre.
Un ſeul, malgré moi, s'inſtalla :
Je pâme, quand j'y penſe.
La, re la, &c.

✻

Par bonheur ma mere apparut,
Sans quoi j'étois perdue ;
Car à la fin mon cœur s'émut,
Je me ſentois rendue.
Le traître auſſi-tôt détala
En grande diligence.
La, re la, &c.

## CHANSON.

J'Ai choiſi pour mon Séminaire
La ſaiſon des plus vilains jours ;
J'en ſortirai, Bergere,
Dans celle des Amours.
Si je vous croyois fiere,
J'y reſterois toujours.

## AUTRE.

DEs neuf Sœurs ancien Marmiton,
R..... comment punir ton audace ?
Pour de nouveaux coups de bâton,
Je ne trouverois plus de place.

*

Banni de la ſociété,
On ne ſçait où ſe réfugie
Ce Cynique décrédité,
Qu'on ne verra qu'en effigie.

*

Plus d'une fois fut ébauché,
Et dans mes Vers, & dans ma Proſe,
Le portrait de ce débauché ;
Mais j'en oubliois une choſe.

*

Nul autre ne fut ſi pervers
Que de faire exprès la folie,
Afin d'infecter l'univers,
De prendre une femme jolie.

## AUTRE.

POur un baiſer ravi faut-il tant de colere !
Ce larcin indiſcret que l'Amour m'a fait faire ;
Charmante Eglé, releve vos appas ;
Cette aimable rougeur, ce timide embarras
Vous rendent mille fois plus certaine de plaire.

*

Le tendre Papillon, ſur les fleurs les plus belles,
En dérobant l'éclat dont il orne ſes aîles,
Par cent baiſers ranime leurs couleurs ;

Et bien loin, comme moi, d'éprouver des rigueurs,
Elles semblent briguer des caresses nouvelles.

## AUTRE.

QUe la table
Me paroît aimable !
Ce jus délectable
Rend tout agréable :
La tendresse
Succede à l'ivresse ;
Bacchus & l'Amour
Sont fêtés tour-à-tour.

*

La Bigotte,
La Prude & la Sotte
Changent bien de note,
Quand Bacchus les dote :
Le vin trote,
La vieille sirote,
Et dans ces momens
Croit n'avoir que quinze ans.
Que la table, &c.

*

C'est ainsi que Bacchus a son lot :
L'Amour, qui n'est pas sot,
Est de l'écot.
A tout âge,
On lui rend hommage,
Et souvent les ris
Sont sous les cheveux gris.
Que la table, &c.

## DUO.

MOn amour prend un air ſauvage,
Lorſque par haſard je vous joins,
Tout ſe reſſent de l'eſclavage
Où nous réduiſent les témoins.
Je ſuis gêné dans } mon langage,
Je ſuis gênée en }
Et juſques dans les petits ſoins,
Un dur ſilence eſt mon partage.

## COUPLET.

AIR : *Dans nos hameaux la paix & l'innocence.*

LE petit Dieu, folâtrant près des Parques,
Leur déroba le fuſeau de mes jours.
Bientôt mon cœur en reſſentit les marques,
Et mon printems coula dans les amours.
Mais cet Enfant voltigeant ſur la tonne,
Laiſſa tomber le fuſeau dans le jus.
Bacchus le prend : quel ſera mon Automne?
Mes jours heureux ſont filés par Bacchus.

## AUTRE.

AIR : *De l'Allure.*

D'Un tetton enfantin,
Mon Couſin,
Quand je vois la figure;
Auſſi-tôt le malin,
Mon Couſin,

N'eſt plus en mignature,
Mon Couſin.
Voilà du malin l'allure,
Mon Couſin,
Voilà du malin l'allure.

## COUPLETS

*Faits par une Dame pour l'Abbé de* GRÉCOURT.

AIR.

LOrſque le bel âge s'envole,
On a ſon recours à Bacchus;
C'eſt avec lui qu'on ſe conſole
Des plaiſirs qu'on ne reſſent plus.
Un galant déjà ſuranné
Pour ce Dieu s'épuiſe en louange,
Et vantant ſon goût rafiné,
Ne prêche que ſur la vendange.

Mais il a beau faire & beau dire:
Quand il ſe rabat ſur le vin,
On connoît que le pauvre ſire
Eſt en amour ſur ſon déclin.
Il eſt à bout, c'eſt un proſcrit,
Qui, fuyant après ſa défaite,
S'accroche à tout, quand il périt,
Et fait comme il peut ſa retraite.

Jeunes cœurs, près d'une Maîtreſſe,
Laiſſez couler vos plus beaux jours;
Ne conſacrez qu'à la tendreſſe
Des momens faits pour les Amours.
Mais devient-on vieux ou caſſé?
Voici ce qu'en dit un grimoire:
Quand le tems d'aimer eſt paſſé,
C'eſt juſtement celui de boire.

## RÉPONSE DE L'ABBÉ DE GRÉCOURT.

*Même* AIR.

BElle R...., dont la malice
Vient de m'adreſſer ces Couplets,
Trouvez-vous, rendez-moi juſtice,
Rien de ſuranné dans mes traits !
A quoi tend donc un tel diſcours,
Et ſur quoi mord votre critique ?
J'aime, je bois, je ris toujours,
Et n'ai rien de paralytique.

*

Me reléguer auprès des tonnes,
Quel téméraire jugement !
Aprenez qu'il eſt des automnes
Qui valent les plus doux printems.
Amour en gronde, je le ſçai,
Et pour expier cette offenſe,
Il veut que vous faſſiez l'eſſai
De mon amoureuſe vaillance.

*

Vous qui devez moins que perſonne
Douter du pouvoir de vos yeux,
Penſez-vous donc qu'il vous pardonne
De ne vous pas connoître mieux ?
De rajeunir un froid vieillard,
Tentez hardiment l'aventure.
De grace, mettez-moi de part,
Si vous en faites la gageure.

## CHANSON.

AIR : *Du haut en bas.*

PAr vos appas,
Vous avez décidé, Climene,
Par vos appas,
Ce qui causoit tant de débats.
Le libre arbitre est chose vaine,
Puisque tout homme est à la chaîne,
Par vos appas.

*

Sur tous les cœurs,
Vous regnez plus qu'on ne peut dire;
Sur tous les cœurs
Vos attraits sont toujours vainqueurs.
En vain on résiste, on soupire:
Vous affermissez votre empire,
Sur tous les cœurs.

*

Ah! quel plaisir,
Si vous m'entraînez sur vos traces!
Ah! quel plaisir!
Je n'aurai plus d'autre desir.
Trop heureux que pour moi vos graces
Se fassent sentir efficaces!
Ah! quel plaisir!

## RÉPONSE.

*Même* AIR :

VOus avez tort,
Tircis, de vous prendre à mes charmes;
Vous avez tort.

Pourquoi crier au feu d'abord ?
Vous n'êtes pas fait aux allarmes :
Sur le champ vous rendez les armes.
Vous avez tort.

*

Je n'en ſuis pas,
Quand on veut me laiſſer tout faire ;
Je n'en ſuis pas ;
Je vaux bien que l'on faſſe un pas.
Efforcez-vous, tâchez de plaire,
Ou cherchez ailleurs votre affaire.
Je n'en ſuis pas.
En liberté,
Vous pouvez reſter votre maître ;
En liberté,
J'en fais autant de mon côté.
Apprenez à vous mieux connoître,
Vous goûterez la douceur d'être
En liberté.

*

Pour un deſir,
Qui ſouvent en un moment paſſe,
Pour un deſir,
Ne perdez pas un ſeul ſoupir ;
Car ſi j'étois à votre place,
Je croirois peu mériter grace,
Pour un deſir.

## BOUQUET

### A MADAME DE.....

Le jour de Saint Jean ;

*En lui envoyant une paire de Jarretieres ſur leſquelles étoit l'Amour en broderie, montant à l'Echelle, & cette Deviſe :*

J'y parviendrai.

AIR : *Contre un engagement.*

LE Dieu, des Dieux vainqueur
Etoit dans l'eſpérance
De finir ſa langueur,
Et ſon impatience.
Quand, plein de confiance,
Il trouva le moment
D'avoir ſa réſidence
Auprès d'un lieu charmant.

AIR : *Toute la terre eſt à moi.*

AMour, à l'aide d'une Echelle,
Avoit grimpé juſqu'au genou ;
Il s'attendoit, ce Maître fou,
A ne point voir Iris rebelle.
Chantant en grand émoi :
Je croi
Que toute la Belle,
Que toute la Belle
Eſt à moi,
Que toute la Belle
Eſt à moi.

AIR : *Aſſis ſur l'herbette.*

CEs cris d'allégreſſe
Réveillent Pallas.
La chaſte Déeſſe
D'abord gronde : Hélas!
Pauvre téméraire,
Quel eſt ce larcin ?
Que prétends-tu faire ?
Quel eſt ton deſſein ?

L'AMOUR.

AIR : *Eſt-ç'que ça ſe demande ?*

QUoi ! dans le chemin où je ſuis,
Tu veux que je t'inſtruiſe
De la route que je pourſuis,
Et de mon entrepriſe !
Un peu plus haut ;
C'eſt-là qu'il faut
Que bientôt je me rende.
Fi donc ! Pallas
N'y penſe pas,
Eſt-ç'que ça ſe demande ?

PALLAS.

AIR : *La Curioſité.*

TU ne toucheras point, qu'à peine à l'épiderme,
La Beauté.
Amour ſur le genou reſtera comme un terme ;
La Rareté !
Et dans un vain eſpoir ton audace renferme
La Curioſité.

L'AMOUR.

AIR : *Je n'ſçaurois : je ſuis encore trop jeunette ; j'en mourrois.*

QUoi ! tandis que je m'occupe
A pourſuivre mon projet,
Tu voudrois que, ſous la jupe,
Je m'arrête à ſon jarret !
Je n'ſçaurois.
Suis-je fait pour être dupe ?
J'en mourrois.

AIR : *Je ſuis un bon Jardinier.*

DEs yeux fins, de la beauté,
D'attraits la variété,
Un eſprit flatteur,
Un air ſéducteur,
Dans le geſte & la danſe ;
Tout cela, de ma noble ardeur,
Aſſure l'eſpérance,
Lon la ;
Aſſure l'eſpérance.

PALLAS.

AIR : *Quand Moyſe fit défenſe.*

IL eſt vrai que Gauſſin même
N'a jamais exprimé mieux
De tout l'amoureux ſyſtême
La force & le gracieux.
Mais quand ton Iris déclame
Et qu'elle montre tant d'ame,
Tu te trompes ſur ce feu :
Le ſeul eſprit ſçait ſon jeu.

AIR.

AImable vainqueur,
Sauvons ton honneur;
Grimpe & paſſe vîte,
Pour chercher gîte
Auprès de ſon cœur.
Sur ſon eſtime
Pure & légitime,
Fonde ton bonheur.
Qu'elle ait en ce jour
Le rare avantage
D'avoir rendu ſage,
Et fixé l'Amour.
Jure lui bien
Que tu ne veux rien
Que ſa bienveillance,
Et la jouiſſance
De ſon entretien.
Je te promets,
Pour ton abſtinence
Mille autres bienfaits.

L'AMOUR.

AIR : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

DAns la route juſqu'au cœur
Que Minerve me propoſe,
Comment n'a-t-elle point peur
Que je ne faſſe une pauſe ?
Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

## PALLAS.

AIR : *Eh ! vogue la galere.*

PEtit incorrigible,
Tu me fais enrager,
Puiſqu'il n'eſt pas poſſible
De te faire changer,
Eh ! vogue la galere tant qu'elle pourra voguer.

## L'AMOUR.

AIR : *Du haut en bas.*

J'Y parviendrai :
Ma Jeannette, c'eſt ma deviſe ;
J'y parviendrai :
Mais pas ſi-tôt que je voudrai.
Votre vertu s'en ſcandaliſe.
Souffrez donc qu'elle s'humaniſe ;
J'y parviendrai.

---

## LE MESME AUTREMENT.

A MADAME P....

*Femme d'un Maître des Requêtes, pour le jour de Sainte Monique, ſa Fête, le 9 Mai 1733.*

## L'AMOUR CHANTE.

AIR : *Non, il n'eſt rien de ſi beau*

QUe de peine à parvenir
Juſqu'au but où j'aſpire !
Lorſque je crois le tenir,
Contre moi tout conſpire.
Faut-il à chaque moment
Voir ſur l'heureux paſſage

D'un entrepôt si charmant,
Retarder mon voyage.

✕

Que je contemple à gogo
Ces deux pieds que j'adore.
L'un est celui d'Erato,
L'autre est de Terpsichore :
Mon œil, ils méritent bien
Que sur eux tu t'arrêtes :
En dansant, je sçais combien,
Ils ont fait de conquêtes.

✕

En Espagne un assassin
Suit la main criminelle
Qui toucheroit à dessein
Le pied de quelque Belle.
Je pardonne cette loi,
Quand la femme du traître
A le pied fait comme toi,
Si cela pouvoit être.

AIR : *De l'allure.*

DE ce pied enfantin,
Mon cousin,
Quand je vois la figure,
Je me promets soudain,
Mon cousin,
Une autre mignature,
Mon cousin ;
Pressons, mon cousin, l'allure,
Mon cousin,
Pressons, mon cousin, l'allure.

AIR : *Landerirette.*

DEjà je dressois l'échelle,
Lorsque mes yeux & ma main,

Pour la jambe la plus belle,
Ont oublié le chemin
De ſon lanla, landerirette,
De ſon lanla, landerira.

X

Si Vénus l'avoit eu telle,
Pâris n'eut pas attendu,
Pour terminer la querelle,
Que les appas il eût vu
De ſon lanla, &c.

AIR: *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

CEs jolis ſoutiens ſont l'indice
D'un pas leger & dégagé;
Pour le reſte de l'édifice,
J'en forme un charmant préjugé.

AIR: *Ah! Madame Anroux.*

AH! voici par où
Je deviendrai fou,
Si-tôt je ne grimpe;
Ah! voici par où,
Si-tôt je ne grimpe,
Je deviendrai fou.

AIR.

C'Eſt la route de Cythere:
Que j'y cours vivement!
Oui, je veux dans un moment
Obtenir ce que j'eſpere.
Ah! que j'y vas, ma Bergere,
Ah! que j'y vas gaiement,

AIR : *Que fais-tu Bergere dans ce beau ſéjour ?*

DE l'échelle à peine
J'étois au milieu,
Qu'une triſte chaîne
M'attache en ce lieu.
Voyez quel outrage
On m'a fait ici !
Que dans mon voyage
J'ai mal réuſſi !

X

Otez donc l'entrave
Qui me ſerre trop,
Et que ton eſclave
Aille, au grand galop,
De ſon trait unique,
Te percer le cœur,
Et de ſa Monique
Etre enfin vainqueur.

AIR : *Joconde.*

TAnt que je demeure noué
Deſſus ta jarretiere,
Et qu'à mon échelle cloué
Je ſuis comme en braſſiere,
Qui fera valoir tes appas ?
Ton erreur eſt extrême.
Monique, tu ne penſes pas
Que je ſuis l'Amour même.

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

AMes chagrins, à ma voix lamentable
Monique, hélas ! ſon oreille a fermé.
Puis-je eſpérer un tems plus favorable,
Quand elle eſt ſourde au tendre mois de Mai ?

AIR :

AIR : *Tandis que je dreſſe.*

CHien de téméraire
Que voulois-tu faire ?
Chien de téméraire,
Quel étoit ton but ?
Trop hardi début :
Pouvois-tu jamais plaire ?
Chien de téméraire,
Quel étoit ton but ?

AIR : *Pour la Baronne.*

JE m'en conſole,
Si je ſuis garotté le jour.
Au deshabillé je m'envole :
Captif & libre tour à tour,
Je m'en conſole.

*

C'eſt l'eſpérance,
De rompre ce ſoir mes liens,
Qui calme mon impatience.
A tantôt le plus grand des biens ;
C'eſt l'eſpérance.

---

## BOUQUET,

### A MONSIEUR R....

Le jour de Saint Pierre.

### LE CHRÉTIEN

### AMI DE L'ANCIENNE DOCTRINE.

AIR : *Réveillez-vous.*

RÉveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, antique Foi ;
Empêchez la main ennemie
De ſemer ſa nouvelle Loi.

## LA FOI.

AIR : *Dire que je ſommeille.*

DIre que je ſommeille,
C'eſt me mettre en courroux,
Je ne dors point, je veille :
Sans ceſſe je penſe à vous ;
Et je crois qu'il eſt tems,
Mes enfans,
Que l'Erreur tombe ſous mes coups.

AIR : *Aux armes, Camarades.*

AUx armes, Camarades,
Défendons des Ecrits
Follement proſcrits.
Aux armes, Camarades ;
Avec moi redoublez les coups.

*Refrain.*
O Pierre !
O Pierre !

Je ſuis morte ſans vous.

## SAINT PIERRE.

AIR : *Je ne veux plus être Bergere.*

J'Entends la Foi qui m'interpelle,
M'appelle,
Volons à ſon ſecours.
De toutes mes forces je cours
Sur ceux qui lui cherchent querelle.
J'entends la Foi qui m'interpelle,
M'appelle ;
Volons à ſon ſecours.

AIR : *Des Trembleurs.*

FRere Paul, garde ma porte :
Si l'on s'en fâche, qu'importe ?
Il faut que je me transporte
Dans le pays des humains.
Une guerre me lanterne,
J'apprends qu'une Foi moderne
De l'antique Foi se berne :
Ces Rivales sont aux mains.

AIR : *Or nous dites, Marie.*

BOn jour, Foi primitive,
Et ! quoi ! tu fonds en pleurs !
Qu'est-ce donc qui t'arrive ?
Conte-moi tes douleurs.

LA FOI.

*Suite de l'AIR.*

UNe nouvelle Ecole,
Depuis plus de cent ans,
Change, énerve & bricole
Tous mes enseignemens.

AIR : *Si de Cambrai on blâme la chimere, &c.*

J'Avois espoir
En cette Cour de Rome ;
Elle fait voir
Qu'elle pense tout comme....
Hélas !
On diroit qu'elle consomme
L'ouvrage de son trépas.

AIR : *De tous les Capucins du monde, &c.*

J'Avois mis ma ferme eſpérance
Dans les Evêques de la France,
Mais on les prend au trébuchet :
Ils font conſiſter leurs délices
A contempler certain crochet
Où pendent les gros Bénéfices.

SAINT PIERRE.

AIR : *Vraiment, ma Commere, oui.*

LA Sorbonne en eſt-elle auſſi ?

LA FOI.

Vraiment, très-Saint Pere, oui.
Ce qu'on veut, on lui fait croire ;
Vraiment, très-Saint Pere, voire ;
Vraiment, très-Saint Pere, oui.

AIR : *Pour bouquet, belle Raulin.*

LA crainte de la priſon,
Des biens la demangeaiſon,
Un eſpoir flatteur,
Un gain ſéducteur,
La peur de la ſouffrance ;
Voilà par un nouvel Auteur,
La Carte de la France,
Lan, la,
La Carte de la France.

SAINT PIERRE.

AIR : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

QUoi ! perſonne ne reclame
L'ancienne Foi de Sion ?
Quand contre elle l'on déclame,
Du fond du cœur le fait-on ?

## LA FOI.

*Suite de l'*AIR.

NOn, non,
On reſpecte toujours mon nom ;
On me cache au fond de l'ame.
Non, non,
On reſpecte toujours mon nom ;
Mais il n'en reſte qu'un ſoupçon.

## SAINT PIERRE.

AIR : *Du Cap de bonne Eſpérance.*

QUelle indigne politique !
Parler mal & penſer bien,
Avoir la bouche hérétique,
Quand on a le cœur chrétien !
Foi pure, dis-moi, ma chere,
Ce qu'ici bas je dois faire,
Pour établir une paix
Que rien ne trouble jamais ?

## LA FOI.

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

DE me faire triompher
Il n'eſt pas facile ;
En vain je veux étouffer
L'erreur indocile.
Je la terraſſe par tout ;
Mais pour en venir à bout,
Il faut un Concile
O gué,
Il faut un Concile.

AIR : *Serre la ba bi.*

COurage, ne recule pas ;
Serre la ba bi bo bete,
Ami Cephas,
Et que l'erreur soit défaite ;
Serre la ba bi bo bete,
Serre la ba bo li ta.

AIR.

EH ! grand merci,
Mon Papa,
Si le démenti
Le Pape a,
Si le démenti
Le Pape a.

## SAINT PIERRE.

AIR : *Quand je suis dans mon corps de garde.*

AVant que le Clergé s'assemble,
Donnons-nous quelque mouvement,
Mais tu devrois bien, ce me semble,
Me procurer un logement.

## LA FOI.

AIR : *Réveillez-vous.*

OUi, Pierre, je vais tout à l'heure
Te faire connoître un ami,
Qui dans sa charmante demeure
Ne te verra pas à demi.

AIR : *De Saint Louis.*

IL s'écriera : mon cher Patron,
Jour heureux, jour de bénédiction !

Vous venez quand chacun s'apprête
A bien célébrer votre fête.

AIR : *De Joconde.*

DAns la probité de l'époux,
La vertu de l'épouse,
D'un commerce facile & doux,
De ses devoirs jalouse ;
Dans une famille en tout point
D'aimable caractere,
Comment ne trouverois-tu point
De quoi te satisfaire ?

SAINT PIERRE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

JE suis en fort bonne maison ;
Il faut que je m'y tienne.
Non, je n'y vois rien que de bon ;
La doctrine en est saine.

LA FOI.

AIR : *Il lui faudroit un biscuit.*

DIsons-lui tous grand merci,
Car il aime, il aime, il aime :
Disons-lui tous grand merci,
Car il aime
A rester ici.

AIR : *O reguingué.*

OR prions tous le doux Sauveur,
Que son voyage ait du bonheur.
O reguingué, ô ! lon, lan, la.
Et qu'au Ciel on ne le rappelle
Qu'après la paix universelle.

## LE ROGOME.

AIR : *Ici ſont venus en perſonne.*

QUe j'ai dîné, ma chere amie !
J'en ai l'ame toute endormie....
Réveille-toi : prends du tabac....
Je n'en prends point : mon eſtomac
Eſt ſi ſurchargé que j'étouffe.
Qu'ai-je donc ? je ſuis tout choſe ;
ouffe !....
Bois de l'eau.... Bon ! elle affadit :
Au diable le dîné maudit....
Une taſſe de Véronique....
J'en eus l'autre jour la colique....
Cher Câlin, je te vois venir ;
Ton deſſein eſt de parvenir
A ce qu'enfin je te propoſe
De certain *Rogome* une doſe.
Tiens ; c'eſt la Reine des liqueurs :
Elle convient au Roi des cœurs.

## CHANSON,

Sur la naiſſance d'un Duc d'Anjou.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

RAſſemblons les Jeux, les plaiſirs :
Que l'abondante joie,
Pour le comble de nos deſirs,
Aujourd'hui ſe déploie :
A l'éclatant bruit du canon,
J'ai dit ; l'affaire eſt bonne,

Et

Et cette fois c'eſt un garçon
Que la Reine nous donne.

✻

Rions, Folâtrons & danſons,
Attroupons nos voiſines ;
Réveillons les plus joyeux ſons,
Et nos chanſons badines :
Dans ce jour de félicité
Il faut que la Police
De ſa grande ſévérité,
Nous faſſe un ſacrifice.

✻

Mamans, qui trop auſtérement
Prenez garde à vos filles,
Pardonnez à l'honnête Amant
De petites vétilles ;
Qu'il ſe ſouvienne que, le jour
De l'heureuſe naiſſance,
Il a juré ſon tendre amour
Et ſa perſévérance.

✻

Que l'aſſurance de la paix,
Et la fertile année,
Faſſent célébrer à longs traits
La France fortunée ;
Mais le cher Poupon étant joint,
Rend la Fête complette.
Ce ſoir il ne reſtera point
De vin à la guinguette.

✻

Vive du nouvel Enfançon
L'incomparable Mere,
Vive la royale maiſon,
Qu'elle croiſſe & proſpere :
Renouvellons-lui notre foi ;
Que dans tout le Royaume
On entende : vive le Roi,
Et le Pere Œconome.

## RONDE,

SUR LE MÊME SUJET.

AIR : *Et lon lan, la ma belle Dondé.*

CA, payez-moi, car j'ai gagné,
Et lon lan la, ma belle dondé ;
La Reine un garçon a donné ;
Vertu de ma vie !
Haut le pied gay,
Et lon lan la, ma belle dondaine,
Et lon lan la, ma belle dondé.

*

La Reine un garçon a donné,
Et lon lan la, &c.
Salut & gloire au nouveau né ;
Vertu de ma vie ! &c.

*

Salut & gloire au nouveau né ;
Et lon lan la, &c.
Il eſt Duc d'Anjou déſigné ;
Vertu de ma vie ! &c.

*

Il eſt Duc d'Anjou déſigné,
Et lon lan la, &c.
Il eſt beau comme ſon aîné ;
Vertu de ma vie ! &c.

*

Il eſt beau comme ſon aîné,
Et lon lan la, &c.
Et fort bien proportionné ;
Vertu de ma vie ! &c.

*

Et fort bien proportionné,
Et lon lan la, &c.
Qu'il va bien être gouverné !
Vertu de ma vie ! &c.

Qu'il va bien être gouverné !
Et lon lan la, &c.
Sur un gros tetton cantonné ;
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Sur un gros tetton cantonné,
Et lon lan la, &c.
Il eſt comme un déterminé ;
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Il eſt comme un déterminé,
Et lon lan la, &c.
Quittons tous notre air refrogné ;
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Quittons tous notre air refrogné ;
Et lon lan la, &c.
Je veux, de pampres couronné,
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Je veux, de pampres couronné,
Et lon lan la, &c.
Et près d'un tonneau confiné,
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Et près d'un tonneau confiné,
Et lon lan la, &c.
Etre huit jours à mon dîné,
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Etre huit jours à mon dîné,
Et lon lan la, &c.
Manon, ton contrat eſt ſigné,
Vertu de ma vie ! &c.

✻

Manon, ton contrat eſt ſigné,
Et lon lan la, &c.
Ma femme, tout eſt pardonné,
Vertu de ma vie ! &c.

Ma femme, tout eſt pardonné,
Et lon lan la, &c.
Viens prendre un baiſer façonné,
Vertu de ma vie ! &c.

Viens prendre un baiſer façonné,
Et lon lan la, &c.
Ce jour au plaiſir deſtiné,
Vertu de ma vie ! &c.

Ce jour au plaiſir deſtiné,
Et lon lan la, &c.
Ne devroit point être borné,
Vertu de ma vie ! &c.

*Fin du ſecond Volume.*

# TABLE
## DES
# *MATIERES*

Contenues dans le second Volume.

CONTES.


*LA Linotte de Jean XII.* page 1
*Le Cuisinier scrupuleux.* 3
*L'Ivrogne.* 5
*L'Enfant de neige.* 6
*Jugement sur le Rêve & la Réalité.* 8
*Les souhaits.* 10
*Le Boudin.* 11
*Les Complimens.* ibid.
*Les Joyes du Paradis.* 12
*Le Gueux indécent.* 13
*Il y a place pour deux.* 14
*Les Bottes.* ibid.
*Le Pseautier.* 17
*Le Partant quitte.* 18
*La Bible de Calvin.* 19
*Le Péché Originel.* ibid.
*Le Sermon efficace.* 23
*L'Office des Morts.* ibid.
*Le Coche versé.* 24
*La Délicate.* ibid.
*Le Nœud coulant.* 25

*Le Pupitre.* 26
*L'Avocat docile.* ibid.
*Les Vœux.* 27
*Les yeux mouillés.* 28
*Le Voyageur.* ibid.
*Le Begue.* 29
*La Bulle.* 30
*Aventure de M. Davejan.* 32
*Les Bonnets.* 33
*Meſſire Imbert.* 34
*La Clémentine.* 35
*La Confeſſion Latine.* 37
*L'exécution.* 38
*L'Aveugle en priere.* 39
*Le Roi boit.* ibid.
*Le Cordier de Tours.* 40
*La Linotte de Miſſiſſipi.* 42
*Origine du proverbe de la Chape à l'Evêque.* 45
*Le Cavalier préſomptueux.* 46
*Le Pain à la main.* 48
*Les Cheveux.* ibid.
*Le* Magnificat. 49
*Le bon Naturel.* ibid.
*Le Gouteux.* 50
*Les Chauſſons.* ibid.
*T'y voilà donc!* 51
*La Sédition appaiſée.* 55
*L'Écuſſonnade.* 57
*L'*In Exitu. 58
*Le Médecin Bannal.* 59
*Le Curé Violon.* 60
*La Gageure.* 61
*L'Abbé de* Lignerac, *& Madame de la Feuillade.* ib.
*Les Bonnes Religieuſes.* ibid.
*Le Sellier d'Amboiſe.* 62
*Le Guériſſeur de Jauniſſe.* 65
*L'Enfantinade, ou les Petits Batteaux.* 66
*Le Tremblement de Terre.* 69

*La Barbe.* 72
*L'Asne.* 74
*Le bien vient en dormant.* 75
*Origine du mot, l'Aze vous ....* ibid.
*Le mal de Dents.* 77
*Le Chapelier.* 78
*Nabuchodonosor.* 80
*Le même autrement.* 83
*La Nonne en voiture.* ibid.
*Les Souliers.* 85
*Le Chicot.* 86
*Le Spécifique.* ibid.
*La Vivandiere.* 91
*Le Cocu.* 92
*La Donzelle franche.* ibid.
*La Résurrection.* 93
*Le Curé d'Issy.* ibid.
*Le Mari satisfait.* 94
*Le Confesseur piqué.* 95
*Le Tableau.* 96
*L'Anneau des Noces.* 97
*La Remontrance.* 98
*La Ducheſſe.* 99
*La Grace efficace.* 100
*Les deux Pucelages.* 102
*L'Heureux Ecolier.* 103
*La tache de Crême.* ibid.
*La Nonne & les draps.* 104
*Le ſcrupule levé.* 105
*Le Chanoine & la Servante.* 106
*Le Jubilé.* ibid.
*Hiſtoire de M. Deſtain.* 107
*Le Gros Mot.* ibid.
*La Dormeuſe,* 108
*L'Oracle de Cythere.* 109
*Origine du cri des Chats.* 110
*Le Bout de Tabac.* 112
*Le Gaſcon.* 113

*Le Galant malade.* 115
*La Bagatelle.* 116
*La Solliciteuſe.* ibid.
*L'Ecorchure.* 121
*Le Manuel ſolitaire.* 122
*Le Prix adjugé au Taureau.* 124
*Le Juge & les Témoins.* 125
*Le Carme.* ibid.
*Les Deux Rats.* 126
*Le Baigneur.* 128
*Le Petit Maître de Verdun.* 131
*La ſage Remontrance.* 132
*L'Oiſeau.* ibid.
*Le Nouvel Œdipe.* 134
*Les Deux Couſines.* 135
*La Fine Champenoiſe.* ibid.
*Les Deux Barbes.* 136
*Le Bouillon.* ibid.
*Le Doreur.* 138
*Le même autrement.* 140
*La Peureuſe.* 141
*La Fille reconnoiſſante.* ibid.
*La Vivandiere.* 142
*Le Pucelage pourſuivi.* 143
*La Charrue.* 144
*La Bouteille d'Eau.* 147
*L'Apothicaire.* 149
*Le Meſſager de Montpellier.* 150
*Les Pelotons.* 151
*Le Même autrement.* 153
*Le Lutin.* 155
*Le Curé des Noces.* 157
*Les Ceriſes.* ibid.
*La Porte forcée.* 164
*Belle montre & peu de rapport.* 167
*La Mulle du Pape.* 168
*Le Lit d'Hôtellerie.* 170
*Le Tableau de la Touſſaint.* 171

*Le Voleur exempt de reſtituer.* 172
*L'Agoniſant.* 173
*La Sentinelle.* ibid.
*Le Poirier.* 174
*Le Batteur de buiſſon.* ibid.
*L'Art déplacé.* 181
*Le Reproche paternel.* ibid.
*Le Soldat juſtifié.* ibid.
*La Témérité confondue.* 182
*La Vanité diſcrette.* 183
*La Mépriſe.* ibid.
*L'Infâme.* 184
*L'Explication du gros mot, F....* ibid.
*Il n'y a qu'heur & malheur.* 185
*La Culotte de Monſieur H....* ibid.
*La Femme attentive.* 191
*Le Droit étroit & le Droit commun.* ibid.

## CHANSONS.

*AMis, reſtons long-tems à table.* 195
*Sur ton beau teint.* 196
*Si ma Muſe badine.* ibid.
*L'Horoſcope de Perrette.* 197
*Faut-il boire ? faut-il aimer ?* 204
*Cherchez à plaire.* 206
*Dans ma quinzieme année.* ibid.
*Pot-pourri pour une jeune Fille.* 208
*Ce n'eſt point ta charmante bouche.* 209
*Qui peut ſoulager mes peines !* 210
*Pot-pourri.* 212
*Le Rêve.* 215
*Quand je vois, adorable Brune.* 217
*Le Village eſt en grand ſouci.* ibid.
*Chaque état, chaque deviſe.* 223
*C'eſt un charmant pays.* ibid.

*Brûle sans cesse.* 225
*Saint Martin, je te couronne.* 226
*Ronde à danser.* ibid.
*Vaudeville.* 228
*En m'en revenant de Falaise.* 230
*Si je peux entonner, Margot.* 231
*Si trois masculines Parques.* 232
*Arrêt du Parnasse contre Pégase.* 233
*La jouissance imparfaite.* 238
*Un beau jour Tircis me trouva.* 239
*J'ai choisi pour mon Séminaire.* 241
*Des neuf Sœurs ancien Marmiton.* 242
*Pour un baiser ravi.* ibid.
*Que la table.* 243
*Mon amour prend un air sauvage.* 244
*Le petit Dieu.* ibid.
*D'un tetton enfantin.* ibid.
*Couplets faits par une Dame pour l'Abbé de Grécourt.* 245
*Réponse de l'Abbé de Grécourt.* 246
*Par vos appas.* 247
*Vous avez tort.* ibid.
*Bouquet à Madame de....* 249
*Le même autrement, à Madame P.....* 253
*Bouquet à Monsieur R....* 257
*Le Rogome.* 264
*Chanson sur la naissance attendue d'un Duc d'Anjou.* ibid.
*Autre sur le même sujet.* 266

Fin de la Table du second Volume.

PQ
1987
G2
1767
t.1-2

Grécourt, Jean Baptiste Joseph
Willart de
Oeuvres diverses

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY